
MAGISTRATUS
INDICAT
VIRUM
Hugh Cecil Earl of Lonsdale.



Hogarth Gallery. D. 2

B
—
A. 4

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, *au Grand Corneille.*



M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

SIDNEY ET VOLSAN,

NOUVELLE ANGLAISE.



SIDNEY ET VOLSAN,

NOUVELLE ANGLAISE.

J'ÉTOIS avant-hier, selon mon usage, au caffé de Guillaume. Après avoir épuisé la conversation sur diverses matières de politique, discuté gravement les prétentions de nos colons du nouveau monde, & cherché les moyens de concilier nos intérêts, en donnant la paix à l'Europe, on vint à parler de philosophie & de philosophes. Les uns se déclarèrent pour Bacon comme le premier qui étoit entré dans le labyrinthe des arts, & nous en avoit laissé le fil; les autres pour Locke, le seul raisonneur peut-être qui ait cherché de bonne-foi la vérité; d'autres enfin pour Clarke, pour Newton, & ce dernier avoit le parti

le plus confidérable : on penchoit aſſez unanimement à le regarder comme le héros des ſages de la Grande-Bretagne ; il étoit le créateur d'un ſyſtême adopté de preſque toutes les nations ; ſa *Chronologie de l'hiſtoire* avoit même de zélés partiſans, tant la réputation a le droit de nous en impoſer ! Ne pourroit-on comparer les faibleſſes d'un grand-homme aux taches du ſoleil ? l'éclat de cet aſtre les abſorbe, & l'on n'eſt frappé que de ſa lumière.

Un gros homme qui nous écoutoit avec une eſpèce d'indifférence critique, & qui nous envoyoit au nez d'épais tourbillons de fumée, poſe tranquillement ſa pipe ſur la table, & nous dit d'un ton impoſant : Meſſieurs, vous n'avez pas la moindre idée de ſageſſe & de philoſophie. Comment, nous écrions-nous tous à la fois ! Oui, pourſuit-il ſans ſe déconcerter, mon philoſophe à moi eſt ſans faſte, ainſi que ſans ambition ; il n'aſpire qu'à faire du bien à ſes ſemblables, & n'envie pas aſſurément la vaine gloire de ces rêves-creux qui bornent leur

petit orgueil à bâtir des romans ſcientifiques. Des vertus, meſſieurs, des vertus, force actions de bienfaiſance, & non des amas de livres! nous ſommes inondés de ces extravagances, de ces redites que multiplie l'impreſſion! A la bonne heure qu'Iſaac Newton ſoit un grand-homme, & que notre iſle s'applaudiſſe de lui avoir donné naiſſance, je ſouſcris de tout mon cœur à un ſi juſte éloge: mais je connais un plus grand-homme que lui.

Il n'a pas achevé ces mots, qu'il reprend ſa pipe, & fume avec la même dignité.

Ces dernières paroles avoient excité une ſorte de rumeur dans l'aſſemblée. Un plus grand-homme que Newton! quel eſt donc ce mortel ſi rare? On s'approche du fumeur, & une perſonne de la *coterie* le prie avec politeſſe de nous apprendre quelle étoit cette créature ſingulière qui l'emportoit ſur ce philoſophe, la gloire du peuple anglais. —Très-volontiers; je ſuis charmé qu'on rende des hommages publics à la vertu: elle n'a point d'autre ſalaire que la conſidéra-

tion; il faut donc saisir toutes les occasions de s'acquitter avec elle d'une dette qu'un silence ingrat lui raviroit. D'ailleurs le nombre des bons exemples est si borné qu'on ne sçauroit trop les mettre sous les yeux... je ne doute pas que mon sage ne soit le vôtre... Holà, garçon, apporte-nous une bouteille de vin de *Porto*. Il est bon, messieurs, d'humecter le récit.

La franchise de cet homme extraordinaire nous sollicite à l'entendre ; il annonçoit dans son extérieur & dans ses manières quelques traits de ressemblance avec ce digne chevalier Roger de Coverly, un des plus intéressants personnages de notre Spectateur; rangés tous autour de lui, nous le pressons de commencer son histoire.

Oui, messieurs, reprend-il, après s'être abreuvé d'un grand verre de vin, je me flatte de vous faire connaître le vrai philosophe; il y en a tant de faux! c'est un or si dénaturé par son alliage! Je vous avouerai que, depuis quelque temps, je suis bien fatigué, bien excédé de tous ces pédants & de

leurs sublimes productions; il n'y a point d'écoliers à Cambridge ou à Oxfort, point de femmelettes qui, en versant son thé, ne bégayent le jargon philosophique ; & *god-dam !* continue-t-il en agitant sa pipe avec violence, je ne me lasserai point de le redire : ce n'est pas à faire des livres encore une fois qu'éclate la vertu : c'est à multiplier les bonnes actions, à se rendre utile aux hommes, à les soulager sous ce fardeau de malheurs qui semble être imposé à notre nature, à mériter en un mot le nom de leur bienfaiteur : c'est le plus beau des titres.

Ce début nous attache.

Tel que vous me voyez, j'ai lu comme d'autres, beaucoup de sottises sérieuses; je me suis rempli la tête de mille fadaises magnifiques qu'il a plu au stupide orgueil d'appeller des connaissances ; j'ai changé de place, j'ai voyagé; j'ai vû une infinité de pygmées qui se croyoient des colosses, une multitude de nains qui s'élevoient ridicu-

God-dam, jurement anglais.

lement ſur de hautes échaſſes, & dont la chûte ſeule peut amuſer, une quantité de gens qu'à leur impuiſſance de penſer, j'aurois pris pour les plus hébétés des animaux, pour des végétaux rampants, ſi leur extérieur ne m'avoit atteſté qu'ils appartenoient à l'eſpèce humaine. J'ai connu auſſi des inſenſés moins divertiſſants, qui crioient de toute leur force qu'ils étoient des ſages, & qui, d'une façon grave & meſurée, vous jettoient au nez des veſſies, dont j'ai pris plaiſir, en les crevant, à faire ſortir l'air qui les bourſouffloit. J'ai été frappé d'une foule d'erreurs groſſières & pernicieuſes qu'on vouloit me donner pour des vérités inconteſtables, & j'ai éprouvé que les préjugés les plus abſurdes étoient quelquefois pour notre bonheur, préférables à ces prétendues lumières métaphyſiques qui nous brouillent la vûe, au lieu de nous éclairer.

Ennuyé d'un ſpectacle auſſi inſipide que monotone, retrouvant par-tout de puériles vanités, de faſtidieux menſonges, un impudent charlataniſme, & des opinions plus

cruelles encore que bisarres, après avoir fait deux fois le tour du globe, je rencontre dans les Indes un de nos compatriotes nommé Sidney. Il étoit dans le service de terre, & riche sans dureté & sans insolence; c'étoit l'homme le plus simple & le plus modeste; on eût dit qu'il avoit servi de modèle à ce rare personnage imaginé par notre célèbre Richardson, à ce chevalier Grandisson que bien des gens ont traité de création romanesque. Je m'empressai de me lier avec cet honnête Breton; chaque jour je découvrois en lui de nouvelles vertus ... Je me hâte d'arriver à mon histoire, & je supprime un nombre de traits dont un seul formeroit un brillant panégyrique.

Voici donc la belle action de notre concitoyen, telle que je l'ai apprise de la bouche d'un de ses intimes amis: car il se garde bien de révéler ses bienfaits au grand jour. Vous ne serez pas étonnés que je vous la raconte avec tant d'exactitude; je l'ai écrite de ma propre main: cela vaut mieux à mon avis que toutes les prouesses tant vantées

de vos soi-disant héros les Alexandres, les Césars, dont on se charge la mémoire avec si peu de fruit. Je ne sçai quand nos infatigables barbouilleurs de papier, menteurs à gages ou compilateurs imbécilles, se lasseront de consacrer la petitesse, la fausse grandeur, le crime : l'oubli devroit bien être la punition des sots & des méchants.

Nous avions dans l'Inde une guerre à soutenir contre un nabab ; Sidney occupoit un de nos premiers emplois militaires. Dans une rencontre où nous obtinmes l'avantage, il apperçoit parmi les Marates un Européen qui combattoit avec furie ; cet homme s'étoit élancé dans nos bataillons ; il étoit pâle, égaré, tout couvert de sang ; il avoit déjà tué plusieurs des nôtres ; au moment qu'il frappe les regards de Sidney, il étoit acharné sur un soldat qui expiroit sous lui. Cette action atroce excita dans l'ame de l'Anglais un mouvement de surprise presque égal à son indignation ; il ne peut croire qu'une telle barbarie n'ait pas une cause : il ordonne qu'on se saisisse de cet homme, & qu'on le

lui amène vivant : on tombe sur ce furieux ; on a de la peine à l'arracher de dessus sa proie, & on l'emporte privé de connaissance, & perdant tout son sang dans la tente de Sidney.

Notre compatriote approche de ce forcené : il lui trouve une physionomie noble & intéressante, de ces traits qui décèlent une ame sensible. Sidney ne sçauroit concilier ce que le visage de cet inconnu sembloit annoncer, avec cet esprit de fureur qui l'avoit précipité dans le combat : il fait panser avec soin ses blessures. Malheureux jeune-homme, s'écrie Sidney en le regardant ! peut-on avoir une physionomie si touchante avec une ame aussi cruelle, aussi barbare ? d'où peut naître une contrariété si révoltante ?

On avoit bandé les plaies du prisonnier ; il ouvre les yeux : — Voir encore le jour, des hommes, & ne pouvoir leur déchirer le cœur ! ne pouvoir détruire toute la race humaine ! ô Dieu !

Cet infortuné s'étoit élancé en proférant

ce peu de paroles; il retombe, referme les yeux, & veut s'arracher les linges appliqués sur ses blessures : on s'oppose à ses efforts, & il perd une seconde fois l'usage des sens. L'intérêt qu'il avoit fait naître augmente; Sidney recommande qu'on en ait un soin particulier, & il donne ordre qu'on l'a vertisse, aussi-tôt que le prisonnier viendra à sortir de l'espèce de léthargie où il étoit enseveli. Il faut, dit notre respectable concitoyen, que cet homme soit subjugué par quelque violente passion, ou que des malheurs éclatants lui aient rendu le genre-humain en horreur. Il n'est point de cœur qui se livre de soi-même, & sans être poussé par quelque grand mouvement, à un tel excès de cruauté.

Sidney est ramené auprès de l'inconnu par le sentiment qui l'avoit déjà prévenu en sa faveur. A peine est-il arrivé, que le blessé r'ouvre une paupière mourante, & tente une seconde fois de déchirer l'appareil. Notre Breton, cédant à sa générosité ordinaire, lui retient les mains : — Que faites-vous,

monſieur ? vous n'êtes pas parmi des ſauvages ; les Anglais ſont des hommes... Des hommes, s'écrie avec un ſombre déſeſpoir l'étranger! des hommes !.. & voilà les monſtres que je voudrois étouffer! S'il vous reſte une étincelle de pitié, que vous ne ſoyez pas tout-à-fait des lions, des tigres, laiſſez-moi courir à ma fin ; c'eſt la ſeule conſolation que j'attends, puiſque je ne puis entraîner au tombeau tous ces perfides humains... O ciel ! termine des jours affreux ; délivre-moi d'une exiſtence qui m'eſt inſupportable... Vos efforts, continue-t-il, s'adreſſant au généreux Sidney, ſont inutiles ; je ſçaurai me procurer la mort malgré vos ſecours odieux.

A ces derniers mots, il ſe replonge la tête dans le lit, & il lui échappe une abondance de ſanglots.

Ce ſpectacle attendrit Sidney de plus en plus ; il redouble encore ſes attentions pour ce malheureux, & en prend les mêmes ſoins qu'un pere tendre eut pris de ſon fils.

Le malade, par degrés, & comme malgré

lui, revenoit à la vie; on l'entendoit pousser de profonds gémissements; il versoit souvent de ces larmes que les ames sensibles, qui sçavent distinguer les diverses expressions de la douleur, reconnaissent pour être les larmes du cœur, bien différentes de celles que fait couler la faiblesse ou la tristesse pusillanime.

Le prisonnier enfin parut être forcé de céder aux soins généreux de notre concitoyen; il se montra même plus tranquille, & le regardant avec des yeux moins farouches: quoi! monsieur, lui dit-il, vous êtes un homme, & vous n'avez pas un cœur de fer! ah! croyez... soyez persuadé que je suis capable de reconnaissance... Mais, monsieur, quel est votre espoir? de me conserver la vie, la vie, qui est pour moi la source des maux les plus cruels, les plus inouis! Oh! puisqu'enfin j'ai trouvé un être compâtissant, laissez-moi mourir! par pitié, ne retenez point mon dernier soupir: ce n'est plus qu'un souffle que j'abandonne au créateur. Eh quoi! interrompt Sidney,

en prenant avec bonté les deux mains de l'inconnu, vous ne voulez pas m'aimer! Je suis Anglais, vous me paraissez Français: mais il n'y a point d'ennemis pour le cœur de Sidney; il sçaura vous consoler... il est l'ami des infortunés. — Il seroit des amis!.. Ah! monsieur, j'ai trop vécu; mon ame est accablée de douleur; vous m'avez vû égaré, furieux, m'acharnant sur des hommes... ils m'ont rendu barbare!

A ce mot, un torrent de larmes amères s'échappe dans son sein; il reprend: non, monsieur, je ne suis point un cruel, un monstre; j'ai un cœur, oui, j'ai un cœur, & c'est-là mon supplice!

Il répand de nouvelles larmes. Sidney l'embrasse: — Allons, jeune-homme, du courage! mon ame vous est ouverte; je n'en doute pas; la cruauté ne vous est point naturelle: vous n'êtes point barbare; à travers cet excès de fureur, j'ai démêlé votre caractère; il étoit empreint sur votre front, au milieu des traces de sang qui le souilloient. — Eh! monsieur, je suis bien loin

d'être inhumain ; jugez de mon déſeſpoir : ils m'ont contraint à me dégrader, à me dénaturer... je me fais horreur à moi-même ! Hommes ſi indignes de ce nom...vous ſçavez, cruels, ſi j'étois fait pour vous aimer ! — Mais, cher étranger, où avez-vous donc vécu ? parmi les monſtres des forêts ? — Plût-au-ciel que je n'euſſe pas eu d'autre ſociété ! eh ! quelle bête féroce eſt plus à craindre que l'homme ! c'eſt parmi mes ſemblables, chez le peuple le plus doux, le plus poli que j'ai vécu, en France, à Paris.

Sidney l'amène inſenſiblement à lui confier ſes peines ; il ſe relève ſur un bras, cherche à raſſurer ſa voix languiſſante : — Vous me paraiſſez digne que je me juſtifie à vos yeux : apprenez donc mes malheurs, & jugez ſi ma haine pour la vie & pour les humains n'eſt pas fondée.

Paris m'a vû naître ; je ſuis originaire d'une province où la nobleſſe eſt peu favoriſée de la fortune ; tous mes ayeux ont ſervi avec honneur ; mon père avoit cru

trouver

trouver dans la capitale la récompense de leurs services, & ces distinctions qui seules peuvent flatter & payer la vertu: c'est au vice qu'il faut abandonner le faste & l'éclat de l'or. Entraîné par un parent maternel qui s'étoit opposé à son goût pour les armes, mon père avoit cédé, & embrassé un état où l'intrigue & l'art de s'enrichir doivent nécessairement appuyer le mérite. Il ne fut que trop puni de sa complaisance; loin d'acquérir du bien, il perdit même celui qu'il avoit reçu de sa famille. Trompé par des espérances sur lesquelles vingt ans de revers assidus n'avoient pu l'éclairer, il crut adoucir sa triste situation, en épousant une demoiselle très-bien née, qui joignoit à la beauté une sagesse inaltérable & fortifiée par d'heureux principes. Ma mère partagea avec fermeté la malheureuse destinée de mon père; son courage augmenta avec ses disgraces; elle eut à combattre plus que l'infortune, les séductions audacieuses de ces hommes puissants qui, ne croyant point à la vertu, imaginent que

rien ne leur doit résister, parce qu'ils ont pour eux le crédit & l'opulence. Deux de mes frères moururent les armes à la main; ma mère survécut peu à cette perte; de tous ses enfants, il ne restoit qu'une fille & moi; mon père avoit beaucoup de peine à nous élever; l'indigence même commençoit à nous presser.

Je passerai rapidement sur mes premières années. J'étois né sensible : c'est-là, monsieur, la principale source de mes infortunes & de mes chagrins. Mon ame se peignoit sur ma physionomie; elle n'exhaloit que l'humanité, la tendresse; funeste présent du ciel! Je m'affermissois dans l'idée que la vertu, la probité, la sensibilité peuvent rendre heureux, que les hommes étoient obligeants, empressés à consoler, à secourir leurs semblables. Je n'étois pas sorti du berceau, que j'avois déjà des livres entre les mains; voilà les premiers séducteurs qui m'ont égaré! qu'ils m'ont trompé cruellement! C'est dans ces miroirs imposteurs que j'avois observé & étudié la race hu-

maine. J'avois lu qu'il y avoit des héros, des ſages, des cœurs bienfaiſants, des amis zélés, des hommes en un mot, & mon ame aimoit à s'ouvrir à cette chère illuſion, & à s'en remplir ; je regardois la politeſſe comme l'expreſſion fidèle du ſentiment ; je ne pouvois pas croire que la bouche ne fût point l'organe du cœur ; tout ce qu'on me diſoit avoit pour moi l'attrait de la vérité : c'eſt avec cette façon de penſer ou plutôt de ſentir, que j'entrai dans le monde. Ma naiſſance, quelque goût que j'avois pour ces chimères qu'on appelle les beaux-arts, & qui ne ſervent dans la plûpart des hommes qu'à affaiblir & effacer la nature, au-lieu qu'elles l'affermiſſoient & l'enflammoient en moi, mon extrême envie de plaire, ce beſoin d'aimer que je répandois ſur tout ce qui m'entouroit, ma candeur enfin, ce ſont les titres que j'apportois dans la ſociété, & je leur attachois quelque valeur. Je ne tardai pas à croire à tous les menſonges groſſiers de la vie ; j'embraſſai avidement tous les fantômes, ceux-mêmes qui

ſont les plus faciles à s'évanouir; je crus aux grands, aux amis, aux bienfaiteurs, aux honnêtes-gens, aux ames compatiſſantes, à ces ames ſublimes qui aiment la vertu pour elle-même; je crus à tout ce qui devoit être & qui n'eſt pas; j'avois reſpiré avec la vie une hauteur d'ame qui répugnoit à ce qu'on appelle le talent de faire fortune. J'étois d'une délicateſſe peut-être trop ſcrupuleuſe ſur les moyens; ces ſoupleſſes parées du coloris de la bienſéance, & qu'arrache ſouvent la néceſſité, me paraiſſoient des baſſeſſes honteuſes & dégradantes, & je penſois que mes amis, car les amis étoient ma chimère favorite, me ſçauroient quelque gré de cette nobleſſe de caractère. Je cherchois à mériter l'eſtime qu'ils ſembloient me prodiguer: mais ſur-tout j'étois jaloux de conſerver ma propre eſtime, ce ſentiment qui ſeul maintient la dignité de l'homme. C'étoit toujours d'après mon cœur que j'agiſſois: il guidoit toutes mes démarches; ſon approbation étoit mon premier objet, & s'il me l'eût refuſée, celle

d'autrui, les ſuffrages de la terre entière ne m'en auroient pu dédommager. Les plus brillantes ſociétés m'ouvroient l'entrée de leurs maiſons. Je ne vous parlerai point des femmes : j'ai beaucoup moins à m'en plaindre que des hommes ; elles ſçavent répandre des graces juſques ſur leurs imperfections, & l'on pardonne leur légéreté, leurs inconſéquences, & leur foibleſſe de caractère, en faveur de leurs agréments. Du moins ont-elles une teinte de douceur & d'attendriſſement qui corrige le révoltant des mauvais procédés ; elles n'offrent pas, comme les hommes, le tableau en grand de l'inſolence & de la dureté. Autre ſonge dont j'aimois à entretenir l'illuſion: j'imaginois que lorſqu'on étoit riche, on ne devoit connaître & goûter de bonheur que celui d'être utile, & de verſer des bienfaits ; hélas! c'étoit le ſeul plaiſir que j'enviois à l'opulence.

Au milieu de cette ivreſſe, je m'apperçus qu'il falloit m'occuper ſérieuſement de moi ; je voyois l'adverſité approcher à grand pas ; on me diſoit que j'avois des

talents, & qu'il me seroit aisé de dompter mon inflexible destinée. Que vous dirai-je, monsieur? me voici arrivé au moment où les hommes se présentent à mes regards dans leurs véritables attitudes: le flambeau de l'infortune éclaire bien plus que celui de la raison. Mon père m'annonce que la perte d'un procès vient d'entraîner sa ruine totale; il n'avoit eu d'autre appui que son bon droit. Je n'eus pas besoin d'être excité par le devoir; le penchant seul me dictoit ce que je devois faire. Durant quelques années, je saisis tous les moyens honnêtes de procurer à mon digne père des adoucissements dans son indigence; il étoit pauvre, & il en devint plus cher, & plus intéressant à mon cœur; je prononçai le nom sacré de père avec plus de respect & de tendresse. Admis dans les cercles des grands, je me flattois qu'ils seroient attendris sur mes peines; sans rougir de ma situation, ni sans m'enfler de cet orgueil ridicule dont souvent s'étaye le malheur, je découvris la fâcheuse extrêmité

où j'étois réduit ; je leur préſentai ſur-tout les larmes de mon père, une longue vie irréprochable, les derniers ſoupirs d'une honorable vieilleſſe : ils mirent dans leurs promeſſes une dignité familière, & me développèrent tout le faſte & toute la morgue du protecteur, à moi qui aurois cru les avilir, ſi j'avois été aſſez mépriſable pour deſcendre au rôle de protégé. Inſenſé! je les aimois, & l'on ne ſçauroit aimer, que l'on ne s'avoue dans l'ame une certaine égalité, ſans laquelle ne peuvent exiſter, ni amitié, ni même plaiſirs de ſociété. Ces eſclaves de cour ont d'autres eſclaves plus dénaturés cent fois que leurs maîtres, & ces lâches valets me firent boire le malheur & l'humiliation juſqu'à la lie ; cette première épreuve me pénétra d'indignation. Croiriez-vous qu'un de ces *petits grands*, diſoit un jour à pluſieurs de ſes pareils, à propos de quelques plaintes touchantes & énergiques qui m'étoient échappées : *Il ſeroit fâcheux que cet homme fît fortune ! il eſt amuſant avec ſes plaintes : cela lui donne*

un ressort d'imagination qui produit des saillies divertissantes.

Ne voulant donc pas servir de spectacle ni de pâture à l'oisiveté cruelle de ces barbares élégants, je crus que je trouverois dans les gens de lettres, ces sentiments que leurs prétendus Mécènes m'avoient refusés. Je me disois : oh ! ces précepteurs des hommes doivent posséder toutes les vertus : ils en font à chaque instant l'éloge ; ils leur prêtent sur le théâtre tous les charmes de l'esprit, toute la force du génie. Que sera-ce des philosophes, de ces sages qui ne sont enflammés que de l'amour de l'humanité, qui de ce mot sanctifient tous leurs discours, toutes leurs pages, qui ont évalué toutes les chimères dont les autres hommes sont la dupe, & qui ne respirent que leur instruction & leur bonheur ? Je volai à ces espèces de législateurs de la raison humaine, avec une noble confiance ; je versai mes larmes dans leur sein : leur sein fut une terre aride où mes pleurs se perdirent, sans aucune sorte

de

de consolation; je vis avec douleur que l'esprit, bien différent du génie, est un imposteur qui prend tous les masques, que ces superbes déclamateurs, ces froids panégyristes des vertus étoient de vils charlatans qui se rioient tout bas de l'enseigne qu'ils affichoient, qu'en un mot ils étoient durs par systême, que hors d'eux, de la sphère étroite de leur petite réputation, hors de leurs intérêts, ils étoient étrangers à tous ces plans de politique & de sagesse qu'ils consignoient avec un faste dégoûtant dans leurs compilations informes; je fus convaincu qu'ils étoient dévorés plus encore que tous les autres humains, d'envie, d'avarice, de vanité, d'ambition, d'amour-propre, de haine, que leur basse & inquiète jalousie, leur sourde méchanceté ne connaissoit rien de sacré, & étoit toujours prête à s'immoler de nouvelles victimes, qu'ils étoient d'autant plus coupables, qu'ils avoient plus d'expérience & de lumières.

Je ne vous offrirai point des détails plus cruels les uns que les autres; je reçus mille

outrages ; mon cœur fut percé de mille coups, & ces blessures si profondes, si vives, se multiplient à l'infini pour les malheureux. A l'égard des riches, ma rage se ranime à cette seule idée ; ils sont prostitués à tous les vices, à tous les crimes ; leur insolence peut seule égaler leur inhumanité ; ils ne prennent pas même la peine de cacher l'airain de leur ame, au lieu que les grands s'efforcent de parer leur dureté d'un extérieur de politesse. Il semble que l'opulence soit un titre pour cesser d'être homme, & le spectacle sans doute le plus indifférent pour ces vils favoris de la fortune, ce sont les souffrances du malheureux ; peut-être même cette image augmente-elle leur bonheur, grace à la perversité qui les dénature ! Oui, monsieur, les forêts, les cavernes ne renferment point d'êtres plus féroces ! Ah ! si un infortuné veut s'arracher à sa douleur, à la conscience de sa misérable situation, qu'il rejette, qu'il fuye la société des riches, qu'il espère plutôt des secours du dernier des

indigents : il en obtiendra du moins la pitié, ce ſentiment de compaſſion qui conſole, & qui arrête les larmes du cœur.

Ce n'eſt pas à moi que quelqu'un aura le front de dire que je n'ai point vû dans leur véritable jour ces diverſes eſpèces de monſtres qu'endurcit l'opulence. Que je les hais ! & que dans mon cœur, je les ai couverts de la boue du mépris le plus diffamant ! Le bourgeois hébété pourroit penſer, ſentir, s'il avoit la force de ſe dégager de cet eſprit ſervile d'imitation, qui le rend le ſinge mal-adroit des grands, & lui inſinue cette funeſte paſſion du luxe, la mort de tout ſentiment d'honnêteté. Il ſe courbe tout entier ſous le travail de ſa fortune, parce qu'il attache ſa conſidération, ſes plaiſirs mêmes, toute ſon exiſtence, à la fortune ; il calcule par ſes revenus les degrés de ſon bonheur & de ſa vanité, cette vie factice, le tourment de la vie réelle. Mes chagrins n'auroient fait que gliſſer ſur cette claſſe d'hommes, à qui cependant il ne manque que de céder à ſon bon naturel

pour être de la première espèce. Pour ce qu'on appelle le peuple, c'est de la fange à peine animée, qui ne se conduit que par un intérêt sordide, dont le grossier méchanisme est aisé à saisir : ils pleureront sur le sort d'un infortuné, & dans le même instant, ils lui perceroient le cœur, si sa mort leur faisoit gagner un denier de plus que ce qu'ils retirent de leurs travaux.

J'avois enfin parcouru tous les états, & j'aspirois à découvrir un homme. Ce cœur sensible, me dis-je, sera parmi ces créatures arrachées aux prestiges du monde, qui professent une religion, l'ouvrage d'un Dieu de bienfaisance, qui, tous les jours, vont au pied des autels se pénétrer du pur esprit du christianisme. Ces derniers coups, monsieur, m'étoient réservés : c'est-là que j'ai trouvé des sécheresses de sentiment, le tuf de la dureté même. La pieuse inhumanité est la plus barbare de toutes. J'en ai reçu des consolations plus mortifiantes, plus homicides que des outrages. Quelle compassion que celle d'un faux dévot !

Alors désespéré, plein d'une sombre fureur, je tombe aux genoux de mon père : — O mon père, nous touchons à la plus affreuse extrêmité ; je me flattois que ma jeunesse vous serviroit d'appui ; mes espérances s'évanouissent ; tous les cœurs sont fermés à mes larmes, & elles ne coulent que pour vous ; ah ! qu'allez-vous devenir ? Tout ce qui plaira, mon cher enfant, au Maître souverain, me répond le digne vieillard ; me seroit-il difficile de mourir ? je suis au bout de ma carrière. C'est toi qui m'arraches des pleurs, ô mon fils ! ma vie, tout mon bonheur étoient en toi, & je vais expirer en te laissant pour héritage mes larmes & mon adversité. J'ai vécu : près de soixante ans d'un malheur insurmontable doivent enfin m'avoir appris à ne plus rien attendre des hommes ; leur barbarie inflexible ne m'étonne plus ; tu aurois fait naître ma surprise, si tu m'eusses annoncé que tu avois trouvé une ame susceptible de compassion ; il n'en est point, non, il n'en est point qui ayent un caractère constant d'humanité ;

s'il leur échappe des ſentiments ou des actes de pitié & de bienfaiſance, c'eſt par intervalle; elles retournent bientôt à cette dureté qui fait leur eſſence. L'homme, mon fils, eſt bien différent de ce que nous promet ſon nom! Va, Dieu eſt le ſeul qui ne trompe point; ce n'eſt plus qu'à lui qu'il faut avoir recours. Que mon ſort ne t'inquiéte pas; il eſt à ſon terme: cherche ſeulement à conſerver tes jours, ces jours qui ſont réellement les miens, & laiſſe-moi ſur le bord de ma foſſe, où je tomberai ſans peine, ſi l'Être ſuprême ſe déſarme à ce prix, & rend ſur la terre mon cher enfant plus heureux.

A ces mots, mon tendre père me preſſe dans ſes bras avec des ſanglots, me ſerre contre ſa poitrine... ah! monſieur, cette image eſt encore ſous mes yeux!

Il eſt inutile de vous préſenter toutes les démarches humiliantes & ſans effet où je deſcendis: c'étoient autant de degrés de douleur par leſquels je paſſai, & qui m'enfonçoient de plus en plus dans le malheur.

Je n'envisageois que mon père, & son infortune : voilà le seul objet qui frappoit mes regards, le seul motif qui me déterminoit. Dans ma médiocrité, le dirai-je, monsieur? dans mon indigence même, j'avois goûté la douceur de rendre quelques services; souvent j'avois fait plus que de me priver du nécessaire : je m'étois exposé aux humiliations, aux menaces d'être traîné en prison, pour obliger des infortunés ; je leur avois, en quelque sorte, ouvert mon cœur pour les soulager; après de telles actions, comment ne me serois-je pas flatté que j'avois des amis? & tous ces amis se perdirent à mes yeux, comme de faibles vapeurs ; ils ne me laissèrent voir que des ingrats, ou des ennemis implacables, acharnés à ma perte & à celle de mon père ; quel étoit mon crime? je les avois vûs dans l'abbaissement de la misère, & ils avoient eu besoin de mes secours.

Il nous restoit une ressource : ma sœur arrivoit à l'instant d'Amérique ; elle avoit épousé un gentilhomme qui, sans être opu-

lent, se trouvoit dans une situation agréable; il aimoit beaucoup sa femme, & elle avoit reçu de mon père les marques de bonté les plus tendres. Je ne doutai pas un moment qu'elle n'engageât son mari à nous être de quelque utilité dans des circonstances si pressantes; ils venoient d'acheter une terre à peu de distance de Paris. Je cache avec soin mon projet à mon père: je craignois d'allarmer sa délicatesse; je vole vers ma soeur qui m'oppose une froideur que mon amitié m'empêcha d'abord de remarquer. Je lui fais part de nos peines; elle apprend le sujet qui m'amenoit: à chaque parole, son visage s'altéroit, & perdoit des traits d'attachement & de familiarité; son insensibilité la trahissoit & se déployoit par degrés sur son front. Elle me répond, en balbutiant des mots entrecoupés, que son mari n'avoit pas entiérement acquitté l'achat de sa terre, qu'il avoit des enfants, que les devoirs d'une mère étoient de s'immoler à sa famille. Mon père, ajoûta-t-elle, a manqué de conduite; il a rendu service à

des parents, à des amis qui aujourd'hui sont plus riches que nous: qu'il leur découvre son état; j'en suis fachée, je ne puis que le plaindre. Et vous, continue-t-elle en prenant le ton protecteur, avec vos talents, par quelle singularité n'obtenez-vous pas une place? il faut se dompter, se conformer à sa situation ... si vous étiez venu en Amérique... vous n'aurez jamais l'esprit de la fortune. — Je n'aurai jamais un cœur de fer, le cœur d'une sœur dénaturée; adieu, barbare; votre père expire de misère, & c'est vous qui le laissez mourir, vous qu'il aimoit si tendrement! allez, malheureuse, puissent vos enfants ne vous pas punir de votre crime! vous ne me reverrez jamais.

Je m'arrache avec précipitation de cette détestable demeure. Je reviens auprès de mon père; je veux lui dérober ce nouveau sujet de chagrin: il pesoit trop sur mon cœur, il m'échappe: — Sçachez ce qui m'a éloigné de vous pendant quelques jours. J'ai cru que vous aviez encore une fille, que j'avois encore une sœur: j'ai rencontré

un monſtre d'inhumanité ; mon père, elle m'a refuſé les moindres ſecours, des ſecours pour vous, & elle vous doit la vie, ſon état ! Mon enfant, repart le vieillard courageux qui s'efforçoit de repouſſe es pleurs, ſans doute c'eſt un coup affreux d'eſſuyer des traits de dureté de ceux qui tiennnent de nous leur être, que nous avons portés dans nos bras, preſſés contre notre cœur... c'eſt le comble de l'infortune : mais mon Dieu & mon fils, pourſuit-il en m'embraſſant, & en me couvrant de ſes cheveux blancs & de ſes larmes, me conſolent ; ils recevront mon dernier ſoupir. Il faut encore pardonner à ta ſœur ; elle eſt dépendante d'un mari, & ſes enfants ... — Eh ! mon père, c'eſt-là ce qui devoit lui faire ſentir tous vos droits !

Vous pleurez, interrompt l'inconnu ! hélas ! monſieur, je ne vous ai encore rien dit.

On plonge mon père, mon malheureux père dans le fond d'une priſon ; je vais me jetter aux pieds du créancier impitoyable ;

je les embraſſe avec des cris ; il n'eſt point de prières, point d'humiliations auxquelles je ne m'abaiſſe : rien ne peut l'attendrir ; il me repouſſe avec férocité ; & j'ai été couvert de tant d'opprobres, ſans me venger ! je ne lui ai point arraché la vie ! L'infortune anéantit, & c'étoit celle de mon père qui rempliſſoit toute ma ſenſibilité ; j'en étois pénétré. J'implorai tous les ſecours les plus faibles, les plus ſacrés : ils me furent tous refuſés. Je me défis du peu d'effets que je poſſédois. Enfin, monſieur, je vais vous offrir le tableau le plus horrible & le plus déchirant : mon père en priſon, y ſuccombant ſous l'indigence, n'ayant d'autre ſoutien, d'autre conſolateur que ſon fils malheureux, ſon fils abandonné de la terre entière, dénué lui-même de tout, entouré de monſtres, de rochers... monſieur ... je ſuis homme de condition... j'ai l'ame la plus haute, la plus éloignée de ramper... il s'agiſſoit d'un vieillard, d'un père dont je retenois le dernier ſoupir... la nature me parle ; la voix du ſang me crie : je m'immole ; je

me dompte ; je me résous pour ce père infortuné à la situation la plus dégradante...

Ici des sanglots étouffent la voix du prisonnier.

Généreux Anglais, le croiriez-vous ? que vais-je vous révéler ?.. je fus réduit par ces cruels à demander l'aumône pour l'auteur de mes jours ; j'attendois la nuit, & d'une voix noyée dans les pleurs, de cette voix sombre, l'accent de la douleur profonde, je réclamois la pitié de ces monstres dont j'aurois voulu déchirer le sein.

A ces derniers mots, Sidney avec des larmes qui couloient le long de ses joues, presse l'étranger dans ses bras. — Excellente créature ! que votre ame est belle ! & que vous méritez des amis !

Je comptois, poursuit l'inconnu, ces aumônes, quel mot, monsieur ! par autant de parties de mon cœur qui sembloient se détacher de mon sein ; avec de si honteuses & de si faibles ressources, j'avois du moins la consolation d'arrêter le souffle d'un père expirant. Mais je n'étois pas assez brisé

ſous le fléau de la fortune : on m'arrête comme un de ces miſérables de profeſſion qui mendient pour entretenir leur lâche & puniſſable fainéantiſe. Je crie aux tigres qui m'entourent : c'eſt pour mon père, c'eſt pour mon père que je ſuis deſcendu à cette baſſeſſe ; il eſt en priſon, & ſa vie dépend de ma promptitude à lui porter des ſecours ; au nom de l'humanité...ſi vous avez un père..

On ne m'entend point ; on m'enferme dans une eſpèce de cachot deſtiné aux malfaiteurs. Je demande à être traîné aux pieds du magiſtrat ; j'y ſuis conduit ; il s'arme d'abord d'un front ſévère, & me fait les queſtions d'un juge qui va prononcer contre moi. Hélas ! monſieur, lui dis-je, oui, je demandois l'aumône ; aſſurément je ne ſuis pas fait pour m'abaiſſer à des moyens ſi ignominieux ; je ſuis homme de naiſſance, & je ſçaurois peut-être mourir mieux que tout autre : mais, monſieur, mon père eſt dans la plus affreuſe misère ; il eſt en priſon, & c'eſt pour lui que je réclamois la charité publique, la charité pour

l'auteur de mes jours ! Le magiſtrat touché me renvoie, & me promet ſon appui ; il meurt, & je perds avec lui toutes mes eſpérances.

L'âge enfin eſt le ſeul protecteur qui agiſſe en faveur de mon père ; les loix lui ouvrent la porte des priſons ; il en ſort ; j'obtiens ſur un vaiſſeau marchand un poſte des plus médiocres, & qui me procuroit à peine de quoi vivre. Vous concevez que mon premier ſentiment fut pour mon père ; je cours à lui ; nous ſommes impatients de nous rendre au lieu fixé pour notre embarquement ; je prends mon père dans mes bras, & je le porte au vaiſſeau. Allons, cher & malheureux père, hâtons-nous de fuir cette terre de crimes, où la vertu, l'humanité ſont écraſées ſous les pieds inſolents du riche & du coupable ; abandonnons les ſauvages d'Europe : les tigres d'Aſie nous ſeront peut-être moins cruels ; puiſque j'ai de quoi entretenir mes déplorables jours, vous vivrez, ô mon père, vous vivrez... Hélas ! je n'ai d'amis que vous ! oublions

jusqu'au nom de ma patrie ! eh ! mon père... ce n'est pas aux malheureux qu'il convient d'aimer !

Je ne vous ai raconté jusqu'ici qu'une partie de mes disgraces : mon cœur en connaît d'autres, monsieur, & sans doute les plus amères, après celles que me faisoit éprouver la déplorable situation de l'auteur de mes jours.

Les infortunés ont l'ame plus préparée que celle des heureux à recevoir les impressions de la tendresse ; le malheur entraîne avec soi une sombre mélancolie où se concentrent les grandes passions, & d'où elles s'échappent : j'osai donc aimer. Je vous dérobe des détails que je dois éloigner. L'objet de mon amour étoit une jeune personne, fille unique, & qui avoit des prétentions à une fortune trop considérable, pour que je m'exposasse à demander sa main ; & quelle femme auroit voulu partager l'effroyable destinée qui me poursuivoit ? La raison, l'honnêteté m'imposoient donc la nécessité de me taire ; tout m'ordonnoit de subjuguer

un penchant qu'il m'étoit défendu d'inſpirer. Je n'écoutai point la raiſon, le devoir; je fermai les yeux ſur mon affreux état: j'écoutai l'amour; je ne vis que les charmes de Julie; c'eſt le nom de l'adorable perſonne qui regnera dans mon cœur juſqu'au dernier ſoupir. Elle vola en quelque ſorte au devant de mon aveu, ſoit qu'elle m'aimât autant que je l'aimois, ou ſoit qu'elle attachât de la délicateſſe à prévenir l'ardeur timide d'un infortuné, & qu'elle voulût par ſa tendreſſe me dédommager de mes peines, & me conſoler. La générosité prête une nouvelle flamme à l'amour, & alors il a d'autant plus de pouvoir qu'il prend à ſes propres yeux les traits & toute la grandeur de la vertu. Nous nous dîmes enfin tous deux que nous brûlions l'un pour l'autre. Que ces épanchements verſoient de douceurs dans mon ame! quelles délices je goûtois à me proſterner aux pieds de Julie, comme à ceux de ma divinité ſuprême!.. Non, monſieur, il n'y a que les malheureux qui ſçachent aimer, & c'eſt pour

pour eux que cette passion a toute sa force & tout son enchantement. Quelle volupté m'enivroit, lorsque c'étoit la main de ma maitresse qui essuyoit mes larmes! quelle plénitude ravissante ses assurances de m'aimer toujours apportoient dans mon sein! Julie m'aidoit à supporter le fardeau de la vie; notre amour, malgré sa vivacité, étoit exempt de remords; la vertu n'avoit rien à nous reprocher. Cette passion dévorante étoit l'unique secret que j'avois pour mon père.

Un parent de la demoiselle lit dans nos cœurs: de jeunes personnes connaissent peu l'art de la dissimulation; il me demande un entretien particulier. Monsieur, me dit-il, je débuterai avec vous par une confiance qui ne vous offensera point; je crois que vous méritez l'estime de tous les honnêtes-gens, & on vous l'accorde déjà malgré votre extrême jeunesse; vous êtes d'une naissance & d'une figure qui semblent m'assurer que la probité vous conduira. Je me suis apperçu que ma niéce étoit peut-être trop pénétrée des sentiments qui vous sont

dûs ; je vous le redis avec plaisir, monsieur, vous me paraissez avoir l'ame délicate & éclairée sur les devoirs de l'honneur ; vous êtes sans bien, & ma niéce aura quelque fortune... Je le sçais, monsieur, interrompis-je avec quelque dépit, je sçais que votre niéce est la plus adorable des femmes, & que je suis le plus malheureux des hommes ; je n'ai point vû ses richesses, monsieur, j'ai vû ses charmes, ses vertus. Oui, il y auroit de la lâcheté à moi de vous le cacher : j'aime éperduement la divine Julie ; je mourrois mille fois plutôt que de cesser de l'adorer ; c'est un sentiment trop cher, trop nécessaire à mon cœur, & il ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je pourrois, monsieur, vous offrir l'avantage de ma naissance, vous dire que j'ai droit de prétendre à tous les emplois : mais qu'est-ce que la naissance, la vertu, la pure tendresse, quand on est sans fortune ? je l'ai trop éprouvé ! voilà mon crime, monsieur... eh bien ! vous me connaîtrez, vous me connaîtrez...

Je quitte brusquement ce parent de Julie

en verſant un torrent de larmes; j'ai pourtant la force de me contraindre en préſence de mon père : mais lorſque je me trouve ſeul, c'eſt en ce moment que je reſſens toute l'horreur de ma ſituation. Renoncer à voir Julie! renoncer à l'aimer! étois-je capable d'un tel effort? je pouvois mourir privé de ſa vûe : mais vaincre une paſſion qui étoit mon ame même! jamais le cœur humain ne fut livré à des combats plus violents; non, jamais il ne fut plus bouleverſé.

Au milieu de ce déſordre de ma raiſon & de tous mes ſens, la vérité, l'honneur faiſoient entendre leur voix: — Ne ſuis-je pas inſenſé, coupable même de ſéduction de céder à un penchant qui bleſſe les intérêts de ce que j'aime le plus au monde? un amour qui ne ſçait pas ſe ſacrifier connaît-il la délicateſſe & toute l'étendue du ſentiment? quelle eſt donc ma tendreſſe? je balance à m'immoler à tout ce que j'adore! goûtons le plaiſir d'aimer aſſez Julie pour m'oublier, pour m'anéantir entiérement; n'enviſageons qu'elle ſeule; rendons à cette fille divine

tous les droits que la pitié sans doute plus que l'amour, semble m'avoir donnés sur son cœur; qu'elle soit heureuse, & que j'expire de mille morts !.. Qu'elle soit heureuse ... & le sera-t-elle, si un autre me ravit sa main ? Quel est le comble du bonheur sur la terre, si ce n'est l'amour véritable, un amour aussi vif, aussi pur, aussi vertueux que le nôtre ? Personne, non, personne n'aimeroit Julie comme je l'aime; & elle partage mes transports; elle jouira de la félicité même, elle trouvera tout dans un cœur qui ne sent & ne respire que par le sien; ma naissance appuyée de sa fortune, m'élevera à des places qui dédommageront sa famille de mon adversité... La dédommager du malheur où je l'entraînerai, car mon affreuse destinée est une contagion que je répans sur tout ce qui m'environne! dérober Julie à l'éclat qui l'attend & qui lui est dû! vouloir qu'elle verse avec moi des larmes, qu'elle se couvre de mon humiliation!.. je n'aurai point cette barbarie; content d'adorer Julie en secret, il me restera encore la satisfaction

de répandre des larmes pour elle... je hâterai l'instant de ma mort ; je m'arracherai une vie odieuse .... & mon père, qui prendra soin de ses jours ?

Je n'achevois pas ces mots que ce digne vieillard s'offre à ma vûe ; je cours à lui, comme emporté par un mouvement involontaire ; je tombe à ses genoux : ô le plus tendre des pères, lui dis-je au milieu des sanglots, vous me voyez dans une situation.... eh ! pourquoi m'est-il défendu de mourir ? Il me relève promptement, m'embrasse avec cette effusion de l'ame qui caractérise la tendresse paternelle : — Qu'as-tu, mon cher enfant ? quel nouveau coup nous menace ? — C'est moi, mon père, c'est moi que tous les coups ont frappé ! J'ai du moins cette consolation, que vous ne partagez pas avec moi l'excès de l'infortune ; pardonnez si jusqu'ici je vous en ai fait un mystère ; je sens toute ma faute, j'en suis puni ; mon père ... j'aime, je succombe sous une passion que je dois étouffer. — Quoi ! mon fils, tu connaîtrois l'amour ! — J'en ressens toutes

les fureurs, tous les maux ; mon état n'étoit pas aſſez déplorable !

Enfin, monſieur, j'apprends à mon père l'origine & les progrès malheureux d'un penchant que j'emporterai dans le tombeau ; je ne lui cachai point le cruel entretien que je venois d'avoir avec ce parent de Julie, toutes les mortifications qu'avoient eſſuyées mon amour, ou plutôt mon orgueil. Mon père m'écouta avec bonté ; ce n'étoit pas un cenſeur ſévère, un vieillard endurci par les diſgraces & par les années qui combattoit ma tendreſſe : c'étoit un ami indulgent & ſecourable, qui me plaignoit & qui me conſoloit, en m'ouvrant les yeux ſur les dangers liés néceſſairement aux paſſions. Mon fils, me diſoit-il, ce dernier trait manquoit à tous ceux qui nous accablent. Nous! oſer être ſenſibles ! aimer ! ſçais-tu que c'eſt une eſpèce de grace qu'on fait aux infortunés que de les laiſſer exiſter ? cher enfant ! les malheureux ne ſçauroient trop reſſerrer les beſoins de leurs cœurs. Hélas ! tu vois où l'amour conduit!

Ce respectable père s'arrête-là en gémissant, & me serrant contre sa poitrine : — Mon fils, si je n'avois pas aimé, aurois-je la douleur de souffrir dans un autre moi-même? que dis-je? tes malheurs me touchent mille fois plus que les miens; j'ai peu de jours à vivre, & je te laisse peut-être une longue carrière de chagrins à parcourir: quel présent, mon fils, je t'ai fait, en te donnant la vie! Crois-moi : c'est ton ami qui te parle, qui t'embrasse; repousse un sentiment qui ne peut qu'ajoûter à tes peines; on endure tout, jusqu'aux horreurs de la mort: mais on ne peut supporter l'humiliation, & la famille de Julie ne te pardonnera jamais notre adversité. Accoutumons-nous à nous suffire à nous-mêmes; viens puiser dans mon sein des consolations que tout l'univers nous refuse; ayes le courage de ne plus chercher la présence de Julie; tu l'aimes, dis-tu? — Si je l'aime, mon père! jugez-en par le désespoir où vous me voyez; c'est vous, c'est vous qui me retenez à la vie; mon faible appui vous

eſt néceſſaire... — Hélas! mon fils, le fardeau de ma miſérable exiſtence ne t'embarraſſera pas long-temps; ce ſont tes ſeuls intérêts qui m'animent. Puiſque Julie t'eſt chère, ne vas pas ſuivre mon exemple; j'ai rendu ta mère malheureuſe: eh! qu'il eſt cruel de faire couler les larmes de ce qu'on aime! j'adorois ta mère; le même amour nous uniſſoit, & je l'ai vû ſouffrir, ſe deſſécher de douleur ſous mes yeux. Ah! mon fils quel ſpectacle! épargne-toi, épargne-toi de pareils tourments. N'arrache pas Julie au bonheur que tout ſemble lui promettre... & ſans doute je ſupporterois mon infortune avec plus de réſignation, s'il n'y avoit ſur la terre que moi ſeul de malheureux!

Je ne pouvois quitter les bras paternels; on diroit que la nature a mis l'adouciſſement de nos maux dans le ſein des auteurs de nos jours. O ciel! que la mort eſt plus affreuſe lorſqu'on ne peut exhaler ſa vie dans leurs embraſſements! Que mon père ne m'a-t-il fermé la paupière!

Je

Je lui obéis ; je ne retournai plus dans la maiſon de Julie : mais quel horrible ſupplice j'éprouvai ! combien de fois je fus prêt de manquer à la parole qui m'engageoit ! je revoyois inceſſamment ſa demeure ; mes yeux y étoient toujours rappellés ; mon ame, ſi je puis le dire, ne la quittoit point. J'obtiens enfin l'emploi dont je vous ai parlé. Je preſſai notre départ ; eh ! pouvois-je aſſez-tôt abandonner un pays où tout paraiſſoit armé contre moi ?

Nous nous éloignions du rivage. Si je jettois quelques regards ſur la France, c'étoit pour me dire en ſecret : c'eſt-là que je laiſſe tout ce que j'adore ; chaque inſtant, chaque flot ajoûte à l'intervalle qui me ſépare de Julie ; c'en eſt fait, je ne la verrai plus ! non, je ne la verrai plus ! Cependant je lui avois écrit cette lettre au moment que j'entrois dans le vaiſſeau qui m'emportoit loin de cette partie du monde... où mon amour, où mon cœur eſt demeuré.

« Mes tranſports, divine Julie, peuvent

» enfin éclater. Je ne doute point que vous
» ne ſoyez inſtruite des raiſons qui m'ont
» forcé à fuir votre préſence ; votre parent
» eſt venu m'éclairer ſur mes devoirs ; il
» auroit pu ménager davantage ma ſenſi-
» bilité : mais il faut être malheureux comme
» je le ſuis, pour connaître ces délicateſſes
» que le monde ignore ; & ne ſuis-je pas au
» comble de l'infortune ? je vous adore, je
» ne ſçaurois avoir d'autre ſentiment, & je
» ne puis aſpirer à votre main ! N'ayons
» point de vanité aux regards d'une femme
» qui mérite mon eſtime autant que mon
» amour. Hélas ! mon ſeul orgueil étoit de
» vous idolâtrer. Julie, je ſuis le plus
» malheureux des hommes, & ce n'eſt que
» dans le ciel que nos ames peuvent être
» unies. Arrachez donc mon image de votre
» cœur : c'eſt moi qui vous en conjure ; la
» vôtre me ſuivra par-tout, en Aſie, au bout
» du monde : je lui adreſſe mes regrets, mes
» larmes. Je vous aime plus que jamais, &
» je vous preſſe de m'oublier ; oui, oubliez-
» moi, oubliez-moi, faites le bonheur de
» votre famille, de celui qui eſt deſtiné...

» Ah! Julie, qu'ai-je dit? quelle idée insupportable! ma souveraine maitresse... un autre sera votre époux! c'est avec ce trait dans le cœur que je vous quitte, que je pars, que je vais mourir; & comment vivrois-je? il est impossible de résister à cet excès du malheur. Ce sont mes dernières larmes, mon dernier soupir que je vous envoie. Adieu, adieu pour toujours, mon adorable Julie! lorsque vous recevrez cette lettre, mon sort, n'en doutez point, sera terminé. »

Et j'ai vécu, monsieur, pour un père... Il n'est plus! avec quelle tendresse durant tout le voyage il essayoit d'adoucir mes maux! comme il ouvroit son sein à mes pleurs! Nous arrivons en ce pays; un scélérat guidé par le seul esprit de méchanceté me fait perdre mon poste; nous sommes précipités dans la plus affreuse indigence; je vois mon père défaillant de faim; je crie à l'humanité; je montre à tous les yeux ma désolation, l'horreur de ma misère, les rides respectables d'un vieillard expirant

de besoin, dans le sein d'un malheureux fils, ses cheveux blancs trempés de mes pleurs, sa tombe prête à s'ouvrir : tous les yeux se détournent, tous les cœurs se ferment; je tombe à genoux : on me repousse, monsieur, on me rejette! ah! l'humanité n'est point sur la terre! les monstres des Indes n'ont pas moins de férocité que les monstres d'Europe. Enfin, monsieur, nous nous traînons dans une caverne aux bords de la mer; c'est-là que mon père succombe dans mes bras; il veut me parler; il me fait signe que quelques aliments pourroient encore le rappeller à la vie : je cours chercher des herbes dont j'exprime le suc sur ses lèvres arides & mourantes; je le couvre de mes baisers; je le serre contre mon cœur; j'appelle la nature à mon secours... il pousse le dernier soupir.

La douleur, le désespoir, la rage s'emparent de tous mes sens; je m'élance de la caverne; la fureur précipite mes pas; je vois un parti Indien qui alloit se battre contre des Européens : ceux-ci sur-tout sont

les objets de ma haine & de mon indignation, eux qui se prétendent éclairés sur les devoirs de la nature! eux qui se disent les premiers des hommes!.. Vous avez été témoin de mon emportement: j'aurois voulu détruire, anéantir la nature entière... mon père est mort... il est mort de faim... ah! monsieur, pourquoi m'avez-vous sauvé la vie? laissez-moi me délivrer d'un fardeau insupportable: vous connaissez tous mes malheurs; eh! le moyen de les réparer, & de ne pas mourir!.. Vous me paraissez différent des hommes, de ces barbares... vous êtes susceptible de pitié! ne reculez donc pas la fin d'une existence surchargée de douleurs!

Vous ne mourrez point, s'écrie Sidney, en l'embrassant! digne jeune homme! vous avez trouvé un cœur, un ami; ne croyez pas que tous les hommes soient des monstres d'inhumanité; vous éprouverez qu'il est des ames sensibles: oui, je veux vous servir de père... comment vous nommez-vous? — Mon nom est Volsan. — Eh

bien ! mon cher Volſan, vous ſerez mon fils... — Ah ! monſieur, on ne retrouve point un père !

Sidney redoubloit de ſoin & de tendreſſe pour rappeller à la vie ce malheureux jeune-homme. Il y avoit déjà deux jours que ſa ſanté commençoit à ſe rétablir, quoiqu'il demeurât enſeveli dans un ſombre déſeſpoir. Sidney entre. Monſieur, lui dit auſſi-tôt Volſan, puiſque j'ai pu vous inſpirer quelque ſentiment de compaſſion, qu'on m'aide à retrouver cette caverne où mon malheureux père... il m'a été impoſſible de lui conſerver la vie... du moins j'aurai la force de lui creuſer une foſſe, de lui rendre les derniers devoirs ; ſes triſtes reſtes ne ſeront pas expoſés... je verſerai ſur eux mes larmes, j'attacherai encore mes baiſers, mes pleurs ſur cet infortuné qu'ont laiſſé périr ces hommes cruels... Je viens, mon ami, interrompt Sidney, pour vous réconcilier avec ce genre humain... — Que dites-vous? — Suivez-moi ſeulement, allons.

Il lui donne le bras & le conduit à une tente prochaine.

Quel objet frappe les regards de Volſan! mon père, s'écrie-t-il, je vous tiens dans mes bras!

On ne ſçauroit exprimer ces ſituations; le Français étoit tombé ſur le ſein d'un vieillard qui ne pouvoit prononcer que ces paroles entrecoupées: mon fils! mon cher fils! cher enfant! Tantôt il embraſſoit Volſan; tantôt il alloit couvrir de ſes baiſers les mains de notre digne compatriote: — Vous me rendez mon fils, généreux Anglais! vous rendez deux ames l'une à l'autre! goûtez bien ce ſpectacle; il eſt digne de la Divinité même; c'eſt l'ouvrage délicieux de votre bienfaiſance.

Volſan r'ouvre les yeux. — Quoi! mon père, je vous revois encore! vous vivez! — Oui, mon fils, & voilà, ajoûte-t-il en montrant Sidney, l'auteur de notre bonheur! C'eſt moi qui ſuis aſſez heureux, interrompt l'honnête Breton, pour vous avoir donné cette preuve de ſenſibilité; croyez

que ma félicité l'emporte sur la vôtre. Mon cher Volsan, j'ai couru moi-même à la caverne que vous m'aviez indiquée; j'y ai trouvé votre père entre les bras d'un Banian, qui cherchoit à ranimer ses forces défaillantes; vous voyez qu'il y a des hommes; je l'ai fait transporter ici; vivez tous deux pour m'aimer.... Pour vous adorer comme notre suprême bienfaiteur, reprend vivement le vieillard. Mon fils, poursuit-il en s'adressant à Volsan, tu ne sçaurois témoigner assez de reconnaissance à cette ame généreuse. J'expirois: par un dernier effort, je relève ma paupière pour te voir encore; au lieu de toi, un inconnnu s'offre à mes yeux; il versoit dans ma bouche une liqueur dont le prompt effet me met en état d'user de quelques aliments que cet étranger charitable m'avoit apportés; je revois enfin la lumière: mais je ne voyois pas mon cher fils; il m'est rendu, & j'ai la satisfaction, continue-t-il, de rendre grace à un second soutien de ma vieillesse.

Il veut se prosterner aux pieds de Sid-

ney. Mon père, que faites-vous, dit notre digne concitoyen en le relevant & en le pressant dans ses bras? je vous le répète, je suis mille fois plus heureux que vous: j'oblige deux cœurs sensibles; regardez-moi désormais comme votre fidèle ami. Les Anglais, ajoûte-t-il en souriant avec bonté, ne font pas toujours la guerre aux Français.

Volsan & son père, en s'avouant qu'il leur étoit impossible de s'acquitter envers Sidney, goûtoient le plaisir des ames sublimes, celui de faire céder la hauteur qui nous est si naturelle, aux douceurs de la reconnaissance. Et en effet il y a plus de mérite peut-être à recevoir un bienfait qu'à le dispenser; la vanité & la noble estime de soi-même peuvent se mêler à la générosité, au lieu qu'un cœur reconnaissant cède tous ses droits de supériorité; son sentiment est plus pur; le sacrifice de l'orgueil est sans contredit l'effort des vertus humaines.

Si le bon Sidney étoit le modèle des bienfaiteurs, nos deux Français étoient les héros de la reconnaissance; lorsqu'ils s'approchoient de leur ami, qu'ils lui parloient,

ils laiſſoient couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les ames ſenſibles. Je n'ai encore rien fait, leur diſoit ſans ceſſe l'excellent Anglais ; ce n'eſt pas aſſez de vous avoir conſervé la vie : il faut que vous me deviez cette ſeconde exiſtence ſans laquelle la première n'eſt qu'un fardeau; que je ſerois ſatisfait de contribuer à votre bien-être ! mon ouvrage n'eſt qu'à moitié, & j'aſpire à l'achever. Puis ſe tournant vers le jeune Volſan : ne m'avez-vous pas dit, bon jeune-homme, que vous aimiez une perſonne digne de votre tendreſſe ? — Ah! l'amour, mon cher bienfaiteur, doit mourir dans mon ſein; je ne veux avoir d'autre tranſport, d'autre paſſion que la reconnaiſſance; généreux Sidney, qu'elle rempliſſe tout mon cœur: c'eſt peu que ce cœur pour tout ce que je vous dois ! Mon cher fils, répond l'Anglais en le ſerrant contre ſa poitrine, je partage pour vous les ſentiments de votre père; encore une fois, mon projet eſt de m'occuper de votre bonheur; tout le mien y eſt attaché ; & ſeriez-vous heureux, ſi vous ne poſſédiez pas ce

que vous aimez ? Croyez, mon ami, que je connais l'amour, & ses charmes, & ses peines ; j'ai trop de sensibilité pour ne pas me pénétrer de votre situation ; je retourne incessamment en Europe ; je ferai un voyage à Paris, & je vous y accompagnerai.

Sidney fit connaître aux deux Volsans le généreux Indien qui avoit rendu la vie au père. Le Banian étonné de la chaleur qu'ils mettoient dans leurs remerciements, se contenta de leur dire avec cette noble simplicité qui rend la vertu si aimable : Eh ! qu'ai-je fait pour mériter ces transports de reconnaissance ? Est-ce que dans votre Europe la première des actions n'est pas de secourir les malheureux ? C'est moi qui dois vous remercier ; vous m'avez offert l'occasion de goûter le plus pur des plaisirs, de soulager mon semblable ; notre pitié s'étend sur tout ce qui existe ; les plus vils animaux ont droit à notre bienfaisance. Mais votre religion est différente de la nôtre, interrompit le jeune Volsan ! Pensez-vous, reprend le Banian, que Brama nous ordonne d'être inhu-

mains? & quelle religion pourroit condamner la nature? Assurément vous n'êtes pas assez chéri du ciel pour croire à la purification du Gange, & aux cinq paradis; les clartés immortelles de Wistnou ne se sont point manifestées à vos yeux; vous n'êtes point au nombre des enfants prédestinés de Périmal: mais quand ce vieillard (il montroit le vieux Volsan,) eût été le rebut de l'Inde, au nombre de ces ignobles *Halachores*, ces justes objets de notre mépris, j'aurois volé au secours de cet infortuné; je lui ai conservé ses jours: je suis payé de mon

De Périmal. C'est une des premières divinités des Indiens: ils l'adorent sous la forme d'une perche ou d'un mât extrêmement élevé. On connaît toutes les absurdités de leur croyance; ils regardent l'eau du Gange comme très-propre à tous les genres d'expiations, ainsi qu'aux ablutions les plus salubres. Ceux qui en mourant peuvent avoir la consolation de recevoir sur leur visage de l'urine de vache, ne laissent aucun doute sur leur félicité future: *ô cœcas hominum mentes!*

De ces ignobles Halachores, c'est la caste la plus méprisée dans l'Inde; ils sont chargés de balayer les maisons; ils vivent du reste des aliments sans choix ni distinction; ils sont assez maudits de Brama pour manger de la chair de porc, & pour employer les ânes à porter les immondices; l'âne est aux yeux des Indiens un animal souillé, &c.

bienfait : j'ai rempli mon devoir d'homme ; j'ai fait du bien. Je prie ſeulement Brama d'achever ſon ouvrage ; c'eſt lui qui m'a guidé vers cette caverne ; puiſſe-t-il vous appeller tous deux à lui ! Au reſte, votre erreur ne vous fera jamais rien perdre des ſentiments que l'humanité vous doit ; je vous rendrois ſervice en vous plaignant ; c'eſt au ciel à deſſiller les yeux des aveugles, & à nous à leur prêter le bâton qui peut les ſoutenir, à leur tendre la main ; il n'y a que des méchants qui les pouſſent dans le précipice ; la juſtice & la grandeur appartiennent aux Dieux, & la bonté aux hommes.

Les deux Français écoutoient avec admiration cet Indien reſpectable ; ils ſe lièrent avec lui, ainſi que Sidney ; enfin ils quittent ces riches contrées, & reprennent le chemin de l'Europe.

Sidney ſurprit pluſieurs fois le jeune Volſan qui regardoit la mer avec mélancolie, & en laiſſant couler des larmes. L'image de Julie revenoit toujours plus puiſſante dans

ſon ame; loin de reſſentir une joie ſecrète à la vûe des bords qui l'approchoient de ſa patrie, il laiſſoit éclater une triſteſſe plus ſombre. Où vais-je, ſe diſoit-il? en Europe, en France, pour être le témoin du bonheur d'un autre qui poſſède tous les charmes de Julie, & qui en eſt aimé? Et ne devois-je pas plutôt m'éloigner pour toujours d'une patrie ingrate qui va m'être encore plus odieuſe? ne devrois-je pas ſuivre en Angleterre mon cher bienfaiteur? &... je ne reverrois pas Julie?.. je n'aurai pas la force de la fuir; non, je ne la fuirai point; j'irai... malheureux! n'es-tu point las d'avoir épuiſé toutes les infortunes? quelle fureur te précipite au devant du coup aſſaſſin qui t'attend?.. & ſi Julie n'étoit pas mariée!.. pourrois-je devenir ſon époux? eſt-ce à moi d'abuſer des bontés de Sidney? n'eſt-ce pas être ingrat que de mettre ſa bienfaiſance à de nouvelles épreuves?

Il prononçoit à haute voix ces dernières paroles. Non, lui dit Sidney qu'il n'a-

voit point apperçu, & qui vole à lui pour l'embrasser, non, vous ne devez pas craindre de fatiguer l'amitié d'un homme que vous avez obligé, en lui présentant les moyens de se livrer à sa sensibilité; & quel plus doux plaisir, mon cher Volsan, que celui d'être utile ? puisse Julie n'avoir point encore formé d'engagement ! vous serez en état de lui offrir votre main, c'est moi qui vous l'assure. Volsan ne peut que regarder ce modèle de générosité, & laisser couler des pleurs : — Vous êtes donc une créature céleste ! Je suis votre ami, répond Sidney en le pressant encore dans ses bras.

Ils arrivent à Paris. Le jeune-homme emporté par l'amour, court à la demeure de Julie : il apprend que le père est mort, & que la mère & la fille se sont retirées en province ; il s'empresse de sçavoir si Julie est mariée ; on ne peut lui donner d'éclaircissement sur cette nouvelle circonstance. Ses premières idées ne s'arrêtent que sur une fatale image : Julie l'a oublié !

Julie en aime un autre! un autre eſt ſon épóux! tous ſes preſſentiments lui confirment cet excès du malheur. Mais pourquoi ont-elles quitté Paris? avec la fortune dont elles jouiſſoient, ne devoient-elles pas reſter dans la capitale? Julie aura cédé à l'amour; ſon mari l'aura emmenée avec ſa mère dans le fond d'une province, où il fait tout ſon bonheur de ne vivre que pour ſon épouſe, de l'adorer uniquement; & quel autre ſentiment peut faire naître Julie? l'univers entier diſparaît devant elle; lorſqu'on poſſède Julie, que peut-on voir? que peut-on deſirer?

C'étoient-là les réflexions accablantes où ſe plongeoit le malheureux Volſan: il ne veut cependant pas ſe refuſer la moindre lumière ſur ſa funeſte deſtinée. Il y a des moments où il ſe repréſente Julie dans le tombeau; & alors il aimeroit mieux qu'elle fût vivante, dût-elle être dans les bras d'un rival heureux: un véritable amour ne connaît point de bornes dans ſes ſacrifices.

Volſan avoit fait des perquiſitions; rien ne

peut

peut l'éclairer sur le sort de Julie & de sa mère ; il ne sçauroit cacher sa douleur aux regards paternels & à ceux du plus sensible des amis. Les douceurs de l'amitié, les tendresses du sang ne suffisent donc point à la satisfaction du cœur humain ! & n'appartient-il qu'à l'amour de nous faire saisir cette ombre de bonheur que nous poursuivons sur la terre ?

Il désespéroit de réussir dans ses recherches ; il erroit un jour abandonné à sa sombre mélancolie. Quoi ! monsieur, lui dit-on, vous êtes à Paris ! Il lève les yeux, & démêle dans les traits de la personne qui lui parloit, une vieille domestique qu'il avoit connue au service de Julie. — Angélique ! qu'as-tu fait de ta maitresse ? sans doute un époux.... Il n'a pas la force de continuer ; toute son ame s'élançoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, au devant de la réponse... — Ah ! monsieur ! N'achève pas, s'écrie Volsan. Il s'arrête, & est prêt à tomber de faiblesse. Voilà, reprend-il, le coup que je craignois tant ! & en pouvois-je dou-

ter? Dis-lui, Angelique, dis lui... jamais je ne cesserai de l'aimer, & ... du moins est-elle heureuse? son bonheur... son bonheur sera le mien. Que voulez-vous dire, monsieur, répart Angelique en montrant un air affligé? vous parlez de mariage! vous ignorez donc l'état de mademoiselle! elle est réduite à la plus affreuse pauvreté... — Julie malheureuse! Angélique, que je coure à ses pieds; je conserverai ses jours; elle m'en est mille fois plus respectable, plus chère... quels lieux habite-t-elle? Sa mère... — Elles s'étoient d'abord retirées en Normandie, dans la petite ville de **: elles ont perdu une pension que leur faisoit un de leurs parents, & elles sont revenues à Paris cacher leur indigence. J'ai eu le bonheur de les retrouver; je desirerois bien leur être d'une plus grande utilité, poursuit-elle en laissant échapper quelques pleurs: mais je leur donne tous mes soins, toute mon ame: hélas! elles sont bien à plaindre! Vous ne sçaviez donc pas que monsieur étoit mort, & qu'un dérangement

dans ses affaires a entraîné la ruine totale de sa fortune?

Cette domestique entre dans plusieurs autres détails; Volsan apprend que la mère & la fille sont obligées de vivre du travail de leurs mains, & que Julie, au milieu de tant d'infortunes ne l'a point oublié, & même prononce toujours son nom avec des témoignages de regret & de tendresse. Il eut succombé à des nouvelles si affligeantes, sans son impatience de voler aux genoux de Julie & de la secourir: — Allons, ma chère Angélique, montre-moi le chemin. —Comment, monsieur! —Que je les voye, que je tombe à leurs pieds; que j'adoucisse le triste sort de tout ce que j'aime. — Permettez, monsieur... — Je ne veux rien entendre, volons. — Du moins différez votre visite de quelques moments. — De quelques moments! y penses-tu? Julie malheureuse!.. ah! mon ame a déjà dévancé mes pas. — Que j'aie le temps, monsieur, de prévenir mes maîtresses, & ensuite j'irai vous avertir.

Tous ces retardements ne font qu'enflammer le jeune Français; chaque minute qui lui dérobe la présence de Julie lui paraît un délai insupportable ; enfin il convient avec Angélique qu'il l'accompagnera jusqu'à la porte de leur réduit, & qu'il n'entrera, que lorsqu'elle sera venue de la part de Julie & de sa mère lui en accorder la permission.

Volsan la suit avec tout l'empressement que la généreuse envie d'obliger peut ajoûter aux transports de l'amour; ils s'arrêtent dans une rue détournée, montent au cinquième étage. Cette fille heurte doucement à une porte qu'on lui ouvre aussi-tôt; Volsan prête une oreille attentive ; tout son cœur est livré à mille agitations différentes. Dans quelle situation retrouve-t-il Julie? un tel séjour peut-il être sa demeure? Julie que tout sembloit appeller à l'éclat de l'opulence & du rang, être précipitée dans cet abîme d'infortune! mais il est aimé; il pourra adoucir ses peines. Il entend ces mots: — Ma chère Angélique, nous appor-

rez-vous quelque nouvelle consolante ? — Je ne me suis point acquittée de ma commission, mademoiselle. — Et quelle raison... — Je n'ai pas eu le temps de poursuivre ma route ; j'ai rencontré... vous ne vous y attendez ni l'une ni l'autre ; seriez - vous fâchées de revoir monsieur Volsan ? Volsan, s'écrie Julie ! tu sçaurois... Il vous aime toujours, interrompt Angélique. Il m'aimeroit, répond Julie en jettant un cri ! Volsan ! Ah ! sans doute il ignore notre adversité...

Volsan ne la laisse pas achever ; il pousse avec vivacité la porte, & court se jetter aux pieds de Julie qui étoit tombée évanouie dans le sein de sa mère, immobile elle-même d'étonnement & de joie. — Non, je n'ignore point vos malheurs, divine Julie ; ce sont de nouveaux titres pour mériter mes respects, mes adorations, & ils vous rendroient encore plus chère à mon cœur, si je pouvois vous idolâtrer davantage. Monsieur Volsan, dit la mère ! est-il possible ?.. ah ! monsieur, vous nous revoyez dans un état bien différent de celui où

vous nous avez laissées! — Je vous revois plus dignes que jamais de mes hommages, de ma vénération; vous êtes aussi des victimes du caprice & de l'ingratitude de la fortune!

Julie avoit repris ses sens. On n'exprime point les transports de deux cœurs réunis par l'amour le plus vif & le plus tendre, & que lie encore davantage le nœud du malheur. Rien n'égale une passion cimentée par le temps & à l'épreuve de l'infortune; il entre même dans ces attachements une fierté d'ame, & une noblesse de sentiment qui prêtent de nouvelles forces à la tendresse, & la mettent à l'abri du changement & de l'inconstance. — Quoi! c'est vous, Volsan, c'est vous qui venez nous consoler! votre présence ne nous fait point rougir; jugez combien nous vous estimons! Volsan, nous avons perdu tous nos amis! & voilà le seul cœur dans l'univers qui se montre sensible à nos chagrins. Julie, en disant ces mots, tendoit son bras à Angélique qui le couvroit de baisers & de lar-

mes. Vous avez perdu tous vos amis, reprit Volſan, vous ſi digne d'être aimée, d'être adorée! les perfides!.. divine Julie, n'y auroit-il que moi qui ſçuſſe aimer?

Ces deux infortunées racontent à Volſan, toutes leurs diſgraces: méconnues de leurs parents, ſecourues par un ſeul qui venoit de mourir, livrées à l'indigence la plus dure, la plus humiliante, elles n'avoient point de ſein qui s'ouvrît à leurs plaintes. Votre préſence, ajoûte Julie en s'adreſſant à ſon amant, nous fait oublier notre cruelle ſituation; vous le voyez: je ſuis obligée de travailler pour ſoutenir les jours de ma mère, & les miens qui lui ſont néceſſaires; c'eſt Angélique qui va vendre mes travaux, & qui nous en rapporte le prix. Volſan ſe proſterne devant elle: — Laiſſez-moi baiſer avec vénération ces mains ſi reſpectables; que je les arroſe de mes pleurs. Ah! Julie, que dans cette ſituation vous êtes bien plus élevée à mes yeux, que lorſque vous étiez environnée des preſtiges de la fortune! Julie ſecourant ſa mère, ſera tou-

jours l'objet de mes adorations, ma divinité. Il se lève avec transport : — Mes chères amies, pardonnez-moi cette expression : espérez... j'adoucirai votre sort... mon cœur est le vôtre ; j'ai un ami... je vous arracherai à cet état affreux.

Volsan court à son père qui étoit avec Sidney : — Mon père... mon père... & vous mon sublime ami, j'ai trouvé... j'ai vû Julie. Il s'élance dans les bras de Sidney : — Mon cher bienfaiteur ! elle est malheureuse ; & à ces mots, il fond en sanglots. Il reprend la voix, & expose tous les détails de leur triste situation. C'en est assez, interrompt Sidney ; mon ami, éloignez ces fâcheuses images ; vous avez toujours le dessein d'épouser Julie ? — Eh ! monsieur, mon cœur auroit-il pu changer ? épouser Julie ! je l'élèverois sur le trône du monde, si la fortune m'y plaçoit : mais comment unir nos destinées ? nous ne devons, ô ciel ! connaître d'autres liens que la chaîne du malheur. Si du moins je pouvois les retirer de cette horrible indigence ! Et avez-vous douté que

vous

vous le puissiez, répond notre honnête compatriote ? oubliez-vous que Sidney est votre ami ?

Jamais Sidney n'avoit été plus tendre & plus caressant ; vingt fois il embrasse Volsan & son fils ; il les regardoit avec cet intérêt si puissant qu'inspire l'amitié. Souvenez-vous, leur dit-il en leur prenant à tous deux la main, que c'est vous qui m'avez obligé. J'ai pu être de quelque utilité à deux amis dignes de ce nom ; c'est le comble du bonheur ; & je vous le dois. Daignez m'aimer : voilà ma récompense ; en est-il une qui touche davantage ? Que Sidney soit toujours dans votre cœur ! me le promettez-vous ? Les deux Français ne répondent que par leurs larmes. Le mien, continue-t-il, vous sera sans cesse ouvert ; vous aurez en Angleterre, (s'adressant au vieillard) un fils tendre & respectueux ; & vous, mon cher Volsan, le frère & l'ami le plus zélé.

Avant que de les quitter, il les presse encore contre son sein, en leur disant : ô

mes amis ! que vous m'avez rendu heureux !

Le lendemain matin nos deux Français se préparoient à voler chez le digne Sidney ; le jeune Volſan reçoit cette lettre :

« Mes affaires me rappellent dans ma pa» trie ! J'ai voulu nous épargner à tous trois » l'appareil d'une douloureuſe ſéparation ; » ma ſenſibilité cependant me trahiſſoit, & » elle n'a jamais été plus vive qu'au mo» ment où je vous quitte. Peut-être, mes » amis, ne nous reverrons-nous plus ! Ce » qui me conſole, c'eſt que je pars en vous » laiſſant quelques faibles témoignages d'une » amitié que j'emporterai au tombeau. Si » je meurs, que je revive dans votre ſou» venir ! Mais ce n'eſt pas à moi de faire » couler vos pleurs ; l'amitié eſt le plus doux » ſpectacle pour le Maître ſuprême, & en » faveur de ce ſentiment, il permettra que » je jouiſſe encore de votre préſence, & » que je puiſſe vous donner de nouvelles » preuves de mon attachement. Jeune Vol» ſan, c'eſt à vous que je m'adreſſe : vous » êtes ſage, inſtruit par le malheur ; il vous

» sera donc plus aisé d'être raisonnable, & » de sentir le prix de cette médiocrité dé» cente, le partage des vrais plaisirs & des » vertus; épousez Julie; avez-vous pu croi» re, mon ami, que je ne fusse pas em» pressé de hâter cet engagement, sans le» quel il n'y auroit point de bonheur pour » vous? Je sçais trop combien l'amour hon» nête est nécessaire à un cœur sensible : je » l'ai éprouvé; & cette consolation m'est » retirée pour la vie. Mais il s'agit en ce » moment de votre félicité : vivez avec vo» tre père, qui est votre ami; ne formez » qu'une famille de gens estimables qui ser» vira d'exemple aux hommes. Je vous au» rois prié de me présenter à Julie & à sa » mère; j'ai craint que ma vûe ne leur fût » pas aussi agréable, que la leur m'eût in» téressé; elles sont dans l'infortune, & l'ad» versité exige des égards & des circons» pections qui sont connus de vous. Adieu, » je vous aimerai en quelque pays que le » sort me jette; vous recevrez de mes nou» velles; donnez-moi souvent des vôtres;

» parlez-moi de votre amitié, de votre ten-
» dresse, de votre situation, & ne me par-
» lez jamais de reconnaissance : eh ! c'est
» moi qui en suis pénétré. Je vous dois tout,
» si vous m'estimez assez pour regarder de
» faibles bienfaits comme votre propre bien.
» Adieu encore une fois. Votre ami, SIDNEY.

P. S. » Je vous recommande cette pauvre
» Angélique ; elle mérite d'avoir quelque
» part à nos attentions. »

Volsan n'a pas achevé de lire la lettre, qu'un inconnu lui remet de la part de Sidney trois mille livres sterlings.

Le jeune homme & le vieillard restent sans pouvoir proférer une parole, accablés des bontés de leur ami. Le fils s'écrie le premier : ô cœur céleste, tu te dérobes à nos adorations ! c'est altérer tes bienfaits que de nous priver de la douceur de nous prosterner à tes pieds, de t'idolâtrer comme le modèle des bienfaiteurs ; va, nos cœurs te suivront partout. Quel homme, disoit le vieillard ! mon cher enfant, ce n'est point un être de notre

eſpèce ! Sidney ! nous ne pouvons mourir de reconnaiſſance à vos genoux !

Il eſt inutile de nous arrêter ſur tous les tranſports avec leſquels le jeune Volſan courut chez ſa maitreſſe; il s'enivre du bonheur de faire celui de tout ce qu'il aime; il contente l'amour, la nature; il épouſe Julie, achète un petit bien de campagne, où il va demeurer avec ſa femme, ſon père & la mère de Julie; Angélique fut au nombre des heureux qu'avoit faits Sidney. Le jeune Volſan qui joignoit à un cœur ſenſible l'eſprit d'un ſage, s'étoit mis à la tête d'une manufacture dont le produit paſſa ſes eſpérances. Chaque jour, chaque moment ajoûtoit à leur fortune comme à leur félicité & à leur gratitude ; ils béniſſent l'Etre ſuprême & Sidney dans tout ce qu'ils poſſèdent; tout leur parle, tout les entretient, tout les enflamme pour leur bienfaiteur. Alors le jeune Volſan lève les yeux vers le ciel, reconnaît que le malheur a ſon terme, que les vertus ont même leur récompenſe ſur la terre, qu'il eſt enfin des

hommes qui honorent l'humanité, & dans les traits desquels on reconnaît ce modèle divin, si défiguré dans la plûpart de ses images.

Sidney remplissoit fidèlement sa promesse: il écrivoit souvent à ses amis dont les réponses étoient pleines du sentiment le plus vif & le plus pur; ils ne recevoient jamais assez-tôt de ses nouvelles; ils accusoient la lenteur des courriers. Quelle fut leur douleur, lorsqu'ils apprirent que Sidney faisoit un second voyage aux Indes! Il étoit impossible que leur commerce épistolaire subsistât avec la même exactitude. Ces cœurs si attendris, si reconnaissants, sont saisis d'allarmes; ils tremblent sans cesse pour leur ami: il est l'unique objet de leurs conversations, de leurs pensées. Les papiers publics sont leur seule lecture; la moindre circonstance d'un naufrage les frappe de terreur pour Sidney; leurs ames, si l'on peut le dire, traversent avec lui les mers, envisagent le danger dans chaque vague, sont impatientes de le voir arriver au port; tous

les Anglais étoient devenus leurs concitoyens, leur famille. Une lettre qu'ils reçurent de Sidney leur fit goûter une joie inexprimable; ils l'arrosèrent de leurs pleurs, la portèrent vingt fois à leurs bouches; le jeune Volsan la mettoit continuellement dans son sein. Il semble, disoit-il, que ce soit mon ami que je tiens contre mon cœur; cet écrit s'anime, il me parle, il ressent mes témoignages d'amitié! ô Sidney, quel long intervalle nous sépare! que nos cœurs de si loin ne peuvent-ils s'entendre, s'approcher! Sidney! quand pourrai-je te serrer dans mes bras? je ne t'ai point assez dit, non, tu ne sçais point assez combien tu nous es cher, combien nous t'adorons!

La bonne Angélique mêloit ses transports à ceux de ses maîtres; elle répétoit souvent en joignant les mains, & les levant au ciel: ce monsieur Sidney pour un Anglais, est un homme excellent! je prie Dieu de tout mon cœur qu'il le conserve; il est bien digne de se convertir!

Des nouvelles de Sidney se font atten-

dre : nos Français ſont en proie à toutes les agitations de l'incertitude; leurs craintes, leur trouble augmentent; ils ſe livrent à de noirs preſſentiments ; ils s'allarment d'après les vaines illuſions des ſonges : la ſenſibilité conduit quelquefois à la faibleſſe; les cœurs tendres ne ſont jamais raſſurés : ils ont les yeux continuellement ouverts ſur des dangers, où les indifférents s'endorment dans une pleine ſécurité.

Les appréhenſions de cette famille reconnaiſſante ne furent que trop juſtifiées : la foudre vient les anéantir : ils apprennent que Sidney n'eſt plus.

Il n'eſt pas poſſible de peindre les horreurs de cette ſituation : le jeune Volſan tombe ſur la terre, en pouſſant un cri ; la femme éplorée eſt expirante ſur le corps de ſon mari qu'elle s'efforce, au milieu des ſanglots, de rappeller à la vie; leurs enfants les entourent en pleurant, tandis que le vieillard immobile, la tête appuyée ſur les mains, verſoit des torrents de larmes. Une déſolation générale eſt répandue dans

la maiſon ; le fils r'ouvre les yeux & les referme ; le nom de Sidney étoit la ſeule parole qui échappoit à ſon morne déſeſpoir. Son épouſe lui montroit ſa famille qui n'avoit d'appui que lui : il les repouſſoit avec fureur, & faiſoit ſigne qu'il ne vouloit plus que mourir. Sans ceſſe on ramenoit ſes enfants dans ſon ſein ; Julie à ſes genoux le preſſoit de vivre pour leur conſervation, lui parloit de ſa tendreſſe ; il ſort de cet accablement pour traîner une mélancolie ténébreuſe ; il obſervoit un ſilence farouche, & cherchoit les lieux les plus écartés. Vouloit-il proférer quelques mots, ſa voix expiroit ſur ſes lèvres ; il ſerroit avec un lugubre gémiſſement ſa femme & ſes enfants dans ſes bras ; enſuite il lançoit un regard furieux au ciel, comme pour lui reprocher la perte de ſon ami ; ſon père frappé de cette foudroyante nouvelle, étoit, depuis ce moment, malade, & demandoit avec inſtance d'aller rejoindre au tombeau leur malheureux bienfaiteur ; Volſan goûtoit pourtant quelque con-

ſolation à mêler ſes larmes aux ſiennes ; ils ſe repréſentoient mutuellement tout ce que Sidney avoit fait pour eux, & toujours avec des regrets plus amers. Julie partageoit le profond chagrin de ſon mari.

Il s'étoit un jour enfoncé dans un bois voiſin de la grande route, s'abandonnant à la rêverie, la tête baiſſée vers la terre, & affaiſſé ſous le poids de l'affliction. L'aſpect des campagnes, des bois ſur-tout, ſemble être un ſpectacle réſervé aux regards de la triſteſſe ; la ſombre verdure des arbres lui offre un appareil convenable à l'eſpèce de deuil dont elle cherche à s'envelopper ; tous ces témoins muets paraiſſent s'animer pour reſſentir ſes peines, pour recevoir le dépôt de ſes larmes ; ces aſyles ſolitaires prêtent à la mélancolie une teinte touchante, & lui font goûter une ſorte de volupté à s'entretenir en ſilence de ſa douleur & à s'en pénétrer.

Volſan ſe relève de ſon anéantiſſement, emporté par une ame trop pleine qui brûloit de ſe répandre : il s'écrie d'une voix concen-

trée: Sidney! Sidney! je ne te reverrai plus! quoi! je ne te reverrai plus! je ne pourrai plus te presser contre ce cœur, qui n'est rempli que de ta perte! Les vertus n'affranchissent donc point de la mort! toi, l'honneur de l'humanité, tu lui es enlevé! pour jamais! Ah! mon ami, mon tendre ami, que ne puis-je mourir cent fois pour te rendre l'existence, pour te voir, t'embrasser un seul instant, pour te dire encore combien tu m'es cher! Hélas! je ne te l'ai jamais dit avec ces transports qui font aujourd'hui mon supplice; non, je ne te l'ai jamais dit assez, & comme je le ressentois! Ame angélique, m'entends-tu du haut des cieux? tu ne peux être dans un autre séjour; eh! sur la terre, qui ressembloit plus que toi à l'Être suprême? Il est juste: il ne nous auroit pas accordé l'immortalité, que tu jouirois de cette récompense! Sans doute il t'aura reprise dans son sein! eh! n'en étois-tu pas une des émanations les plus pures? Abaisse tes regards sur moi; vois mes larmes, celles d'une famille entière dont tu

étois le créateur, les délices... & tu n'es plus!.. si du moins j'étois assuré que mes regrets, mes pleurs pussent parvenir jusqu'à toi... ô mon cher Sidney!

Il est dans tes bras, dit quelqu'un qui se précipite au cou de Volsan; —Sidney!.. (& en effet c'étoit lui-même) c'est tout ce que peut dire Volsan. — Oui, c'est ton ami, mon cher Volsan, qui accourt du bout du monde jouir du spectacle de l'amitié, & goûter de nouveaux plaisirs, t'offrir de nouveaux services.

Volsan revenu à lui, retombe dans les bras de son bienfaiteur: — Sidney! je ne vous ai point perdu! c'est vous! c'est vous, ami adorable! — J'ai été sur le point de succomber à une maladie; le faux bruit de ma mort s'est même répandu pendant quelques jours; le ciel sans doute m'a retiré du tombeau pour t'aimer encore plus tendrement; je te suis donc toujours cher? Volsan ne peut que le serrer contre sa poitrine avec un nouveau transport, & l'inonder de ses larmes. Sidney continue: je te cherchois;

un payſan m'a dit que tu étois dans ce bois, & je me ſuis fait un plaiſir de te ſurprendre ; me le pardonneras-tu ? Volſan s'élance des bras de Sidney : — Il faut que vous voyez votre ouvrage, que vous recueilliez le prix de vos bienfaits, que mes enfants... ils ſont les vôtres... (Il appelle un de ſes domeſtiques que le hazard conduiſoit vers cet endroit) Cours vîte chez moi . . . . mon bienfaiteur . . . il nous eſt rendu ! . . il nous eſt rendu ! . . qu'on vienne ſe jetter à ſes pieds, mon père, ma femme, mes enfants, Angélique... Non, interrompt Sidney, c'eſt moi qui vole au-devant de ta chère famille.

Et auſſi-tôt il précipite ſes pas vers la maiſon de Volſan.

Ils entrent dans l'appartement du vieillard qui veut parler : il reſte la bouche ouverte, & n'a que la force de tendre ſes bras languiſſants à Sidney. Une femme charmante & modeſte qui n'avoit pas vingt-cinq ans, trois enfants dont le plus âgé à peine en avoit ſix, le jeune Volſan, Angélique même,

tous courent au généreux Anglais, embrassent ses genoux, les arrosent de larmes; on n'entend que ce mot, le seul que l'ivresse de la sensibilité permette d'articuler: notre cher bienfaiteur! Sidney les relève avec toute l'effusion de son ame bienfaisante, les presse dans ses bras, contre son sein! Ma chère femme, mes chers enfants, s'écrie Volsan, vous voyez votre véritable époux, votre véritable père! voilà l'auteur de vos jours, de ce bonheur si pur dont vous vous remplissez! rendez-lui vos hommages; prosternez-vous devant lui; c'est l'image de l'Être suprême... ô mon cher Sidney, ressentez-vous bien la joie de la bienfaisance? enivrez-vous à longs-traits de ses douceurs.

Sidney donna des éloges à la beauté simple & intéressante de Julie; c'étoit la vertu qui avoit pris les traits de l'amour; il soulevoit dans ses bras ces innocentes créatures, ces enfants qui l'accabloient de leurs naïves caresses; ils lui sourioient avec ce charme ingénu, qui n'appartient qu'aux premiers beaux jours de cet âge heureux;

l'aîné lui dit de ce ton enfantin, animé de tant de graces: monſieur, mon bon papa nous avoit bien recommandé de prier Dieu pour vous ; nous lui demandions ſans ceſſe qu'il vous fît vivre long-temps, & nous pleurions de ce qu'il n'avoit pas exaucé notre prière ; que nous allons le remercier ! vous êtes notre père auſſi !

Quel hommage, quelle volupté pour l'ame ſenſible de notre cher Breton ! il étoit aiſé de s'appercevoir que toute la famille de Volſan ſe faiſoit une occupation ſérieuſe de la reconnaiſſance.

Sidney paſſa quelques ſemaines avec ſes amis ; il leur confia l'état de ſon cœur ; il n'avoit qu'une fois en ſa vie connu la paſſion de l'amour : au moment d'épouſer l'objet de ſon attachement, la mort étoit venue l'enlever à ſa famille ; il ajoûta qu'il éprouvoit une eſpèce de ſatisfaction à lui donner d'éternels regrets, & à pleurer ſur ſa mémoire. Malheur, diſoit-il, à qui ignore le plaiſir de répandre des larmes ! Mon ami, (il s'adreſſoit à Volſan) c'eſt cette conformité de ſentiments qui m'a lié encore da-

vantage à vous; j'envisageois ma malheureuse amante dans votre épouse; si l'amour ne se fût pas fait sentir à mon ame, peut-être mon amitié eût-elle été moins vive & moins délicate : quiconque a sçu chérir une maitresse, est disposé à ouvrir son cœur à un ami

Les moindres paroles de Sidney produisoient un intérêt qui attachoit toujours plus. Le vieillard reprit sa santé & en quelque sorte la vigueur de la jeunesse; son fils entra avec l'Anglais dans le détail de ses affaires.

Vous vous ressouviendrez qu'à notre exemple il avoit embrassé la profession de commerçant; il étoit Français & gentilhomme, & il avoit le courage de ne pas rougir de cet état qui est plus noble que le méprisable personnage d'être subalterne, le rebut des antichambres de la grandeur & de la fortune.

Chaque jour, Sidney goûtoit dans cette maison de nouveaux plaisirs. Volsan fit plus que de lui présenter un fidèle tableau de son

ſon heureuſe ſituation ; il lui expoſa ſon ame entière, lui montra la tranquillité dont elle jouiſſoit. Ce n'étoit plus ce farouche miſantrope, l'ennemi de la race humaine : c'étoit un ſage inſtruit & fortifié par la leçon du malheur, qui remercioit inceſſamment Dieu & Sidney, & qui enviſageoit chaque objet dans ſon véritable point de vûe ; il ne haïſſoit plus les hommes ; il les plaignoit, & leur pardonnoit en faveur du bienfaiſant Anglais. Comment auroit-il pû s'irriter contre une eſpèce qui avoit produit Sidney ? Son bonheur étoit au comble : la fortune de ſa ſœur s'étoit dérangée au point d'avoir été contrainte de recourir à ſa générolité, & il avoit joui de la plus douce des vengeances : il l'avoit obligée. Sa maiſon reſpiroit la noble ſimplicité de ſon ame ; l'art n'y étouffoit point les beautés de la nature ; on y voyoit une bibliothèque peu nombreuſe à la vérité, mais compoſée de livres choiſis, tels que les Eſſais de Montaigne, les Caractères de la Bruyère, Télémaque, le Spectateur

anglais, &c. Molière & la Fontaine y tenoient le premier rang parmi les écrivains utiles. Tout ce qui contribue à développer les devoirs de la morale, & à la faire aimer, se trouvoit dans cette bibliothèque que n'avoient point grossie le desœuvrement & le faste. Volsan pensoit de même que les Chinois qui rejettent toutes les autres connaissances pour la science de l'homme : c'est à cette étude qu'ils bornent leur application, & c'est la seule qui leur paraisse digne de fixer l'attention d'un être raisonnable. Le jardin de notre vrai philosophe répondoit assez à ses goûts littéraires ; il ne renfermoit point de ces plantes d'ornement

Molière & la Fontaine. On ne peut assez redire que Molière & la Fontaine de tous nos écrivains sont peut-être les raisonneurs les plus solides, & conséquemment les plus nécessaires à notre instruction; c'est l'homme même qu'ils nous présentent; le Misantrope seul est un chef-d'œuvre de *vraie philosophie*, & il n'y a point dans tous les traités volumineux & ampoulés de nos pédagogues de sagesse, un tableau qui nous offre les avantages & les douceurs d'une vieillesse vertueuse avec autant d'énergie & de vérité que la fable de Philémon & de Baucis. Je ne parle pas des autres fables de ce grand homme, que l'on peut appeller dans leur genre autant de petits drames parfaits, & dont la morale semble être dictée par Socrate lui-même.

que l'on acquiert à grand frais, & qui n'ont d'autre mérite que d'être les productions d'un sol étranger : il n'offroit que les présents de notre agriculture, cultivés avec soin, & sur-tout ceux qui sont nécessaires à la nourriture & à la santé. Au bout d'un parc, étoit un bouquet de saules planté sur les bords d'un petit ruisseau qui alloit se perdre dans une espèce de souterrain, & dont la chûte formoit un bruit sourd & mélancolique. C'étoit-là ce que Volsan appelloit *sa Solitude*; *l'École de l'Homme*; il y venoit tous les jours, (pour nous servir de ses expressions) *réparer son ame*, *s'écouter*, & se remplir de la reconnaissance qui l'attachoit à son cher Sidney. Non, disoit-il souvent à sa famille, on n'est jamais plus sensible que lorsqu'on a l'avantage de vivre dans la retraite ; les facultés d'une ame isolée s'étendent & s'affermissent par l'épreuve de la réflexion ; les gens du monde ne sçavent point aimer ; les passions sublimes & courageuses ne naissent & ne se nourrissent que dans le silence & dans la méditation profonde. Un

cœur qui peut goûter la jouissance de lui-même, est nécessairement porté à la pure amitié & à la vertu.

Volsan n'oublioit pas dans ce qu'il nommoit sa tâche journalière, le soin de visiter les malheureux, de distribuer des aumônes. Mais sa générosité ne s'arrêtoit point à ces actes de bienfaisance : il soulageoit peut-être davantage les infortunés, en les invitant à lui détailler leurs peines ; il ouvroit son sein à toute l'effusion de leurs plaintes ; il les consoloit & pleuroit avec eux, & leur faisoit regarder la religion comme la première source des remèdes contre le malheur. Qu'il parloit avec transport de la divinité ! qu'il se plaisoit à peindre sa grandeur, sa bonté, sa clémence ! c'étoit un fils tendre qui répandoit l'amour dont il étoit pénétré pour son père. Alors Volsan s'élevoit au-dessus de l'homme ; on eût dit qu'il étoit entré dans les secrets du Créateur suprême : tant il présentoit avec chaleur & avec noblesse la grande chaîne de ses bienfaits, & les divers rapports qui forment de cet univers un tout

merveilleux! Il se faisoit sur-tout une loi invariable du moindre de ses devoirs; ses plus doux plaisirs étoient d'honorer la vieillesse de l'auteur de ses jours, de lui rendre moins effrayantes les approches du tombeau, d'aimer sa femme, de s'occuper de l'éducation de ses enfants, sans les confier à des guides mercénaires, d'inspirer, en un mot, à ses domestiques comme à sa famille, toutes ses vertus, celles de son épouse, & leur tendresse unanime pour son généreux ami.

La veille du départ de Sidney, on apporta à la fin du dîner une cassette dont Volsan remit la clef à notre compatriote, en le priant avec instance de l'ouvrir. Sidney ne put se refuser à des sollicitations si pressantes: il ouvre, & voit plusieurs sacs de louis; il est frappé d'étonnement. Volsan se jette à son cou: — Mon cher Sidney, voilà les trois mille livres sterlings que vous m'avez prêtées si généreusement; cette somme m'a été profitable au point que je jouis, comme vous le voyez, d'un état qui remplit mes desirs. Oui, digne bienfaiteur,

mes sentiments ne sçauroient trop éclater; ma fortune, & bien plus, mon bonheur sont votre ouvrage; cette petite terre est à moi, & avec le produit de mon commerce, j'ai les moyens suffisants d'élever ma chère famille qui vous bénira jusqu'au dernier soupir; & je puis faire du bien! Excellentes créatures, s'écrie Sidney! que vous méritez ce bonheur qu'il est permis à si peu d'hommes de connaître! serois-je assez heureux pour y avoir contribué?.. Mes amis! c'est moi qui suis récompensé! cet argent m'a trop rapporté, pour que je n'en paye pas les intérêts.

Aussi-tôt l'Anglais divise la somme en trois parts, & donne chacune aux trois enfants, en leur disant: mes petits amis, reprenez votre bien; c'est la seule fois que vous désobéirez à votre père; ne me refusez pas; car vous me fâcheriez, & embrassez-moi.

Volsan, son père, sa femme veulent forcer Sidney de reprendre cet argent: il s'obstine dans ses refus, tire un diamant de son doigt, & le met avec vivacité à celui de

Julie : Madame, ajoûte-t-il, mon cher Volsan m'aime assez pour permettre que vous portiez ce faible gage de mon amitié. Ce présent étoit un diamant de cinq cent guinées.

Le Français n'avoit pas la force de s'exprimer ; son ame succomboit sous l'excès du sentiment. Quelle image! quelle volupté pour notre modèle de bienfaisance! il s'écrie : eh bien! mon digne ami, avouez donc que tous les cœurs ne sont pas également corrompus. Que j'aurois de joie de vous avoir réconcilié avec le genre humain! Parce que la mer est exposée à des tempêtes, qu'il s'en élève souvent des orages, me nierez-vous que la navigation n'ait des jours calmes & agréables ? Si des volcans, des inondations ravagent la terre ; si sa surface est défigurée par des montagnes d'une hauteur immense & surchargées d'une neige éternelle, par des forêts impénétrables qui semblent recéler les profondeurs de la nuit ; si son sein déchiré offre des précipices affreux, des cavernes lugubres,

n'y voyez-vous pas de vaſtes campagnes couvertes de riches moiſſons, des collines parées de fleurs & de fruits, des bois délicieux qui tempèrent l'exceſſive chaleur; des fleuves nourriciers qui apportent avec eux l'abondance & la vie, des étendues ſurprenantes de pays où l'œil eſt égaré de merveilles en merveilles, où la nature s'eſt plûe à répandre ſes divers bienfaits, & nous ſourit en quelque ſorte, ſous des aſpects toujours plus attirants & plus variés? Duſſiez-vous ne rencontrer dans le monde entier qu'une ſeule créature vertueuſe & compatiſſante, elle ſuffiroit pour vous faire aimer toute la race humaine. Volſan, les hommes ſont plus inſenſés que méchants: ils ne ſont dignes que de compaſſion; la plûpart des crimes viennent de leur foibleſſe, & puis, quel ſentiment pénible que la haine! il eſt ſi naturel, ſi doux d'aimer, d'obliger! Ah! mon ami, interrogeons-nous bien: il n'y a point de plaiſir au-deſſus de la bienfaiſance; c'eſt le ſeul dont la jouiſſance ſoit pure & durable; les autres ſont bientôt évanouis, leur

leur idée même eſt perdue pour la mémoire, ou quelquefois y laiſſe des traces affligeantes, & celui-là demeure & ſe nourrit éternellement dans notre ame. Vous avez eu à vous plaindre de vos parents, de vos ſociétés qui ſe diſoient vos amis, des grands, des gens de lettres, de ceux qui ſont attachés aux autels : en concluerez-vous qu'il eſt impoſſible de trouver un parent qui ſente toute la force du ſang, un ami véritable, un grand qui ſoit ſenſible & humain, un homme d'eſprit dont la bonté égale la modeſtie, un vrai dévot qui mette en pratique tous les préceptes d'une religion émanée du ciel? Que d'exemples, Volſan, s'offrent pour vous combattre, parmi nos Anglais, dans votre propre nation! Locke, Newton ſe ſont montrés par leurs vertus, ſupérieurs à leurs talents. Ils ſoulageoient la misère; ils adouciſſoient ces chagrins qui ſemblent ſe refuſer à toute eſpèce de conſolation; ils étoient ſimples, parce qu'ils étoient grands & bienfaiſants, & c'eſt le partage du génie. Il n'appartient qu'au bel-

esprit d'être insensible & orgueilleux : c'est une contrefaction, l'ouvrage de l'art, au lieu que le génie n'est autre chose qu'une ame saine & robuste qui jouit de toutes ses facultés ; ses besoins sont des vertus ; l'ordre ne sçauroit produire le vice. Pouvez-vous oublier que vous avez eu un Fénelon dont le cœur fut le chef-d'œuvre de l'humanité ? La différence des cultes ne nous a point empêchés de lui payer les tributs d'estime & de tendresse qui lui sont dûs. Est-

---

La différence des cultes, &c. L'immortel auteur de Télémaque a sans doute éprouvé combien la vertu réunie au talent a d'empire sur le cœur humain. Elle sçait dompter les haines nationales qui sont les plus enracinées, & se concilier les ennemis les plus farouches. Marlborough & le prince Eugène, dans nos guerres malheureuses sur la fin du dernier règne, tandis qu'ils portoient par-tout le ravage, ordonnèrent qu'on respectât les possessions & les terres dépendantes de l'illustre archevêque de Cambrai ; ce nom seul si cher à l'humanité, étoit une sauvegarde pour quiconque le prononçoit, & ce qui est plus étonnant, les soldats même n'avoient pas besoin de l'exemple & du commandement de leurs officiers, pour prendre en faveur du prélat ces sentiments de douceur & de vénération. Spectacle bien délicieux pour une ame vraiment philosophe ! lorsque les trois quarts de l'Europe étoient embrâsés du feu de la guerre, il y avoit un petit coin dans la France qui, sous les seuls auspices du génie & de la candeur, goûtoit les avantages d'une paix inaltérable. O récompense du mérite préférable à toutes ces frivoles marques d'honneur qui

ce à moi de remettre sous vos yeux cet autre sage aussi estimable à qui votre pays doit s'enorgueillir d'avoir donné la naissance : Catinat ne fut-il pas un exemple rare de vertu, de bravoure & de modestie ? Combien chez les Français & les Anglais est-il encore de grands qui ne font éclater leur noblesse que par leur générosité ! que de riches qui répandent leur fortune sur les calamités publiques ! que de ministres des temples qui ne sont que les économes du bien des pauvres ! Ces bonnes

---

sont si peu réelles aux yeux de l'homme qui pense ! & que Fénélon devoit être touché d'un prix si flatteur, le seul, il est vrai, qui pût acquitter ce que la reconnaissance humaine lui devoit !

Catinat. Ce grand homme est peut-être le modèle des *philosophes pratique*, c'est-à-dire, du petit nombre des sages véritables, bien différents de ces charlatans sans pudeur qui osent s'arroger avec faste le nom de *philosophes*, & qui n'ont que le jargon & le pédantisme ambitieux de l'école. Catinat couvert de gloire, sçut fuir l'éclat, aimer la simplicité, pardonner à ses envieux, attendre en silence que son roi lui reprochât *de ne l'avoir pas regardé comme son ami* ; & l'on observera que c'étoit Louis XIV qui lui adressoit ces paroles. C'est à Saint-Gratian qu'il courut jouir de l'estime de lui-même ; il y cultiva ses jardins, y vécut jusques dans un âge avancé, la récompense de l'homme qui a mérité d'exister, & il a laissé une mémoire qui ne mourra jamais.

actions ne sont pas connues, parce que la vertu se cache: mon ami, il n'y a que le crime qui se montre, & qui, graces à l'imbécillité humaine, fasse parler de lui. Vous-même, dans une contrée éloignée, livrée à toutes les extravagances de l'idolâtrie, n'avez-vous pas éprouvé que l'empire de l'humanité s'étendoit par-tout? Ce Banian qui a, pour ainsi-dire, ressuscité votre père, n'est-il pas un homme respectable à vos yeux? Et moi, Volsan, s'il convenoit de me nommer, doutez-vous que vous ne me soyez cher? Que j'aurois voulu vous donner des preuves encore plus fortes de mon amitié! chaque jour ajoûte à mes sentiments, & j'aime à croire que le trépas même aura peine à les détruire.

Volsan & tous les autres qui environnoient l'Anglais, l'écoutoient avec attendrissement. Le premier se rend assez maître de sa sensibilité, pour faire voir à Sidney que son ame étoit entiérement changée: — Je vous l'ai déjà dit: le calme & la douceur ont succédé à cette sombre mélancolie qui empoisonnoit l'air même que je res-

pirois ; je ſens qu'il eſt des plaiſirs pour notre exiſtence. Cependant, continue-t-il, n'allez pas imaginer que le repentir ou l'inconſtance dans la façon de penſer, m'aient conduit : ce n'eſt qu'en votre faveur que j'ai repris pour les hommes des ſentiments qu'avoient éteints leurs procédés cruels ; ils ſont les mêmes à mes regards, toujours au-deſſous du nom qu'ils portent : du moins y en aura-t-il peu à qui j'accorde qu'on doive faire grace. Mais je vois & j'aime mon cher Sidney dans chacun d'eux ; non, il n'y aura jamais que lui ſeul dans le monde entier qui méritera ſans exception mon eſtime & ma tendreſſe.

Le hazard veut qu'en faiſant quelques pas vers ſon ami pour l'embraſſer, Sidney pouſſe une porte qui s'ouvre : quel ſpectacle pour notre compatriote ! il apperçoit ſon portrait entouré de génies careſſants, & couronné de fleurs, avec cette inſcription: A NOTRE BIENFAITEUR. Il tombe auſſi-tôt dans les bras de Volſan. — Qu'ai-je vu, digne homme ? —L'objet, après

Dieu, de mon hommage le plus ſincère & le plus éclatant ; tous les jours, mon père & le reſte de ma famille viennent lui préſenter leurs purs reſpects, prononcer de la voix du cœur : voilà l'auteur de notre véritable exiſtence, de la félicité inaltérable dont nous jouiſſons ! daigne le ciel nous acquitter envers lui ! Mon cher Sidney, vous voyez le temple de la reconnaiſſance, & mes enfants, tous les matins, l'embelliſſent de fleurs. Les Chinois honorent la mémoire de Confucius : pourquoi n'honorerions-nous pas l'image du plus vertueux & du plus bienfaiſant des hommes ? Je l'ai tracée d'après mon cœur ; j'avois quelques éléments de peinture, & c'eſt le ſentiment même qui a conduit ma main ; à chaque inſtant ce portrait, me rappelle mon ami, mon adorable Sidney . . . . Oui, pourſuivent le père & Julie, c'eſt l'objet du culte de l'amitié, & vous en êtes, généreux Anglais, la divinité.

Sidney ne peut s'arracher de leurs bras ; il laiſſe couler dans leur ſein une abondance de larmes, de ces larmes d'une joie pure

& céleste. Ah ! s'écrie-t-il, anges sur la terre ! que votre ame est supérieure à la mienne ! vous êtes encore plus sensibles que moi ! mes amis, ne nous séparons plus ; je n'ai point de femme, ni d'enfants : soyez ma famille, mes enfants, les enfants de mon cœur ; soyez tout ce que j'aime. Je ne vous quitterai que pour un voyage aux Indes qui me reste à faire, & je revole auprès de vous.

Sidney leur a tenu parole ; il est vrai qu'ils l'ont suivi en Angleterre ; ils habitent avec lui une campagne délicieuse où l'on diroit que se sont conservés les beaux jours & l'innocence de l'âge d'or : c'est, en quelque sorte, une nouvelle Philadelphie. Sidney y est entouré d'une foule de malheureux dont il séche les larmes, & qui l'appellent leur père ; il partage avec Volsan les soins qu'exige sa petite colonie, & il revient toujours se féliciter de son bonheur dans le sein de *sa chère famille* : c'est le nom qu'il a donné à ses amis, dignes en effet de ces sentiments ; leur reconnaissance

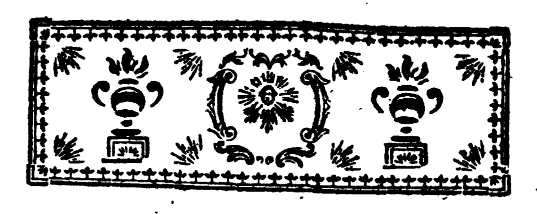
eſt égale à ſa tendreſſe, & peut-être n'y avoit-il ſur la terre que leur amitié qui pût récompenſer les vertus de notre compatriote.

Cette hiſtoire de Sidney & de Volſan fut terminée par un applaudiſſement général; toute l'aſſemblée, d'une voix unanime, proclama l'Anglais le héros des cœurs bienfaiſants, comme le Français remporta les éloges de l'ame la plus ſenſible & la plus reconnaiſſante. On étoit embarraſſé ſeulement de ſçavoir à qui l'on donneroit le prix: on parla, on s'échauffa beaucoup; tous les lieux communs du pour & du contre furent épuiſés; & il arriva ce qui réſulte néceſſairement de toutes les diſcuſſions: on ſe retira, ſans que les opinions euſſent pu ſe concilier. Pour moi, je m'accorde, dit en nous quittant, un de nos amis, à penſer que de tels humains ne ſçauroient trop recevoir de louanges: mais Newton, meſſieurs, n'en ſera pas moins un grand-homme.



ADELSON ET SALVINI,

NOUVELLE ANGLAISE.



ADELSON ET SALVINI,

NOUVELLE ANGLAISE.

ROME paraît, en quelque sorte, avoir conservé ses droits sur l'admiration & sur les hommages des autres peuples; si elle a perdu l'empire du monde, elle règne encore par les arts. Adelson étoit du nombre des étrangers qui viennent grossir la foule de ses citoyens; la peinture le ramenoit sans cesse aux chefs-d'œuvres des Raphaël & des Corrège; il prodiguoit aux artistes ces bienfaits si rares que n'accompagnent point l'avilissement & la stupide vanité.

Parmi les élèves de l'école romaine, on distinguoit un jeune-homme nommé Salvini; peu favorisé de la fortune, il n'avoit qu'à se louer de la nature: elle sembloit avoir pris

plaisir à remettre dans ses mains les pinceaux des plus grands maîtres. Il joignoit à ce talent supérieur tous les avantages d'une éducation cultivée : il avoit fait d'excellentes études ; les beautés des fameux poëtes de l'antiquité & de sa nation lui étoient aussi familières que celles des peintres célèbres ; il lui échappoit même de très-jolis vers : on eut dit qu'il s'étoit proposé pour modèle Salvator Rosa qui manioit avec un égal succès la plume & la palette. D'ailleurs un tempérament mélancolique & sombre annonçoit dans Salvini un naturel susceptible de l'éffervescence des passions ; il cherchoit les solitudes les plus écartées, & passoit les jours entiers, enfoncé dans les Catacombes, pour se livrer, disoit-il, à la

---

Salvator Rosa ou *Salvatorici* partageoit son tems entre la musique, la peinture & la poésie : il a composé six satyres où se trouvent des morceaux estimables, & les connaisseurs, malgré leurs incorrections, font le plus grand cas de quelques-uns de ses tableaux.

Les Catacombes. Cimetières dans des lieux souterrains près de Rome, où les premiers Chrétiens enterroient leurs martyrs, & qui leur servirent quelquefois d'azyle contre la persécution. C'est dans les Catacombes que le célèbre abbé de Rancé, comme nous l'a-

méditation qui est le germe & l'aliment de toutes les connaissances humaines. En effet ce n'est qu'à la retraite & au soin assidu de descendre en soi-même, & de s'approfondir, que nos plus grands hommes sont redevables du dégré d'élévation où ils sont parvenus. La réputation est le rameau d'or qu'on ne sçauroit cueillir sans l'arracher. De pareilles dispositions décélent ordinairement le génie, mais font craindre aussi les suites d'un caractère farouche, & dominé par des mouvements impérieux que la raison & l'amour de l'ordre ont quelquefois de la peine à réprimer. Dans ces ames de feu, le crime touche presque toujours à la vertu : il ne faut qu'un moment pour allumer l'incendie, & de là l'éruption, le débordement, le ravage de ces passions si dan-

---

vons déjà observé, alloit recueillir & enflammer ce génie sombre & mélancolique qui se manifesta dans la suite par le rigoureux établissement de la Trappe. Jamais les grandes passions & les grandes vertus ne sont nées & ne se sont nourries que dans le silence & la retraite. L'homme en société perd tous ses traits distinctifs ; ce n'est plus qu'une froide copie de ce qui l'environne. Voilà pour quelle raison on nous accuse de manquer de caractère : nous ne vivons pas assez avec nous-mêmes, & nous empruntons trop des autres.

gereuses, si funestes. Tel homme de cette trempe eut été un modèle pour l'humanité, qu'une malheureuse circonstance en a rendu l'horreur & le fléau. La société, en nous poliçant, a, si l'on peut le dire, relâché nos fibres, & retranché de nos traits particuliers pour nous donner le même visage & la même inertie dans la faculté de sentir & d'agir. Sans contredit, la vérité de la nature y a perdu: mais peut-être de l'instant que le genre-humain a fait corps, cette sorte de faiblesse lui a-t-elle été avantageuse; elle a étendu les rapports, & fondé l'intérêt commun.

L'infortune aigrissoit encore l'humeur triste & sauvage de Salvini: victime de l'indigence où étoient tombés ses parents, il s'attendrissoit sur-tout sur le sort malheureux d'une mère à laquelle il étoit extrêmement attaché; & l'adversité apporte nécessairement de l'altération à cette douceur de mœurs, une des premières qualités de l'homme sociable. Le jeune peintre fuyoit le monde avec le même empressement que les autres le recherchent. Cependant il lui

avoit été impossible de se refuser aux témoignages d'estime que lui prodiguoit Adelson. Ce lord, qui prévenoit le mérite, n'avoit point été repoussé par la condition inférieure & l'espèce de misantropie de l'Italien ; il avoit même fait les avances, persuadé que le talent, après la vertu, est la vraie grandeur personnelle, qui est au-dessus de toutes ces dignités arbitraires, chimères créées par la convention, & qui sont encore supérieures à ceux qui s'en croient honorés.

Adelson mettoit tous ces brillants accessoires au nombre de ses moindres avantages ; il possédoit des qualités plus essentielles : cette noblesse avouée par la nature, & qu'on ne sçauroit contester ; une figure extrêmement agréable, un goût exquis pour les arts, & une ame aussi élevée que sensible : les bonnes actions étoient pour son cœur des besoins dominants qu'il brûloit de satisfaire. Une candeur touchante & une sécurité peut-être trop aveugle prêtoient un nouveau charme à ses vertus. Ces sortes de caractères se font adorer. Il ne pouvoit penser qu'il y eût des méchants &

des perfides ; il croyoit à l'amitié, à la reconnaissance, à la franchise, à ces sentiments qui sont autant de voluptés pour un heureux naturel ; on eût dit qu'il étoit né dans ces premiers beaux jours du monde où l'innocence guidoit toutes les démarches, où le crime ne s'étoit point encore fait connaître ; & comme ses bienfaits, sa belle ame ne demandoit qu'à s'épancher.

Salvini fut bientôt l'objet de la générosité délicate d'Adelson, &, ce qui est plus flatteur pour l'orgueil de l'honnête-homme, il inspira au lord le touchant & noble sentiment de l'amitié : il en étoit digne ; les bontés de l'Anglais l'attachoient moins que cette amitié honorable qui l'aggrandissoit à ses propres yeux. La confiance fait disparaître la puérile & odieuse distinction des rangs ; elle rétablit les ames dans cette heureuse égalité qui seule les rapproche, & qui forme ces liaisons que ne corrompent point l'intérêt ou le besoin vague de société. Il y a bien peu de bienfaiteurs qui sçachent être amis : ne cherchons point d'autre raison de

de l'ingratitude ; le lord ne devoit pas appréhender que Salvini fût jamais infecté de ce vice, la plus horrible maladie du cœur humain : celui-ci étoit aussi reconnaissant que l'autre se montroit généreux ; ils vivoient dans une union si étroite, qu'on les appelloit les deux frères.

Les talents de Salvini & ses qualités estimables n'avoient pas seuls contribué à cet attachement : la mélancolie où il aimoit à s'ensevelir, en étoit peut-être la première cause. Adelson nourrissoit une douleur secrète dont rien ne pouvoit le distraire ; & il sembloit goûter une sorte de plaisir à laisser son ame s'exhaler dans ses sombres vapeurs, en présence de l'Italien. Souvent il gardoit des jours entiers, le silence ; quelquefois il lui échappoit des gémissements, & ses pleurs étoient prêts à couler ; il tournoit au ciel de longs regards qu'il tenoit ensuite long-temps baissés vers la terre. Le jeune-homme pensoit que ces indices d'un noir chagrin étoient l'effet de la maladie dont plusieurs Anglais sont attaqués : il

voyoit dans ſon ami tous les ſymptômes de la conſomption, & il ſe contentoit de le plaindre, ſans lui montrer la peine qu'il reſſentoit: il auroit craint, en lui parlant de ſon mal, de l'aigrir davantage.

Il y avoit près de deux ans que le lord s'arrêtoit à Rome; l'Italien le ſurprend, un jour, une lettre à la main, & laiſſant tomber des larmes qu'il s'efforçoit de cacher. Mon cher Salvini, dit Adelſon, après l'avoir regardé quelque temps, vous ſentiriez-vous capable d'un effort d'amitié, qui mettroit le comble à mes ſentiments pour vous? Parlez, mylord, répond d'un ton pénétré le jeune-homme: de quoi s'agit-il? vous ne pouvez douter de mon attachement, de ma reconnaiſſance. — Mon ami, ce n'eſt point la reconnaiſſance que je réclame en ce moment, c'eſt l'amitié. Je ſens que vous êtes devenu néceſſaire à mon bonheur; mon ame recherche la vôtre. Malheur à quiconque ne connaît pas cette paſſion ſi douce, ſi délicieuſe qui unit deux cœurs ſans le ſecours des ſens! l'amitié m'eſt preſ-

qu'auſſi chère que l'amour, &... il faut que nous nous ſéparions. — Des affaires, mylord, vous rappellent à Londres ? la fortune..., — Ah, Salvini! qu'eſt-ce que la fortune ? un motif bien au-deſſus des richeſſes, au-deſſus de tout, m'arrache de ce ſéjour, & me force de vous dire un éternel adieu. Oui, j'abandonne Rome... Salvini, pour jamais... je ne reverrois plus mon ami !.. je vais vous faire une propoſition dont je ne me diſſimule point l'importance. J'aime mon pays; le vôtre, ſans doute, doit vous inſpirer la même affection: mais êtes-vous obligé de reſter à Rome pour lui conſerver l'attachement d'un fidèle patriote ?

Salvini avec vivacité ſe jette en pleurant dans les bras du lord: — Par-tout, par-tout où ira mon cher bienfaiteur, j'y vole; mylord, vous avez raiſon de penſer que je ſuis attaché à l'Italie, quoique j'y traîne une deſtinée malheureuſe; j'y laiſſerai une mère infortunée, qui m'en eſt plus chère... — Je vous procurerai les moyens

de lui donner des secours : Salvini, ces sentiments me lient à vous davantage : un fils insensible ne seroit pas digne d'être mon ami. — Je ne vous dirai point encore que mon art, dont je suis idolâtre, a besoin d'avoir sous les yeux les richesses de Rome, pour s'enflammer & se perfectionner : mais je suis homme avant que d'être artiste; vous m'avez comblé de bienfaits, & je vous dois tous les sacrifices.

Le lord embrasse Salvini : — Je sens le prix de ce procédé ; c'est moi qui vous devrai une gratitude éternelle. Allons, partons pour Londres... Salvini, vous apprendrez ce qui me rappelle en Angleterre.

Ils ont bientôt quitté l'Italie ; ils traversent la France. A peine sont-ils à Douvres, l'Anglais reçoit une nouvelle lettre ; il crie aux postillons : hâtez-vous, volez, je vous promets deux... trois... quatre guinées ; & puis se tournant avec transport vers Salvini : — Mon ami... mon ami... mes sens ne peuvent suffire à ma joie... l'excès de mon bonheur ... je n'arriverai point assez tôt !

Le jeune-homme étoit immobile d'éton-

nement. Pour Adelſon, il reſſembloit à quelqu'un qui ſeroit tombé dans le délire ; un ſaiſiſſement de plaiſir lui avoit coupé la parole. Ils ont enfin gagné Londres.

Le lord, agité de la plus vive impatience, conduit Salvini à ſon hôtel, & ſans deſcendre de ſa chaiſe de poſte : mon cher, lui dit-il, voilà votre maiſon ; mes domeſtiques ſont les vôtres ; diſpoſez de ma fortune comme de mon cœur. Adieu, nous nous reverrons.

Et auſſi-tôt il fait de nouvelles inſtances aux poſtillons, pour qu'ils redoublent de vîteſſe, & il diſparaît.

La ſurpriſe du peintre ne peut ſe concevoir ; il revoit le lendemain Adelſon, qui, toujours plein de cette ivreſſe de joie, ne reſte avec lui qu'un inſtant. Salvini auroit bien voulu pénétrer le motif de ces fréquents voyages : mais l'amitié ſe ſoumet à des circonſpections que ne connaît point l'amour ; il auroit cru bleſſer la délicateſſe, s'il n'avoit reſpecté la diſcrétion de ſon bienfaiteur : c'étoient de légers incon-

vénients pour un étranger qui d'ailleurs n'avoit point à regretter son pays ; il se livroit tout entier à son talent, & ne s'arrachoit à ses travaux que pour jouir du peu de moments que lui accordoit Adelson.

Celui-ci le regardoit souvent, & ne pouvoit se dissimuler l'embarras qui le trahissoit ; il paraissoit comme accablé d'un grand secret, & prêt à le révéler ; ensuite il reprenoit une autre physionomie, & se rejettoit sur un entretien bien éloigné de celui qu'il avoit eu dessein d'avoir. Ces agitations augmentèrent. Il entre un matin chez le peintre, & le trouve occupé à finir un tableau dont le sujet étoit Pygmalion animant sa statue : on la voyoit se développer, s'embellir de tous les charmes. Je vous crois, lui dit le lord en souriant, après avoir examiné cette peinture, un talent d'imaginer égal à la beauté de votre pinceau : mais, Salvini, vous auriez beau vous figurer tous les agréments des déesses réunis, ils n'atteindroient point un certain modèle, qui, assurément, surpasse toutes

vos brillantes fictions ; & en prononçant ces mots, Adelson tenoit les yeux attachés sur le jeune-homme. Il reprend en changeant de ton : Salvini, avez-vous jamais été amoureux ? Jamais, mylord ; les arts & l'amitié doivent suffire à mon cœur ; je veux fuir un sèxe qui prend trop d'empire sur le nôtre : j'ai lû que l'amour étoit la passion la plus redoutable. Oui, la plus redoutable, interrompt l'Anglais, mais aussi la plus séduisante ; & tout à coup il change de conversation.

Plusieurs jours s'écoulent ainsi, le lord faisant de continuelles absences, & Salvini appréhendant de laisser échapper sa curiosité, quoiqu'elle s'irritât davantage, & qu'il eût de la peine à la combattre.

Adelson propose à Salvini une partie de campagne : ils vont à dix mille de Londres, & s'arrêtent dans un endroit delicieux. Le lord apprend au jeune-homme qu'ils sont dans une de ses terres ; celui-ci demeure transporté à l'aspect de ces tapis de verdure qui jouissent d'une fraîcheur riante & in-

connue aux autres climats: c'eſt-là que la vûe s'étend & ſe repoſe ſur l'abondance, & le luxe nourricier de la liberté; de vaſtes boulingrins, des prairies artificielles, couvertes de nombreux troupeaux, offrent de tout côté la richeſſe de la nature. Ce ſpectacle ſi attendriſſant pour un homme ſenſible aux beautés vraies, & qui ſçait les apprécier, émeut de plus en plus Salvini; il s'abandonne à cette douce rêverie qu'inſpirent les objets champêtres. Convenez, dit Adelſon, que ce n'eſt qu'à la campagne que le cœur ſe développe dans toute ſon étendue; je n'en ai guères recherché la cauſe: mais les paſſions prennent dans ces lieux une teinte de mélancolie qui leur prête un charme inexprimable; on n'aime point ainſi à la ville. J'éprouve ce preſtige innocent, répond l'Italien; le ſentiment qui m'attache à vous, mylord, m'eſt encore plus cher ici qu'à Londres, & je quitterois tous les palais des ſouverains pour une ſemblable retraite. — Ah, mon ami! qu'on doit leur porter peu d'envie! c'eſt moi qui

ſuis

ſuis roi de l'Angleterre , de toute la nature. Salvini, je goûte dans ces champs le bonheur ſuprême; j'ai l'avantage d'y réunir l'amitié & l'amour... Salvini, je vais vous confier enfin mon ſecret: il y a long-temps qu'il pèſe à mon cœur; j'ai trop ſouffert d'avoir avec vous cette réſerve. J'ai tant en horreur la défiance! il eſt ſi doux de verſer ſon ame dans celle d'un ami! c'eſt vivre, c'eſt être heureux dans un autre!.. vous ſçaurez, un jour, les raiſons qui m'avoient retenu... avez-vous apporté vos crayons? Mylord, répart le peintre en ſouriant, depuis quand un preux chevalier voyage-t-il ſans ſon épée? aſſurément j'ai mes crayons, & je ſuis impatient de deſſiner des objets... Un moment, interrompt le lord; j'ai à vous propoſer de nous tracer une image bien préférable à toutes ces perſpectives... juſqu'à préſent vous n'avez repréſenté que des mortelles, & je veux que vous m'ayez l'obligation d'avoir une idée de la beauté, telle que la fable l'a imaginée ſous les noms de Vénus, de Flore...

Oh! vous ferez de mon ſentiment; attendez, je reviens.

Adelſon revole près de Salvini; il donnoit la main à une jeune perſonne de quinze ou ſeize ans: le peintre reſte interdit, dans l'extaſe; cette charmante créature étoit embarraſſée, & ſon embarras l'embelliſſoit encore. Ma chère Nelly, n'ayez nulle crainte, dit le lord; je vous préſente, continue-t-il, en lui faiſant remarquer l'Italien, ce que j'aime le plus après vous; & vous, mon ami, vous voyez la maitreſſe de mon cœur; il vous appartient de juger des graces: décidez ſi tant de charmes ne méritent pas mon hommage... Ne rougiſſez point, Nelly, ne rougiſſez point; l'éloge vous eſt dû. Lorſqu'on a l'ame ſi ſupérieure à la beauté, on peut s'entendre dire qu'on eſt belle.

Adelſon les conduiſit tous deux dans un cabinet de verdure; Nelly paraiſſoit y régner, comme on nous dépeint la déeſſe des fleurs, faiſant éclore d'un regard toutes les richeſſes de la nouvelle ſaiſon. Salvini ne ſortoit point de ſon enchantement.

Nelly étoit en effet une créature céleste: sa vûe excitoit les transports, le trouble, la langueur, cette espèce de ravissement qui naîtroit de la présence d'une divinité; le feu de l'esprit, la volupté pure & innocence de l'ame se faisoient sentir dans ses regards. Le son de sa voix achevoit le prodige de ses yeux; la moindre de ses paroles alloit porter au fond du cœur une sensation délicieuse qu'on aimoit à conserver; sa taille souple & déliée n'empêchoit point que sa démarche ne fût majestueuse; formoit-elle un pas, un geste: on s'attachoit à ce pas; on suivoit avec vivacité le mouvement de ce geste; c'étoient toujours de nouvelles graces qui se découvroient, & un nouvel intérêt qu'on éprouvoit. Il sembloit que les poëtes avoient imaginé exprès pour Nelly cette comparaison d'une belle fille à la rose naissante.

De quel trait de flamme Salvini est pénétré! un ravage subit s'est répandu dans tous ses sens; il ne voit plus qu'à peine; ses genoux se dérobent sous lui; il fait des efforts

pour se soutenir. En vain cherche-t-il à se remettre de son émotion ; il veut faire un compliment à Nelly : des sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Comment, dit Adelson, en s'applaudissant du trouble du jeune homme ! mon ami, un joli visage te déconcerte à ce point ! est-ce que les peintres ne doivent pas être familiarisés avec le spectacle de la beauté ? Allons, prends tes crayons : vîte, que l'amitié me dessine l'amour.

Salvini s'efforçoit de rétablir sur son visage un calme dont son ame étoit bien éloignée de jouir : il veut se mettre à l'ouvrage ; il se trompe dans l'emploi des crayons : ils se brisent, ou s'échappent de sa main. Quand ses yeux venoient à rencontrer ceux de Nelly, son désordre augmentoit ; c'étoit précisément la scène d'Apelle peignant Campaspe en présence d'Alexandre. Le trop confiant Adelson continuoit de railler le peintre sur son embarras ; enfin après avoir vingt fois recommencé & effacé, il est parvenu à saisir la ressemblance de l'air

mable Anglaiſe, avec tant de chaleur & de vérité, que le lord s'écrie : homme admirable ! que je t'ai d'obligation ! tu m'as créé une ſeconde Nelly ; oui, la voilà bien! voila ce doux ſourire qui me charme, ces yeux qui ſont pour moi les cieux ouverts ! tu as fait un miracle, mon cher Salvini... elle eſt pourtant encore mieux dans mon cœur.

L'Anglais & l'Italien ſe trouvent ſeuls. Adelſon prend la parole :

Je ſuis au comble de la félicité ; la diſſimulation eſt ſi peu faite pour moi ! c'étoit l'unique ſecret que j'euſſe pour l'amitié : Nelly & ſa mère m'impoſoient la loi de me taire. Elles me reprochent inceſſamment ma confiance & la traitent d'indiſcrétion ; elles prétendent que cette facilité à ouvrir mon cœur me cauſera de nouveaux chagrins, car elle m'en a déjà fait eſſuyer de violents ; mais le moyen de vivre & de ſe livrer à des ſoupçons qui fatiguent ! Reſſerrer ſes ſentiments au lieu de les multiplier en les épanchant dans le ſein d'autrui, n'eſt-ce pas s'empriſonner, ſe garotter de chaî-

nes, quand on peut jouir de la liberté ? La franchise & l'effusion sont les premiers des plaisirs pour une ame sensible. Le croiriez-vous ? depuis que je vous ai fait voir Nelly, mon bonheur en est augmenté ; elle en a plus de charmes à mes yeux. Oui, je suis le plus heureux des hommes : je possède une maitresse & un ami ! avouez que cette fille angélique est la beauté, l'enchantement même.

Salvini répondoit par des mots entrecoupés, & en balbutiant ; il auroit été aisé de s'appercevoir que son ame éprouvoit un bouleversement affreux : mais Adelson étoit loin de saisir ce trouble ; il eût rejetté comme un crime la moindre défiance : incapable de former le plus faible doute sur la vertu de Nelly & sur celle de l'Italien. La jalousie n'est-elle pas, en effet, un transport offensant pour l'objet qu'on aime ? Si elle peut ajoûter à l'amour, elle ôte nécessairement à l'estime ; & ce sentiment affaibli, la tendresse y perd de sa pureté & de sa délicatesse.

Le lord poursuit : il faut que je vous fasse la confidence entière, & que j'entre dans les détails de tout ce qui a pu contribuer à mon bonheur : car je me flatte d'avoir surmonté les obstacles qui m'ont jusqu'ici combattu. Allons nous asseoir près de cette allée de pommiers ; Salvini, ils me sont précieux : c'est-là que j'ai vu pour la première fois la souveraine de mon cœur.

Ils vont se rendre auprès de ces arbres dont l'ombrage agréable couronnoit un joli côteau, d'où l'on découvroit plusieurs petits villages situés à peu de distance les uns des autres ; Adelson reprend ainsi :

Je suis né à Londres. A peine fus-je sorti de l'enfance qu'une maladie de peu de jours m'enleva ma mère. Mon père qui occupoit alors un des principaux emplois du gouvernement, quoiqu'il m'aimât beaucoup, abandonna mon éducation à des maîtres dont la complaisance mercénaire flatta mes passions plutôt que de les détruire ; elles m'emportèrent dans les égarements qui rarement en sont séparés. Le dégoût ne tarda

point à ſuivre de fauſſes jouiſſances. Je cherchai les plaiſirs véritables : je croyois les avoir trouvés dans la retraite, dans l'étude & la culture des arts. Mon cœur n'étoit pas pleinement ſatisfait : il me demandoit un attachement plus décidé ; il ſaiſit bientôt ce qui devoit être l'objet de tous ſes vœux. Je me dérobois ſouvent au tumulte de la capitale, pour venir ici m'interroger en ſecret ſur les moyens d'arriver à ce bonheur dont je ne démêlois guères la cauſe. Une profonde rêverie m'avoit entraîné vers ces pommiers. Des voix de femmes me retirent de cette eſpèce de méditation ; je lève les yeux : Salvini, j'apperçois une jeune perſonne... un ange de beauté ; il n'eſt pas poſſible d'exprimer les tranſports qui vinrent me ſaiſir. Une dame d'un certain âge, & qui me parut être ſa mère, s'entretenoit avec elle ; le ſujet de la converſation étoit les plaiſirs innocents que l'on goûte à la campagne, la douceur de mœurs & d'affections qu'on y ſemble reſpirer avec l'air ; on convenoit que la

ſimplicité de ce ſéjour étoit préférable au luxe des villes, & que la vraie félicité ne pouvoit ſe rencontrer que dans cette portion du peuple qui s'eſt vouée aux travaux de l'agriculture.

J'abordai les deux étrangères, & je n'eus pas beſoin de m'informer de leur condition pour leur témoigner un reſpect que la préſence de la jeune perſonne m'avoit déjà inſpiré. Il faudra néceſſairement, mon cher Salvini, vous réſoudre à me paſſer une infinité de circonſtances qui vous paraîtront peut-être minutieuſes : mais vous l'ignorez, tout prend la flamme de l'intérêt pour un amant qui parle de ce qu'il aime, & ce qui ſe rapporte à Nelly ne ſçauroit être de peu d'importance. Je fus promptement inſtruit de leurs noms, de leurs qualités ; la charmante miſs ſe taiſoit : mais que ſon ſilence étoit expreſſif ! elle me regardoit, rougiſſoit, & devenoit toujours plus ſéduiſante. La dame, qui en effet étoit ſa mère, voulut bien entrer avec moi dans des explications relatives à ſa famille & à ſon état ;

le mari, gentilhomme Ecossais, avoit ruiné sa fortune, en s'opposant avec une opiniâtreté invincible au parti de la cour; il venoit de mourir; sa veuve & Nelly ne vivoient que d'un bien très-médiocre; elles possédoient une petite métairie distante environ d'un mille; la beauté de la promenade les avoit conduites insensiblement vers cette allée de pommiers. Ah! mon cher Salvini, quel étoit mon trouble ou plutôt mon ravissement! Je demandai à madame Rivers, c'est ainsi qu'on l'appelloit, la permission de les ramener chez elle; nous arrivames à leur maison: mon ami, c'étoit le temple de la vertu & de l'innocence; tout y respiroit cette pureté d'ame qui embellit & fait aimer les plus simples demeures. Que j'eus de peine à m'arracher de cet azyle enchanté! la mère & la fille ne me quittèrent qu'à la porte. J'entendis nommer la jeune personne, Nelly; & aussitôt ce nom si cher retentit & se grava dans mon coeur: lorsque j'étois seul, ma bouche le répétoit sans cesse. J'avois obtenu

la liberté de leur faire quelques visites; il est inutile de vous dire que j'aurois voulu passer ma vie dans cette maison où mon âme restoit attachée. Mes yeux s'étoient tout à coup ouverts; je ressemblois à un homme qui enveloppé de nuages, & entouré de rochers inaccessibles, se seroit vû, dans un clin d'œil, transporté sous un ciel serein, au milieu d'une vaste campagne, où tout porteroit le charme à ses sens. Je reconnus qu'un seul regard de Nelly pouvoit faire mon bonheur suprême, & je sentis combien l'amour est une passion satisfaisante, lorsqu'il est accompagné de la vertu & de l'honnêteté: car je ne desirois point séduire l'adorable Nelly; ma tendresse étoit une sorte de culte religieux; je respectois ce que j'aimois; & il est si doux de regarder sa maitresse comme l'objet d'un pur hommage! Vous ne serez pas surpris que, malgré son peu d'opulence, j'eusse déjà conçu le dessein de l'épouser: n'a-t-elle pas tout? elle est belle, elle est vertueuse, & elle est sensible: quelle volupté pour mon

cœur de pouvoir dépoſer à ſes pieds des richeſſes que je tiens du hazard ! c'eſt elle qui poſſéde les vrais tréſors. Ah ! Nelly, Nelly ! que n'ai-je l'empire du monde à vous offrir, & que ce préſent ſeroit encore bien au-deſſous de ce que vous méritez !

J'étois le plus heureux des amants ; j'avois ſçu vaincre toutes les raiſons qui m'étoient oppoſées par madame Rivers ; elle prétendoit que nos fortunes trop diſproportionnées mettroient un empêchement inſurmontable à mon mariage avec ſa fille. Je la raſſurai, je la perſuadai : la vérité & le ſentiment ont tant d'empire ! enfin, du conſentement de ſa mère, Nelly daigna m'écouter ; il me fut permis de lui parler de mon amour. Oh, mon ami ! à quelle ivreſſe délicieuſe je m'abandonnai, quand elle m'avoua, en rougiſſant, que ma tendreſſe ne lui étoit pas indifférente ! je lus dans ſes regards que l'aimable pudeur l'empêchoit de me dire tout ce qu'elle reſſentoit ; je tombai à ſes pieds ; je les arroſai de ces larmes ſi douces, ſi précieuſes que

le sentiment fait couler. Adorable Nelly, m'écriai-je, régnez à jamais sur mon ame; je prends le ciel à témoin que je n'aurai point d'autre femme que vous; & je vais presser l'instant qui formera ces nœuds où j'attache ma vie. Eh! me seroit-il possible d'exister sans vous posséder, sans vous idolâtrer, sans vous le répéter mille fois... ma chère Nelly, un si violent amour ne sçauroit s'exprimer; oui, je fais serment à vos genoux de vous adorer toujours davantage.

Que vous dirai-je? Nelly troublée me laissa saisir sa main; j'y imprimai un baiser de feu; je pensai expirer du plaisir que me fit goûter cette simple faveur.

Ma famille, vaincue par mes sollicitations, & par celles de ses amis, avoit consenti à cette alliance si desirée; elle convenoit que les charmes & la vertu de Nelly, ainsi que son extraction, devoient faire oublier l'inégalité des biens; je touchois au moment d'être son époux. Mon père même m'avoit accordé la permission de lui présenter madame Rivers & sa fille.

Plein des plus flatteuses images, je cours à leur azyle; mon ame se précipitoit au-devant d'elles; je m'enivrois du plaisir d'annoncer à Nelly que j'allois à la face de l'univers la proclamer ma souveraine: un domestique en pleurs frappe ma vûe. — Nelly?.. elle seroit morte? Ah, mylord, répart ce garçon, en jettant des cris, je doute qu'elle vive encore.... — Comment? — Deux hommes masqués, suivis d'une troupe de satellites, sont descendus ici; ils se sont rendus maîtres de la maison, malgré notre résistance, & ont emmené dans un carrosse madame Rivers & sa fille. Nous avons observé que miss pleuroit beaucoup. Les ravisseurs ont bientôt disparu, & nous ignorons quelle route ils ont prise.

Pendant ce peu de mots, mon ame étoit restée suspendue; je m'abandonne à tous les transports; je pousse avec impétuosité mon cheval sur le premier chemin qui s'offre à ma vûe; je reviens avec la même vitesse; j'ordonne à mes domestiques de se partager en différents endroits; je leur crie; je me

meurs ; du secours ! on m'enlève Nelly : qu'on me la retrouve ! qu'on me la ramène !

Je succombe sous tant d'agitation ; je perds la connaissance : je la reprends pour devenir furieux ; je me laisse aller à la course de mon cheval. J'apperçois un carrosse : je ne doute point qu'il ne renferme Nelly ; j'y vole ; j'aurois voulu avoir les aîles de la foudre ; j'atteignois la voiture ; un jeune homme qui avoit mis la tête à la portière, fait signe au cocher d'arrêter ; il s'élance l'épée à la main, commande au postillon de poursuivre sa route, & fond sur moi, en me disant : tu n'iras pas plus loin ; tu cherches Nelly ; il faut que l'un de nous deux meure ; c'est tout ce que je puis t'apprendre. Aussi-tôt je mets pied à terre ; je me précipite avec rage sur l'inconnu ; j'ai affaire à un rival, m'écriai-je, je n'en suis que trop assuré : il va éprouver si l'on m'offense impunément. Nous mesurons nos armes ; je porte un coup à mon adversaire ; il tombe ; j'accours le secourir. Eh bien ! lui dis-je en lui tendant la main, cruel ! je

ſçaurai pour quelle raiſon tu m'arraches tout ce que j'aime. Pour quelle raiſon, répond le perfide ? tu ne ſçauras rien. Tu m'as donné la mort, mais je goûte, en mourant, le plaiſir de cauſer tes malheurs. Sois certain que Nelly ne te ſera point rendue, & tu ignoreras le nom de ta victime. A peine achevoit-il ces paroles, qu'il pouſſoit le dernier ſoupir.

J'étois immobile de déſeſpoir; j'héſitois ſi je m'ôterois la vie de cette épée teinte du ſang de mon ennemi, ou ſi je redoublerois mes efforts pour atteindre le carroſſe; j'embraſſai ce dernier parti; les vents ne ſont pas plus prompts; mon cheval expira ſous moi; toutes mes perquiſitions furent ſans effet; mes domeſtiques n'eurent pas plus de ſuccès. Quelle ſituation horrible! perdre Nelly à l'inſtant où je recevois ſa main! n'avoir pas la moindre lumière ſur ſa deſtinée! Il y avoit des moments où repouſſant ma confiance, mon amour, j'allois juſqu'à me figurer Nelly coupable, voulant me fuir, aimant un autre... Je ne

tardois

tardois pas à lui demander pardon de ces idées si offensantes pour sa vertu & pour ma tendresse. Non, me disois-je, non; cette charmante fille n'est point capable de m'en avoir imposé; & j'en dois croire ses larmes; c'étoit moi qu'elle pleuroit! qu'est-elle devenue? Je ne découvrirai point la trace des monstres qui me l'ont ravie, les lieux où, sans doute, ils la retiennent!.. peut-être a-t-elle succombé à sa douleur! Barbare que j'ai immolé, tu as bien eu raison de t'applaudir de ma peine! c'est toi qui m'as percé le cœur, qui me le déchires tous les jours; c'est moi qui meurs mille fois, quand un seul coup t'a privé de l'existence.

J'éprouvois cependant que l'espérance est la dernière des illusions qui cessent de nous abuser; malgré moi, je me livrois à des pressentiments favorables; je revoyois Nelly rendue à mon amour, & marchant à l'autel pour consacrer une foi qui ne s'étoit point démentie.

La réalité ne favorisoit pas une idée si

flatteuse : tout me refusoit des éclaircissements sur une destinée à laquelle étoit liée la mienne ; mon ame flottoit dans une incertitude continuelle.

De quels nouveaux coups je suis accablé ! on me remet une lettre dont le caractère m'étoit inconnu ; on m'apprenoit par cet écrit que madame Rivers & sa fille avoient cessé de vivre. Je tombe à la renverse ; je me trouve, après trois jours de léthargie, dans mon lit, entouré de médecins, & de mon père pleurant à mes côtés ; je n'ai que la force de dire : elle est morte, mon père ! il m'embrasse, me presse d'accepter les remèdes qu'on me présentoit. Non, non, il est inutile de me rappeller à la vie. Vous m'aimez ! desirez ma fin, mon anéantissement... ma chère Nelly ! elle m'est enlevée... pour jamais... pour jamais !

Je demeurai près d'un an dans une situation plus cruelle sans doute que le trépas, qui est le terme de nos maux. On craignoit même que je ne perdisse la raison ; hélas ! je ne l'avois que trop conservée !

je n'envisageois que trop l'étendue de ma perte, & le sort affreux qui m'étoit préparé, si je soutenois plus long-temps le fardeau de l'existence.

Les soins constants de mon père, mes sociétés, les arts qui sont nos premiers amis, nos consolateurs, s'il en peut être, me ranimèrent assez pour que mon dernier soupir s'arrêtât. Mon père me redisoit sans cesse que sa vie dépendoit de la mienne; je vécus donc pour m'abreuver continuellement de mes larmes, pour adorer le souvenir de ma chère Nelly; je croyois l'entendre, la voir; je lui parlois; je lui jurois un amour éternel. Les disgraces se multiplient: la mort vint m'enlever mon père; ses dernières paroles furent de nouvelles sollicitations, des ordres, en quelque sorte, de ne me pas refuser aux soulagements qui me seroient offerts. Rien ne m'attachoit plus à l'Angleterre; que dis-je, ma patrie m'étoit devenue odieuse; je n'y contemplois qu'un tombeau qui dévoroit les restes inanimés de l'auteur de mes jours,

de Nelly. L'homme croit changer de cœur, en changeant de climat : l'insensé ! il s'imagine que ce fantôme fugitif, que le bonheur l'attend sous d'autres cieux, qu'il va le saisir, & il ne fait que déplacer ses inquiétudes & ses ennuis. J'aurois volé au bout du monde, que j'y eusse emporté une image dont les traits m'étoient toujours plus chers.

Je parcours l'Europe ; je viens à Rome : les merveilles de la peinture m'y retiennent. J'embrassois avidement tout ce qui avoit l'apparence d'apporter quelqu'adoucissement à ma sombre mélancolie. On ne trompe point de pareils chagrins : je vous recherchai, soit que je fusse entraîné par une conformité d'humeur, soit que nous ayons besoin d'aimer, & que j'eusse reconnu en vous quelques unes de ces qualités qui produisent l'amitié. Malgré une prévention qui vous étoit favorable, & que votre conduite justifioit, je m'étois imposé la loi de ne vous parler jamais de Nelly ; il faut avoir éprouvé les disgraces attachées aux passions, pour plaindre ceux qui en sont les victimes. Il

n'entroit pas dans vos entretiens le moindre mot des plaisirs, des peines de l'amour; & puis, je cherchois à effacer un tableau qui n'étoit que trop empreint au fond de mon ame.

Un de mes compatriotes m'écrit de Naples qu'il se répandoit à Londres un bruit sourd que madame Rivers & sa fille étoient vivantes; vous me surprenez, cette lettre à la main: je l'arrosois de mes larmes. J'ajoûtois peu de croyance à cette nouvelle; le sort m'avoit trop maltraité pour que je pusse me flatter qu'il y auroit un terme à mes souffrances. Cependant mon cœur, malgré moi, s'ouvrit à des rayons confus: je formai la résolution de retourner en Angleterre, & de tenter encore des recherches. On n'est jamais assuré de son malheur; on ne sçauroit s'accoutumer à croire qu'un objet que l'on a vû, sous ses yeux, jouir de la faculté de penser, de sentir, d'agir, qu'un objet que l'on a adoré, ait cessé d'exister, & ne soit plus rien, qu'un souvenir vague dont chaque jour emporte

des traits. Je cédai aux faibles lueurs d'une espérance peu fondée : je vous proposai de me suivre dans ma patrie ; vous me fites le sacrifice de la vôtre, & cette marque d'amitié acheva de vous donner sur mon cœur des droits que le temps affermit.

Concevez-vous, mon cher Salvini, le changement de ma situation, quand je reçois à Douvres une lettre de la main même de madame Rivers, qui, instruite de mon retour en Angleterre, me prévenoit que sa fille vivoit, qu'elle m'aimoit toujours, & qu'elles avoient repris possession de leur ancienne demeure ? Elle se réservoit, ajoûtoit-elle, quand nous nous verrions, de m'informer des particularités d'une aventure aussi extraordinaire ; elle finissoit par me conjurer, au nom de Nelly, de garder le silence, elle me rappelloit des désagréments que ma sincérité & ma franchise m'avoient causés. Vous fûtes témoin de mes transports ; je ne sçais comment j'ai résisté à une nouvelle aussi peu attendue ; tous mes sens étoient remplis d'une ivresse délicieuse. Je

vous conduis, comme vous devez vous en ressouvenir, dans ma maison à Londres, & je vole chez madame Rivers. J'apperçois sa fille plus belle, plus adorable qu'elle n'avoit jamais été; je veux parler: je ne puis que former des sons inarticulés, & je vais tomber à leurs pieds, sans connaissance. Je ne sors de mon évanouissement que pour goûter tout le charme de l'amour; Nelly avec sa mère s'empressoit de me secourir; je voyois sur ce visage enchanteur, la crainte, le trouble, l'effroi de la tendresse: une de ses mains me soutenoit; ses beaux yeux noirs s'ouvroient sur les miens avec cette douce langueur, cet intérêt si puissant qui porte & fait couler dans l'âme un torrent de pure volupté. Quel spectacle, mon ami! dans quel ravissement tous mes sens sont absorbés! faut-il que l'expression soit si fort au-dessous du sentiment! Je m'écrie: je vous revois, ange du ciel! vous m'êtes rendue!.. vous m'aimeriez toujours!.. madame Rivers! ma tendre mère! laissez-moi mourir, laissez-moi mourir de joie à vos

genoux : eſt-il bien vrai ? vous reſpirez !... Nelly ! ma chère Nelly ! j'ai retrouvé mon adorable amante, mon épouſe ! ah ! je brûle de ſerrer ces nœuds... & qui m'oſoit diſputer votre cœur ? par quelle horrible cataſtrophe vous avois-je perdue ?

Madame Rivers me développa toutes les horreurs du complot tramé pour leur ruine & pour la mienne. Un parent de ſon mari, nommé ſir Henri Struley, prétendoit avoir été traverſé par mon père dans la ſollicitation d'une place ; ils s'étoient même battus, & mon père l'avoit bleſſé & déſarmé ; de-là étoit née une haine implacable, & impatiente d'éclater ; il avoit cru trouver l'occaſion de la ſatisfaire, en m'empêchant d'épouſer ſa parente. Il étoit venu pluſieurs fois chez madame Rivers pour l'engager à me fermer ſa maiſon ; & cette dame, dans la crainte de m'affliger, ou d'exciter un éclat déſagréable, m'avoit fait myſtère des viſites & de la demande de Struley ; il ne s'étoit pas borné à exiger que madame Rivers me renvoyât : il lui avoit amené un

riche

riche Gallois qui bientôt étoit devenu éperduement amoureux de sa fille. Nelly avoit déclaré à sa mère que mon rival lui étoit odieux, & qu'elle n'en aimeroit jamais d'autre que moi; madame Rivers, loin de la contraindre, avoit été la première à la confirmer dans ces sentiments, & dans sa résolution de n'accepter que ma main: mais le titre de parent sembloit donner des droits à mon ennemi, & les obliger l'une & l'autre à supporter sa présence. Struley & le Gallois, convaincus du mauvais succès de leurs manœuvres, n'écoutant plus que la violence, s'étoient décidés à se servir de la force; masqués tous deux, & escortés d'une troupe de scélérats à leurs gages, ils étoient venus enlever la mère & la fille, les avoient entraînées dans un carrosse, malgré leur résistance & leurs cris.

Le jeune-homme étoit précisément celui qui est tombé depuis sous mes coups. Un des satellites de Struley, qui s'étoit arrêté pour voir l'issue du combat, avoit rendu un fidèle compte à son maître: le perfide

plus furieux alors à cette nouvelle, avoit redoublé d'activité dans sa vengeance. Madame Rivers & Nelly, au bout de trois jours de marche, s'étoient vû renfermer dans un amas de vieilles tours qui ressembloient moins à un château qu'à une prison, situées au milieu de trois montagnes escarpées, & qu'on eût dit être séparées du reste de la terre. C'est là que ces deux infortunées avoient vécu dans les larmes & dans le désespoir; Nelly ne pouvoit m'oublier; la femme & la fille de ce barbare parent, aussi cruelles que lui, gardoient à vûe leurs misérables prisonnières. Enfin, par une espèce de miracle, à l'aide d'un honnête domestique attendri sur leur sort, elles s'étoient échappées & sauvées à Londres, & y vivoient cachées dans la foule obscure des habitants de la *cité*. C'est de ce même domestique leur libérateur, qu'elles apprirent que son maître m'avoit adressé une lettre anonyme où il les faisoit passer pour mortes. Leur premier soin avoit été de s'informer de moi; on sçavoit bien dans

ma patrie que je voyageois : mais on ignoroit précisément où devoient se fixer mes voyages. La nouvelle que Struley étoit passé dans les pays étrangers, avoit rendu à madame Rivers & à sa fille la liberté de se montrer, & de retourner à leur métairie. A peine y sont-elles rentrées, qu'un de mes oncles leur fait part de mon arrivée en Angleterre : aussi-tôt elles m'écrivent à mon passage à Douvres... Salvini, j'ai revû la maitresse de mon cœur : nos chagrins sont dissipés. Nelly étoit mourante ; on ne lui a pas plutôt annoncé mon retour, que sa beauté, ses charmes sont revenus, avec la vie, & l'espoir de nous réunir. Madame Rivers est tombée malade ; je l'ai engagée à prendre avec sa fille un appartement dans mon château. D'ailleurs cette précaution les met à couvert des perfidies de ce misérable parent qui pourroit leur causer de nouvelles inquiétudes. Mon oncle, mylord Bermond, qui me tient lieu de père, se fait une fête de présider à notre mariage ; il viendra dans trois mois ; une affaire im-

portante, & relative au gouvernement, le retient à Londres, & je formerai auſſi-tôt cette union trop différée ... — Dans trois mois vous l'épouſerez, demande Salvini d'un air réveur ? — Dès l'arrivée de mon oncle, je poſſéderai la plus charmante, la plus vertueuſe des femmes... Vous rempliſſez-vous bien de ma félicité ? L'Italien, ſans répondre à la queſtion, répète ſeulement: dans trois mois !.. — J'avoue que le terme eſt bien éloigné pour un cœur auſſi enflammé que le mien: mais il faut me ſoumettre à ce qu'exigent mon devoir & ma tendreſſe pour mon parent. Pardon, mon ami, ſi j'ai pu héſiter à vous confier mon ſecret; n'accuſez point mon amitié : elle ſe livre à vous ſans réſerve. C'étoient Nelly & ſa mère qui vouloient abſolument qu'un myſtère profond enveloppât cet amour juſqu'au moment que nous ſerons unis; je ne les avois point prévenues ſur une confidence que je vous devois; elles m'ont fait même la guerre de vous avoir amené ici. Lorſqu'elles vous connaîtront, n'en doutez point, elles ſeront

empressées à vous rendre la justice que vous méritez, & je suis bien assuré qu'elles s'applaudiront de notre liaison; oui, elles prendront mes sentiments pour vous. Que je vais être heureux! l'amour, l'amitié, tous les plaisirs, toutes les vertus répandront leurs charmes sur ma vie!

Un domestique entre: il venoit de la part de madame Rivers inviter le lord à passer dans son appartement; le peintre demeure abandonné à lui-même.

Son premier mouvement est de jetter un long soupir, & de s'appuyer la tête & les deux mains sur une table; il reste près d'un quart d'heure dans cet anéantissement: il en sort pour se promener à grands pas, levant les yeux au ciel, gémissant, & se frappant la poitrine, comme s'il eût voulu frapper son cœur. Sans cesse il revenoit auprès de Nelly, & sans cesse il s'en éloignoit; il passoit tout à coup de la gaieté la plus vive au plus sombre accablement; une inquiétude éternelle l'agitoit; quelquefois il couroit s'enfoncer dans le parc; il choisissoit les endroits

les plus sauvages ; on l'y trouvoit plongé dans une morne rêverie, bien différente de cette douce impression si chère aux ames sensibles, qui nous ramenant à nous mêmes, nous porte à réfléchir sur les beautés de la nature, & nous fait goûter les plaisirs tranquilles de la campagne & de la retraite.

Adelson, par ses caresses & ses propos agréables, étoit bien éloigné de chasser cette mélancolie qui, tous les jours, devenoit plus forte. En vain il en faisoit à l'Italien des reproches continuels: — Auriez-vous des chagrins que vous cachiez à votre ami? vous sçavez combien je vous aime! Ah! mylord, répondoit Salvini d'une voix étouffée, je ne mérite point ces sentiments... je ne suis digne que de votre compassion.— Dites, mon cher Salvini, de l'amitié la plus tendre. L'Anglais couroit embrasser le jeune-homme qui paraissoit le repousser, qui gémissoit. — Vous gémissez! vous semblez vous refuser aux épanchements de mon cœur! Salvini, encore une fois, parlez-moi avec franchise: auriez-vous à vous plain-

dre... — De moi-même, mylord; oui, c'est moi qui suis mon ennemi, qui devrois me punir! Je ne sçais... une langueur que je ne puis vaincre, se répand sur mes jours; la vie m'est à charge; la société m'importune, & je la recherche... Laissez-moi, mylord, retourner à Rome, fuir l'univers entier... Hélas! ne puis-je m'arracher à moi-même? je voudrois être enseveli dans le désert le plus sombre, dans la caverne la plus ténébreuse... — Mais, Salvini, quel trouble vous égare? mon attachement pour vous... — Oh! je ressens vos bontés vivement... peut-être, mylord... le desir de revoir ma patrie... ma mère... — Salvini, si c'est la tendresse filiale qui vous force à nous quitter, je me rends à ces raisons, quelques peines que mon amitié ait à souffrir. — Non, je ne partirai point, mylord, je ne partirai point... je resterai près de vous...

Il ne peut achever; un torrent de larmes lui coupe la parole. Adelson, frappé d'étonnement, ne sçauroit concevoir

d'où naît ce désordre subit dans l'ame & dans les expressions de l'Italien; plus il se répandoit en protestations d'amitié, plus les transports chagrins de Salvini s'irritoient.

Le lord va trouver Nelly: — Vous n'ignorez point qu'après vous, Salvini est ce qui m'intéresse le plus; daignez joindre vos efforts aux miens pour l'arrêter ici; il est naturellement mélancolique: je ne sçais ce qui a pu aigrir cette humeur farouche; loin d'avoir rien à me reprocher, j'ai redoublé mes attentions, mes égards; il m'est plus cher que jamais, & il parle de retourner en Italie. Je vous l'avouerai, son départ m'affligeroit beaucoup, & je desirerois que rien n'altérât le bonheur que bientôt je vous devrai... Nelly, il versoit des pleurs, & je ne puis pénétrer la cause de cette tristesse si profonde!.. le desir de revoir sa patrie peut-il être aussi dominant?.. Sa mère... il y a quelqu'autre motif... saisissez l'instant commode pour avoir une conversation avec Salvini; dites-lui qu'il

s'ouvre avec moi ſur cet objet, que je ſuis ſon ami ; en un mot, ſçachez pourquoi il veut nous quitter : votre sèxe a tant d'empire ſur le nôtre ! D'ailleurs, ma chère Nelly, qui réſiſteroit à vos charmes? il ſera impoſſible à Salvini de ne vous pas découvrir la ſource de cette inquiétude qui le tourmente ; faites-lui valoir mon amitié, les avantages qu'il en pourra recueillir ; preſſez-le de reſter avec nous ; je le vois, il médite d'abandonner l'Angleterre. Vous réuſſirez, un mot de votre bouche ſuffira ; oh ! j'en ſuis sûr, vous le retiendrez.

Salvini reportoit inceſſamment ſes regards ſur le calendrier ; il devenoit plus recherché dans ſon habillement ; il avoit ébauché à pluſieurs repriſes un deſſin ; il le déchiroit, en ramaſſoit les morceaux, les rejettoit encore ; il en faiſoit de même à l'égard de quelques lettres qu'il avoit commencées, où il revenoit vingt fois, & qu'il finiſſoit par effacer : Étoit-il ſeul, il ne lui échappoit que ces mots : le temps eſt bien rapide !

En effet, les jours s'écouloient ; chaque

moment rapprochoit du terme où étoit fixée l'arrivée de l'oncle d'Adelſon. L'Italien, enfoncé dans ſon appartement, fuyant la lumière, dans un recueillement ténébreux, s'écrie enfin : j'aime ! eſt-il vrai ? j'aime ! & qui aimé-je ? grand Dieu ! Il s'arrête à ces paroles qui ſortoient du fond de ſon cœur. Il reprend : ah ! Salvini, ne te l'avoue point ; garde-toi de prononcer ce nom... & ce crime, c'eſt moi qui en ſuis ſouillé ! j'outrage l'honnêteté, la confiance, la confiance d'un bienfaiteur, d'un ami... je ceſſerai de l'outrager ; je partirai. Eh ! en aurai-je la force ?.. du moins j'aurai celle de mourir ; ce n'eſt que la mort qui puiſſe me rendre le repos, m'empêcher de me flétrir d'un forfait... du comble des attentats. Il n'y auroit point d'exemple d'une perfidie ſemblable ; je ſerois ingrat à ce point... J'ai encore aſſez de vertu pour contempler l'abyme où je me précipite : arrêtons-nous ſur les bords ; arrachons-nous à l'affreuſe néceſſité de trahir le plus confiant, le plus adorable, le meilleur de tous les

hommes... ah! malheureux! tu connais donc l'amour!

Salvini verſoit un torrent de larmes; il a réſolu de ſortir au moment même de la maiſon, ſans prendre congé du lord.—Hâtons-nous, fuyons, fuyons un ſéjour où je m'expoſe à devenir le plus coupable des ſcélérats... Mais que penſera Adelſon de mon procédé? il m'accuſera de biſarrerie, d'ingratitude; eh! plaiſe au ciel qu'il n'ait pas à m'imputer un crime plus noir encore! ne ſerai-je pas juſtifié à mes yeux? je ſçaurai que j'ai fait mon devoir. Peut-être, dans la ſuite, inſtruirai-je mon ami de la raiſon qui m'a fait renoncer à ſa ſociété; il m'en eſtimera davantage; du moins il me plaindra... précipitons mon départ; je n'ai pas encore manqué ouvertement à la vertu.

Salvini s'occupoit des préparatifs de ſon voyage. Quelquefois ſa vivacité ſe rallentiſſoit. Enfin il s'eſt déterminé: tout eſt prêt; il va quitter à l'inſtant Adelſon, ſans le voir; il lui a écrit une lettre où il l'aſſure d'une reconnaiſſance éternelle, où il ſe con-

tente de lui dire que des motifs qu'il lui apprendra un jour, l'ont forcé de partir aussi brusquement; il finissoit par lui indiquer un endroit où le lord lui feroit remettre ses effets, & lui donneroit de ses nouvelles.

Cet infortuné jeune-homme luttoit ainsi contre lui-même; il conservoit sa vertu, sa propre estime: il n'étoit point encore coupable. Il veut sortir de sa chambre dans laquelle il ne rentrera plus; il ne reverra plus un objet, qu'il redoutoit de nommer. Il fait quelques pas; ses regards, sa main tremblante se portent sur un dessin... ses forces l'abandonnent, & il va tomber sur un siége, en s'écriant du fond du cœur: le voilà donc ce tyran de mon ame, dont j'ai vingt fois repoussé, anéanti l'image, dont, malgré mes résolutions, j'ai renouvellé les traits! eh! je les détruisois en vain! n'étoient-ils pas imprimés, gravés au fond de mon cœur?.. (tous ses yeux sont attachés sur ce dessin) je ne puis la quitter. Il est décidé... ce fatal penchant me rentraînera toujours!

Salvini s'efforce de se relever, il s'avance,

& il retombe encore. Alors des ſanglots le ſuffoquent : — Nelly , tu l'emportes ! il m'eſt enfin échappé ce nom que je tremblois de prononcer, l'arrêt de ma deſtinée ! Comment ai - je pu concevoir une paſſion dont la penſée ſeule doit m'être interdite ? quel délire ! quel égarement inſenſé, criminel ! Adelſon a prévenu tous mes deſirs ; il m'a comblé de bienfaits ; il m'honore de ſa confiance ; & pour prix d'une amitié ſi généreuſe , je ſerai ſon rival ! Que ſçai-je où me conduira un amour... qu'il ne m'eſt plus poſſible de vaincre ! Si je demeure ici plus long-temps , je ne réponds point de moi ; l'avenir me préſente une deſtinée effroyable . . . qu'il faut prévenir.

Auſſi-tôt il court à ſon épée ; elle étoit ſur ſon ſein : Nelly paraît ; le bras de Salvini reſte ſuſpendu. La jeune perſonne vole à lui , & lui arrachant l'épée : — Que prétendiez-vous faire , malheureux ? — Percer mon ſein de mille coups , m'ôter une vie qui m'eſt odieuſe . . . étoit-ce à vous à me ſecourir ?

Nelly n'avoit jamais été plus séduisante; ses graces ne tenoient rien de l'art; on jugeoit à la fraîcheur de son teint, qu'elle sortoit des bras du sommeil, & ce moment est le triomphe de la beauté. Le peintre éprouvoit un trouble inconcevable. Nelly le prend avec bonté par la main: elle la sent trembler dans la sienne; elle le fait asseoir à ses côtés; le frémissement s'étoit répandu dans tous ses membres. Monsieur, lui dit-elle d'une voix enchanteresse, daignez vous calmer, & m'instruire d'où peut naître un désespoir qui n'a point d'exemple. Vous sçavez combien mylord vous aime: c'est lui qui m'a engagée à vous voir, & je bénis le ciel d'être venue en ce moment. Vous paraissez être attaché au plus sensible des hommes, &... qu'apperçois-je?.. vous partiez! — Je ne partirai point, miss, je mourrai... aux pieds d'Adelson ... je ne sçais... — Remettez-vous, monsieur. Encore une fois, quels sont vos chagrins? un départ si brusque ... confiez-vous à mylord: il n'est point de peines que l'amitié ne puisse

soulager. Il va vous épouser, interrompt Salvini ?.. Je ne me connais plus, poursuit-il en changeant de ton, le spectacle de la felicité irrite mes maux. Telle est la bisarrerie, ou plutôt l'ascendant infernal d'un caractère qu'il n'est pas en mon pouvoir de dompter, & même d'adoucir... personne ne m'aime sur la terre ! ..

— Oubliez-vous qu'Adelson est votre ami ? Salvini, vos plaintes sont injustes ; vous nous êtes cher à tous deux. — Je vous serois cher, miss ? quoi ! vous vous intéresseriez au sort d'un infortuné, qui expire ?.. — Vivez pour partager notre satisfaction. — Miss, & vous serez donc contente ? — En doutez-vous ? Adelson fait tout pour moi ; il a ma reconnaissance, mon estime, ma tendresse... ô Dieu ! qu'avez-vous ?.. la paleur...

Nelly n'achève point. Salvini avoit perdu l'usage des sens ; il revient à la vie ; il se lève avec impétuosité : — Je ne suis pas fait pour être le témoin d'une fête si attendue... Je ne dois me livrer qu'à la douleur, fuir Adelson . . . vous fuir pour toujours.

— Salvini, expliquez-vous. — Il faut que j'abandonne ces lieux ; l'Angleterre m'eſt odieuſe ! un ſentiment que je ne puis détruire, me rappelle dans mon pays, me force d'y retourner... j'y ai une mère... ayez pitié de ma ſituation, elle eſt affreuſe ! — J'annoncerai donc à mylord que vous avez réſolu abſolument de nous quitter ? — Non, miſs, n'allez point... je reſterai ; je vous verrai... il n'eſt pas poſſible de ſe ſéparer... d'un ami... je vous prie d'aſſurer mylord que jamais je n'eus plus d'attachement, plus de reconnaiſſance.

Des ſanglots, des torrents de pleurs étouffent la voix de Salvini. Nelly, perſuadée que ces diverſes agitations ne ſont que les accès d'une noire mélancolie, lui parle encore, & elle eſt toujours plus belle. L'Italien croyoit entendre & voir une divinité ; chaque mot que prononçoit cette fille charmante répandoit dans ſon ame un calme conſolateur ; elle termine la converſation par le preſſer de retarder du moins ſon départ. Salvini, ajoûte-t-elle avec cette grace

ſi

si touchante, & dont l'empire est si absolu, c'est une prière que je vous fais. Une prière, Miss, répond le peintre transporté! J'ai entendu l'ordre du ciel même. Vous serez obéie: je demeure pour jamais en çes lieux. Mylord est sûr de la victoire, lorsqu'il commande par votre bouche.

Nelly va informer le lord du succès de sa visite. Elle lui apprend dans quelle situation elle avoit trouvé le peintre, prêt d'attenter à ses jours, emporté d'idées en idées, déterminé cependant à ne plus se séparer d'Adelson. Ils ne doutent point que cette humeur attrabilaire ne soit l'effet d'un desir violent qu'a le peintre de revoir sa patrie; on sçait que ce desir a produit quelquefois des maladies dangereuses. Les Suisses, cette nation si estimable, sont tellement attachés à leur pays, qu'on en a vu mourir de douleur lorsqu'ils en étoient éloignés. J'aurai, dit le lord, un entretien avec Salvini. C'est un malade avec lequel nous devons user de ménagement; quoiqu'il n'ait aucune raison de s'affliger, je compâtis à son état; la tristesse

eſt peut-être le plus cruel de tous les maux! Nelly, je l'ai éprouvé !

A peine Nelly a-t-elle diſparu, Salvini revient à s'interroger. — Me voilà donc coupable ! je ne m'arracherai point de ce ſéjour ! Nelly eſt donc la maitreſſe de mon cœur ! elle me donne des loix ! elle m'enchaîne ici ! & quelle ſera l'iſſue de cette lâche complaiſance pour un penchant qui m'entraîne néceſſairement au crime ? comment ſupporter déſormais les regards de mylord? qu'un cœur coupable éprouve de difficultés à ſe cacher ! & je ne ſçaurois m'en impoſer à moi-même... Adelſon, t'offenſerois-je en me bornant à voir Nelly, à l'adorer en ſecret, à mourir en l'idolâtrant ? je me renfermerai dans cette unique ſatisfaction ; ma tendreſſe n'éclatera point... Où vais-je m'égarer ? ah ! je ſuis perdu ! je n'ai plus la force de me ſauver d'un péril inévitable ... je vois, je vois l'abyme ... j'y tomberai !

Salvini retiré bientôt de ces réflexions, s'enivroit par tous les ſens d'un poiſon trop

funeste : il recherchoit avec empressement les occasions de voir, d'entendre Nelly, de lui parler, & le désordre de sa raison augmentoit.

Le lord, depuis quelques semaines, avoit parmi ses domestiques un Sicilien qu'on appelloit Géronio ; ce garçon étoit chargé de tout ce qui concernoit le service du peintre ; il montroit de la pénétration & de la souplesse ; il n'avoit pas tardé à s'appercevoir du trouble qui dévoroit son maître ; souvent il l'entendoit soupirer ; il l'avoit surpris plusieurs fois couvrant une espèce de petit portrait de ses baisers & de ses larmes. Salvini, un jour, oublia de cacher cet indice de sa malheureuse passion ; Géronio le trouve, & il ne lui est pas difficile de reconnaître l'objet que ce dessin représentoit. Alors le domestique est confirmé dans des soupçons qu'il avoit d'abord conçus assez légèrement ; & d'après cette connaissance, il arrange un projet dont on verra bientôt la suite.

Un soir que l'Italien étoit plus triste qu'à

l'ordinaire, Géronio parut le plaindre. Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, cette liberté : mais, quoique domestique, je suis sensible, & votre situation me touche vivement. Salvini se contenta de témoigner sa reconnaissance au Sicilien, qui n'en resta point à cette première démarche. Il étudia tous les moyens de gagner la confiance du peintre ; il employa les plus adroites flatteries, piége dont il est si difficile de se garantir ! il le pressa, si l'on peut le dire, de son génie infernal, & sçut enfin, par degrés, l'amener jusqu'à l'indiscret aveu de sa passion. De ce moment, Salvini s'avance vers sa perte. Rien ne contribue tant à nous égarer, qu'un perfide confident qui applaudit à nos faiblesses. Alors le mal redouble d'activité, & nos yeux qui pouvoient se r'ouvrir encore, se ferment pour toujours.

Le bandeau s'étendoit de plus en plus sur ceux de Salvini ; Géronio s'attachoit à détruire ses remords, & tous les jours ils s'affaiblissoient ; Nelly plus que jamais régnoit dans son ame.

Adelſon vient le trouver; il eſt embarraſſé à ſa vûe. C'en étoit fait, Salvini ne devoit plus connaître cette ſécurité qu'il n'appartient qu'à la vertu de goûter; le cœur ſe trahit malgré lui-même, & l'agitation d'une conſcience qui s'accuſe, ſe peint preſque toujours ſur le viſage. Mon ami, dit le lord, je veux avoir une converſation avec vous. Miſs Rivers m'a fait part de l'affreuſe extrémité où elle vous a ſurpris. Comment! porter à ce dégré la mélancolie qui vous conſume! Salvini, vous m'êtes cher; vous n'en doutez point; après Nelly, vous êtes ce que j'aime davantage! mais je ne puis être heureux, ſi mes amis ne le ſont pas. Seriez-vous dominé par un deſir violent de retourner à Rome, & le ſéjour de votre patrie ſeroit-il abſolument néceſſaire à votre ſanté, à votre repos? ſéparons-nous; il m'en coûtera beaucoup; je vous le redis: mais j'oublie mes intérêts & mes plaiſirs pour les vôtres; du moins vous vous ſouviendrez que vous avez laiſſé à Londres un ami ... vous

pleurez ! quel trouble vous agite ? — Non, mylord, non, je ne vous quitterai point ; je ne le puis ... je le devrois. — Votre mère auroit-elle besoin de quelqu'adoucissement dans son infortune ? parlez librement : ma bourse vous est ouverte comme mon cœur ; je me suis tû sur ce sujet avec Nelly ; je connais trop la réserve qui doit accompagner un service, quel qu'il soit ; ce sont-là de ces secrets que l'on cache même à l'amour.

Salvini tombe à ses genoux ; ses pleurs redoublent : — O le plus généreux des hommes !.. sur qui répandez-vous vos bienfaits ? mylord, je ne puis soutenir vos regards... Si vous sçaviez combien je souffre... ah ! .. ma mère est comblée de vos bontés, & moi... Adelson ... quelle est ma reconnaissance ?.. ô ciel ! — Mon dessein est d'achever ce que j'ai à peine commencé, d'assurer votre bonheur, & de vous mettre en situation de jouir dans votre pays d'un sort à l'abri des caprices de la fortune : Salvini, attendez tout de mon amitié. — De votre amitié, mylord !..

eh bien ! mon cœur eſt à vous !.. non, vous n'aurez jamais à vous plaindre... — Allons, mon ami, banniſſez cette humeur ſombre, & reprenez votre tranquillité.

Adelſon ſe retire. L'Italien demeuré ſeul apperçoit Géronio : —Ne me parle plus d'une faibleſſe trop criminelle. J'ai vû Adelſon ; je ſuis pénétré de ſes bienfaits ; je cède à mes remords ; je ne ſens que l'amitié, que mon devoir ; quelle ame généreuſe ! & j'abuſerois de ſa confiance ! je le trahirois !.. Géronio, je me vaincrai ; je n'entretiendrai plus une paſſion ... qui me conduira au tombeau.

Et il ſe replongeoit dans ſon accablement, tandis que le perfide domeſtique déployoit tout l'art de ſa ſcélérateſſe pour écarter ſon repentir, & le rendre à un égarement trop funeſte.

Le lord tentoit tous les moyens d'amuſer Nelly, juſqu'à l'arrivée de mylord Bermond, qui étoit l'époque du mariage ; il lui donnoit les divertiſſements de la chaſſe, de la pêche ; il crut qu'un plaiſir plus recherché, & plus digne d'une ame ſenſible, l'attacheroit davantage : il fait conſtruire un petit

théâtre dans ſon château, & il invite pluſieurs ſociétés des environs à ſe réunir pour l'exécution de ſon projet. On propoſa de repréſenter la célèbre tragédie de Roméo & Juliette. Nelly fut chargée du rôle de l'héroïne de la piéce; & par un effet imprévu du hazard, Adelſon voulut que le peintre, qui ſçavoit très-bien l'anglais, remplit celui de Roméo. Jamais on n'avoit vû l'amant mieux rendu; toute l'aſſemblée applaudiſſoit avec fureur; l'Italien ajoûtoit à ſon perſonnage; ſouvent ce n'étoit point Roméo qui parloit: c'étoit Salvini lui-même avec tous ſes tranſports. Nelly ne ſçavoit que penſer de ces additions; en vain lui rappelloit-elle ſon rôle; il n'écoutoit que l'amour qui l'enflammoit; Adelſon & les ſpectateurs attribuoient au talent du jeune-homme ce qui partoit de l'excès de ſa paſſion; enfin il joua avec tant de chaleur & de vérité, qu'il ſe bleſſa dangereuſement dans la ſcène, où Roméo ſe donne la mort; on l'emporta au bruit des acclamations, baigné dans ſon ſang; ſon ami vole à ſon ſecours. Eh! s'écrioit Salvini,

vini, laiſſez-moi mourir, puiſqu'elle m'eſt enlevée, puiſque je ne puis la poſſéder. Adelſon imaginant que le bleſſé étoit dans le délire, & qu'il avoit la tête encore pleine de ſon rôle, tâchoit de diſſiper ce qu'il appelloit une illuſion, & ce qui n'étoit qu'un ſentiment trop réel & trop approfondi.

La bleſſure de Salvini étoit guérie ; celle de ſon cœur devenoit tous les jours plus incurable. De quelle ivreſſe délicieuſe étois-je pénétré, diſoit-il à ſon domeſtique, lorſqu'il m'a été permis de lire dans les yeux de l'adorable Nelly, d'y fixer mon ame entière! avec quels tranſports, quelle flamme, Roméo lui parloit de ſa tendreſſe! qu'elle me raviſſoit, quand elle m'aſſuroit d'une ardeur mutuelle! Ah! Géronio, je n'entendois point Juliette : c'étoit Nelly elle-même; je lui ai fait répéter vingt fois que j'étois aimé; j'ai penſé mourir à ſes pieds de l'excès du plaiſir que j'y goûtois; malheureux ! & c'étoit ainſi que je trompois ma paſſion ! qu'elle eſt belle, lorſque ſa bouche prononce le mot d'amour!

Adelſon, tu ſeras le plus heureux des mortels!.. Mon rôle ne m'avoit que trop égaré; j'étois Roméo brûlant de tous les feux, impatient de s'arracher la vie...Hélas! pourquoi traîner encore une exiſtence qui m'eſt trop odieuſe? pourquoi ne pas terminer par un ſeul coup un enchaînement de tant de chagrins, de douleurs, d'inutiles repentirs? puis-je me diſſimuler que j'offenſe mon ami, quoique j'aie tenu juſqu'ici ce ſecret renfermé? il n'eſt ſçu, Géronio, que du ciel & de toi! mais, moi! ignoré-je que j'aime, que je me nourris de cette fatale tendreſſe, que je ſuis coupable? Il ne m'échappe point de ſoupir qui ne ſoit un crime! & je n'ai pas le pouvoir de me ſouſtraire au deſtin effrayant qui m'emporte! Géronio . . . je me ſens capable de tous les excès.

L'adroit Sicilien recueille ces derniers mots; il juge du degré d'égarement où il lui ſera facile d'amener le malheureux Salvini; il cherche à l'enflammer encore. Tout-à-coup le peintre s'écrie: je vais trouver

mylord, me jetter à ses pieds, lui tout déclarer. — O ciel! monsieur, qu'allez-vous faire? attendez... — Non, je n'attends plus rien... je n'espère plus rien que la mort. Qu'Adelson se venge & me la donne; qu'il déchire ce cœur entraîné au crime, malgré ses combats, tous ses efforts... c'est trop balancer.

Géronio appelloit vainement son maître; il étoit prêt de parler au lord, lorsqu'Adelson lui apprend que dans cinq jours mylord Bermond arrive, & qu'on célébrera son mariage.

Cette nouvelle a foudroyé le peintre; il revient avec précipitation, tombe sur un siége: — Géronio, je suis perdu! dans cinq jours... Nelly épouse mylord! Dans cinq jours, répond le scélérat! le terme est bien court! Il regarde attentivement Salvini; il continue: quel parti prendrez-vous? — Quel parti?.. celui de me percer le cœur... je ne sçaurois assez-tôt m'anéantir... non, je ne serai pas témoin du bonheur d'Adelson; je ne le serai pas; je ne puis l'être... &

c'eſt au moment où le repentir me conduiſoit à ſes genoux... Ah! lord cruel, quels ſont tes bienfaits?.. Géronio, tu es mon ami, mon ſeul ami... c'eſt de toi ſeul que j'attends du ſecours: conſeille-moi, guide-moi, diſpoſe de moi à ton gré; je me remets entiérement entre tes mains. — Vous ſentez-vous le courage de vivre pour être heureux? Le perfide domeſtique prononce ces paroles d'un air réfléchi. — Tu ſçaurois quelque moyen... Géronio?..— Vous voudriez mettre obſtacle à ce mariage? — Y mettre obſtacle! ah! l'empêcher... pour jamais, en détruire juſqu'à l'idée... parle, parle, te ſeroit-il poſſible? — Livrez-vous à l'eſpérance, monſieur; vous ſçaurez, quand il ſera temps, les reſſorts que j'emploie. — Ces nœuds cruels ne ſe formeront donc pas!.. mais, en cédant à tes projets, j'offenſerai l'amitié... — Eh? qu'entendez-vous, je vous prie, par amitié? Adelſon, monſieur, ne vous rend-il pas le plus infortuné des hommes? Il vous a fait connaître Nelly: ne devoit-il point prévoir que vous en de-

viendriez amoureux, puiſque lui-même il n'a pu réſiſter à ſes charmes ? mais il ſe plaît à vous déchirer le cœur, n'en doutez-pas, n'en doutez-pas : il jouit de votre trouble; l'image de votre peine augmente ſon bonheur; oui, il ſeroit moins heureux, s'il ne vous voyoit pas ſouffrir : avez-vous pu imaginer que votre amour lui échappât ? Je le ſurprends fort ſouvent qui vous regarde, & parle enſuite bas à Nelly; ſoyez perſuadé que vous êtes l'objet de ces confidences, & que loin de plaindre votre ſituation, il en rit avec ſa maitreſſe...

Il en rit, interrompt le peintre en courant au domeſtique!.. Que veux-tu malheureux ? verſer dans mon ame des poiſons... que je rejette. Non, je ne me plongerai point dans le crime, dans l'oubli de mes devoirs, dans l'ingratitude la plus abominable... qu'Adelſon épouſe Nelly, qu'il ſoit heureux, & que je meure... cruel! c'eſt la mort qu'il me faut; c'eſt la mort que je te demande, le fer, le poiſon, ce qui m'ôtera plutôt la vie; dépêche toi; voilà le

ſervice que j'exige de ta fidélité; je n'en veux point d'autre. Et penſez-vous, reprend Géronio, que votre mort touchera beaucoup Adelſon? C'en eſt aſſez, s'écrie Salvini, en laiſſant échapper un torrent de larmes; miſérable! tu te joues de ma faibleſſe! ne me tiens plus de ſemblables diſcours, ou je vais tout révéler à mon ami. Sors de ma préſence.

Géronio ſe retire, en levant les yeux au ciel, & comme attendri ſur l'état de ſon maître. Salvini le rappelle: — Il eſt donc vrai que mylord Bermond arrive? — Oh! il n'y a pas à en douter; une joie univerſelle eſt répandue dans le château. — Une joie univerſelle! tout le monde eſt content, quand je ſuis dans un abîme de douleur! — Eh! monſieur, il ne tiendroit qu'à vous de vous en retirer, & vous voulez abſolument être la victime de l'infortune?.. Allez rapporter à mylord que je vous ſuis trop attaché, que vos intérêts me ſont auſſi chers que les miens propres; dites-lui bien... que je donnerois ma vie pour vous.... il eſt juſte que j'en ſois puni.

Et l'artificieux Géronio, en prononçant ces paroles, feignoit de verser des pleurs. Salvini, la tête penchée sur les mains, étoit enfoncé dans une rêverie profonde; il sort de cette léthargie, & tout à coup: — Décide de mon sort; que faut-il que je fasse? — Je vous l'ai déjà dit, monsieur: Que vous cédiez à mes conseils; ils ne tendent qu'à votre bonheur; écoutez-moi: vous avez jusqu'à minuit à réfléchir, si vous voulez finir vos jours dans le désespoir, ou reculer, empêcher ce mariage, & peut-être... — Achève. — Que sçait-on... vous-même... — Parle, explique-toi... — Je suis forcé de me taire; je vous le répète: interrogez-vous bien sur l'état de votre cœur; déterminez-vous, & choisissez promptement, ou d'une mort que vous ne sçauriez trop hâter, ou ... de l'espérance la plus flatteuse. — Que veux-tu dire? de l'espérance... parle donc ... Géronio, mon unique ami! — Il est inutile, monsieur, de me faire des questions; je ne sçaurois céder à votre curiosité; tout ce qu'il m'est permis de vous

confier, c'eſt qu'à minuit vous ſerez libre de mettre obſtacle au bonheur d'Adelſon... que le vôtre... ſouffrez que je vous quitte; vous me reverrez à l'heure convenue.

Le peintre fait de nouvelles inſtances; Géronio perſiſte avec fermeté dans ſa diſcrétion, & laiſſe ſon maître abſorbé dans une foule d'idées contraires. Il eſt des moments rapides où les illuſions les plus ſéduiſantes lui prodiguent tous leurs preſtiges; d'autres inſtants apportent dans ſon cœur l'irréſolution, le remords.

L'heure arrêtée eſt venue; Salvini revoit Géronio. — Eh bien! vos réflexions ſont-elles faites? — De quoi me parles-tu? je ne ſçais ce que je veux, à quel ſentiment obéir, ce que je ſuis... mon ame eſt battue d'une tempête... mais... ne m'as-tu pas dit... que je pourrois eſpérer?.. — Venez, monſieur, ſuivez-moi; tout eſt dans un profond ſommeil.

Salvini égaré, hors de lui-même, tous les ſens ſoulevés, s'abandonne à la conduite de ſon domeſtique. Les ténèbres étoient

épaiſſes ; ils traverſent les cours du château, & ſe rendent ſous les murs du parc. L'infortuné jeune-homme étoit traîné, en quelque ſorte, par le perfide Géronio, ſans ſçavoir le but de cette démarche, & prêt à ſuccomber ſous les divers aſſauts qui l'agitoient.

Un homme enveloppé d'un manteau, s'adreſſe à l'Italien : — Aſſeyez-vous, monſieur, à mes côtés.

Géronio, qui vous eſt extrêmement attaché, m'a rapporté, monſieur, que vous étiez épris d'une violente paſſion pour la fille de madame Rivers ; ſur tous les détails que m'a confiés cet honnête domeſtique, j'ai conçu pour vous un ſentiment qui me fait prendre un vif intérêt à vos peines. J'ai donc réſolu de vous obliger, d'empêcher ce mariage, & ... ne convenez-vous point que Nelly vous eſt chère ? — Oh ! plus que je ne ſçaurois l'exprimer ! voilà ce qui me rend en horreur à moi-même ! je n'ai plus de raiſon ! je ne ſens... je ne brûle que du plus violent amour ! je

ne sçaurois cependant me cacher que je cours au crime; j'offense mon bienfaiteur, mon ami. — Adelson votre ami! vous n'avez pas d'ennemi plus cruel. — Que dites-vous? — Sans lui ... Nelly vous aimeroit... vous l'épouseriez. — Nelly m'aimeroit! je serois son époux... comment! . . je ne puis résister . . . je ne puis résister . . . ah! laissez-moi... laissez-moi. Oui, poursuit l'inconnu, je pourrois l'amener à vous donner la main; j'ai des droits auprès d'elle & de sa mère; quand vous me connaîtrez, vous verrez que je suis en état de vous tenir ma parole. — Arrêtez...vous portez à mon cœur les coups les plus inattendus, les plus terribles... Nelly, seroit à moi, sans Adelson!.. son amant, son mari! . . il n'est pas possible! . . ô Dieu! un moment; que je respire; je ne soutiens pas cette image ... Cruels, retirez-vous, je suis encore vertueux.

L'Italien tombe à terre au pied d'un arbre; il est en proie aux orages de différentes passions: — Posséder Nelly! c'est tout ce qu'il peut dire, ce qui l'accable. Son ame,

sous tant de combats, est prête à s'exhaler. Le perfide Géronio est à ses côtés : — Monsieur, il faut vous décider ; le temps presse ; consentez à ce qu'on va exiger de vous, & vous êtes au comble de vos vœux. Eh bien... eh bien, répond Salvini d'une voix embarrassée, je promets... je ferai... je ne puis trahir l'amitié, l'honneur... Adieu, monsieur, dit l'inconnu ; vous refusez de m'entendre ? Nelly a bientôt perdu ses charmes à vos yeux ; elle étoit votre femme ; elle va être celle d'Adelson. — Barbare... monsieur, qui êtes-vous ? Nelly vous est donc soumise ! — Je n'ai pas besoin de me découvrir, puisque mes services vous sont inutiles ; vous auriez sçu mon nom, si vous les eussiez acceptés. C'est trop demeurer ici : je me retire ; n'espérez pas me rappeller.

L'inconnu est déjà à quelque distance du malheureux Salvini qui étoit terrassé sous la violence de sa situation : — Géronio ... Géronio ... courez à lui ; qu'il revienne ; que je lui parle... (Le Sicilien a ramené le séducteur.) Je suis déterminé,

monſieur, à tout faire, tout... mais gardez-vous de me propoſer... ſongez... percez mon cœur, s'il faut qu'Adelſon... — Ne craignez rien pour ſes jours : ils ſont en sûreté : on n'en veut point à ſa vie ; on ne veut que l'empêcher d'être l'époux de Nelly, & vous favoriſer dans votre amour. Voici de quoi il s'agit : écoutez-moi bien, & peſez tout ce que je vais vous dire ; votre deſtinée eſt dans vos mains ; vous avez deux jours pour remplir mon projet ; paſſé ce terme, votre malheur eſt irréparable.

Il faut que dans la ſoirée de demain ou d'après demain, vous engagiez Adelſon à venir ſe promener ſous ces murs ; vous le retiendrez juſqu'au moment que je paraîtrai avec quelques amis ; nous nous ſaiſirons de lui, ſans lui faire aucun mal, & nous l'entraînerons à une barque que nous aurons préparée, & qui le tranſportera hors de notre Iſle. Il eſt inutile de vous faire part des moyens que j'employerai; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que nous lui rendrons la liberté, lorſque vous ſerez maître de Nelly,

c'eſt-à-dire, lorſque vous l'aurez épouſée. Je vous répète qu'elle ſera forcée de m'obéir, & que vous apprendrez qui je ſuis, quand vous aurez ſatisfait à ma demande.

Le peintre veut répondre; ſon cœur eſt ſoulevé, déchiré. Je vous ai tout dit, pourſuit l'inconnu; adieu; moins vous différerez, & plutôt vous ſerez heureux.

Salvini demeure immobile; il a perdu la voix; il reſſemble à un homme qui verroit un rocher penchant ſur ſa tête, & prêt à l'écraſer; il reſte près d'une heure dans cet accablement, & ſe tournant vers le traître Géronio, il s'écrie d'un ton douloureux: j'épouſerois Nelly!.. je trahirois Adelſon! ah Dieu!

Géronio le traîne mourant à ſa chambre; c'en eſt fait, le ſommeil a fui pour jamais des paupières de cet infortuné. Le retour de la lumière ne ſert qu'à aigrir ſon déſeſpoir. Les heures s'écoulent; la nuit approche; il n'a encore rien déterminé; il ne peut s'arrêter à l'affreuſe réſolution qui cauſera tant de chagrin à ſon bienfaiteur, & peut-

être ſa perte. Cependant mylord Bermond va arriver ; Salvini ne peut ſe réſoudre ; à peine a-t-il la force de marcher.

Un bruit géneral s'élève dans le château, & annonce la préſence de l'oncle d'Adelſon ; le lord vient chercher lui-même l'Italien dans ſon appartement pour le préſenter à ſon parent. Quels objets pour les yeux de Salvini ! mylord Bermond prodiguant à ſon neveu les careſſes d'un père, madame Rivers ne pouvant contenir ſa joie, & Nelly plus belle qu'elle n'avoit encore été ; on liſoit dans les regards des deux amants, l'ivreſſe de leur bonheur prochain. Mylord Bermond donne ſes ordres, afin que le lendemain même le mariage ſoit célébré. Quel coup de foudre pour le cœur d'un homme dévoré de la plus forte paſſion ! Il court à Géronio, en découvrant avec fureur ſon eſtomach : — Tiens, voilà mon cœur, perce-le de mille coups ; hâte-toi de m'arracher la vie, de m'épargner un crime. Je ſens... je ſens que je ne puis réſiſter à mon aſcendant : il me ſubjugue... tu penſes que, ce ſoir, on

nous attend ſous les murailles du parc?—J'ai reçu des nouvelles; quoique l'on ſoit irrité contre vous, on veut bien avoir encore cette complaiſance; demain, monſieur, l'occaſion eſt perdue pour toujours. — Quelle heure eſt-il? — Environ cinq heures & demi. — Dans deux heures, j'aurai perdu le fruit de vingt-ſix années! je ſerai le plus cruel des hommes, un monſtre d'ingratitude!.. & il ne ſera plus temps de retourner ſur mes pas!

Salvini s'arrêtoit, tomboit ſur une chaiſe, plongé dans le déſeſpoir, ſe relevoit avec impétuoſité, tournoit les yeux au ciel, les rabaiſſoit enſuite vers la terre, murmuroit des paroles: les plus fortes convulſions paraiſſoient l'agiter.

Le Sicilien ne profère que ce peu de mots: monſieur, le temps preſſe. Allons, répond le peintre après un long ſilence, & en pouſſant un profond gémiſſement: tout eſt décidé.

Il vole près du lord qu'il trouve avec ſon oncle, madame Rivers, & miſs Nelly,

dont la ſatisfaction & la tendreſſe éclatoient; cette image enflamme de fureur l'Italien, & le deſir de ſe venger lui inſpire l'adreſſe d'arracher Adelſon à la ſociété, & de l'entraîner à la promenade. D'une voix tombante, il le ſollicite de ſortir de l'enceinte du parc. Ils ont gagné la campagne ; ils ont atteint l'endroit où l'on va attaquer Adelſon, s'en ſaiſir, à l'inſtant même qu'il ouvroit ſes bras à un homme comblé de ſes bienfaits. Salvini, lui dit-il avec bonté, aſſurément je me regarde comme le plus fortuné des mortels ; c'eſt demain qu'un ange de beauté & d'innocence eſt dans mon ſein ; mon oncle eſt pour moi le père le plus tendre ; madame Rivers me témoigne tous les ſentiments d'une mère ; cependant je ne jouis pas d'une félicité parfaite !.. c'eſt vous, cruel ami, qui m'empêchez de la goûter ! Le trouble du peintre augmente : — Comment, mylord ! ma préſence empoiſonneroit vos plaiſirs ? — Elle ne pourroit que les augmenter; vous devez en être perſuadé : mais ce dégoût du monde & de la vie, où vous

aimez à vous plonger, me cause un violent chagrin. Enseignez moi le remède qu'on y peut apporter. — Le remède, mylord... le remède est la fin la plus prompte d'une existence que j'abhorre, je vous l'ai dit. — Mon cher Salvini, au nom de l'amitié, abandonnez-vous à mes soins; confiez-moi vos peines... vous pleurez! vous paraissez hors de vous-même! rappellez-vous notre amitié; encore une fois: est-ce le sort de votre mère qui vous inquiète? elle sera heureuse; vous le serez; je partagerai ma fortune avec vous deux... — Arrêtez, mylord... arrêtez. — D'ailleurs ne vous ai-je pas prévenu que Nelly ignoreroit les faibles services que j'aurois la satisfaction de vous rendre?.. vous ne revenez point de votre égarement!.. — Ah! mylord! — Embrassez votre ami, soulagez-vous dans son sein du fardeau qui vous pèse... & toujours vous refuser à mes épanchements! — Fuyez, mylord... laissez... je suis un misérable, indigne de tant de bienfaits. — Qu'entends-je? que voulez-vous dire? — Ne voyez-vous

pas que je n'ai plus de raison... que je me meurs ... je succombe sous le mal qui m'accable.

Salvini entend sonner les trois quarts de huit heures, & c'étoit à neuf que devoit s'exécuter le fatal projet; le désordre de ses sens augmente; il ne prononce plus que des paroles entrecoupées; il est dans le délire; il finit par s'écrier : Mylord, mon cher bienfaiteur, je ne sçais... les forces me manquent... retournons... retournons vîte au château.

Adelson, étonné, interdit, lui prête son bras pour s'appuyer. Salvini arrivé à son appartement, presse le lord de se retirer, en l'assuraut que sa santé étoit meilleure, & que le repos achèveroit de le rétablir.

A peine il est seul, que ces mots s'échappent avec un cri du fond de son cœur : tu triomphes, Adelson? c'est à moi d'être en proie à tous les tourments : il en coûte donc bien d'être criminel!.. je ne le serai point; je ne le serai jamais; sois heureux avec Nelly... avec Nelly! pensée horrible! que devenir?

Géronio accourt : On s'impatiente ; monſieur, de vous attendre ; on voudroit ſçavoir pourquoi vous ne vous êtes pas rendu avec Adelſon, à l'heure marquée. — Pourquoi, Géronio ?.. Allons, conduis-moi.

Salvini balbutioit ces paroles d'un air égaré ; le Sicilien l'emmène, ou plutôt l'entraîne ſur ſes pas. Tout étoit livré au ſommeil ; les ténèbres de la nuit redoubloient encore aux yeux de l'Italien ; on ne l'a pas plutôt apperçu qu'on lui crie : qu'avez-vous fait de mylord ? où eſt-il ? il y a plus de trois heures que je ſuis ici. — Mylord... Adelſon... il eſt venu... — Expliquez-vous. — J'ai eu la force de l'amener en ces lieux... que vous dirai-je ? — Et vous n'avez pu le retenir juſqu'à mon arrivée ? — Je n'ai point été le maître... j'ai voulu... je n'ai pu trahir la confiance... c'eſt moi qui l'ai preſſé de s'en retourner ; c'eſt moi qu'il faut punir, qui ſuis le plus malheureux des hommes ! Ajoûtez le plus lâche, reprend l'inconnu tranſporté de fureur. — Craignez ... gardez-vous d'irriter un cœur qui n'eſt déjà que trop en-

flammé! — Sans la pitié... — La pitié!.. la pitié d'un traître! — Tu m'oses insulter! l'épée à la main. — Ah! je vole au-devant de tes coups... déchire mon sein, hâte-toi d'y porter la mort!

Ils tombent l'un sur l'autre comme deux forcenés. Géronio s'efforçoit en vain de les séparer, Salvini ne cherchoit qu'à mourir. C'est l'inconnu cependant qui succombe.

L'Italien poursuivi par cette agitation qui accompagne le meurtre, incertain si son adversaire a perdu la vie, est empressé de se retirer; il ne retrouve point son domestique; il passe la nuit tourmenté par l'image de ses malheurs: la mort d'un homme, le mariage d'Adelson & de Nelly qui se prépare sous ses yeux, que de traits qui l'assassinent!

Le jour paraît; une rumeur soudaine se fait entendre; des paysans ont trouvé un cadavre dans la campagne; ils l'apportent au château: le peintre frappé de terreur reconnaît sa victime. Mais quelle surprise pour Adelson, pour Nelly & sa mère, lors-

qu'ils démêlent dans les traits du mort ceux d'un perſécuteur implacable! Struley, s'écrie madame Rivers! il revenoit ſans doute pour tramer contre nous de nouveaux complots.

On auroit bien voulu pénétrer les raiſons de cette cataſtrophe; Salvini garda un profond ſilence. La fuite de Géronio qui ne ſe remontra plus, fit croire que ce domeſtique pouvoit être complice de ce meurtre. Madame Rivers ainſi que ſa fille ne purent s'empêcher de plaindre la deſtinée de leur parent.

Quel nouveau ſujet de réflexions pour le peintre, quand il eſt inſtruit que c'étoit Struley qui s'intéreſſoit en ſa faveur! Il ne peut bannir de ſon eſprit l'image ſi ſéduiſante que cet homme altéré de vengeance avoit eu l'adreſſe de lui préſenter. Il y a des moments où il embraſſe cette chimère inſenſée, où, d'après le menſonge de Struley, il s'imagine que ſans Adelſon, il auroit pu plaire à Nelly & l'épouſer. Cette erreur groſſière de l'Italien ne paraîtra point naturelle: mais

un cœur plein de sa passion n'est frappé que de ce qui la flatte, & l'amour sur-tout est la plus facile à s'abuser. Les amants ressemblent assez aux ambitieux : ils n'envisagent que le bout de la carrière, & ne voient point tous les pas qui leur restent à faire pour y arriver.

On s'occupoit des préparatifs de la cérémonie qui devoit sceller le bonheur d'Adelson ; son oncle étoit le premier à demander qu'on hâtat cette union si desirée ; on approchoit du terme ; quelle attente pour le malheureux Salvini !

Mylord Bermond reçoit une lettre : c'étoit mylord-duc *** qui lui écrivoit, & qui le prioit de venir le trouver à sa terre, distante environ de vingt-cinq mille de celle d'Adelson ; il lui demandoit comme une grace de suspendre le mariage de son neveu jusqu'à leur entrevûe. Mylord-duc remplissoit la place de premier ministre, & ses vertus personnelles faisoient aimer sa grandeur. Mylord Bermond ne pouvoit se refuser à ses desirs. Que Salvini, dans le fond du cœur, rend de graces au ciel de cet évé-

nement inattendu! c'eſt un mourant qui revient à la vie. Pour Adelſon & ſon amante, ils ſont dans l'accablement. Mylord Bermond conſole ſon neveu, lui promet de précipiter ſon retour, l'embraſſe avec tendreſſe, & monte à cheval, ſuivi de deux domeſtiques.

Madame Rivers & ſa fille partageoient avec le lord le chagrin que lui cauſoit ce retardement; il n'eſt point de courts délais pour des cœurs vivement épris.

Adelſon reçoit des nouvelles de ſon oncle, qui le preſſe auſſi-tôt ſon billet reçu, de ſe rendre à la terre de mylord-duc; il n'entroit d'ailleurs dans aucune explication, ne diſoit pas un ſeul mot ſur Nelly, ni ſur le mariage projetté. Nouvelles allarmes de la part de madame Rivers, & de ſa fille. Eh bien! s'écrie la dernière, Adelſon, en croirez-vous mes preſſentiments? — Je ne vois rien, ma chère, qui doive nous allarmer. Mon oncle eſt ami de mylord-duc; ils auront eu quelque converſation au ſujet de mon avancement. — Je crains tout, mylord: vous me quittez, vous partez.

—Je reviens à vos genoux; vous douteriez...
—Je n'ai aucun doute, mylord, mais je passerai des moments, des heures, des jours sans vous voir! — Ne craignez point, ma divine amie: mon absence ne sera pas longue. — Adelson, vous n'aimez donc pas?

Le lord veut avoir un entretien secret avec le peintre. Fermez la porte, lui dit Adelson, & soyons seuls: — Salvini, je puis déposer mes peines dans votre sein: qu'il a fallu me contraindre aux yeux de ma chère Nelly! je me suis prévalu d'une fermeté que je suis bien éloigné d'avoir; la faiblesse, la crainte seroient-elles le partage de l'amour? C'est donc aux regards de l'amitié que je montre mon ame entière. Je me sépare de tout ce que j'aime; le silence de mon oncle à son égard est affreux! Je ne sçais... mais je pars le cœur serré d'une tristesse mortelle, & accablé des plus noirs pressentiments. Que me veut mylord Bermond? pourquoi ne me parle-t-il pas de Nelly, de notre mariage?.. Salvini, je remets ce dépôt sacré dans vos mains; c'est mon cœur même que

Je vous confie... Vous pâlissez ! vous paraissez interdit!.. apprenez-moi donc d'où naît en vous ce trouble qui augmente tous les jours. Encore à notre dernière promenade, vous souvient-il de cette espèce d'égarement dont vous avez été frappé ? — Mylord, que j'abandonne l'Angleterre ; que je retourne en Italie ... épargnez-moi... — Eh quoi ! toujours le dessein de vous séparer d'un ami ! — D'un ami ! ah ! mylord. . . Adelson ! — Vous ne m'aimeriez plus ? — Mon cœur est à vous plus que jamais, & c'est cette reconnaissance, cette amitié . . . souffrez que je m'éloigne, que je parte, que je fuye... — Salvini, je vous l'ai dit, si vous persistez absolument dans cette résolution, attendez que mon mariage... — Votre mariage ! — Selon les apparences, je ne resterai chez mylord-duc que le temps de sçavoir ce que me veut mon oncle, & nous accourons sceller cette union où ma vie même est attachée. Vous demeurerez avec madame Rivers & sa fille, vous les consolerez . . . (Nelly entre) Ma divine amie,

unissez-vous à moi pour engager Salvini à différer son départ, du moins jusqu'à mon retour. Le peintre a jetté un regard sur Nelly, & il n'a plus la force de demander ni même de souhaiter son éloignement.

Adelson va se séparer de Nelly; sa douleur se réveille; ses larmes recommencent à couler: — Adelson, nous ne nous reverrons plus! c'est pour la dernière fois que je vous parle... Non, je ne puis repousser un secret effroi qui m'accable. Le lord combat encore ces craintes qu'il traite d'allarmes chimériques, & quitte enfin madame Rivers & sa fille, en les recommandant à Salvini.

De retour dans sa chambre, le peintre se rend compte de tout ce qu'il a éprouvé; il s'applaudissoit d'abord de sa vertu; il avoit renouvellé ses instances auprès du lord pour s'arracher d'un séjour si funeste; il avoit voulu fuir Nelly. S'examinoit-il avec moins de complaisance, il s'accusoit de faiblesse, il se retrouvoit coupable. Pouvoit-il se dissimuler le peu de chaleur qu'il avoit mis dans ses efforts & dans ses sollicitations?

Que n'avoit-il eu la fermeté d'avouer à son ami le motif qui exigeoit son départ ! il s'éclairoit enfin sur cette joie cachée qu'il ressentoit à la vue des inconvénients qui retardoient le mariage d'Adelson.

Les lueurs qui pouvoient conduire l'Italien au repentir, n'ont pas tardé à se dissiper : il est sorti de sa mélancolie ; il recherche la société de madame Rivers & de sa fille ; il est empressé d'aborder Nelly, lorsqu'elle se trouve seule ; il lui échappe des soupirs ; il s'abandonne au plaisir de la regarder & de l'entendre. Quelle douce volupté pour son cœur, quand il voit couler ses larmes ! la tristesse ajoûte à l'empire de la beauté, & les pleurs lui prêtent un nouvel éclat. L'Italien présente au nom du lord les charmes d'un amour heureux ; il animoit de tous ses transports des entretiens qu'il auroit dû éviter : mais il n'étoit plus temps qu'il luttât contre sa destinée : elle l'emportoit ; les premiers pas étoient tracés ; il alloit d'imprudence en imprudence, d'erreur en erreur, se jetter dans

le précipice : il ne trembloit plus à ſon approche. C'eſt dans leur naiſſance qu'on détruit les paſſions : ont-elles fait quelques progrès, la vertu, la raiſon deviennent inutiles. Salvini ne s'écarte point de Nelly ; le malheureux jeune-homme ſe familiariſoit avec cet amour qui devoit cauſer ſa perte.

Adelſon fait tenir cette lettre à madame Rivers.

« Ma chère & honorée mère.

« Ce nom, madame, vous eſt bien dû, » & je brûle de le conſacrer par les ſenti- » ments du fils le plus tendre. Je vous euſſe » écrit dès mon arrivée, ſi je n'avois voulu » vous donner, à vous & à ma chère Nelly, » des nouvelles ſatisfaiſantes ; & je n'en » avois que de cruelles à vous communi- » quer. Ne vous allarmez pas de ce début : » l'orage eſt diſſipé ; il ne m'en reſte que » la frayeur, & graces à Dieu, je n'enviſage » que le plus heureux avenir. Vous n'igno- » rez point que mylord-duc aime beaucoup » mon oncle ; il l'avoit engagé de venir chez » lui, pour lui faire une propoſition... l'idée

» ſeule m'eſt inſupportable ! il lui offroit
» pour moi une de ſes niéces en mariage ».

Il l'épouſera, s'écrie Nelly ! Cette infortunée perd connaiſſance ; Salvini vole à ſon ſecours. Tandis que madame Rivers appelle les domeſtiques, Nelly reprend un peu l'uſage des ſens ; elle s'apperçoit que Salvini l'a ſerrée dans ſes bras, contre ſon cœur, qu'il a même approché une joue brûlante de la ſienne ; elle croit s'être trompée : cependant elle repouſſe doucement le peintre, en le remerciant de ſon zèle ; la mère entre, elle cherche à calmer la douleur de ſa fille, & achève la lecture de la lettre.

« Mylord Bermond (continuoit Adelſon)
» auroit eû peut-être la faibleſſe de céder ;
» ſon ami s'eſt joint à lui pour me tenter
» par la perſpective d'un état brillant. Vous
» vous attendez bien à ma réſiſtance, &
» je ne prétends pas m'en faire un mérite.
» Quels ſacrifices ſeroient dignes de votre
» charmante fille ? »

Il prodiguoit dans cet écrit de nouvelles

aſſurances d'un amour éternel pour Nelly : il prenoit le ciel à témoin qu'il n'auroit pas d'autre épouſe ; il ajoûtoit encore qu'il partoit à l'inſtant, & qu'elles devoient être perſuadées de ſon impatience à conclure un mariage, qu'il regardoit comme l'époque de ſa félicité ; il parloit auſſi du plaiſir qu'il auroit de revoir ſon ami.

Nelly ne revient pas du coup que lui ont porté les premières lignes de cette lettre. Adelſon va paraître, elle touche à l'autel, & ſon cœur eſt abſorbé dans la crainte & dans la douleur.

Pour l'Italien, le voilà, ſi l'on peut le dire, retombé dans un abîme, du faîte de l'eſpérance. Il ne voit plus que ce moment terrible où le lord eſt l'époux de tout ce qu'il adore ; il s'étoit livré à des ſonges careſſants : un reveil plein d'horreur les a fait tous évanouir. Il va donc, ſe diſoit-il, être l'heureux poſſeſſeur de tant de charmes ! quelle étoit belle dans cette ſituation où ſa ſenſibilité éclatoit ! quels parfums enchanteurs j'ai reſpirés dans ſon haleine ! n'auroit-

elle pas surpris un sentiment auquel je ne puis plus résister ? non, mon amour, mon idolâtrie ne lui sont point échappés; & je contribuerai à augmenter les plaisirs d'un rival! Nelly, Nelly brûle pour un autre... lui, mon ami!.. il est mon bourreau; c'est lui qui m'a ravi repos, raison, vertu. Ah! que ne m'arrachoit-il la vie, au lieu de m'entraîner dans cette fatale contrée!.. Femme divine, pourquoi t'ai-je vûe ? Règne donc sur mon ame en tyran, qui m'est trop cher; détermine tous mes transports, toutes mes fureurs; plus d'amitié, plus de reconnaissance : oublions tout, immolons tout, & ne voyons que mon amour! Je veux mourir aux pieds de Nelly; que mes derniers regards s'attachent sur les siens... Quel est mon projet ? Adelson! Adelson, pourquoi m'avez-vous laissé en ces lieux, à moi-même, à ce vautour qui me déchire ? Je ne me connais plus, je ne sçais que résoudre, que faire... tout m'abandonne... il ne m'est plus possible de soutenir ces combats.

Le lord ne paraissoit point. Nelly s'écarte de sa mère, pour aller pleurer en liberté dans l'endroit le plus retiré du parc. C'est là qu'elle se livre à sa douleur comme à son amour ; elle goûte une sorte de satisfaction à se remplir de son chagrin. Les peines, celles du cœur surtout, auroient-elles quelque douceur pour les ames sensibles ? & y auroit-il du plaisir à s'enivrer de ses larmes ? C'est dans cette situation que Salvini surprend la jeune personne. Jamais elle ne s'étoit montrée plus aimable, plus séduisante : on diroit que la campagne est le séjour propre à la beauté ; elle y paraît se rapprocher davantage de la nature ; tout ce qui l'environne tient plus à ses charmes. Les beaux yeux de Nelly, couverts de pleurs, étoient un spectacle bien dangereux pour Salvini : il l'aborde en tremblant ; il sent un frisson rapide courir de veines en veines ; ses yeux sont couverts d'un nuage qui s'épaissit ; ses genoux chancellent ; sa voix ne sçauroit s'ouvrir un passage ; ces mots enfin lui échappent : miss, pourquoi cette mélancolie ? ce

poiſon du cœur n'eſt pas fait pour vous. — Ah! Salvini, la ſenſibilité entraîne toujours la triſteſſe, & cet état ne doit point vous être étranger; je ne vois point Adelſon! — Vous le verrez ... vous le verrez... c'eſt à moi de reſſentir toute la violence du chagrin, de hair, de déteſter la vie. — Salvini, vous n'aimez point... — Je n'aime point !.. ſi vous ſçaviez lire dans le cœur, vous ſaiſiriez... je ſuis le plus à plaindre des hommes. — L'amitié... — L'amitié, miſs... n'eſt point l'amour ! — Aimeriez-vous?.. — Oui, j'aime, j'aime avec fureur, j'aime à l'idolâtrie; je brûle... je meurs; tout mon ſang eſt une flamme qui me dévore... — Et quel eſt l'objet de cette paſſion inſurmontable?

Salvini fixe ſur Nelly un regard, où peut-être elle crut appercevoir ce qu'il ne pouvoit plus cacher : elle a une ſorte d'effroi, & veut ſe lever; il ſe précipite à ſes pieds, la force de ſe raſſëoir : — Vous m'entendrez; c'eſt ici que j'expirerai. Ah! il y a trop long-temps que je combats ... il faut

céder, il faut éclater; oui, je meurs d'amour pour la femme la plus adorable, la plus charmante, & qui eſt deſtinée... — Qu'entends-je, Salvini, eſt-il vrai ? .. — Je ſçais que je manque à tout, à l'amitié, à la probité, à l'honneur ; je ſçais qu'Adelſon eſt mon bienfaiteur, mon ami, qu'il va vous épouſer, qu'il vous aime, que vous l'aimez; je le vois, je n'en puis plus douter: mais il m'eſt impoſſible de renfermer une paſſion qui maîtriſe tous mes ſens; elle m'entraîne à vous redire ici, à vos genoux, que je vous adore, que vous n'êtes pas ſortie de mon cœur, depuis l'inſtant fatal qui vous a préſentée à mes regards, que vous êtes ma divinité ſuprême, que cet amour furieux ne s'éteindra qu'avec moi; non, il n'y a que le tombeau qui puiſſe triompher de ce malheureux penchant. — Salvini... ô ciel! vous me voyez interdite! Eſt ce vous qui parlez? vous, comblé des bienfaits d'un homme qui a fait plus encore en votre faveur! il vous a prodigué ſon eſtime, ſa tendreſſe, ſa confiance, & c'eſt lui que vous

offenſez ſi indignement ! quel eſt donc votre eſpoir ? — Que vous m'enfonciez un poignard dans le ſein, que vous déchiriez ma bleſſure ! & penſez - vous que je ne voye pas, que je ne ſente pas tout l'excès de mon crime ? Il n'y a plus de retour, de repentir pour moi ; je ſuis tout à ma paſſion ; mylord n'eſt plus mon ami ; non, il n'eſt plus mon ami ; tout m'eſt odieux. Ce n'eſt pas à vous à me faire connaître mes torts, mon forfait, ma monſtrueuſe ingratitude ; je ſçais ... que vous en aimez un autre, qu'il ſera heureux, qu'il le doit être ... mais je vous aurai parlé de mon amour ; je le nourrirai dans le ſecret de mon cœur ; je me répéterai inceſſamment que je vous aime, que je vous adorerai juſqu'au dernier ſoupir ... Et ma cruelle ſituation a-t-elle pu vous échapper ? quand ces jours paſſés, vous avez perdu l'uſage des ſens, comment votre cœur n'a-t-il pas reſſenti l'agitation, la flamme du mien ? je vous ai preſſée dans mes bras ; quels étoient mes tranſports ! Cette noire mélancolie

qui me consume, ce dégoût affreux de mon existence, le soin que je prenois de fuir la société, Adelson, vous-même : tout ne devoit-il pas vous instruire des tourments que vous me causez !

Nelly se lève avec précipitation: — C'en est assez, Salvini ; je vois trop que vous êtes ingrat envers mylord ; s'il en étoit informé, il en mourroit de douleur : mais je veux lui épargner ces coups. Vous entendrez la voix des remords, ils vous déchireront, ils doivent dès ce moment vous déchirer : songez que vous avez outragé votre ami & une femme qui l'adore & qui doit être son épouse.

Nelly, en achevant ces paroles, tournoit ses pas vers le château ; le peintre ne la quittoit point : — Qui l'adore ! il est donc vrai que vous l'aimez, que je m'abusois !.. écoutez-moi au nom de l'humanité. Eh bien, miss, ce sera la première & la dernière fois qu'aura éclaté cet amour criminel : non, mes yeux ne chercheront plus les vôtres ; je me défendrai jusqu'au moin-

dre ſoupir ; je me contenterai d'aimer, de ſouffrir, de brûler en ſecret... qu'ai-je dit ? je voulois me taire, je n'ai pu me contraindre ; révélez à mylord tous mes crimes ; peignez-moi comme le plus lâche, le plus coupable, le plus malheureux des hommes... S'il vous échappe un mot, je m'immole, en préſence d'Adelſon, à vos pieds... C'eſt malgré moi, miſs, c'eſt malgré moi que j'ai parlé. Oui, j'ai offenſé, j'ai trahi l'amitié, je ne le ſens que trop... mes remords vous vengeront ; ce ſont des furies que vous avez lancées dans mon cœur ; ah! je n'ai pas beſoin d'un autre ſupplice.

Nelly étoit rentrée auprès de madame Rivers, & l'Italien avoit couru ſe renfermer dans ſa chambre.

La jeune perſonne ne ſortoit point de ſon étonnement ; elle étoit incertaine ſi elle feroit part de cette aventure au lord, ou ſi elle ſe borneroit à la confier ſeulement à ſa mère : elle prit la réſolution de n'en rien découvrir à l'un ni à l'autre ; elle eſpéroit que Salvini rendu à la réflexion, ſe juge-

roit lui-même ſur l'énormité de ſa faute ; & qu'il parviendroit à détruire des ſentiments que ſon mariage avec Adelſon feroit bientôt évanoüir. D'ailleurs elle craignoit de cauſer du chagrin à ſon amant, en lui ouvrant les yeux ſur la perfidie de l'Italien, & elle penſoit qu'il étoit de la prudence de ménager un furieux qui couroit en quelque ſorte au-devant de ſa fin.

Deux jours entiers s'écoulent ſans que Nelly ait vû le peintre ; elle ne doute pas qu'il n'ait quitté le château ; elle paſſoit près de ſon appartement ; elle eſt tentée d'y entrer. Elle trouve dans l'antichambre une lettre poſée ſur une table : un mouvement de curioſité la preſſe d'y porter la main ; elle voit avec ſurpriſe qu'elle lui eſt adreſſée ; elle l'ouvre, & lit ces mots :

« J'ai donc révélé ce que je devois me » cacher à moi-même, un amour auſſi cou» pable qu'infructueux, une horrible trahi» ſon qu'il ne m'étoit pas poſſible d'expier ! » je me ſuis ouillé de tous les forfaits, de » toutes les baſſeſſes : j'ai été ingrat. La vie

» étoit pour moi un supplice continuel: tour-
» menté par une passion invincible, par des
» remords inutiles; sentant tout le prix de
» la vertu, & ne pouvant plus la recou-
» vrer; me complaisant dans mon crime,
» quoique j'en visse toute l'horreur; ché-
» rissant Adelson, & l'outrageant, quelque-
» fois même le détestant, lui qui m'a com-
» blé de tant de biens, qui m'honoroit du
» nom de son ami, qui versoit son ame dans
» la mienne; brûlant enfin, vous adorant,
» vous en ayant fait l'aveu, quand je de-
» vois m'interdire jusqu'à la pensée de vous
» aimer, & prêt à tout sacrifier à cet amour
» effréné, oui, prêt à m'abandonner aux
» plus affreux excès: telle étoit ma situa-
» tion. Il n'y avoit qu'un seul moyen de
» me dérober à l'ascendant qui me dominoit:
» je l'ai saisi avec joie; la terre n'a point
» d'abîmes où je puisse m'ensevelir assez
» profondément: non, je ne sçaurois assez
» tôt m'anéantir; & dans ce moment où je
» médite ma destruction, vous régnez en-
» core avec plus de tyrannie sur tous mes

» sens. Je ne vous demande qu'une grace ;
» que j'attends de votre compassion. Votre
» amour, qu'ai-je dit ? votre amour pour
» Adelson vous empêcheroit-il de m'accor-
» der le sentiment de la pitié ? il est bien fai-
» ble au prix des miens. Que la cause de
» ma fin soit un secret éternel entre vous
» & moi ; que sur-tout mylord ignore à ja-
» mais jusqu'à quel point j'étois indigne de
» ses bontés. Ah ! quelle idée j'emporte dans
» le tombeau ? que ma mémoire du moins
» se sauve de la flétrissure de ma vie ! Me
» refuseriez-vous ce bienfait ? lorsque vous
» lirez ces mots, je ne mériterai plus votre
» colère ; je n'existerai plus : le poison... »

O Dieu, s'écrie Nelly ! elle laisse tomber de ses mains la lettre. Elle entend du bruit dans l'appartement voisin ; elle y court : quel objet la frappe ? le malheureux Salvini jettant les derniers soupirs, & se débattant contre la mort. Nelly pousse des cris, elle vole aux domestiques : — Au secours, au secours ! Salvini se meurt ; il s'est empoisonné ; madame Rivers, sa fille, toute

la maiſon environnent l'infortuné jeune-homme ; un puiſſant antidote lui eſt adminiſtré par un chirurgien que le hazard avoit amené au château ; il donne quelque ſigne qu'il reſpire encore ; il reprend connaiſſance ; ſes yeux ſe r'ouvrent ; la première perſonne qu'il apperçoit eſt Nelly ; il lui dit d'une voix baſſe : miſs, c'eſt vous qui me rappellez au jour !

Madame Rivers fut curieuſe, dans la ſuite, de ſçavoir comment ſa fille avoit découvert que le peintre s'étoit empoiſonné : Nelly ne lui fit que la moitié de la confidence ; elle avoua qu'elle avoit trouvé un billet où Salvini rendoit compte du genre de mort qui terminoit ſes jours, ſe plaignant d'une mélancolie à laquelle il ne pouvoit réſiſter ; elle ajoûta qu'elle avoit déchiré cet écrit, & elle ſe garda bien de révéler le motif véritable qui entraînoit cet infortuné au tombeau ; elle épia l'occaſion de parler à l'Italien, lorſqu'ils ſe trouveroient ſeuls ; elle ſaiſit l'inſtant.

Salvini, lui dit Nelly, vous voyez que

je ſçais me taire. Ce n'eſt pas là ce que vous m'aviez promis. J'ai fait tout ce que l'humanité, je dirai même la compaſſion m'ordonnoient. Voilà votre ſanté rétablie. Reprenez cette lettre qui éclairciroit un myſtère qu'on ne ſçauroit tenir trop caché; je vous la rends, mais à une condition à laquelle il faut abſolument vous ſoumettre: partez; allez trouver mylord; il ne vient point! obtenez de lui qu'il vous laiſſe retourner en Italie: ne nous revoyons jamais, & puiſſiez-vous oublier vos fautes, comme je veux les oublier! Je vous donne ma parole qu'Adelſon ni perſonne ne feront inſtruits des raiſons qui m'ont fait exiger votre départ: mais je vous le répète: hâtez-vous de quitter l'Angleterre; j'épargne une affreuſe découverte à mylord, & à vous la honte de ſoutenir la préſence d'un bienfaiteur qui douteroit qu'on pût être aſſez ingrat... — Je le ſçais, miſs; je ſçais que je ſuis le plus criminel des hommes, un monſtre à vos yeux, à mes propres regards, que la terre, le ciel, tout me condamne...

Eh! pourquoi m'avez-vous rappellé à la vie? — Pour connaître le repentir, Salvini; pour rougir d'avoir abusé de la confiance de mylord; pour pleurer éternellement votre faute. Je vous l'ai promis: j'obſerverai le ſecret. Encore une fois, j'abandonne aux remords le ſoin de votre punition... — Cruelle! & c'eſt ainſi que vous m'arrachez du ſein de la mort! je ne ſentois plus mes tourments: votre image avoit fui de mon cœur... Ah! pardonnez à mon trouble; je fais ſerment à vos pieds de ne plus vous entretenir d'une malheureuſe paſſion... je la ſubjuguerai, je la ſubjuguerai. Souffrez du moins que je jouiſſe de votre vûe; ne m'enviez pas la douceur de vivre aux lieux que vous habitez, de reſpirer l'air que vous reſpirez... — Non, Salvini, non, vous ne reſterez point dans ce ſéjour. Les ſentiments qui m'attachent à mylord, le titre de ſon épouſe que bientôt je vais porter, la raiſon, la bienſéance, ce que je dois à mon mari futur, à moi-même, tout vous impoſe la néceſſité de partir promptement, de fuir;

si vous vous obstinez à demeurer, craignez...
— Achevez, miss, je vous entends... ce ne sera pas vous qui découvrirez à mylord un crime dont je ne suis que trop puni : femme barbare, ce sera moi, & j'y cours. Je ne lui cacherai rien : il sçaura à quel point je vous adore, que je meurs de cet amour si malheureux ; il lira dans mon cœur, je l'offrirai à ses coups : je me précipiterai au devant de son épée ; qu'il le déchire ce cœur misérable, ce cœur qui ne peut... Ah! miss, vous m'ordonnez de vous fuir! eh! la mort me paraît cent fois moins cruelle que d'être privé de votre présence... Je vous l'ai déjà dit : je vous idolâtrerai en secret ; vous serez la divinité inconnue à qui j'adresserai tous mes vœux ; je garderai le silence, oui, je le garderai... — Et ce silence même est offensant pour Adelson & pour moi. Vous me promettez de contraindre un penchant dont nous sommes tous trois blessés, & vous osez m'en parler encore ! Il est inutile de nous abuser l'un & l'autre ; vous m'obéirez ; vous obéirez à la

raiſon, à l'honneur, nous nous ſéparerons.

Nelly retournoit vers madame Rivers qui ſe promenoit dans le parc. — Je reſterai attaché à vos pas; c'eſt à vos pieds que je veux perdre la vie; c'en eſt fait, mon ſort eſt d'être le plus criminel des hommes, & je me jette dans le précipice; la raiſon, la vertu, l'amitié, la reconnaiſſance... je ne les connais plus. Vous me réduiſez aux plus affreuſes extrémités; vous voulez que je meure loin de vos yeux: eh bien! tremblez: rien ne me ſera ſacré; je cours à ma deſtinée; je veux être un monſtre d'ingratitude, de perfidie; je veux déteſter Adelſon... je lui percerois le ſein... — Malheureux! qu'avez-vous dit? ſortez; vous me faites horreur! — Et je n'implore que votre pitié; voyez-moi dans les larmes, dans l'égarement du déſeſpoir. — Vous pourriez attenter aux jours de mylord, de votre ami! — Qui! moi! être ſon aſſaſſin! j'aurois proféré un pareil blaſphême! jamais, miſs, jamais je n'en ai eu la penſée: ah! qu'Adelſon ſoit récompenſé par vous de ſes vertus!

qu'il ſoit votre époux ... & que l'enfer ſoit dans mon cœur !

Salvini ſe retire avec précipitation : il trouve le moyen de faire parvenir à Nelly une lettre, où il employoit les expreſſions les plus fortes, pour l'aſſurer qu'il dompteroit cette paſſion ſi impérieuſe ; il ajoûtoit qu'avec le temps & la réflexion, il répareroit ſes fautes, & qu'il ne ſe rempliroit que de la reconnaiſſance dûe à mylord. Nelly, quoique ſans expérience, avoit compris que l'Italien n'étoit pas en état de s'acquitter de ſa promeſſe ; elle le regardoit comme un malade dans le délire, incapable de former la moindre volonté, & de ſuivre le moindre raiſonnement ; & elle étoit déterminée à tout révéler au lord, lorſqu'ils ſe reverroient ; elle évitoit même de ſe rencontrer avec Salvini, quoiqu'il vint tous les jours leur rendre viſite.

Seroit-il des mouvements que notre cœur ne ſçauroit maîtriſer ? Quiconque lira cette hiſtoire, doit ſe dire qu'une fois emporté par le débordement des paſſions, le plus

vertueux des hommes commettroit une indiſcrétion peu excuſable d'oſer répondre de ſes forces. Eh! qu'eſt-ce que cette malheureuſe ſageſſe humaine ſur laquelle nous nous appuyons? & que ſommes-nous, quand une puiſſance ſupérieure nous abandonne à notre propre ſaibleſſe?

On me pardonnera aiſément cette courte digreſſion, quand on ſe remplira de la ſituation de l'infortuné Salvini. Voyons-le ſe débattre ſous le penchant qui l'accabloit, comme une faible proie qui ſe débattroit ſous les ſerres du vautour. Il concevoit mille projets qui ſe détruiſoient tous; il ſortoit du château pour jamais, & il y rentroit à l'inſtant. Son ame s'épuiſoit ſous tant d'aſſauts multipliés; elle étoit battue d'agitations en agitations, d'orages en orages; il s'écrioit au milieu des nuits; il voyoit des fantômes menaçants, des ſpectres qui l'entraînoient au fond des abîmes; tous les crimes dans leur difformité s'élevoient contre lui. Tantôt il ſe proſternoit aux genoux d'Adelſon, & avec des torrents de larmes,

il lui révéloit ſes égarements, & lui demandoit pardon de ſon ingratitude ; tantôt c'étoit aux pieds de Nelly qu'il couroit jurer un éternel amour ; il éprouvoit un frémiſſement continuel ; le moindre bruit l'épouvantoit ; il ne goûtoit plus le repos. Quelle étoit la ſource des coupables tranſports & des malheurs de Salvini ? On ne ſçauroit trop le répéter : ſa complaiſance pour les premières impreſſions qu'il avoit reſſenties à la vûe de la jeune Angloiſe. S'il eût ſçu combattre ces mouvements dans leur naiſſance, il auroit triomphé ; il eut été peut-être le plus eſtimable des hommes : mais il ne lui étoit plus poſſible de retourner en arrière, & il ſe précipitoit, tête baiſſée, contre l'écueil qui l'attendoit.

Tous les regards, le cœur même de Nelly étoient fixés ſur l'avenue du château. Adelſon devoit arriver par ce chemin ; elle craignoit toujours que mylord-duc ne l'eût emporté ; ſon ame étoit en ſuſpens.

La ſituation de Salvini étoit encore plus violente ; on eût dit que le déſordre de ſes

ſes ſens ſe répandoit ſur toute la nature : un tonnerre affreux gronde ; la foudre ſillonne la nue, & tombe en un long tourbillon enflammé. Ce ſpectacle ne contribua pas peu à échauffer encore davantage l'effervescence des noirs tranſports qui agitoient l'Italien. On ne ſçauroit révoquer en doute l'empire du phyſique ſur le moral. Combien de ſcélérats ont commis de ſang froid des crimes atroces dans l'horreur des nuits, qui, le jour, auroient héſité, & peut-être cédé aux remords ! Deux carroſſes & des domeſtiques à cheval entrent dans la cour du château ; pluſieurs femmes deſcendent des voitures avec des corbeilles à la main ; un des domeſtiques les précède, monte précipitamment, & remet ce billet à Nelly.

« Enfin, ma divine Nelly, nous avons » vaincu tous les obſtacles. De moment en » moment, je comptois voler près de ma » charmante épouſe. Une maladie ſubite » dont a été frappé mylord-duc, nous a for» cés mon oncle & moi de reſter auprès

» de lui : il eſt actuellement hors de danger, » & il exige que notre mariage ſe célèbre » dans ſon château avec ſa convaleſcence. » Nous y paſſerons trois jours ; je vous en- » voie des parures que vous embellirez. » Hâtez-vous de venir faire le bonheur d'un » homme dont l'ame n'eſt remplie que de » vous ; le moindre délai me fait mourir. » Mille tendreſſes à notre adorable mère qui » voudra bien vous accompagner. Songez » encore une fois que nous vous attendons, » que les minutes ſont pour moi des ſiécles » de tourments.

» *P. S.* Vous amenerez notre ami ; il faut » que la fête ſoit complette. »

Nelly ſortoit de l'anéantiſſement, pour ſe pénétrer d'un bonheur auſſi vif qu'inattendu : car l'eſpérance même l'avoit abandonnée ; tout ne lui préſentoit que des obſtacles inſurmontables ; elle n'enviſageoit d'autre terme de ſes inquiétudes que le tombeau, & c'eſt en ce moment qu'un coup de lumière la frappe, & lui fait voir ſa nouvelle deſtinée, le lord plein d'impatience & d'amour, brûlant de ſerrer des nœuds

dont leurs cœurs étoient déjà ſi étroitement enchaînés: quelle révolution inexprimable pour une ame ſenſible !

Auſſi-tôt ces femmes entourent Nelly, la revêtent des plus riches habillements; le château retentiſſoit de tranſports de joie & de bénédictions ſans nombre pour les deux époux. Cette jeune perſonne étoit adorée; jamais on n'avoit vû plus de graces réunies à plus de modeſtie & de douceur; les ſerviteurs de mylord l'appelloient déjà leur chère maitreſſe. Pour madame Rivers, elle ne pouvoit ſe contraindre: à chaque inſtant elle remercioit à haute voix le ciel d'une protection ſi viſible. Enfin, diſoit-elle, je vais mourir contente, puiſque je vois marier ma fille, ma chère Nelly! L'une & l'autre ſe tenoient embraſſées, en verſant ces douces larmes qui ſont l'expreſſion du plaiſir pur; les carroſſes étoient avancés dans la cour, prêts à les recevoir. Madame Rivers étoit deſcendue avec les femmes qui devoient ſuivre ſa fille, & elle s'occupoit de quelques détails relatifs au mariage.

Salvini n'avoit point paru ; il s'élance dans la chambre de Nelly qui étoit seule : elle est intimidée à la vûe d'un homme pâle, égaré, agité d'un tremblement affreux, ne parlant que d'une voix étouffée : — Vous allez donc l'épouser ! — Oui, je pars ; mylord me chargeoit de vous amener, mais, ajoûte-t-elle, en affectant une fermeté qu'elle n'avoit pas, je crois que vous ferez mieux de rester ici.

Nelly s'avançoit vers la porte de l'appartement ; le peintre a l'audace de la retenir par le bras. — Salvini, cette témérité... Il tombe à ses genoux, les embrasse avec transport. — Écoutez-moi... pour la dernière fois... différez... d'un jour... d'un jour... Nelly l'épouse... dans les bras d'un autre!.. arrétez... — Cet égarement, Salvini... laissez-moi, ou... Il se relève furieux : — Non, vous n'irez point... mes pleurs, mon désespoir, rien ne vous touche ; je vous suis à l'autel. Nelly est prête à sortir : il s'oppose à son passage, & tirant son épée : —Prenez ; déchirez mon cœur, ce cœur qui vous ido-

lâtre ; donnez-moi mille morts... Nelly épouvantée veut fuir ; il court à la malheureuſe Anglaiſe, la rend immobile en attachant ſur elle un œil étincelant de rage, & lui plonge l'épée dans le ſein.

Nelly tombe en s'écriant : Adelſon ! ô mon Dieu ! Des domeſtiques accourent au bruit de la chûte ; Salvini, comme poſſédé des furies, leur dit : oui, je viens d'immoler ce que j'avois de plus cher ; & il veut ramaſſer ſon épée & s'en frapper ; on ſe jette ſur lui, & on le traîne ſans connaiſſance dans un autre appartement.

Madame Rivers qui ne voyoit point arriver ſa fille, s'impatiente, remonte, & court à ſa chambre : elle la voit ſans vie, & nâgeant dans des flots de ſang. — Ma fille ! c'eſt la ſeule parole que puiſſe prononcer cette miſérable mère ; elle court l'embraſſer, lui prodigue tous les ſecours, ne peut plus douter qu'ils ſont inutiles ; elle l'inonde d'un torrent de larmes, ſe meurtrit la poitrine, pouſſe des cris affreux ; ſa voix s'ouvre un paſſage à travers l'abondance

des ſanglots, pour demander de quelle main part cet aſſaſſinat : on lui nomme Salvini. — Salvini ! grand Dieu ! On lui apprend quil n'eſt plus au château, qu'on a voulu lui épargner la préſence du meurtrier, & qu'il eſt tranſporté à Londres ſous une garde ſûre ; que d'ailleurs il eſt dans un accablement qui ne lui a pas permis de dire un ſeul mot, & qu'on ignore pourquoi il s'eſt ſouillé d'un meurtre auſſi abominable. Cette malheureuſe femme, égarée de déſeſpoir, tenoit toujours le cadavre de Nelly ſerré contre ſon ſein, l'appelloit ſans ceſſe ſa fille, ſa chère fille ; elle n'a que la force d'ordonner que perſonne ne ſorte du château, ſe chargeant, ajoûte-t-elle, du ſoin de faire part à mylord d'une nouvelle ſi terrible.

Adelſon attendoit Nelly avec tous les tranſports de l'amour ; il tiroit à chaque inſtant ſa montre : — Oh ! ſi elle m'aimoit comme je l'adore ! elle auroit volé ici ; qui peut la retenir ? Il retournoit vingt fois ſur le chemin où elle devoit paſſer ; il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'a-

voient point vû deux carrosses escortés de domestiques : on ne lui rendoit aucune réponse satisfaisante ; ensuite il revenoit au château de mylord-duc, présidoit encore à de nouveaux arrangements pour la fête ; il s'étoit réservé le plaisir d'offrir un bouquet de diamants à sa chère épouse ; c'est le nom qu'il lui donnoit déjà.

La nuit approche, elle arrive. Adelson ne pouvant plus résister à son impatience, s'échappe en secret, sans avertir les deux lords, monte à cheval, suivi d'un seul postillon, & se rend à toute bride jusqu'aux murs de son château. Il donne ordre au postillon de l'attendre ; il avoit la clef d'une des portes de son parc ; il va sans bruit à l'appartement de Nelly, & ouvre avec la même précaution, dans le dessein de se procurer ainsi qu'à Nelly une surprise agréable.

Quel spectacle, quel spectacle pour l'infortuné lord ! plusieurs personnes dans différentes attitudes de douleur, un flambeau qui éclairoit à peine ; une femme échevelée,

mourante dans le déſeſpoir, étendue ſur un cadavre dont le ſang ruiſſeloit à gros bouillons par une large bleſſure! il recule de terreur; il reconnaît... s'écrie: Nelly! & il va ſe précipiter ſur ce corps enſanglanté.

On accourt auprès de mylord; madame Rivers ſort de ſon accablement, & hauſſant un peu la tête, à la vûe d'Adelſon qu'elle n'avoit point apperçu, elle redouble ſes ſanglots. Le lord a la bouche collée ſur la bleſſure de ſa malheureuſe maitreſſe: il veut retenir ſon ſang; il penſe la rappeller au jour. — Nelly! ma chère Nelly! quel eſt le monſtre qui me la ravit? Au nom du peintre, la foudre a renverſé Adelſon ſur la terre: — Salvini! mon ami! Salvini!

Il ſe lève, enflammé de rage: — Où eſt-il? où eſt-il? où eſt cet homme infernal? que je lui déchire ... que je lui dévore le cœur! Madame Rivers court en pleurant au-devant du lord: — Le miſérable eſt ſur le chemin de Londres; c'eſt à la juſtice à l'accabler de ſes tourments. Adelſon ſe re-

jettant ſur le corps, le preſſe dans ſes bras : — Que lui avoit fait cette adorable, cette innocente créature ? & voilà le prix de tant d'amitié, de tant confiance ! On lui répond qu'on ne ſçait point quel motif a pu porter l'Italien à cette attrocité. — Salvini... quoi! Nelly ! Nelly ! tu m'es enlevée ! & par quels coups !

Adelſon eſt replongé auprès de madame Rivers dans ſon ſommeil de douleur ; tous les deux paſſent la nuit dans cette horrible ſituation ; de temps en temps, le lord pouſſoit des rugiſſements.

Mylord-duc & mylord Bermond ont été inſtruits de cette effrayante cataſtrophe ; ils accourent ; on veut éloigner cet infortuné de ces objets affreux ; c'eſt alors qu'éclate toute la violence de ſes tranſports : — Vous ne m'arracherez point à ces reſtes inanimés ! je les embraſſerai ; je les baignerai de mes larmes ; j'y attacherai mon ame juſqu'au dernier ſoupir ; qu'on m'enſeveliſſe avec elle ; que le tombeau nous réuniſſe ; je l'ai perdue... quand elle étoit dans mes bras !

Son oncle verſe des pleurs avec lui, & tente de le conſoler; il le repouſſe, il n'entend rien: —Qu'on ne me parle point de conſolation; je n'en veux point; je n'en voudrai jamais; plus de parents, plus d'amis... ah! c'eſt un ami!..

Il s'arrête à ce mot, & cherche à ſe percer de ſon épée. On trouve moyen de s'en ſaiſir; on emploie la force pour lui dérober l'appareil funéraire: il combat tous les efforts, il s'élance au cercueil qui renfermoit la malheureuſe Nelly, la preſſe encore contre ſon ſein, jette des cris douloureux, veut ſe précipiter dans la foſſe; mylord Bermond & madame Rivers le ramènent malgré lui dans ſon appartement, où il eſt gardé avec ſoin; le délire s'en empare, & l'on craint même que ſa raiſon ne ſoit altérée.

Salvini étoit à Londres, dans le fond d'un noir cachot, couché ſur une pierre, écraſé ſous le fardeau des chaînes, tourmenté par les images de Nelly & d'Adelſon, ne reſpirant que ſa fin, & ne pouvant ſe la pro-

curer, s'efforçant de tromper les précautions qu'on avoit prises, & de se briser la tête; il ne parloit point, & se tenoit toujours penché vers la terre.

Appellé devant les juges, l'Italien n'affaiblit point l'horreur de son crime; il ne déguise aucune circonstance, & se reconnaît le plus coupable des hommes. La seule grace qu'il intercède de la pitié humaine, est la prompte exécution de sa sentence, avouant que toutes les tortures que la justice étoit en droit de lui faire souffrir, ne seroient point comparables aux supplices qui lui déchiroient le cœur.

Le temps ne diminuoit rien de l'extrême douleur d'Adelson; son oncle l'instruit enfin du motif qui avoit armé la rage du peintre contre les jours de Nelly. A cette découverte, la fureur du lord se porte à de nouvelles violences; il ressemble à un homme qui ayant eu un bandeau sur les yeux, se le verroit tout à coup enlever, & seroit frappé d'un jour affreux; il accuse son horrible aveuglement; il se rappelle, en détestant

une amitié trop crédule, une infinité de circonstances qui auroient dû l'éclairer; il parle de courir à Londres, pour aller épuiser sa vengeance sur l'assassin, & le percer de mille coups: mylord Bermond continue de le retenir.

Adelson adresse une lettre détaillée aux juges qui devoient prononcer contre Salvini. Il y traçoit une vive peinture de tous les bienfaits dont il avoit comblé ce malheureux: « J'ai fait plus encore, ajoûtoit-» il dans cet écrit: je l'ai aimé. Malheureux!
» je m'applaudissois d'avoir trouvé un ami!
» je lui ai accordé une confiance sans ré-» serve; & il a osé insulter à mon aveugle
» sécurité, me trahir quand je lui ouvrois
» mon sein, concevoir des desirs, avoir une
» passion effrenée pour une femme!.. elle
» n'est plus! & c'est lui qui me l'enlève, qui
» lui donne la mort! Il a pu sans pitié en-» foncer l'épée dans ce cœur... qu'il périsse,
» qu'il périsse! Il faut imaginer des peines...
» l'Angleterre, l'univers entier n'en ont point
» d'assez cruelles. Oh! s'il pouvoit renaître

» pour mourir cent fois! C'eſt ſur ſon cœur,
» ſon traitre cœur, qu'il faut attacher la
» violence des tortures. Que le fer, la
» flamme!.. il ne ſouffrira point aſſez.

» Sur-tout prenez bien garde qu'il n'ex-
» pire trop tôt. Ah! le barbare! ſut-il dé-
» chiré par mille ſupplices, ſentira-t-il mes
» tourments? »

C'eſt ainſi que l'infortuné lord entretenoit une douleur furieuſe; c'étoit une flamme dévorante qui demandoit à ſe répandre. Il ſaiſit un moment de négligence de ſes ſurveillants, prend le chemin de Londres, & vole à la priſon de Salvini.

Il entre, précédé d'un geolier: — L'aſſaſſin de Nelly! & auſſi-tôt il ſe précipite, ſon épée nue, ſur le peintre. Salvini lève la tête, & s'écrie, en ſecouant ſes chaînes, & reculant de terreur contre la muraille: Adelſon! Adelſon! je ne puis me cacher dans les entrailles de la terre!.. Ah! dit-il au geolier qui arrête le bras prêt à frapper, laiſſez-le m'arracher la vie... ce ſera le comble de ſes bienfaits.

Et il rabaiſſe ſon front ténébreux, & ſe replonge dans ſon accablement.

Quoi! répond le lord écumant de rage, on m'empêchera de déchirer ſon cœur!.. Monſtre! miſérable! ſcélérat qu'a vomi l'enfer! tu as pu être mon rival, percer un ſein!.. trahir à ce point ma confiance!.. Que je me baigne dans ſon ſang!.. que je m'en abreuve! toute mon ame en a ſoif!

Le geolier fait de nouveaux efforts pour retenir l'Anglais qui ſe débattoit entre ſes mains, toujours impatient de fondre ſur Salvini: — Ah! mylord, mylord, où vous emporte la vivacité? cette action ne feroit pas digne de vous; abandonnez à la juſtice la punition de ce criminel.

Adelſon garde quelques moments le ſilence; ſa fureur ſe réveille: — Il ne me ſera point permis de me venger, quand il a pu trancher des jours... ô l'ame la plus déteſtable!.. que ne m'immolois-tu? j'aurois pu en mourant te pardonner... mais tuer Nelly! tuer Nelly!..

Il tombe ſur un banc de pierre, accablé

de ſon déſeſpoir ; ſon épée lui échappe ; deux ruiſſeaux de pleurs coulent le long de ſes joues : — Dis-moi donc, miſérable ! dis : parle ; quel démon t'a enflammé ? qui te portoit à un meurtre auſſi exécrable, auſſi inoui ? réponds, réponds. — L'amour : voilà la ſource de mes égarements, de mes horribles égarements . . . — L'amour, barbare ! & depuis quand l'amour fait-il commettre des aſſaſſinats ? . . Sçais-tu de quel crime tu t'es ſouillé ? — De tous. Je ſuis un monſtre de perfidie, d'inhumanité ... d'ingratitude, le plus abominable des ſcélérats, au-deſſous des bêtes les plus féroces ; ne venez point me montrer mes forfaits : mon cœur vous a prévenu ; il a prévenu mes bourreaux... Adelſon . . . vous êtes bien malheureux ! . . vous n'avez pas une idée de mes tourments. — Tu as donné la mort à tout ce que j'adorois ! . . peux-tu ſouffrir aſſez ? — Non, je le ſçais ; quelque violents même que ſoient mes remords, ils ſeront toujours au-deſſous de mon crime ... il eſt affreux ! . . Ah ! laiſſez-

moi : fuyez, fuyez ; votre préſence ajoûte encore au ſupplice qui me déchire.

Le lord eſt ſuffoqué par les larmes : — Cruel, es-tu bien pénétré de toute l'horreur de mes maux ?.. J'en vois l'auteur ! — Oui, je ſens ce que c'eſt que d'avoir perdu Nelly... je vous ai rendu le plus infortuné des hommes, & j'en ſuis le plus criminel. Je pourrois chercher à vous paraître moins coupable, en vous peignant tous les combats que j'ai éprouvés, les révoltes d'une ame... qui n'étoit pas née pour le crime ; mais loin de l'adoucir, je veux irriter votre indignation ; votre pitié me puniroit trop ; je ne la mérite point ; je ne mérite que votre haine, votre vengeance, les tortures les plus cruelles ... j'ai manqué à la terre, au ciel, à tout : je ſuis le bourreau de mon bienfaiteur, de mon ami... de Nelly !

Et à ce mot la voix de l'Italien ſe perd dans une abondance de ſanglots ; il reprend :

Qui vous amène en ces lieux ? vous voulez

lez m'ôter la vie ! Ah ! cette mort eût été trop douce pour moi ... Mylord, c'est un trépas infâme, c'est l'échaffaut qui m'attend, & j'irai m'y couvrir aux yeux de Londres de toute l'ignominie qui doit me punir.

Il ajoûte en pleurant avec plus d'amertume : mais, Adelson ... sçachez que vous m'avez toujours été cher. — Je t'ai toujours été cher, perfide ! & c'est par tes coups que je perds ce que j'aimois mille fois plus que moi-même ! rends-moi, rends-moi Nelly, tu me l'as ravie, & c'est pour jamais ! & pourquoi l'immoler à ta rage ? — J'aimois, je n'étois point aimé, & vous l'étiez ; vous alliez posséder tous ces charmes... que vous dirai-je ! le premier moment où j'ai vû Nelly, m'a enlevé mon repos, ma raison, ma vertu ... j'ai tout oublié. Mon amour a été plus fort que ma reconnaissance ; j'ai combattu vainement : je n'ai pu vaincre l'ascendant qui me subjuguoit. Apprenez que j'ai tenté deux fois de finir

des jours qui m'étoient en horreur ; j'ai voulu employer le fer, le poiſon ; & Nelly, ſervices cruels ! m'a deux fois ſauvé la vie. J'ai ſouvent tenté de vous écrire, de vous apprendre la véritable cauſe de la mélancolie qui me dévoroit, & la plume m'échappoit des mains. Souvenez-vous de l'aventure de la promenade ſous les murs du parc ; le domeſtique que vous aviez chargé de mon ſervice, étoit un ſcélérat guidé, ſelon les apparences, par Struley ; ce dernier que je ne connaiſſois point, me propoſoit, pour ſervir mon amour, de mettre obſtacle à votre mariage ; il avoit concerté le projet de vous enlever. A quelque degré d'aveuglement & de fureur que fût ma paſſion, l'amitié cependant l'emporta : je ne pus me réſoudre à recueillir le fruit de mes perfidies ; je n'eus pas la force de vous trahir, vous devez vous le rappeller : jugez quel empire vous conſerviez ſur mon cœur, tandis que j'aurois bouleverſé la nature entière, ſi j'en euſſe été le maître, pour obtenir un ſeul regard de Nelly ! Stru-

ley irrité de ne me pas trouver encore aussi coupable qu'il pouvoit l'espérer, se battit avec moi, & c'est sous mes coups qu'il a succombé, tandis que je n'aspirois qu'à mourir sous les siens: hélas! cette fin n'eut pas satisfait la vengeance céleste. Songez que, lorsque mylord Bermond vous fit venir chez mylord-duc, je vous pressai de m'emmener avec vous... il m'a été impossible de me dérober à mon horrible destinée; il la faut subir. Je servirai d'exemple éternel de la faiblesse, ou plutôt de la perversité humaine. Oui, vous m'avez comblé de bienfaits; oui, vous m'avez aimé; vous avez épanché votre ame dans mon sein: pour vous récompenser, j'ai été un ingrat; j'ai poignardé la plus adorable des femmes... tout ce que vous aimiez... tout ce que j'aimois! Concevez la violence, l'excès monstrueux d'un sentiment qui m'enflamme encore, qui ne s'éteindra qu'avec moi; & frémissez d'horreur: au milieu des douleurs, des remords, des tiraillements de cœur où je suis en proie, je doute, oui, je doute que j'a-

giſſe autrement, ſi je me trouvois dans la même ſituation. Qu'on me prépare les plus effroyables ſupplices : mais qu'on ſe hâte de me délivrer de l'exiſtence; c'eſt tout ce que j'oſe ſolliciter de votre commiſération, de votre généroſité... Adelſon, je vous adorois comme l'image de Dieu ſur la terre; j'euſſe mille fois donné ma vie pour vous; une paſſion... Notre ame eſt immortelle : il faudra donc qu'éternellement la mienne ſoit déchirée du regret inutile d'avoir manqué au meilleur des hommes!

Adelſon court au priſonnier, le preſſe dans ſes bras, en fremiſſant de tous ſes membres : — Ah, malheureux! tu fus mon ami! & avec la même précipitation, il le quitte, & ſort de ce ſéjour de crime.

Le lendemain, Salvini entend au milieu de la nuit ouvrir la porte de ſon cachot; il ne doute pas que ce ne ſoit l'arrêt de ſa condamnation qu'on vient lui annoncer; il reconnaît à la faveur d'une faible clarté, un de ſes geoliers, qui lui remet une lettre avec une bourſe pleine d'or; le premier

mouvement du peintre le porte à ouvrir la lettre ; il lit :

« Ta ſentence eſt prononcée ; dans deux » jours, on te traîne à Tyburn, pour y » ſubir la fin de tes pareils. Je n'ai point » cherché à fléchir la rigueur des loix ; elles » ont dû s'armer contre toi de toute leur » ſévérité : tes mains ſont teintes encore » du ſang de Nelly : quelle image ! Hor- » rible meurtrier ! tu as commis tous » les crimes ; c'eſt moi, c'eſt ton bien- » faiteur que tu as aſſaſſiné, dont tu as » déchiré le ſein. . . Profite d'un moment » de compaſſion : l'homme qui te rendra » cette lettre avec de l'argent, eſt chargé » de briſer tes chaînes. Va, fuis ; hâte- » toi d'abandonner cette contrée dont tu » ne devois jamais approcher : va trahir » d'autres amis ; va immoler ce qu'ils au- » ront de plus cher ; oſe vivre, ſi tu le » peux. Pour moi, je vais expirer dans » ces tourments du cœur qui devoient faire » ton ſupplice. »

Ma liberté dépend donc de vous, dit Sab

vini au geolier, après avoir lû attentivement le billet, & en poussant un profond soupir! — A l'instant même, je vous ôte vos fers; vous sortez de la prison, & nous passons en France; on ne s'appercevra de notre fuite, que lorsque nous n'aurons plus rien à craindre. Il faut répondre à mylord, interrompt le peintre; je n'implore de vous qu'une grace: débarrassez mes mains de ces chaînes que j'ai trop mérité de porter; vous me procurerez ensuite de l'encre & du papier.

La commission est exécutée; le geolier demeure interdit: il ne comprend pas d'où peut naître l'indifférence avec laquelle son prisonnier a paru recevoir une nouvelle si inespérée; il auroit dû se livrer aux plus vifs transports, & il ne lui étoit pas échappé le moindre signe de joie. Il écrit, à la sombre lueur d'une lampe, une très-longue lettre, & la remet au geolier avec la bourse. — Comment! que faites-vous? — Mylord sçaura mes intentions; qu'il ait promptement, je vous supplie, l'une & l'autre. —

Vous ne voulez donc pas ?.. — Hâtez-vous, je vous en conjure ; courez chez lui... n'est-ce pas dans deux jours que je subirai mon supplice... que finiront tous mes tourments ? — Oui, votre arrêt est prononcé. — Il suffit. J'attends une réponse de mylord. — Et vous garderez vos chaînes ? — Allez, accordez-moi seulement ce que je vous demande.

Adelson est étonné de revoir le geolier qu'il croyoit déjà loin de Londres avec le malheureux Italien. Sa surprise augmente, quand il jette les yeux sur l'argent ; il s'empresse de lire la lettre qui l'accompagnoit.

« N'ajoûtez pas à mes crimes, en ajoûtant à vos bienfaits, si cependant c'étoit une nouvelle preuve de votre générosité de vouloir me sauver la vie. Il faut que je la perde cette vie si odieuse, si criminelle, que je venge la nature, l'amitié, l'amour, le ciel, qui pour me punir sans doute, m'a abandonné à l'ivresse d'une passion dont la violence ne pourra jamais se concevoir. J'ai tout offensé, & j'ai tout à réparer ; ce ne peut être qu'en subissant

» que j'emporte cette consolation dans le
» tombeau! Encore une fois, je sens combien
» je demande : mais c'est au mortel le plus
» sensible, c'est à Adelson que je fais cette
» prière, & il ne peut me la refuser. »

P. S, » On vous remettra l'argent qu'au-
» trefois je me serois fait gloire d'accepter ;
» ces marques de bonté ne me sont plus
» nécessaires ; c'est mon pardon qu'inter-
» cède mon dernier soupir : mon cher bien
» faiteur, au nom de l'humanité ! »

O ciel, s'écrie le lord ! le barbare ! exiger que je lui pardonne ! moi ! lui pardonner ! . . Qu'il se dérobe au supplice, qu'il vive . . . sa mort ne me rendra pas Nelly.

A ce mot, il fond en larmes, & il reste quelque temps sans parler. Mylord, que voulez-vous que je lui dise, demande le geolier ? — Qu'il saisisse un mouvement de commisération... qu'il mérite peu ; qu'il fuie avec toi, & qu'il me laisse mourir. C'est lui qui me ravit tout ce qui pouvoit m'attacher au monde ; il est tout couvert de son

ſang, & il oſe... va, ſors, que je n'entende plus parler de ce miſérable ; reprends cette bourſe ; qu'il en diſpoſe à ſon gré... c'en eſt aſſez.

Le geolier ſe retire ; mylord court à lui : — Qu'il ſe ſauve à l'inſtant... je ſuis bien à plaindre ! il ne me manquoit plus que de ſentir de la pitié pour mon bourreau !

Eh bien ! s'écrie Salvini, en revoyant le geolier, quelle réponſe ? — Que je briſe vos fers, & que nous quittions promptement l'Angleterre ; mylord m'a rendu la bourſe. Ah ! reprend l'Italien en pleurant ſur ſes chaînes, j'aurois cru Adelſon plus généreux... Non, je ne fuirai point ; il faut que je meure, & du ſupplice des ſcélérats : que ne puis-je expier mon crime par mille morts encore plus affreuſes ! Mylord me renvoye cet argent : je vous le donne ; je voudrois pouvoir faire davantage ; je n'exige de vous qu'un ſervice, qu'il vous ſera facile de me rendre... Mon ami, je n'ai pas toujours été criminel ; c'eſt l'amour qui m'a plongé dans ce cachot. Je ne verrai

donc plus Adelſon!.. Je vous en conjure au nom de cette compaſſion qu'on accorderoit au dernier des êtres ſouffrants, lorſque je ne ſerai plus, allez trouver mylord; dites-lui que mon ame a toujours été remplie de ſes bienfaits, que je l'ai toujours tendrement aimé, que dans l'égarement d'une funeſte paſſion dont je n'ai point été le maître, il n'eſt jamais ſorti de mon cœur, qu'il daigne pardonner à ma mémoire, puiſqu'il n'a pas voulu . . . il ne me l'accordera point!..

Que veux tu, barbare? C'eſt tout ce que peut dire Adelſon, entrant avec impétuoſité dans le cachot, & agité des plus violents tranſports. Salvini jette un cri: — Mylord! je vous revois! Pars, répond le lord, dont le trouble augmente; les moments ſont précieux...fuis avec cet homme. (Il s'adreſſe au geolier) ôtez-lui ſes chaînes,& que je ne le voye jamais. — Non, qu'on me laiſſe ces fers; ils ne ſont point encore aſſez peſants. Mylord, je vous l'ai écrit: je veux... la fin la plus prompte; & ce qui eſt plus

cruel cent fois que la mort, je veux que le deshonneur & l'opprobre ſoient imprimés éternellement ſur mon nom. Je ſerai un exemple mémorable de la reconnaiſſance, de l'amitié la plus vive, de l'ingratitude la plus noire, de la paſſion la plus effrénée, & du repentir le plus déchirant... Ah! Adelſon, j'ai offenſé l'ami le plus tendre!..

Il n'achève pas, il fond en larmes. Adelſon, plus agité encore, prend la parole: — Eh! après tous ces coups, que prétens-tu ſur mon cœur? Votre pitié, répart Salvini, en lui tendant ſes deux mains chargées de chaînes, votre compaſſion; qu'elle ſuccède à cette amitié... — C'eſt toi qui parles de l'amitié!.. Va, encore une fois, ſois libre; le remords, ſi tu peux le reſſentir, n'a-t-il pas des traits aſſez perçants?.. va, je n'en exige pas davantage. — Cette punition ne ſuffit point. — Tu veux donc mourir! — Et mourir dans l'opprobre, à Tyburn, repaître les regards avides d'un peuple entier. Le lord reprend d'un ton concentré, & en fixant ſur le priſonnier un

œil sombre & farouche : je suis Anglais ; je sçais comment on peut terminer ses jours ; il me seroit facile de trouver les moyens de te dérober à l'infamie d'un trépas, que tu dois subir ... la religion m'arrête. — Mylord, je vous avois prévenu ; je n'ai que trop irrité le ciel : mais quand les loix divines n'enchaîneroient point mon bras, c'est aux yeux de l'Angleterre, sur un échaffaut, que pour expier, s'il se peut, mon crime, tout m'ordonne de périr, & j'y périrai. Que me demandes-tu donc, dit le lord avec une sorte de fureur ? — Pouvez-vous l'ignorer ? vous avez lu ma lettre. — Tu voudrois... — Je conçois que j'exige un miracle de générosité, une vertu qui passe les forces de la nature humaine ... je m'adresse à Adelson. — Que je te pardonne ! qui ! moi ! je pourrois... va mourir, puisque tu refuses de te sauver : mais n'attends pas... — j'attends tout de vous. — Et ce n'est point assez d'avoir supporté ta présence une seconde fois ... d'être revenu... Toutes mes blessures se r'ouvrent ; je vois Nelly... l'é-

pée dans le sein!.. — Nelly elle-même, si elle pouvoit renaître, imploreroit cette grace en ma faveur; elle seroit assez généreuse....— Laisse-moi, Tu ne m'attendriras point; tu ne m'attendriras point... Non, je ne te pardonnerai pas... jamais. Jusques dans le tombeau... je serai inexorable... je veux être barbare comme toi... va périr, malheureux.

Et aussi-tôt le lord se retire brusquement. Mylord, lui crie Salvini, vous me refusez... Il ne m'entend point!.. Il n'y a plus rien à espérer de la part des hommes! ayons recours au suprême Consolateur: rejetteroit-il aussi mes larmes?

Le geolier, touché de l'état du peintre, lui amène un ministre qui réunissoit toutes les vertus de la vraie piété: sensible, indulgent, plein de cette onction qui prête tant de charmes aux plus simples discours, père tendre, toujours empressé d'ouvrir ses bras à ses enfants malheureux, de recevoir l'épanchement de leurs peines, il pleure & gémit avec l'Italien qui lui redisoit sans

ceſſe : ce n'eſt pas, monſieur, ma mort prochaine qui me cauſe le déſeſpoir où vous me voyez ; c'eſt le regret, le regret déchirant de m'être ſouillé d'un meurtre abominable, d'avoir été ingrat envers un homme qui eſt l'honneur de l'humanité... & moi! que ſuis-je aux yeux de cette humanité, à mes propres yeux ?

Il reprenoit : du moins, s'il m'avoit pardonné !.. Dieu ! voilà un coup plus ſenſible encore que la fin ignominieuſe qu'on me prépare !

Salvini retombe ſur ſes chaînes en pleurant amèrement ; le charitable miniſtre lui déployoit toute l'étendue des ſecours conſolants d'une religion, la religion des infortunés, qui, tandis que la terre les abandonne & les repouſſe, leur montre le ciel s'ouvrant pour recevoir leurs larmes & leur repentir.

Adelſon livré à lui-même éprouvoit des combats bien différents. Quelquefois la pitié, ce ſentiment ſi honorable pour le cœur humain, venoit ſolliciter le lord, & ſoudain

il s'écrioit comme indigné à la ſeule idée de compaſſion : pardonner à l'aſſaſſin de Nelly ! je ſerois aſſez faible, aſſez lâche... au lieu d'augmenter l'horreur de ſon ſupplice... c'eſt en vain qu'un murmure ſecret... je voudrois me venger, oui, je le pourſuivrois juſqu'aux enfers.

Un baronet de la connaiſſance du lord lui apprend qu'on vient d'arrêter un miſérable chargé de pluſieurs crimes, qu'entr'autres il a révélé toutes les circonſtances d'un complot tramé contre Adelſon : ce ſcélérat, ajoûte le baronet, eſt un Sicilien qu'on nomme Géronio ; il s'étoit lié avec Struley qui avoit ſçu l'attacher à votre ſervice, en qualité de domeſtique, quoiqu'il ne fût pas né pour cet emploi. Leur deſſein étoit de vous attirer ſous les murs de votre parc par le moyen de Salvini à qui ils en avoient impoſé, en lui faiſant accroire qu'ils vouloient ſeulement vous enlever. Selon la confeſſion du coupable, le peintre n'avoit jamais pu ſe réſoudre à cette trahiſon, quoiqu'il ignorât que leur projet étoit de vous aſſaſſiner.

Le prisonnier est arrivé à Tyburn. Il profite de la liberté que les Anglais accordent à leurs criminels ; il implore un moment de silence : on demeure attentif ; il raconte en peu de mots sa déplorable aventure, & fait voir à quel excès les passions peuvent nous égarer. Quand il rappelle ses premières années où il goûtoit la conscience d'une ame pure, quand il vient à ce qui concerne sa famille, aux espérances qu'il lui avoit données, au préjugé aussi absurde que barbare de son pays, qui va faire réjaillir sur cette famille innocente la honte dont lui seul doit être flétri, alors l'assemblée semble partager sa douleur : mais qu'on s'attendrit encore davantage, lorsque le peintre parle de sa mère, de cette mère si tendre, qui lui étoit si chère, qui ne lui avoit mis devant les yeux que des exemples de bonté, de vertu, & qui alloit, privée de son fils & de tout secours, succomber sous l'indigence ! La voix de Salvini s'éteint dans les sanglots ; on n'entend que des gémissements, on ne voit que des larmes.

Un mouvement ſubit agite la foule ; elle fait place à un homme impatient qui court tout en pleurs vers le criminel, & qui crie à haute voix, en le ſerrant contre ſa poitrine : va ... Dieu pardonne, je te pardonne auſſi. Adelſon, dit avec tranſport Salvini, en ſe proſternant à ſes pieds ! — Et j'aſſure à ta mère une penſion de trois cent guinées. — Vous me pardonnez ! & les jours de ma malheureuſe mère seront conſervés par vous ! Voilà, pourſuit le peintre, en s'adreſſant à l'aſſemblée, le bienfaiteur envers qui je ſuis coupable !... qu'on me donne la mort.

L'infortuné récite, avec une ferveur touchante, une courte prière, & ſe livre en ſuite aux mains de l'exécuteur.

Soit que le triomphe de la généroſité ſur la nature coûte trop au cœur humain, ou ſoit que la pitié nous remue avec violence en faveur d'un de nos ſemblables dont nous allons voir la deſtruction, le lord avoit perdu l'uſage des ſens ; on l'avoit tranſporté dans une maiſon voiſine ; il ouvre les

yeux, & apperçoit Salvini qui n'étoit plus; il laisse échaper un sourd gémissement: — Il a donc cessé de vivre! Ah! Salvini! ah! Nelly! Nelly!

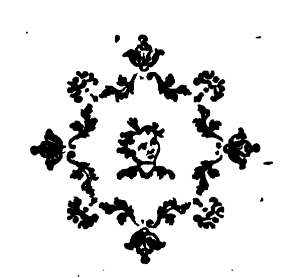
Ces paroles sont suivies d'un nouvel anéantissement; il y reste plongé quelques heures, & sort de cette sombre léthargie, pour se rendre précipitamment à sa terre.

Adelson court s'ensevelir dans la chambre où Nelly avoit été assassinée; il ordonne qu'on en ferme avec soin les fenêtres, que les murs soient couverts d'une tenture noire, & que personne n'approche de sa solitude. C'est-là qu'il s'enfonce dans la profondeur de son chagrin, qu'il s'en pénètre, qu'il s'en nourrit. Un flambeau lugubre éclairoit cette retraite où ne perçoit jamais le jour; un seul domestique avoit la permission d'y entrer. Le lord avoit fait déployer devant lui les différents habits que portoit sa malheureuse amante; ses regards se repaissoient de ce spectacle; il alloit souvent y impri-

mer des baiſers mêlés de larmes : mais il attachoit ſa douleur, ſon ame entière ſur l'endroit de l'appartement qui étoit teint encore du ſang de Nelly ; ſans ceſſe il y revenoit coller ſes lèvres, l'arroſer de ſes pleurs.

Mylord Bermond veut arracher ſon neveu à cette affreuſe ſituation : il ne ſçauroit pénétrer juſqu'à lui ; Adelſon inſenſible à ſes ſollicitations, à ſes prières, refuſoit obſtinément de le voir. Il ſe rend enfin ; ſon oncle parvenu à cette eſpèce de tombeau, va ſe jetter dans les bras de ſon infortuné parent, tente tous les moyens divers de conſolation, rappelle les charmes, les vertus de Nelly, pleure ſur ſa mémoire, s'arme des droits d'une religion ſublime & bienfaiſante, qui, accourant toujours au ſecours de la nature, lui défend de ſe nuire, & lui fait même un devoir ſacré de ſa propre conſervation : tous les efforts ſont inutiles. Pendant trois mois que vécut le lord, il ne proféra que ces paroles : « Laiſſez, » laiſſez-moi : je veux mourir de ma douleur. »

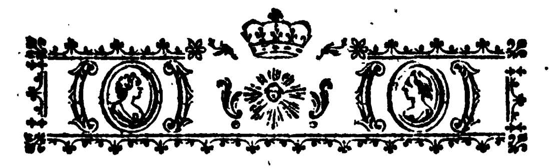
Il y ſuccomba en effet, nommant ſon héritière madame Rivers, & demandant que ſon corps fût dépoſé dans le cercueil de Nelly. Il n'avoit pas oublié de confirmer dans ſon teſtament la penſion de la mère du malheureux Italien. Mylord Bermond remplit exactement ſes volontés: il le pleura le reſte de ſes jours, & madame Rivers ne tarda point à ſuivre ſa fille & Adelſon dans le tombeau.



SARGINES,

NOUVELLE.

SARGINES,



SARGINES,

NOUVELLE.

PHILIPPE-AUGUSTE imprimoit le ſceau de ſa grandeur ſur l'empire Français ; depuis Charlemagne, on n'avoit point vû de règne plus éclatant : il a mérité de faire époque dans nos annales. On eût dit que l'ame du monarque s'étoit répandue ſur la nation ; il étoit ſon modèle, & ceux qui l'approchoient, ſe croyoient ſuffiſamment récompenſés, s'ils obtenoient un de ſes regards.

On a déjà obſervé que les grands rois pouvoient, en quelque ſorte, d'un coup d'œil créer de grands hommes : cette eſpèce de miracle ſemble être réſervée ſur-tout à nos ſouverains ; l'amour du Français pour ſes maîtres lui inſpire le même enthouſiaſme

qui enflammoit autrefois un Spartiate en faveur de sa patrie ; & qui étoit plus digne de ce transport sublime que Philippe ? La nature paraissoit l'avoir formé pour occuper le trône des Capets ; il avoit annoncé dès le berceau le vainqueur couronné à

Que PHILIPPE ? Nul souverain, en effet, n'a été plus favorisé de la nature. Ce prince joignoit à une taille avantageuse & à des traits mâles & réguliers, un esprit juste, & une ame grande & digne d'un monarque. Il fut le premier de nos rois qui entretint des armées sur pied même pendant la paix ; l'art militaire de ces tems lui dut toute la perfection dont il étoit alors susceptible ; ce corps respectable, institué pour l'éducation éclairée de la jeunesse, & qui n'a reçu que sous le règne de S. Louis le nom d'*Université*, est redevable à Philippe de ses anciens statuts. Croiroit-on qu'il avoit devancé LOUIS XIV. dans le projet de cet établissement si utile à la patrie & si honorable pour le fondateur, je veux dire dans le dessein d'un *Hôtel des Invalides*. Paris entouré de murs, un pavé commode substitué à un amas de fange qui en faisoit un lieu infect & lui avoit attiré le nom de *Lutece*, divers embellissements dispersés dans son enceinte où furent renfermés les bourgs voisins, la réunion de plusieurs provinces à la couronne, les grands vassaux soumis à une sage subordination, toute la France, en un mot, ayant pris une face nouvelle, voilà ce qui a mérité si justement à Philippe les surnoms de *conquérant*, de *magnanime*, d'*auguste*, éloge confirmé par la postérité, qui seule a le droit de juger les hommes de quelque rang qu'ils soient, & de les mettre à leur véritable place.

Bovines, & le protecteur des vertus & des arts. Les du-Metz, le cardinal de Champagne étoient venus par de ſages leçons échauffer les diſpoſitions heureuſes du jeune prince ; il n'aimoit que ceux qui s'efforçoient de lui reſſembler. Parmi ſes courtiſans, on diſtinguoit les des-Barres, les de-Roye, les Mauvoiſin, les Rouvrai, les Garlandes, les Sargines. Ce dernier reſpiroit cette vertu mâle & franche, cet inſtinct de *loyauté* que la chevalerie affermiſſoit dans le cœur de nos ancêtres, caractère propre au Français, &

Les Du-Metz. Robert Clément du-Metz avoit été chargé par LOUIS VII. de l'éducation de Philippe : c'étoit le Montauſier & le Fénélon de cet âge. Il ne démentit point l'opinion qu'on avoit conçue de ſa ſageſſe & de ſes lumières ; il remplit dans toute ſon étendue l'emploi ſi important & ſi difficile de gouverneur d'un roi. Une mort inattendue fit paſſer ſes dignités à *Gilles-Clément* ſon frère, qui, avec les mêmes vertus & les mêmes talens, eut une deſtinée auſſi triſte ; il mourut peu de mois après ſon élévation. Le *Cardinal de Champagne*, frère de la reine mère, remplaça dans le miniſtère ces deux hommes ſi eſtimables, & rejettant l'eſprit de cour, il ne chercha point à détruire ou à changer leur ouvrage : il affermit Philippe dans les heureuſes diſpoſitions que lui avoient inſpirées *les du-Metz*, & prépara tous les avantages qui ont réſulté de ce règne, un des plus beaux qu'ait eus la monarchie françaiſe.

qui s'est, pour ainsi dire, éteint avec cette noble institution.

Sargines avoit rempli plus de la moitié de sa carrière, lorsqu'il épousa Agnès de Ville-hardoüin qui mourut cinq ans après son mariage, ne laissant d'autre postérité qu'un fils unique. Cet enfant réunit la tendresse & tous les soins du père ; il n'avoit pas ouvert les yeux, qu'il fut environné des

---

Cette noble institution. Ce n'est point ici de ces regrets chimériques qu'arrache l'image du vieux tems : on ne sçauroit se rappeller sans quelque peine l'existence de la chevalerie. On sçait très-bien que des frondeurs métaphysiciens qui ne demandent pas mieux que de soumettre tout à leur examen critique, se sont appuyés avec complaisance sur les inconvéniens de cette institution : sans contredit, des abus l'altéroient. Ne doit-on pas aussi avoir la bonne-foi de convenir qu'elle a été pour nos ancêtres une école de vertu & de valeur ? Il y auroit une histoire utile & intéressante à présenter aux regards de la nation : ce seroit le tableau précis des belles actions que la chevalerie seule a produites parmi nous ; nous lui devrions cette justice. Nous sommes bien à plaindre ! nous nous applaudissons de la sagesse d'une raison qui tous les jours nous refroidit davantage. Ce n'est pas cependant la raison qui allume la flamme du génie & celle de l'héroisme, c'est l'enthousiasme ; & tout ce qui nous environne à présent ne contribue qu'à l'éteindre, & est mort pour nos yeux & pour notre ame. Voilà où nous ont conduits la marche compassée du bel esprit, & la fureur de tout analyser !

meilleurs maîtres dans tous les genres. On ne l'entretenoit que de ses devoirs, que de l'amour d'un Français pour son Dieu, son roi, sa patrie & l'honneur ; on mettoit des armes dans ses faibles mains ; on cherchoit à l'animer, en lui peignant les exploits qui avoient signalé les premières croisades, les diverses aventures où s'étoit fait connaître un nombre de chevaliers dont l'histoire a conservé les noms. Le jeune Sargines, comme il est arrivé depuis à notre célébre du-Guesclin, ne marquoit aucun de ces goûts qui promettent un développement heureux : il demeuroit insensible à ces tableaux intéressans qui auroient dû l'exciter & allumer son courage. Ni les punitions, ni l'espoir des recompenses ne lui arrachoient le moindre présage qu'il seroit seulement capable de grossir la foule de ces êtres vulgaires qui bornent leur orgueil à ramper dans les cours & à y mourir oubliés. Il traînoit une léthargie continuelle, & les années, au lieu de le réveiller, ne faisoient que le rendre plus ré-

belle & plus inhabile, malgré toutes les leçons qu'on lui prodiguoit. A peine connaiſſoit-il de nom les exercices auxquels on façonnoit de ſon tems les enfans de notre nobleſſe, ne ſçachant ni monter à cheval, ni manier une lance, une épée, encore moins lire & écrire, & repouſſant avec humeur ce qui auroit pu le retirer de cette pareſſe aviliſſante.

Le malheureux père étoit accablé de douleur; il avoit tendrement aimé ſon épouſe; la perte lui en étoit encore nouvelle; & quel motif de conſolation lui reſtoit? quel avenir pour un brave chevalier qui brûloit de revivre dans ſa race! Son fils cependant touchoit à cet âge déciſif où l'on entre en effet dans la vie, & qui ſemble déclarer d'une façon diſtincte ce que nous devons être. Déſeſpéré de le voir dans un engourdiſſement ſtupide qui approchoit de l'abrutiſſement, Sargines prend la réſolution d'avoir avec lui une converſation détaillée: il le mène dans une des ſalles du château où étoient ſuſpendues

de vieilles armes, ferme la porte ſur lui, & ordonne au jeune homme de s'aſſeoir à ſes côtés.

Le vieillard prend la parole: — Avant de commencer un entretien que je deſire être ſuivi de quelque ſuccès, répondez-moi: ſçavez-vous qui vous êtes, à qui vous appartenez? — Je ſçais, mon père que je ſuis gentilhomme, que vous êtes chevalier, que mes ayeux l'ont tous été. — Non, vous ne connaiſſez pas votre extraction; vous ignorez l'hiſtoire de votre famille, ce qui même a pu mériter à votre père quelque rayon de gloire: il faut que je mette ce tableau ſous vos yeux.

A votre âge, j'étois écuyer; je me trouvai à la malheureuſe bataille de Brenneville; j'y tuai de ma main deux Anglais qui s'étoient ſaiſis de moi, & qui déjà m'emmenoient priſonnier. J'accompagnai le roi Louis à cette croiſade où il montra qu'il étoit digne de nous commander; j'y ſervis avec ardeur l'état & la religion. Enguerrand de Coucy, le comte de Ponthieu, Ar-

chambaud de Bourbon, Hugues de Lusignan, Courtenai, le comte de Montargis, Geoffroi de Rançon, Everard de Breteuil, Mathieu de Montmorency, & une infinité d'autres *barons* dont les noms sont également chers à la France, ce sont les respectables modèles que je m'étois proposés; j'ai eu l'honneur d'avoir pour *frères d'armes* la plupart de ces illustres chevaliers. On a daigné plusieurs fois me confier l'Oriflamme; encore aujourd'hui notre auguste souverain me comble de ses bontés: mais ce faible éclat n'est rien auprès de celui dont brille vos ancêtres. Jettez vos regards près de ces deux cottes de mailles, sur cette cuirasse ensanglantée: c'est l'armure d'un de vos braves ayeux, qui suivit Robert à la conquête du duché de Bourgogne, & qui s'élançant dans les bataillons ennemis pour sauver son maître, fut percé du coup de-

D'autres Barons, &c. Ce n'est que vers la quatorzième siécle qu'on a commencé à regarder la dignité féodale de *baron* comme au-dessous de *duc*, de *comte* &c.

stiné

ſtiné au monarque : mort glorieuſe que tout gentilhomme français doit envier ! Cette épée dont la rouille atteſte l'antiquité eſt celle d'un Raoul de Sargines, qui, ſous Lothaire, combattit avec Geoffroi comte d'Anjou, dans cette fameuſe journée où l'empereur Othon perdit le fruit de ſes conquêtes ; un ſiège mémorable mit le ſçeau à la gloire de votre intrépide ancêtre : il s'ouvrit un paſſage juſqu'à l'aigle impériale, & la fit tomber des remparts de la ville aſſiégée pour y ſubſtituer ſa bannière. Appercevez-vous plus loin ce heaume preſque fracaſſé ? il ſervoit à votre biſayeul, qui, après avoir marché ſous les drapeaux de cinq rois, & s'être trouvé à trente-ſept batailles, ſuccomba dans les troubles qu'excita le comte de Champagne à l'avenement de

A trente-ſept batailles. Joinville parle ainſi du ſeigneur de Brancion : « Vous dirai : il avoit eſté, quant » il mourut, en trente-ſix batailles, &c. » Nous croyons qu'il eſt néceſſaire d'avertir nos lecteurs que, lorſque nous citons l'hiſtorien de S. Louis, nous nous ſommes conformés à l'édition que nous devons aux recherches ſçavantes & aux travaux de MM. Melot & Cappeconnier, & qui paſſe pour la plus fidéle.

Henri I. au thrône. Eudes de Sargines, de cette lance, ôta la vie à un Sarrasin d'une stature gigantesque, qu'on disoit le plus vaillant des Infidèles & la terreur des Chrétiens.

Voilà une partie de ce qu'a fait votre maison, pour affermir l'ancienneté d'une noblesse assise sur un monçeau de trophées, & dont la splendeur se perd dans la nuit des tems... Et vous, quel monument devez-vous laisser ici qui parle seulement de votre existence ? Vous ne dites mot ! Lorsque vous vintes au monde, avec quel transport je vous reçus sur le bouclier de votre ayeul, en adressant du fond de mon cœur cette prière au ciel ! « O mon Dieu ! » qu'il soit l'honneur de sa race, & qu'un » jour il soit mis au rang de nos plus vail- » lants *prud-hommes !* S'il en étoit indigne, » que la mort me l'enlève !.. » Méritez-vous de vivre ? — Mon père.. — Je suis l'auteur de vos jours ! moi ! non, non... je n'ai point de fils.

Et à ce mot, il échappe un profond gémissement au chevalier ; il poursuit ;

Mon fils se seroit déjà distingué ; il seroit écuyer d'un de nos princes ; il auroit l'ame d'un gentilhomme ; il porteroit le nom de Sargines : & vous... vous mon fils unique !.. Oui, tu l'es, malheureux enfant ! je le sens trop à ma tendresse paternelle, à ma douleur ! Tu le traîneras dans l'oisiveté, tu l'éteindras dans l'oubli, dans l'avilissement, ce nom si respectable !.. le dernier de nos serfs rougiroit de t'avouer pour son fils !.. Tu pleures ! ah ! puissent ces larmes être le fruit d'un remords salutaire ! me promettent-elles que tu sentiras mes reproches, que je t'inspirerai la noble ardeur de ne plus les mériter ?.. Si j'ai retrouvé mon fils, il va se livrer à l'amour de la gloire ; il va s'essayer à monter *au temple d'honneur*... Que j'aye la consolation de t'y voir élevé ! que mes derniers regards se fixent sur cette image si touchante pour un père !

Sargines serre dans ses bras son fils qui

Au temple d'honneur. C'est ainsi qu'on appelloit le dernier grade de la chevalerie.

verſoit toujours des larmes, ſans avoir pu proférer une parole; il interprête favorablement ce ſilence, le remet entre les mains d'un écuyer vieilli dans la maiſon, & connu par ſa ſageſſe autant que par ſa bravoure : — Raymond, voilà mon fils; qu'il devienne le vôtre; je me flatte qu'il répondra à vos ſoins; le repentir, ſi j'en dois croire ſes pleurs, s'eſt élevé dans ſon ame : il faut eſpérer qu'il ſera docile à vos leçons & à vos exemples.

Les larmes du jeune homme furent bientôt ſéchées; au bout de quelques jours, il étoit retombé dans ce ſommeil d'indolence où la nature ſembloit l'avoir condamné à végéter éternellement, ou plutôt, ſon caractère s'étoit remontré dans toute ſon inertie : les reproches & les careſſes de ſon père n'avoient fait naître qu'une impreſſion paſſagère. En vain Raymond cherchoit à éguillonner cette ame lente & pareſſeuſe : elle ſe refuſoit à tous les moyens qu'on imaginoit pour la remuer, & lui donner la vie; l'émulation, l'amour des plai-

ſirs, ce reſſort ſi puiſſant ſur la jeuneſſe, rien n'étoit capable de l'émouvoir.

Rebuté d'avoir ſi peu réuſſi, le bon écuyer ne diſſimula point à ſon maître qu'il déſeſpéroit de vaincre un naturel ſi ingrat. On alla juſqu'à conſulter les *phyſiciens*, c'eſt le nom que nous donnions alors aux médecins ; il examinèrent attentivement le jeune Sargines, & prononcèrent d'une voix unanime que cette eſpèce d'anéantiſſement & d'inhabileté aux moins importantes occupations, étoit un vice ſans remède, & qu'il n'y avoit que la longueur du tems qui peut-être le corrigeroit : quel arrêt accablant pour un père qui n'avoit que ce fils, ſon unique eſpérance ! il le regardoit ſans ceſſe, & laiſſoit couler des larmes ; il ordonne qu'on expoſe à ſa vûe des chevaux ſuperbement enharnachés, des armes élégamment travaillées, & enrichies d'or & de pierres précieuſes, & enſuite qu'on lui en faſſe préſent ; le jeune homme recevoit ces dons avec une froide indifférence, & n'y attachoit pas le moindre regard. C'eſt

eſt fait, s'écrie Sargines, puiſqu'un ſpectacle ſi propre à parler au cœur d'un gentilhomme, à enflammer le courage, ne produit aucun effet ſur ſon ame ! il faut y renoncer... il faut y renoncer... Raymond, je n'ai point de fils ! je ſuis le dernier de ma race ! ni ma valeur, ni ma nobleſſe ne me ſurvivront... Raymond, je mourrai tout entier ! j'enſevelirai avec moi dans ma tombe, le prix de tant d'exploits, la ſplendeur que repandoit l'illuſtration de tant de ſiécles accumulés ! les Sarraſins n'auront plus de Sargines à redouter ! Ah ! mon ami, quelle deſtinée pour un Français qui aime ſon pays, ſon maître, ſa religion ! je conçois un projet... un ſecond mariage... Mais s'il ſortoit de cet aſſoupiſſement, s'il prenoit des ſentimens convenables à ſa naiſſance, aux diſtinctions qui l'attendent, quels regrets pour moi d'avoir contracté un engagement qui lui ſeroit ſi préjudiciable ! Raymond, eſſayons encore de l'animer, de lui faire goûter ſes devoirs... ne déſeſpérons point... je ſens que je ſuis

père : j'aurai de la peine à prendre un parti qui bleſſe les intérêts de mon fils.

Dernières tentatives de la part du chevalier & de Raymond, & auſſi inutiles que les précédentes. Il eſt décidé que le jeune Sargines, abandonné entiérement à la conduite du ſage écuyer, ira cacher une vie obſcure dans une des terres de ſes ancêtres, diſtante de plus de quatre-vingt lieues de la capitale. Peut-être ſera-t-il retiré un jour de cette léthargie ; l'amour paternel a de la peine à bannir tout eſpoir.

C'eſt à cette ſéparation que l'ame du chevalier ſe déploye dans toute ſa ſenſibilité. Il vouloit faire éclater ſon reſſentiment, l'excès de ſon indignation ; après avoir accablé ſon fils des plus violents reproches, il le laiſſoit partir ſans l'embraſſer, ſans lui adreſſer la moindre parole de tendreſſe : la nature l'emporte ; il le ſuit des yeux, court après lui, & tombe dans ſes bras, en fondant en larmes : — Je n'ai donc plus de fils ! mes pleurs... ils ne t'ont point touché ! quoi ! tu es de mon ſang,

& tu as si peu d'ardeur ! être aussi insensible ! Dis-moi, ingrat, parle : quels moyens employer pour exciter ces transports que je croyois t'avoir donnés avec la vie ? Ouvre ton cœur à ton père ; il t'aime, oui, il t'aime ; veux-tu faire le deshonneur de mes cheveux blancs, que mon tombeau soit surchargé de ton ignominie ? Approche, viens dans mon sein, viens-y puiser cette flamme dont doit brûler tout digne chevalier... ne me contrains pas à un éloignement si douloureux... mon fils... Sargines, efforce-toi de conserver la noblesse de ce nom... cruel enfant ! tu me causes la mort !

La faiblesse du père combat quelque tems ; le départ du jeune-homme est différé. Mais ces nouveaux témoignages de complaisance & de tendresse n'ont pas des suites plus heureuses que les premiers. Enfin Sargines a pris une ferme résolution : l'orgueuil fait taire la nature, & son fils est éloigné de ses regards, accompagné du vieux écuyer.

Le malheureux père qu'importunoit sa douleur, tâche de repousser le trait qui le déchiroit : il cherche à mettre une distance encore plus grande entre son fils & lui ; il brigue l'honneur de suivre Philippe-Auguste dans son expédition de la Terre-Sainte ; il s'embarque avec le prince. Ils arrivent au pied des remparts de Ptolémaïs ; le roi est reçu comme l'ange même de la victoire qui venoit délivrer la Palestine du joug des Infidèles, & Sargines mérite d'être nommé parmi les chevaliers sur lesquels le monarque se reposoit des soins du commandement.

Raymond ne cessoit de faire des réprésentations à son éleve ; il lui parloit avec chaleur, l'instruisoit exactement des divers *faits d'armes* qui donnèrent tant de célébrité au siége de Ptolémaïs, lui montroit son père à la tête des croisés, & attachant les regards du roi : le jeune homme ne prêtoit à ces recits que l'attention d'une curiosité stupide qui demande à s'amuser. Nulle impression ne s'arrêtoit dans son ame ;

toujours appéſanti dans ſon inaction, il étoit ſi gauche aux exercices de la nobleſſe, qu'incapable de ſe tenir ſeulement à cheval, on avoit été obligé de le tranſporter dans un chariot juſqu'au nouveau ſéjour qu'il habitoit.

Sargines s'efforçoit de ſe conſoler dans le ſein de la gloire : mais on n'en impoſe point à la nature ; comblé des applaudiſſements de l'armée, au plus haut dégré de la faveur, cheri de Philippe, il n'en étoit pas moins accablé par l'image cruelle qui le pourſuivoit ; il ſe repréſentoit ſans ceſſe un fils indigne de ſon extraction, & languiſſant oublié au fond d'un château, tandis que l'ardente jeuneſſe françaiſe avoit volé en Aſie, & s'y diſtinguoit par des miracles de valeur ; il recevoit des lettres de Raymond qui lui ôtoient toute eſpérance.

De le tranſporter dans un chariot. C'étoit une eſpèce de dégradation pour un chevalier ; dans Lancelot du Lac, un chevalier eſt regardé comme un *vilain* diffamé, parce qu'on l'avoit vû arriver dans une charrette à la cour du roi Artus.

Le chagrin de ce père infortuné augmente; il est déterminé à finir ses jours sur la brèche de la ville assiégée; les comtes de Sancerre & du Perche, Guy de Châtillon, Saint-Valery, Châtelleraut, Raoul de Fougères, sont eux-mêmes étonnés de son audace intrépide; il enflammoit par son exemple tous ces héros. Il apperçoit Enguerrand de Fiennes qu'enveloppoit un gros de Sarrasins: il y court, le dégage, laissant loin derrière lui ses *hommes d'armes*, & au moment qu'il revenoit victorieux, il est atteint d'une fléche, & tombe expirant.

On le transporte dans la tente du roi qui ordonne à ses chirurgiens de visiter sa blessure: ils la jugent mortelle. On raconte au monarque avec quel peu de ménagement le chevalier s'étoit précipité dans les bataillons ennemis: Sargines, lui dit Philippe, d'un ton attendri, avez-vous pu confondre la témérité & le courage? vous me faites appréhender tout à la fois la perte d'un fidèle sujet, &

celle d'un ami. Ah! ſire, répond le bleſſé que le ſentiment ranime, & en tâchant de ſe ſoulever pour baiſer une des mains de ſon maître, ſire, que ces marques de bonté me pénètrent! eh! qui ne les acheteroit de ſa vie? que je ſuis heureux à mon dernier ſoupir! Vous accuſez ma valeur! ſire, je rougirois de vous tromper: un *franc* & *loyal* chevalier qui eſt ſur les bords de la tombe, doit y deſcendre ſans manquer à la vérité; il faut vous l'avouer: ce n'eſt pas, ô mon roi, le ſeul amour de la gloire, & le deſir de juſtifier votre choix qui m'emportoient au-devant du péril: une autre cauſe que je vais vous révéler, ſe joignoit à des ſi puiſſants motifs. J'oſe demander une dernière grace à votre majeſté: qu'elle commande à ſa cour de s'écarter pour un moment.

Philippe fait une ſigne de la main, & il reſte avec Sargines, qui reprend ainſi:

Non, ſire, mon devoir, ni l'ardeur, j'oſe le dire, d'un chevalier avide de combattre ſous les yeux de ſon ſouverain, ne m'ont

pas seuls guidé : un chagrin violent que je peux confier à votre majesté, m'a fait desirer de terminer ma carrière. Sire, vous connaissez l'honneur : vous êtes Français, & roi ; eh bien ! apprenez quelle douleur me dévore. J'ai un fils, un fils unique que je n'ai pu encore, sire, vous présenter : jugez de ma situation, puisqu'il a passé l'âge où l'on est élevé au grade d'écuyer. Et cet enfant si peu semblable à ses ancêtres, me seroit-il permis d'ajoûter, à son père, traîne une incapacité absolue, ne ressent nuls transports, n'est éveillé par aucun aiguillon ! La gloire, l'avantage d'être attaché à votre service, & de marcher sous vos drapeaux, votre nom, sire, dont je frappois incessamment son oreille, tout ces traits si sensibles pour le cœur d'un gentilhomme, se sont émoussés & perdus sur cette ame impuissante ! il est enseveli dans un de mes châteaux, éloigné de Paris, & où il existe à peine. Sire, voilà mon héritier, le descendant des Sargines, le serviteur que j'ai à vous laisser.

A ces mots un ruiſſeau de larmes coule des yeux du chevalier; Philippe l'embraſſe avec bonté :—Mon cher Sargines, vous irritez votre mal ; calmez-vous; ſongez que votre vie ne vous appartient pas, qu'elle eſt à votre patrie, & au roi de France; & c'eſt un de ſes biens qu'il eſt le plus jaloux de conſerver. Je verrai au reſte ce fils qui vous reſſemble ſi peu; mes conſeils peut-être... — Quoi, ſire! vous daigneriez... vous aimeriez aſſez un malheureux père... — Sargines, je ferai tout pour le ramener à votre exemple. — Sire, vous me rendrez mon fils... Il n'eſt pas poſſible, non, il n'eſt pas poſſible qu'il voye & qu'il entende votre majeſté ſans ſortir de cette affreuſe léthargie... il ne ſeroit pas Français & votre ſujet; je vous dois la vie; je ſens... j'eſpère tout... je renaîtrai pour vous aimer encore davantage, & vous ſervir avec plus de zèle.

En effet ce qu'avoit dit Philippe produiſit une eſpèce de miracle. Sargines ſe releva du lit de la mort; il ne pouvoit

contenir ſa joie; il écrit à Raymond qu'il ne faut point ſe décourager à l'égard de ſon élève, qu'il a un moyen ſûr de l'animer de cette flamme que la nature ſembloit lui avoir refuſée; il ajoûte par apoſtille : « N'en doutez point, mon cher » Raymond : vous aurez préſidé à l'édu» cation d'un héros : mon fils le ſera, je » vous le prédis; on ne réſiſte point à l'é» preuve que j'employerai... le roi... » nous ſerons tous contents.»

Philippe-Auguſte eut donc la ſatisfaction de voir revivre Sargines : mais il lui étoit réſervé de perdre un de ſes plus chers favoris : le maréchal du-Metz fut une des illuſtres victimes qui payèrent de leur vie la priſe de Ptolémaïs; les courtiſans mêmes le regrettèrent; qu'ajoûter de plus à ſon éloge? Sargines lui ſuccéda dans la familiarité auprès du monarque; il ſembla, pour quelques moments, oublier ſon fils : un revers inattendu vint en quelque ſorte, le ravir à lui-même; il aimoit tendrement Raoul, ſire de Coucy, dont

la mémoire eſt conſacrée par un amour malheureux : ce jeune banneret, frappé d'un coup mortel, demande qu'on lui faſſe venir Sargines, diſant qu'il vouloit mourir dans le ſein de ſon ami ; il n'eut que le tems de ſe diſpoſer à ſa fin qu'il enviſagea ſans effroi, & il expira dans les bras du chevalier, en le conjurant de viſiter la dame de Fayel à ſon retour en France.

Le ſpectacle de la mort de Coucy fit r'ouvrir la bleſſure de Sargines, & le ramena aux portes du tombeau ; revenu enfin de l'accablement de ſa douleur, & ſa bleſſure étant refermée, il ne tarda point à ſe rappeller la promeſſe du roi. Une maladie de langueur, dont on craignoit les ſuites, obligeoit ce prince de quitter le champ de ſes triomphes, & de l'abandonner

Une maladie de langueur. Philippe-Auguſte fut attaqué d'une maladie dont on attribua les effets au poiſon, & qui pouvoit avoir été ſimplement occaſionnée par la vivacité dévorante d'un climat ſi différent du nôtre : il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles ; ſa peau même fut enlevée ; les médecins le preſsèrent de retourner en France, &c.

donner à la valeur fougueuse d'un rival jaloux, d'ailleurs un des plus grands hommes parmi les croisés : Richard demeura dans la Palestine, tandis que notre souverain prenoit la route de Lyon pour se rendre à sa capitale.

Sargines l'accompagnoit : le prince fut le premier à lui parler de son fils. Informé que la terre où étoit le jeune-homme se trouvoit à peu de distance de son chemin, mon ami, dit le roi, il me vient une idée singulière qui peut-être vous flattera : j'ai envie que nous nous dérobions à ma suite,

---

Un des plus grands hommes. Il faut entendre le naïf Joinville nous faire l'éloge de Richard, roi d'Angleterre ; ce ton ingenu, si vrai, si touchant par sa simplicité, peint mieux que tout le faste du bel esprit de notre siécle.

« Le roi Richart demoura en la sainte terre, & fist » tant de grans faiz que les Sarrazins le doutoient » (redoutoient) trop si comme il est escript ou » (au) livre de la terre sainte, que quant les enfans » aux Sarrazins braioient (crioient) les femmes les » escrioient, & leur disoient : taisiez-vous : vez-ci le » roi Richart, & pour eulx faire taire, & quant les » chevaux aux Sarrazins & aux Beduins avoient poour » d'un bysson, ils disoient à leurs chevaux : cuides-tu » que ce soit le roy Richart ? »

& que nous allions ſurprendre votre fils dans ſa retraite. Le chevalier tranſporté, ſe précipite aux genoux du monarque : les embraſſe : — Sire ... ſire, votre majeſté... comment lui peindre tout l'excès de ma reconnaiſſance ? En me ſervant, & en m'aimant comme vous faites, répond Philippe, avec ce ton de douceur & d'affabilité qui lui prêtoit tant de graces ; Sargines, on ne ſçauroit trop récompenſer des ſujets tels que vous. — Mais, ſire, cette démarche... elle n'aura rien qui puiſſe vous ſatisfaire. — Eh! penſez-vous, Sargines, que les rois n'ayent pas un cœur ? le mien le diſputeroit à tous ceux de mon royaume pour la ſenſibilité. Je ſerois charmé de contribuer au changement heureux de votre fils ... Si nous allions en faire un nouvel *Achille français !*

Le bon chevalier verſoit des larmes, bal-

Achille français. Guillaume des-Barres, un des plus braves chevaliers de ce temps, & d'une force extraordinaire, fut ſurnommé l'*Achille français* ; il étoit très-aimé du roi, &c.

butioit des remerciements. Le prince lui passant avec bonté une de ses mains autour du col: — Mon ami, je donnerois une victoire pour le plaisir que tu viens de me faire goûter. Oui, je verrai ton fils, je lui parlerai, mais à une condition: ressouviens-toi bien de ne pas me nommer. Je ne veux me découvrir qu'après l'avoir interrogé; ce sera ton ami qui lui donnera des conseils, ensuite le roi paraîtra: — Oh, sire, je vous jure... — Point de sermens. Songe seulement à observer la loi que je t'impose, & promets-moi sur-tout de ne laisser éclater aucun emportement contre ton fils. — Sire, vous me l'ordonnez, je ne lui ferai pas le moindre reproche. — C'est à moi qu'il faut abandonner le soin de ces représentations; sois bien persuadé que j'y mettrai de la chaleur. Sargines, je suis père aussi.

Ils poursuivent leur route; Sargines étoit dans l'ivresse de la joie. A peine a-t-il découvert les tourelles de son château, il pique avec impétuosité son cheval vers le pont-levis, & dans le premier mouvement oubliant sa

promesse, s'écrie de toutes ses forces : le roi.. le roi.. où est mon fils ? où est Sargines ? qu'il accoure... qu'il vienne se prosterner devant son maître. Philippe, pour l'engager à se taire, faisoit des signes au chevalier qui n'écoutoit, ne voyoit que l'honneur dont il étoit comblé. Il apperçoit Raymond : —Raymond, voilà notre adorable monarque... mon fils n'est pas avec toi ? qu'on l'avertisse, qu'il se hâte.

Il le voit qui s'avançoit lentement : malgré la présence du roi, il lui échappe une de ces expressions de vivacité, qui étoient si familières à nos ayeux, & il ajoûte : il est toujours le même ! à sa place, j'aurois eu des aîles !

Philippe ne fait que regarder Sargines qui entend ce regard, s'arrête à ces mots, court à son fils, l'entraîne au-devant du monarque que ce jeune-homme ne connaissoit point, & de son bras le pressant de s'incliner : — Tombe aux pieds du roi qui veut bien nous faire la grace de nous visiter... Oui, c'est le roi, malheureux !

Tu ne ſentirois point tout le prix de cette ſaveur inſigne !

Philippe s'empreſſe de relever le jeune-homme, & regardant encore le chevalier : —Sargines, ſa phyſionomie eſt intéreſſante ; elle me répond d'avance qu'il marchera un jour ſur vos traces. — Qu'il cherche à vous atteindre, ſire, au chemin de l'honneur ; je me charge, moi, de lui apprendre à mourir pour le ſervice de votre majeſté : mais à cette mort glorieuſe, il préférera une vie obſcure & inutile à ſon maître & à ſa patrie... N'as-tu point à rougir de paraître ainſi en préſence de notre monarque ? N'être pas ſeulement page ! —Laiſſez-moi avec le jeune-homme, interrompt Philippe. Je vous avertis que je reſte ici juſqu'à demain matin ; ayez ſoin de faire ſçavoir où je ſuis : je ſerois fâché de cauſer de l'inquiétude.

N'être pas ſeulement page. C'étoit le premier grade pour arriver à la chevalerie ; dès l'âge de ſept ans, on retiroit l'enfant d'un noble, des mains des femmes, & l'on confioit ſon éducation aux hommes : uſage qui s'eſt conſervé dans la maiſon de nos rois.

Sargines enchanté de posséder le roi, parcourt son château, vole à ses domestiques : — Allons du zèle, mes amis ! Ne craignez point de dépenser ; j'acheterois de tous mes biens la satisfaction que je goûte aujourd'hui : on ne donne pas tous les jours à souper au roi de Fance.

Puis il va trouver l'écuyer Raymond, & avec un soupir :—Eh bien ! mon cher Raymond, toujours la même incapacité ? — Toujours, monseigneur. Je vous l'ai écrit : ni sauter, ni lutter, ni jetter la barre, ni lancer le dard, la pierre ; avoir peur, je crois, de l'ombre d'un cheval. — Avoir peur ! — Oui, monseigneur ; être, en un mot, décidé à fuir tous les exercices : voilà quel est votre fils. Je vous prierai de m'accorder la permission de retourner auprès de vous. Il ne m'est pas possible de soutenir un pareil spectacle !

Le chevalier à ce recit frémissoit de colère,

Ni sauter, &c. Tous exercices du candidat chevalier. Voyez à ce sujet l'ouvrage intéressant de M. de Ste Palaye : on prévient le lecteur qu'on doit à cet écrivain estimable la plûpart des notes relatives à la chevalerie, qui accompagnent cette bagatelle.

levoit les yeux au ciel ; il apperçoit de loin ſon fils avec qui Philippe s'entretenoit ; il fait tous ſes efforts pour ſe contenir : il ne peut s'empêcher de s'écrier : ah ! ſire, je ſuis un père bien à plaindre ! Sargines, répond le monarque, j'ai tout lieu d'eſpérer. —Cela ſe pourroit, ſire !.. Oh ! je n'en doute point : ce prodige étoit réſervé à votre majeſté.... mais... je ne le conçois pas, ſire, il n'eſt point tranſporté, ravi, hors de lui-même ! un de vos regards me feroit défier une armée entière.

L'heure du ſouper eſt arrivée ; on doit s'attendre que le paon tenoit la première place dans l'appareil du feſtin. Jamais Philippe

Le paon ne fut pas oublié. C'étoit avec le faiſan, ce qu'on pouvoit ſervir de plus délicat & de plus ſplendide dans les banquets de nos ancêtres. La chair de paon étoit la nourriture des *preux* & des *amoureux*. Le chevalier qui ſçavoit bien découper ces mets, recevoit force éloges de la part des convives. Le roi Artus, pour avoir tranché le *paon* à la table ronde au gré de cent-cinquante chevaliers auxquels il en a fait une égale & ſage diſtribution, eſt comblé de remerciments & de louanges. D'ailleurs le dernier de ces oiſeaux étoit emblématique : c'étoit en quelque ſorte, le ſceau d'un engagement ſolemnel qu'on appelloit le *vœu du paon*.

n'avoit mieux connu le prix de cet amour que tout Français reſſent pour ſon maître. A cette noble fierté qui annonçoit la grandeur ſuprême, il mêle une gayeté familière & attirante. Allons, dit-il à ſon hôte, d'un ton plein de ſentiment, ne nous ſouvenons plus du roi : c'eſt votre ami Philippe qui ſoupe avec vous... Eſt-ce que le *jeune-fils* ne ſe mettra point à table? —Je me garderai, ſire, de laiſſer échapper l'occaſion; elle eſt trop favorable, & il aura l'honneur de ſervir votre majeſté, ſi elle veut bien le permettre; ce ſera un glorieux début dans ſes fonctions de page.

Le jeune-homme ſervit donc le roi, mais avec ſi peu de grace, & d'une façon ſi maladroite qu'à chaque inſtant le chevalier marquoit de la mauvaiſe humeur; puis, au moindre coup d'œil du ſouverain, il ſe radouciſſoit.

Le *jeune fils*. Expreſſion employée par nos anciens écrivains, comme Joinville, Froiſſard, Monſtrelet, &c. les mots qu'on trouvera ici imprimés en italique, ſont des façons de parler empruntées du vieux langage.

La

La chevalerie & ſes principaux devoirs furent le ſujet de l'entretien ; Philippe en parloit comme un roi des Français, c'eſt-à-dire avec ce noble tranſport qu'il fit paraître dans la ſuite, lorſqu'avant la bataille de Bovines, il offrit la couronne à qui ſeroit plus digne que lui de les commander. Sur-tout, dit le monarque, chevalier, qu'on lui inſpire le plus ſublime & le premier des ſentimens, *l'amour de Dieu*. Qu'il ait ſans ceſſe la religion devant les yeux, & qu'il ſoit toujours prêt à combattre & à mourir pour elle. Quel deſtin comparable

Il offrit la couronne. On prétend que Philippe-Auguſte, quelques heures avant la célèbre bataille de Bovines, poſa lui-même ſa couronne ſur l'autel où l'on célébroit la meſſe, & la montrant aux ſoldats : « Voici, leur dit-il, le premier diadême du monde ; » s'il eſt quelqu'un parmi vous qui ſe juge plus capable que moi de le porter, je le mets ſur ſa tête, » & je lui obeis : mais ſi vous ne m'en croyez pas » indigne, ſongez que vous avez à défendre aujourd'hui » votre roi, vos biens, vos familles, l'honneur français, » & je vais vous donner l'exemple. » Toute l'armée retentit d'acclamations, de cris redoublés « vive Philippe ! nous mourrons pour lui ! » & l'on court ſe précipiter aux pieds du roi, & lui *demander ſa bénédiction.*

L'amour de Dieu, & l'amour des dames. La baſe de la chevalerie.

à celui de nos *preux* qui ont pu rougir de leur ſang les eaux du Jourdain ! Quand il aura atteint l'age convenable, n'êtes-vous pas d'avis que nous lui faſſions entreprendre le *voyage d'outre-mer*? C'eſt-là l'école de la gloire & du vrai courage, & (ajoûte le monarque avec ce ſourire charmant qui lui gagnoit tous les cœurs,) en qualité de roi de France, j'ai auſſi à lui recommander *l'amour des dames, & la courtoiſie*; nous lui en choiſirons une des plus aimables & des plus vertueuſes, pour être *l'objet de ſes penſées & de ſes affections*, & il lui ſera ſoumis, fidèle, & ſe rendra capable de *porter ſes couleurs*... me le promettez-vous, jeune-homme?

Philippe, d'un air affable, lui tendoit ſa main; le vieux chevalier s'y précipite,

---

Quel deſtin. On a cherché à s'écarter des principes du jour qui rapprochent tout de la façon actuelle de penſer & de juger : on a voulu conſerver le caractère de Philippe-Auguſte, qui aſſurément doit être bien éloigné de déclamer contre les croiſades.

Le voyage d'outre-mer. C'eſt ainſi qu'on appelloit le voyage de la Paleſtine.

& la couvrant de baisers mouillés de larmes: — Je lui ravirai cette faveur! c'est à moi d'imprimer toute mon ame sur la main du plus *loyal chevalier qui fut oncques.* Allez, sire, vous ne seriez pas roi, vous seriez le premier des hommes. — Et, mon ami, c'est aussi la qualité que j'envie; elle doit aller avant celle de monarque. Oui, vous avez raison de penser que j'ai le cœur d'un *franc & loyal* gentilhomme; vous me le faites bien sentir en ce moment!

On parla encore de combats, d'un prompt retour à la Palestine, du desir ardent qu'avoit le prince d'arracher la Terre-Sainte à ses ravisseurs, de son projet bienfaisant de répandre tous les genres de félicité sur son royaume, & de ne former qu'une famille d'heureux: bien entendu, poursuit Philippe, que j'en serai le père; & le père adoré, s'écrie Sargines pleurant toujours d'attendrissement & de joie; eh! sire, peuvent-ils vous refuser ce sentiment? ils goûtent tant de plaisir à vous aimer! — Et moi, Sargines, je ne connais pas d'autre bon-

heur que d'être cher à mon peuple. De quelle ſatisfaction je jouis quand je lis ſur leur viſage qu'ils ſont contents de moi! que leurs acclamations me touchent! ah! Sargines, que j'éprouve qu'il eſt doux de commander à des Français! Oh! quel roi! quel roi! dit le chevalier, en ſe tournant vers ſon fils : vois, miſérable, quel maître tu aurois à regretter! dépêche-toi donc de mériter de lui être attaché.

Le jeune Sargines donna *à laver* au roi; il eut l'honneur de lui préſenter *le vin du coucher*, & il revint eſſuyer une longue converſation où le père ſe dédommagea amplement de ſa contrainte, & donna l'eſſor à tous ces mouvemens que la préſence du monarque avoit retenus.

Sargines court chez ſon fils à la pointe du jour; il l'amène à la porte de l'appar-

Donna à laver. Les écuyers donnoient à laver après le repas.

Le vin du coucher. C'étoit une compoſition de vin & de miel, une eſpèce d'hippocras que les hôtes préſentoient aux étrangers, avant qu'ils ſe miſſent au lit. Cet uſage remonte aux tems les plus reculés, ſur-tout parmi les nations du Nord.

tement où le prince reposoit, pour attendre l'un & l'autre l'instant de son réveil. Philippe ne les a pas plûtot apperçus : — Chevalier, je n'ai jamais dormi avec autant de tranquillité : voilà ce que produit le plaisir de causer avec gaieté & franchise ; on ne connaît guères à la cour ces effusions d'ame ! il y a pourtant une si douce satisfaction à se parler du cœur ! .. mon ami, j'ai rêvé que votre fils étoit *la fleur de notre chevalerie.* — Sire, les rêves des rois différent-ils de ceux des autres hommes ? Puisse au reste le songe de votre majesté se réaliser ! j'y gagnerois un fils, & vous, sire, un fidèle sujet de plus : le nombre des bons serviteurs n'est jamais trop grand.

Philippe s'apprêtoit à monter à cheval ; il détache son épée, s'approche du jeune Sargines, & de cet air rempli de bienfaisance qui lui étoit si naturel, la lui mêt au côté en disant : « Après Dieu, le roi de France te fait écuyer. » Sargines, mon

Le roi de France te fait écuyer. Ordinairement le gentilhomme, sorti à quatorze ans *hors de page*, étoit

ami, (s'adreſſant au père) je ne perdrai point au change : vous me prêterez la vôtre.

On ne ſçauroit ſe figurer les tranſports, le raviſſement, l'enthouſiaſme du chevalier. Ils partent enfin. Sargines a fait encore de vives exhortations à ſon fils, & lui a promis de le rappeller à Paris au moindre changement heureux qu'on remarqueroit dans ſa conduite.

Le chevalier vole vers la capitale, enivré d'eſpérances, & d'illuſions ſéduiſantes. Il a l'épée du roi, ſe diſoit-il inceſſamment ! il a l'épée du roi ! oh ! il ne faut pas douter qu'il ne devienne le modèle de nos *preux* ! c'eſt pour le coup que ces vils *meſcréans* auront à trembler.

---

préſenté à l'autel par ſon père & ſa mère, ou à leur défaut, par deux autres de ſes parents, qui chacun, un cierge en main, alloient à l'offrande. Le prêtre célébrant prenoit de deſſus l'autel une épée, & une ceinture ſur laquelle il faiſoit des bénédictions, & l'attachoit au côté du jeune-homme qui commençoit à la porter. Quand il recevoit les honneurs de la chevalerie, on lui diſoit : « Au nom de Dieu, » de S. Michel & de S. George, je te fais chevalier, &c.

Le malheureux père est bientôt retiré d'une attente si flatteuse & si légitime ; des nouvelles de Raymond lui portent des coups sans contredit plus accablants que les premiers : le jeune homme étoit retourné à son assoupissement. Sargines n'a plus d'espoir ; il confie sa triste situation au roi qui le presse de se remarier : il cède aux conseils du monarque ; Raymond vient auprès de lui reprendre sa place, & le fils à qui l'on n'a laissé qu'un revenu borné & suffisant pour son entretien, est livré, si l'on peut le dire, à la pitié d'une espèce de domestique qui avoit quelques notions grossières du service de la chevalerie. L'infortuné Sargines défend expressément qu'on lui parle de son enfant, & le regarde comme au rang des morts. Il ne s'occupe plus que de sa nouvelle épouse, de ses devoirs de courtisan, de l'amitié qu'il a vouée à son maître, & tous les jours, il demande au ciel d'autres successeurs qui le dédommagent de celui dont il semble même avoir oublié la perte.

A quelques lieuës de la terre où étoit confiné le jeune Sargines, demeuroit une dame âgée, veuve d'un ſeigneur d'Apremont chevalier *d'ancien lignage*, & un de nos premiers croiſés, qui avoit conſumé ſon bien aux guerres ſous Louis le jeune, & à d'exceſſives libéralités envers ſes vaſſaux. Cette dame venoit de quitter la *cour* des ſires de Joinville dont ſon mari étoit parent; retirée dans un vieux château que ſon peu de fortune laiſſoit tom-

---

Un ſeigneur d'Apremont. Écoutons le bon Joinville : « Si i furent le conte de la Marche, & mon ſeigneur » Hugues le Brun ſon fils ; le conte de Salebruche ; » mon ſeigneur Gobert d'Apremont ſon frère, en » qui compaingnie je Jehan ſeigneur de Joinville » paſſames la mer en une nef que nous louames, » pour ce que nous eſtions couſins, &c.

De quitter la cour *des ſires de Joinville.* Les *hauts barons*, quand Hugues Capet monta ſur le trône, ſe croyoient peu inférieurs aux rois ; l'état de leur maiſon étoit à peu près le même : ils avoient leur cour & leurs officiers. Nous retrouvons en Allemagne & en Pologne des traces de cette ancienne ſplendeur dont s'enorgueilliſſoient nos ſeigneurs, & même les gentilshommes ſubalternes. Ce faſte & cette pompe conſacrés à la majeſté royale, faiſoient-ils la félicité des ſerfs & des vaſſaux ? Ce luxe déplacé étoit porté ſi loin, que vers le onzieme ſiécle de ſimples avocats avoient des chapelains.

ber en ruines, oubliée du monde, & ne cherchant elle-même qu'à l'oublier, elle ne vivoit plus, en quelque ſorte, que pour achever l'éducation d'une niéce qui lui tenoit lieu des enfans que la mort lui avoit enlevés.

Sophie, c'eſt le nom de cette nièce chérie, étoit digne de toute la tendreſſe de ſa tante. Jamais la nature n'avoit raſſemblé plus de vertus, de talens & de graces; rien de plus ſéduiſant, de plus enchanteur; ſa phyſionomie reſpiroit à la fois la nobleſſe & l'agrément; ſa taille réuniſſoit la ſoupleſſe de la nymphe, & la majeſté de la déeſſe. On auroit eu peine à déterminer qu'elle impreſſion plus marquée elle excitoit, du reſpect ou de l'amour; c'étoit, ſi l'on oſe le dire, une eſpèce de culte religieux qui attachoit à cette charmante perſonne: la vénération ne pouvoit ſe ſéparer de la tendreſſe qu'elle inſpiroit. A ſa vivacité piquante, ſe mêloit le charme ſi touchant de cette mélancolie délicieuſe qui produit l'intérêt, & rend l'émotion durable; lorſqu'elle

parloit, sa beauté prenoit un nouvel empire: la raison & la sagesse ne lui déroboient rien de l'essor brillant de l'imagination. Tant d'avantages étoient encore au-dessous des qualités estimables qu'elle possédoit. Une sensibilité exquise que dirigeoit un dévouement sans réserve à la vertu; une passion décidée pour tout ce qui ennoblissoit & élevoit l'ame; une délicatesse & une fierté de sentiments, que dans ce siécle *matériel* & livré à la corruption, on auroit accusées de tenir un peu du romanesque; toutes les connaissances qu'on étoit alors capable d'acquérir, celles sur-tout de la chevalerie que Sophie regardoit comme la source des perfections humaines; une modestie sans

Comme la source des perfections humaines. Un de nos anciens romanciers nous définit la chevalerie « la *fontaine de courtoisie*, & l'on ne peut tant y » puiser qu'elle en soit jamais tarie; chevalerie de » Dieu vint, & les chevaliers sur qui elle découle » de la tête aux pieds, en sont les possesseurs; » ils tiennent en fief tout ce qui en arrose le re- » ste du monde. Autres gens n'en ont que l'écorce. » Une telle façon de penser au premier coup d'œil ne présente que des extravagances : mais on sera moins blessé de ces idées absurdes, quand on observera qu'il

exemple, & qui ajoûtoit encore à l'enchantement; l'ame enfin de Minerve, si l'on me passe ces expressions, sous les traits de Vénus: voilà qu'elle étoit la nièce de madame d'Apremont.

On ne sera pas étonné qu'avec de tels principes, une institution dont l'objet étoit de former des hommes au-dessus du vulgaire, eût arrêté les regards & flatté le goût de Sophie; d'ailleurs nourrie dans la maison des sires de Joinville, elle s'y étoit pénétrée de cette sorte de vertu chevale-

---

en résultoit d'heureux effets. Encore une fois traitons avec moins de sévérité ce qui peut produire l'enthousiasme ou l'entretenir; point de grandes actions, de sublimes écrits, sans ce puissant moteur de l'ame. Ce n'est pas un froid *raisonneur* qui a composé l'Illiade; ce ne sont pas trois cent *Sophistes* qui se sont fait égorger aux Termopyles. La raison humaine livrée à ses propres forces, est bien peu de chose quand il ne s'y mêle pas l'ivresse du sentiment, & quelquefois même le charme de l'illusion; ce n'est point en employant les subtilités de la dialectique que le vieux de la Montagne envoyoit ses prosélytes à une mort certaine.

Nourrie dans la maison. Qu'on se ressouvienne que c'étoient les dames qu'on chargeoit d'enseigner aux enfans de la noblesse leur catéchisme & l'art d'aimer. Non seulement on s'attachoit dans les

resque dont nous retrouvons encore l'aimable candeur & le noble enthousiasme dans l'historien de saint Louis.

Sophie entroit dans cet âge si dangéreux pour le repos du cœur : elle atteignoit sa dix-septiéme année, & nous avons observé qu'elle étoit sensible ; mais malgré cette sensibilité qui presque toujours fait le tourment de l'ame, elle avoit déjà eu la force de s'imposer comme une loi absolue, l'obligation de ne jamais se marier : c'étoit une espèce de serment qu'elle se renouvelloit tous les jours à elle-même. Elle n'ignoroit pas que la richesse préside aux alliances, que le défaut de fortune en éloigne, & elle étoit trop attachée aux convenances qu'exigeoit son extraction, pour s'abaisser seulement à l'idée d'un engagement qui eût pu en obscurcir l'éclat.

Pierre (on nommoit ainsi le domestique

---

cours & les châteaux à former des pages & des écuyers ; mais les jeunes demoiselles y recevoient aussi des instructions de *courtoisie*, & y apprenoient tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie.

auquel on avoit confié le jeune Sargines,) aimoit tendrement son maître ; il voyoit avec douleur son oisiveté, & s'efforçoit, autant qu'il lui étoit possible, de l'en retirer. Il le détermine à faire une promenade ; il eût été difficile de saisir une occasion plus favorable : c'étoit dans ce mois où la nature semble nous sourire, & nous montrer avec une sorte d'orgueil la féconde variété de ses richesses naissantes. Il se mettent en chemin : le pupille avoit de la peine à marcher ; la moindre fatigue le rebutoit. Cependant entraîné par les pressantes sollicitations de son guide, forcé peut-être de céder à la beauté de la saison & du lieu, il continue sa route.

Ils apperçoivent une maison écartée dont l'apparence & les avenues annonçoient un ancien château : le jeune-homme qui se plaignoit déjà de lassitude, demanda à s'y arrêter. Pierre combat ce desir, & est contraint de se rendre ; il sont introduits dans cet asyle. Le premier objet qui frappe & attache les regards, toute l'ame de Sargines,

c'eſt Sophie brodant un manteau de chevalier. La foudre n'eſt pas plus prompte que le trait qui atteint le jeune-homme; il a reçu une exiſtence nouvelle; c'eſt de ce moment, qu'il a commencé de vivre, de ſentir, de penſer. Madame d'Apremont n'épargna point ces égards, ces politeſſes prévenantes dûs à la ſociété en général, & ſur-tout à la haute naiſſance. Sophie naturellement indulgente & généreuſe, le fut encore davantage en faveur de Sargines; il ſembloit qu'elle cherchât à le conſoler de l'eſpèce d'humiliation où le retenoit un juſte mécontentement; il étoit reſté immobile, & tel qu'on nous repréſente ces créatures demeurées enchantées ſous la bagette d'un magicien. Mademoiſelle d'Apremont profère quelques mots: ils vont ſe lancer dans un cœur ouvert avidemment aux premiers ef-

---

Sophie brodant un manteau. C'étoit une ſorte de récompenſe de la part des dames; les chevaliers s'applaudiſſoient de ces dons, & ils s'en paroient, ſur-tout lorſqu'ils ſe trouvoient à un tournoi, ou dans un jour de bataille.

fets de l'amour. Sargines desireroit faire l'éloge de tant de charmes, & n'a que la force de balbutier des paroles entrecoupées ; on l'enhardit cependant par des louanges semées à propos : on l'entretient des distinctions personnelles qui ont illustré sa famille, des services éclatans qu'elle a rendus à l'état, de la confiance méritée que lui avoient accordée nos souverains. Ces compliments redoubloient son embarras ; un mouvement de dépit sembloit déjà s'élever dans son ame, & lui reprocher d'être si fort au-dessous du nom qu'il portoit. Toujours plus déconcerté, plus accablé sous le tumulte des sensations différentes qui l'agitent, Sargines hors d'état de s'exprimer, ne sçachant comment se remettre de son trouble, s'attache à considérer l'ouvrage de Sophie.

C'est, lui dit-elle, un présent que ma tante destine à notre parent le sire de Joinville. Avec quelle ardeur je m'applique à ce travail ! une des occupations les plus flatteuses de notre sèxe est de contri-

buer à l'ornement de la nobleſſe & de la valeur. Quelle ſatisfaction pour moi d'apprendre que dans les tournois ou dans les combats, le ſire de Joinville ſe ſera paré de cet habillement !

Chaque parole de mademoiſelle d'Apremont étoit autant d'étincelles qui ſe communiquoient à l'ame de Sargines, & y excitoient une flamme qui ne devoit point s'éteindre. On ſe ſépara ; madame d'Apremont engagea le jeune gentilhomme à revenir, & Sophie en faiſant, ſelon l'uſage, les honneurs, le conduiſit juſqu'aux portes du château.

Sargines ne fut pas ſorti de ce ſéjour, qu'il détourna la tête pour le regarder, & ſes regards ne s'en détachèrent qu'au moment qu'il l'eut entièrement perdu de vûe. Il jette un ſoupir, & tombe dans une pro-

---

En faiſant les honneurs. Les jeunes demoiſelles prévenoient de civilité les chevaliers qui arrivoient dans les châteaux ; quelquefois même elles les déſarmoient au retour des tournois ou des expéditions militaires, leur donnoient des nouveaux habits, & les ſervoient à table.

fonde

fonde réverie. Le bon domeftique s'en apperçoit : — Monfeigneur, me feroit-il permis de vous demander la raifon de cet accablement fubit ? Vous n'ignorez pas que le penchant m'attache à votre fervice bien plus que l'intérêt. — Oui, mon ami, je le fçais, & j'en fuis très-reconnaiffant. — Peut-être la fatigue... — Oh ! non, Pierre ; je ne fuis point fatigué. (Un moment après,) avec quelle politeffe, qu'elle bonté madame d'Apremont nous a reçus ! — Monfeigneur, elle a une nièce bien aimable ! je n'ai point encore vû de demoifelle plus *courtoife*, plus *attrayante*. — Ah ! Pierre, fi tu avois été à ma place, que tes yeux euffent pu fe fixer fur elle, que tu l'euffes entendue ! combien elle a de charmes ! comme tout ce qu'elle dit fe retient ! Pierre, je n'en ai pas oublié un mot.

Le jeune-homme s'arrête, & retombe dans le filence & la réflexion. Ils arrivent ; il femble hâter l'inftant où il fe trouvera feul. Eft-il débaraffé de fon domeftique : alors il cherche à fe rendre compte des di-

verses impressions qui le surchargent; tout ce qu'il peut démêler dans ce cahos de sensations, d'idées, c'est qu'il revoit, qu'il entend toujours Sophie; les éloges donnés à sa famille l'inquiétent, le tourmentent; il s'endort avec une image qui est restée au fond de son cœur, & il en est troublé jusques dans ses songes.

La nièce de madame d'Apremont avoit auprès d'elle une gouvernante digne également de son estime & de sa reconnaissance. Genevieve joignoit à beaucoup de vertu, des sentimens de zèle & d'amitié pour son élève; elle l'avoit reçue dans ses bras lorsqu'elle vint au monde, & Sophie l'intéressoit autant que si elle eût été sa propre fille. Ma chère amie, lui dit la jeune personne d'un ton embarassé, mais... il n'est pas tel qu'on nous l'avoit dépeint! sa phy-nomie noble & modeste annonce sa naissance; sa timidité lui prête même un certain intérêt... sûrement, il n'est pas aussi insensible qu'on nous l'a dit.—Et de qui donc parlez-vous, mademoiselle? — Du jeune

Sargines... Ne penſez-vous pas comme moi que ſon père à montré trop de ſévérité ? —Ne blâmons point, mademoiſelle, la conduite ſage des parents ; il faut croire que le chevalier a raiſon ; ſon diſcernement ainſi que ſa probìté ſont connus.

Le jour ne faiſoit que paraître : Sargines ſe promenoit dans ſon parc, l'eſprit, ou plutôt le cœur rempli d'un objet dont l'empire ſe manifeſtoit déjà. Il court à Pierre, qui s'écrie : de ſi grand matin, monſeigneur !—Pierre, n'irons-nous pas aujourd'hui chez madame d'Apremont ? —Vous n'êtes donc point las, mon cher maître ?—Las ! mon deſſein eſt de ſuivre tes conſeils, & de m'accoutumer à la fatigue. — Que je ſuis ravi de vous voir cette ardeur ! allons, je ne déſeſpère point que monſeigneur votre père... il vous rendra ſa tendreſſe.

Ils ſont retournés chez madame d'Apremon. On pouvoit remarquer dans l'habillement de Sargines un ſoin que juſqu'alors il n'avoit guères connu. Un hazard, peut-être

prémédité, voulut aussi que Sophie, ce jour-là, eût relevé encore par les recherches de la parure, ses graces naturelles; sa beauté ne s'étoit jamais montrée dans un appareil plus avantageux. Le trouble du jeune-homme s'accrut avec le pouvoir de Sophie. La conversation retomboit incessamment sur les brillants exploits de nos chevaliers, sur les prérogatives que la valeur donné à la noblesse. Sophie s'animoit quand elle rappelloit quelques actions mémorables de nos *paladins*, & elle en devenoit plus belle & plus séduisante aux yeux de son amant: car Sargines l'étoit déjà sans le sçavoir, & l'amant le plus passionné. Quel trait d'humiliation lui perce l'ame, lorsque mademoiselle d'Apremont lui demande si l'exercice du cheval est de son goût! le jeune gentilhomme ne laisse échapper que des mots vagues; il est confondu, & s'empresse d'abréger sa visite.

Le voilà avec son fidèle Pierre, se hâtant de regagner sa retraite, & bien plus accablé que la veille; il ne peut même cacher

des larmes. — Vous pleurez, monſeigneur! — Pierre, je ſuis bien malheureux! mon père n'a que trop de raiſon de ne point m'aimer, de m'oublier... toutes les mortifications...

Il n'achève pas, & verſe encore des pleurs. Le ſerviteur touché veut engager Sargines à lui confier le ſujet de ſa peine; il ſe tait quelque temps, & tout à coup avec tranſport comme quelqu'un qui s'arracheroit à un long ſommeil: — Pierre, que j'aye un cheval demain, aujourd'hui; quoique nous ſoyons peu riches, donne tout ce qu'on demandera. Le domeſtique, ſurpris & charmé de ce mouvement de chaleur qu'il n'avoit point encore vû à ſon maître, s'empreſſe de faire cette acquiſition. Sargines n'a pas plutôt apperçu le cheval, qu'il s'élance & s'efforce de le monter. Enfin, grace à ſon opiniâtreté & aux ſoins de Pierre, il eſt parvenu à ce qu'il deſiroit: il eſt à cheval, aidé du peu de léçons qu'il pouvoit recevoir de l'honnête ſerviteur qui s'écrioit à chaque inſtant:

quel changement prodigieux! que je voudrois que monseigneur fût témoin d'un pareil spectacle! qui vous a donc suggeré une si bonne idée? Sargines ne répondoit point, ou ne parloit que de son cheval; sans cesse il faisoit à ce sujet des interrogations à Pierre, qui, comme nous l'avons dit, n'avoit que des lumieres très-bornées dans l'art de l'équitation.

Plusieurs jours se passent; le jeune-homme brûloit de revoir Sophie: enfin il s'enhardit juqu'à vouloir la rendre témoin de son nouveau talent: — Allons, Pierre, prenons la route du château de madame d'Apremont, je suis le chevalier, & toi mon digne écuyer.

Sargines enflammé d'une noble émulation, essaye de faire doubler le trot à son cheval, tandis que Pierre lui recommande d'être plus circonspect, & s'étudie à se tenir exactement à ses côtés.

Sophie apperçoit de loin l'apprentif cavalier; elle a de la peine à le reconnaître: tant son inhabileté dans un des premiers

exercices de la nobleſſe le traveſtiſſoit à des yeux qui cependant étoient intéreſſés à lui trouver moins de mauvaiſe grace! Ce n'eſt pas qu'il ne fit aux approches du château tous ſes efforts pour cacher ſon incapacité, & pour ſe remettre de pluſieurs chûtes dont il avoit marqué ſa carrière. Arrivé auprès de ſa nouvelle ſociété, il eſſuya quelques innocentes railleries de la part de mademoiſelle d'Apremont. Il n'eſt point de légères bleſſures pour la vanité, & qu'elles ſont ſenſibles, quand nous les recevons ſurtout d'une main qui nous eſt chère! Sargines rougiſſoit, paliſſoit, s'indignoit contre lui.

Il ne deſcendoit plus de cheval, & retournoit inceſſamment au château qui renfermoit ſon enchantereſſe: car Sophie avoit opéré un véritable enchantement; il revenoit toujours plus impatient d'expier ſes premieres années. Son trouble augmente; ſon ame demande à s'épancher: un cœur qui s'ouvre à l'amour a beſoin d'un confident. Pierre, lui dit Sargines d'une voix touchante, je dois te paraître bien chan-

gé ! je m'étonne moi-même des transports que j'éprouve ! Ah ! mon ami, que je sens vivement tous les torts que j'ai aux regards d'un père, à mes propres regards ! quelle honte m'accable, quand je suis devant l'aimable Sophie ! je ne puis soutenir sa présence, & je la cherche avec empressement ; cette vûe m'est aussi nécessaire que l'air que je respire. Pierre, elle aime la vertu, la gloire, les combats. Mon ami, si elle alloit être informée... donne-moi une lance, un écu, un heaume, une cotte de mailles ; voilà désormais ma seule parure ; je n'en veux plus d'autre, je n'en veux plus d'autre ; j'aurai continuellement l'épée du roi à mon côté... Pierre, je me rendrai digne de la porter. Le domestique en pleurant de joie : — Ah ! monseigneur, monseigneur... mais c'est un miracle ! laissez-moi embrasser vos genoux ; que cette métamorphose me charme ! quelle obligation nous aurons tous à cette demoiselle si estimable ! — Pierre, cela est bien singulier ! tout ce que m'ont dit Raymond, mon père,

père, le roi, oui, le roi lui-même, n'a pas produit sur mon cœur l'effet d'une parole, d'un seul regard de mademoiselle d'Apremont; elle a excité en moi une révolution que je ne puis exprimer; il me semble que je suis un autre homme, qu'on m'a transporté dans un autre séjour; mille desirs inconnus m'agitent, me pressent; je suis impatient de me distinguer. Pierre, de grace, raconte-moi tous les faits d'armes que tu sçauras: j'en ferai autant, mon ami; oui, je brûle de posséder toutes les qualités qui forment le parfait chevalier, &... je les posséderai, ou je cesserai de vivre.

Sargines aimoit déjà assez pour avoir fait attention à la couleur que mademoiselle d'Apremont préféroit: c'étoit celle qui annonce la sérénité du ciel, dont se pare le beau jour, la couleur bleu-céleste: elle entra dans les diverses parties de l'habillement du jeune gentilhomme. Cette galanterie qui ne pouvoit partir que d'une recherche de sentiment, n'avoit point été

perdue pour l'objet qui l'avoit inſpirée. La vertu à proportion de la ſévérité qu'elle s'impoſe, éprouve peut-être plus de ſenſibilité. Que ne dit pas mademoiſelle d'Apremont à Sargines, lorſqu'elle apprit que ſon épée étoit un préſent du roi! C'eſt alors qu'éclate la nobleſſe de cette ame épriſe de la chevalerie. Sophie demande à voir cette épée, y applique avec reſpect un baiſer de ſes lèvres de roſe, & la remettant au jeune-homme : — Seigneur, avec de pareilles armes, on feroit la conquête de la Paleſtine entière; il n'eſt point de miracle de vaillance que vous ne deviez vous promettre; comment n'êtes-vous pas déjà le premier de nos croiſés? Je le ſerai, mademoiſelle, répond Sargines emporté par un eſſor qui l'élève au-deſſus de lui-même, ſi vous daignez applaudir... Mademoiſelle d'Apremont lui jette un coup d'œil impoſant qui l'avertit de ne pas s'expliquer. Il reprend : juſqu'ici, mademoiſelle, je n'avois point vécu; c'eſt de vous que je reçois la vie, l'ardeur de la gloire, l'impa-

tience extrême de mériter... vos vertus, vos entretiens pleins de feu ont porté dans tous mes sens... ma famille, mademoiselle, n'aura plus à rougir de moi.

Sargines seul avec Pierre : — Mon ami, je suis toujours sur le point de me perdre, en revélant à mademoiselle d'Apremont mes sentimens ; je n'imagine pas qu'il en puisse être de plus tendres, de plus enflammés & en même-tems de plus respectueux. Pierre, n'est-ce là pas ce qu'on appelle de l'amour ? — Eh oui, monseigneur, c'est de l'amour : je m'en suis trop apperçu. Mais vous convient-il d'aimer sans l'aveu de monseigneur votre père ? Les enfans bien nés tels que vous, ne doivent-ils pas être soumis en tout à leurs parents ? — Pierre, je renfermerai cet amour dans mon cœur ; je me contenterai d'aimer en secret mademoiselle d'Apremont ; après Dieu, je lui adresserai tous mes vœux, tous mes hommages, &... crois-tu que je ne puisse un jour prétendre à sa main ? quel prix plus flatteur de la gloire ? — En-

core un coup, monseigneur, c'est à monseigneur votre père à choisir la femme que vous épouserez ; qu'il me soit permis de vous faire observer que la fortune de mademoiselle d'Apremont est beaucoup au-dessous de sa naissance... — Tu parles de fortune ! & n'est-ce rien que les avantages dont jouit l'adorable Sophie, une haute extraction, l'honneur d'être la parente des sires de Joinville, toutes les vertus, toutes les graces, la beauté la plus rare, l'ame la plus sublime ?.. Ah ! si mon père la voyoit, n'en doute pas, Pierre, n'en doute pas, mon père auroit mes yeux, il auroit mon cœur.

La gaieté de mademoiselle d'Apremont avoit perdu de sa vivacité ; quand elle se trouvoit seule avec Genevieve, elle se livroit sans contrainte à la rêverie ; ou rompoit-elle le silence, c'étoit pour faire tomber à chaque instant la conversation sur le jeune-homme. Mademoiselle, lui dit l'adroite gouvernante, avez-vous pris garde que vous me parlez souvent de Sargines ? — Je t'en par-

le souvent, parce que... son état intéresse; abandonné, pour ainsi dire, de son pere, de tout le monde, il mérite qu'on le plaigne. — Eh! mademoiselle, prenez-vous ces sentimens pour de la pitié? Mademoiselle d'Apremont vole dans les bras de Genevieve: —Ce n'est pas avec toi, ma bonne amie, que j'userai de dissimulation; la franchise de mon caractère en seroit blessée; oui, le jeune Sargines a excité en moi des impressions qui dans la suite pourroient.. je ne me trompe point, mais je sçaurois leur imposer des loix, & un silence éternel, s'il m'étoit absolument impossible de parvenir à les vaincre. Genevieve, continue Sophie, en prenant un ton plus animé, tu me connais; tu n'ignores pas à quel point l'honneur m'est cher: je suis incapable de démentir les exemples que m'offre ma famille, les leçons que j'ai reçues de toi. Il m'est défendu d'aimer; je suis sans fortune, & je ne pourrois être l'épouse que d'un banneret. Sargines est d'une maison illustre; il aura des richesses; je dois donc m'interdire jus-

qu'à la pensée de son alliance. Genevieve, je mourrois plutôt que de manquer en la moindre chose à ce que je me dois. C'est t'en avoir dit assez, pour n'en plus reparler jamais; non, l'amour n'entrera point dans mon cœur: mais j'ai conçu des sentimens dont la vertu, je crois, ne sera pas offensée, & auxquels ma vanité même s'applaudit de céder. J'aime à imaginer que je ne suis pas indifférente à Sargines; je t'avouerai aussi que j'ai vû avec quelque sensibilité qu'il portoit mes couleurs. Tu ne l'as pas observé comme moi? J'ai donc formé le dessein, Genevieve, de tourner au profit de l'honneur & de la vaillance le penchant que je me flatte de lui avoir inspiré. Quelle satisfaction, ma chère amie, je goûterois, si la France m'alloit être redevable d'un de ses plus braves chevaliers! — Comment, mademoiselle! — Sargines rejetté de son père, oublié dans un séjour obscur, peu instruit sur les connaissances qu'il devroit avoir acquises, deviendra, peut-être, grace à l'amour, un des premiers défenseurs de l'état.

Oui, Genevieve, je mettrois tout mon orgueil à faire ce prodige : c'eſt une illuſion dont j'aime à me flatter, & peut-il être en effet un plaiſir comparable à celui d'allumer la paſſion de la vertu, de la gloire ? Je te le répéte : n'appréhende rien pour la mienne ; encore une fois, Genevieve, qui préféreroit la mort à la ſeule idée d'une foibleſſe, n'a point à craindre d'entretenir des mouvements qui ne partent que d'une généroſité pure & déſintéreſſée... S'ils prenoient un autre caractère, ce qui ne ſçauroit arriver, ſois certaine que je me vengerois de mon vainqueur par le ſilence & la fierté.

Le père de Sargines n'avoit point d'enfants de ſon nouveau mariage. La hauteur & les caprices de ſa femme augmentoient le ſombre chagrin dont il étoit conſumé ; ſon cœur lui rappelloit une image qu'il s'efforçoit d'écarter ; il revoyoit toujours ce malheureux fils qu'il étoit obligé de repouſſer loin des bras paternels. Rencontroit-il un père qui lui parlât de ſa famille, ou qui l'eût à ſes côtés, cet objet irritoit la douleur de

l'infortuné Vieillard. C'étoit dans le sein de son maître qu'il alloit épancher ses larmes, & Philippe le recevoit avec bonté, & le consoloit. Quel délicieux spectacle pour le sentiment, qu'un sujet dont son roi essuie les pleurs! Cette satisfaction si douce, si honorable, retenoit le chevalier à la vie, & l'aidoit à supporter le fardeau du rôle insipide de vieux courtisan.

Un des premiers effets du réveil du jeune Sargines fut d'engager son zélé domestique à ne point informer son père de la métamorphose que l'amour venoit d'opérer. Je veux, disoit-il, que l'auteur de mes jours n'en apprenne la nouvelle que par des actions où il sera forcé de reconnaître son fils; oui, Pierre, il le reconnaîtra. Mes ancêtres... Pierre, ils n'ont pas aimé comme moi, je les surpasserai.

Le jeune-homme brûloit effectivement d'une ardeur dont jusqu'alors on n'avoit point vû d'exemple; il prenoit sur les heures consacrées à la nourriture & aux repos, pour se livrer sans relâche à ses exercices;

c'étoit l'enchantereffe Sophie, c'étoit l'amour même qui étoit fon maître. Le bon Pierre fe donnoit auffi bien de la peine pour lui enfeigner tout ce qu'il fçavoit, ou plutôt tout ce qu'il ne fçavoit pas : c'eft-à-dire qu'il ajoûtoit peu à l'ouvrage du cœur. Un travail infatigable, le defir ardent de plaire à Sophie, tous ces moyens réunis fembloient dédommager Sargines des leçons qu'il n'étoit point à portée de recevoir. Quelquefois mademoifelle d'Apremont avoit la complaifance d'affifter à fon efpèce d'académie ; alors fes progrès frappoient les yeux. Courage, monfeigneur, s'écrioit Pierre, qui fe faifoit modeftement les honneurs de cette éducation, il vous faudra peu de chofe pour ne rien ignorer de la chevalerie ; & Sargines attachoit un œil enflammé fur Sophie, qui feignoit de ne pas s'en appercevoir. Sa fageffe pourtant n'appréhendoit point de fe compromettre, en témoignant quelque intérêt pour l'inftruction du jeune gentilhomme ; elle l'aidoit même de fes confeils, lui ap-

prenoit à se tenir à cheval avec grace; ainsi qu'à joûter, & à se servir adroitement de la lance & de l'épée; elle apprêtoit le but de ses propres mains, & ne manquoit pas de lui donner la figure de *paon*; elle l'aidoit même à se revêtir avec goût des divers habillements propres à la chevalerie. Enfin toutes les connaissances que Sophie avoit puisées dans la maison de son parent, elle étoit empressée d'en faire part à Sargines, qui donnoit aux expressions de sa reconnaissance, toute la force de celles de l'amour, sans en prononcer le mot.

Eh bien! disoit Sophie à sa gouvernante, je pense que Pierre & moi nous réussirons: car il faut rendre justice à ce bon serviteur, il

---

La figure de paon. Les jeunes gentilshommes formoient une figure de *paon* qui leur servoit de but, & ils faisoient un heaume de leur *chaperon*.

Elle l'aidoit même. Un chevalier, dans un de nos vieux romans, est armé pàr une jeune demoiselle « qui » de ses blanches mains, commença à nouer & lacer » éguillettes & courroies. Or devinez comment patiem» ment il prenoit en gré cette faveur: certes il n'eut » pas voulu avoir desia eu la victoire pour perdre » tant de privauté de celle en laquelle il vivoit du » tout, &c.

ſe tourmente pour exciter les talents de ſon élève. — Mademoiſelle, n'attribuons point à Pierre un changement ſi merveilleux : vous devez trop ſçavoir à qui il eſt dû... vous rougiſſez, mademoiſelle ? — Genevieve, eh ! me ſuis-je cachée à tes regards ? ne lis-tu pas dans mon cœur ? oui, je veux bien croire que Sargines a conçu pour moi des ſentiments... — Tous ceux de l'amour, mademoiſelle, il eſt impoſſible de s'y méprendre, &... où ce penchant le conduira-t-il ? — A la gloire, Genevieve. Je te l'ai dit : je n'ai d'autre objet que d'enflammer une ame qui a déjà pris ſon eſſor, d'échauffer cette noble ardeur qui ſans doute portera Sargines aux plus grandes actions. Encore une fois, ne crains rien pour Sophie : ſonge aux leçons que j'ai reçues chez le ſire de Joinville, aux exemples d'héroiſme qui ont entouré mon berçeau, héritage préférable à tous les dons de la fortune, & le ſeul bien que m'ait laiſſé mon père ; ce n'eſt pas dans ma mémoire que ces images ſont gravées ;

voilà où elle sont empreintes ; Geneviève, c'est dans mon cœur, & il n'est que la mort qui puisse les effacer.

Ces sentiments sublimes qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuser d'être exaltés, étoient dans ce temps la base de l'éducation d'un sèxe enchanteur. Combien de chevaliers lui ont dû ces *prouesses* qui tiennent du merveilleux ! il n'est que l'enthousiasme qui soit capable de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Et quelle cause produit plus cette sorte de feu sacré, si ce n'est l'amour, quand l'ardeur de la gloire & des *hauts faits* lui est associée ?

Qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuser d'être exaltés. Ce sont en effet des mensonges grossiers pour des ames abatardies qui ne font que traîner leur impuissance & leurs goûts factices. Qu'on oppose à cette sorte de lecteurs les histoires Grecque ou Romaine, ils - traiteront de chimères absurdes toutes ces belles actions, qui ont consacré la mémoire de ces femmes, l'exemple même des héros de l'antiquité. Mais pourront-ils révoquer en doute une Jeanne d'Arc, une Agnès de Sorel dont le courage & les conseils relevèrent Charles VII sur le thrône de ses pères ? Il y a des écrivains de ces temps qui ont prétendu que l'union de cette dernière avec ce monarque, étoit fondée sur un *pur amour de la gloire.*

Je desirerois fort qu'on eût transmis jusqu'à nous les conversations intéressantes de mademoiselle d'Apremont. Comme elles étoient pleines de son ame noble & vertueuse ! quel charme elle prêtoit au tableau de la chevalerie ! qu'elle répétoit de fois au jeune gentilhomme : *Office de chevalier est de maintenir femmes, veuves & or-*

S'ils se sont trompés, cette erreur fait l'éloge de la candeur de ce siécle, & prouve que de telles vertus ont pu exister.

Office de chevalier. Ce sont les expressions mêmes, & qui renferment en peu de mots les devoirs de la chevalerie. A la suite on trouve ceci : « lorsqu'il voit » son poil grisonner, il doit aussi faire un retour sur lui-» même & à Dieu, prendre la croix, faire le voyage » d'outre-mer, combattre les ennemis de la religion, » & ainsi acquérir le titre de *prud-homme*. » La passion pour les croisades étoit devenue si épidémique parmi nos Français que le clergé même brûloit de courir à la Palestine : « Il avoit (c'est Joinville qui » parle) un moult vaillant homme en l'ost, qui » avoit à non (nom) monseigneur Jaque de Castel » evesque de Soissons. Quant il vit que nos gens » s'en revenoit devers Damiete, il qui avoit grant » desirrer de aler avec Dieu, ne s'en voult pas revenir en » la terre dont il estoit né ; ainçois se hasta d'aler » avec Dieu, & feri des esperons, & assembla aus » Turs (attaqua les Turcs) tout seul, qui à leurs » épées l'occistrent & le mistrent en la compaingnie » Dieu, ou (au) nombre des martirs, &c.

phelins, & hommes mésaisés & non puissants! La magnanimité est la première des qualités du vrai héros; *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui, qui les vaillances d'autrui tait; & celui est reprouvé vanteur qui révele les siennes. Largesse & courtoisie* sont les *aîles* sur lesquelles *l'ardeur du chevalier doit être portée.* Avoir une horreur décidée pour l'apparence même du mensonge; sacrifier jusqu'à son orgueil pour son roi, pour sa patrie, pour son Dieu; s'abaisser sans rougir, quand il s'agit de leurs intérêts; plutôt

Les aîles. Tout ce qui constitue la chevalerie est renfermée dans un vieux roman, le *roman des aîles*; c'est-là que l'on trouve que la chevalerie vient de Dieu, &c.

S'abaisser sans rougir. On ne peut trouver parmi nos chevaliers un exemple plus éclatant de dévouement à la patrie & à la religion que le trait suivant consigné dans nos histoires des croisades. Six députés *prud-hommes* des plus reconnus, & nommés par les comtes de Champagne, de Flandres & de Blois, sont chargés de traiter avec les Vénitiens, & de leur demander des vaisseaux & des munitions pour le service des croisés. Geoffroi, maréchal de Champagne, parle pour ses cinq collegues; il représente au sénat assemblé la nécessité de porter la guerre en Asie, d'embrasser la cause du ciel, & de venger la majesté

la mort que la moindre faiblesse, & être toujours prêt à offrir sa vie pour conserver celle de ses concitoyens & des malheureux : voilà les fondements de la grandeur où

---

de la religion outragée; il implore avec chaleur l'assistance des Vénitiens. « Et pour cela, messeigneurs, (ajoûte-t-il en s'addressant à la noblesse, & au fameux doge Henri Dandolo) » comme d'une part, » nous sommes résolus d'entreprendre cette conquête, » & que de l'autre nous sommes persuadés que sans » vous il nous est impossible d'y réussir, on nous a » donné ordre de laisser là tous les discours, & de » nous prosterner à vos pieds, en protestant, com» me nous le faisons, de ne nous relever jamais » que vous ne nous ayez accordé ce que nous vous » demandons à toutes les conditions que vous trou» verez bon de nous prescrire. »

Et ils se jettent tous à genoux, en tendant leurs mains jointes vers l'assemblée, & ne s'exprimant plus que par des larmes & des sanglots. Quel abaissement plein de grandeur ! Six guerriers respectables, blanchis sous le harnois, qui auroient préféré la mort à la moindre marque de pusillanimité, & qui n'hésitent pas à se coucher dans la poussière pour l'intérêt de l'état & de la religion. Qu'on dise encore que l'esprit de chevalerie n'a pas enfanté des miracles au-dessus même de tous les prodiges d'héroïsme des Grecs & des Romains !

Plutôt la mort. Alain Chartier parle de quatre dames dont les amants éprouvèrent un sort différent; le premier fut tué; l'autre prisonnier; le troisieme se trouva perdu; le quatrieme vivoit. Le poëte fait dire à la dame de celui-ci : « Selon la loi d'amour » je l'aurois mieux aimé mort que vif, &c. »

vous devez prétendre : que ces principes vous animent jusqu'au dernier soupir. N'oubliez pas sur-tout que l'amour n'a de droits qu'après ceux de la religion, de l'amitié, de la fidélité & du zèle qu'on doit au souverain ; & tâchez d'être nommé parmi les *bons chevaliers* du roi.

C'étoit la sagesse même qui s'exprimoit par la voix de Sophie. Que de passions différentes elle avoit allumées dans l'ame de Sargines ! Cette ame impatiente s'élançoit dejà dans la carrière que mademoiselle d'Apremont lui présentoit ; ses regards venoient-ils à se porter sur une carte de la Palestine : il dévoroit des yeux ce théâtre de la gloire des Chrétiens.

Parmi les bons chevaliers *du roi.* « Les prud-hommes chevaliers, (nous dit Joinville) qui estoient » avec le roy, vous ai-je ramentu (rappellé) pour ce » que il en y avoit avec li huict, tous *bons chevaliers* » qui avoient eu pris d'armes desà mer & de-là, & » tiex (tels) chevaliers soloit l'en appeler *chevalier* » (chevalier par excellence) le non de ceulx qui » estoient chevaliers entour le roy sont tiex : monseigneur Geoffroi de Sargines, monseigneur Mahi » de Marley, monseigneur Phelippe de Nanteuil & » monseigneur Ymbert de Briaujeu, connestable de » France, &c. . . . .

Il faut, lui dit un jour Sophie, que je vous fasse part d'une histoire amusante, dont la simplicité attache : c'est une bagatelle qui renferme de grandes vérités ; & aussi-tôt mademoiselle d'Apremont court à une espèce de cassette, & en tire un manuscrit. Quel moment terrible pour le jeune-homme ! on se ressouviendra qu'il n'avoit aucun élément d'écriture ni de lecture. Il veut imaginer quelque prétexte pour quitter Sophie : elle ne se rend point à ses raisons, & l'oblige absolument de rester. Sa confusion, le désordre de ses sens augmentent, quand elle lui remet le manuscrit dans les mains. Il est bon, reprend-elle, que vous le lisiez à haute voix ; nous pourrons accompagner la lecture d'observations instructives. Sargines déconcerté rougit, pâlit, est accablé de sa situation : — Mademoiselle... mademoiselle, que vais-je vous révéler ? de quelle humiliation je me couvre à vos regards ! faut-il vous avouer de nouveaux sujets de honte ?.. mademoiselle... (le jeune-homme tout-à-coup verse

un torrent de larmes) je ne sçais pas même lire & écrire. Sophie n'est point la maitresse de cacher son étonnement: — Le fils du seigneur de Sargines être dénué à ce point des premiers principes de l'éducation! — Mademoiselle, n'en rejettez point la faute sur mon père; c'est moi, c'est moi seul que vous devez accuser; c'est-moi qui ai si mal profité des bontés paternelles, & qui souhaiterois en ce moment être enseveli dans les entrailles de la terre. Je ne pourrai jamais... il s'arrête, & détourne la tête pour pleurer avec plus d'amertume. Mademoiselle d'Apremont en est attendrie: — Sargines, ne me dérobez point ces larmes: elles partent d'un cœur sensible, &.. vous réparerez le tems que vous avez perdu; j'en suis presque assurée. Eh bien!

Je ne sçais pas même lire & écrire. Sous Hugues-Capet, l'ignorance dans cette partie avoit été portée si loin qu'il suffisoit à un gentilhomme de tremper son gant dans l'encre, & de l'appliquer sur le papier; cela équivaloit à la signature de son nom. Les seuls titres de possession qu'on pût faire valoir, étoient l'usage, & la tradition; ils tenoient lieu des actes de mariage & autres engagements.

ce sera moi qui vous apprendrai à lire & à écrire. Il faut croire, ajoûte-t-elle en souriant, que le maître s'efforcera de hâter vos progrès. En attendant, écoutez : l'histoire n'est pas longue, & j'imagine qu'elle vous intéressera. Elle est intitulée, FORCE D'AMOUR.

« C'ESTOIT au temps où le saige empe-» reur Charlemaigne de tant glorieuse mé-» moire reignoit en France : vivoit en la » cité de Tholose ung certain sire Jehan » Hildebert, chevalier moult renommé pour » sa chevance & son riche avoir, au de-» mourant chiche comme villain, & d'hu-» meur rebrousse & mal advenante. Il n'a-» voit point d'hers masles, si lui estoit-il » restée de légitime mariaige une fille sim-» plette qu'il aimoit prou, & lui fesoit justice : » car icelle avoit le parler emmiellé & gra-» cieux, la prunelle attrayante, & qui » dardoit flamméches d'amour vif. Ses » mains estoient doulcelettes comme ermine, » & plus blanches que lis ; c'estoient deus

» rouges coraux ou, se mieus aymez, vrayes
» & appétissantes cerises qui formoient sa
» bouche semi-close ; y entreluisoit des per-
» les resplendissantes ; elle avoit en oultre
» le corsaige gent & délié, à mettre en les
» deux palmes. On la nommoit Rose d'a-
» mour, & estoit bien nommée, & avoit-
» on ainsy faict pour ce qu'elle estoit née
» dans le mois des roses, & que sa soéve ha-
» leine avoit le balme exquis des fleurs
» susdictes, & que ses deux joues plaisan-
» tes à voir estoient comme deux roses
» vermeilles & de frèsche venue, si & tant
» au naturel qu'ung chascun ardoit d'y ap-
» pliquer ung savoreux baiser. Il n'y eut
» oncques pucelle plus émerveillable ; aussy
» n'y avoit-il manant, bourgeois, ou sire
» chevalier qui ne dict mentalement : que
» voudrois bien que cette Rose d'amour
» fut mienne ! ô comme l'aymerois ! Messer
» Jehan couvoit des yeux sa mignonette ;
» il l'aymoit moult grandement, comme
» nous l'avons susdict ; mais n'avoit nul
» voloir ne soucy de la fiancer, pour ce

» qu'il creignoit que frais de nôces ne » le menassent à trop despendre.

» Rose d'amour s'en estoit allée à la » maison des champs de monseigneur son » père ; elle se pourmenoit dans un sien » pré merveilleusement flori. C'estoit un » jour du mois de may, où la saison » printanière revient nous visiter, que les » vergiers reprennent leur robe verte, » que les boutons enclos s'ouvrent & s'é- » panouissent plaisamment, que les petits » oyselets recommencent de gazouiller leurs » doulces cansonettes, & qu'avec le biau » ciel nous rit toute la nature. Or Rose » d'amour s'esbattoit dans cettuy pré, & » s'amusoit y à faire recerche de frèsches » violettes pour s'atourner ung gentil cha- » pel, ou bouquet de feste. Vélà ung

---

Où la saison. Un de nos fabliaux rend avec une grâce bien naïve ces images :

» Ce fu el tems qu'arbres florissent,
» Foillent boscages, prés verdissent,
» Que cist oisel en lor latin,
» Dolcement chantent al matin.

»jouvencel de biau visaige, & de maniè-
»res courtoises & accortes qui avise la
»mignarde, & qui s'approchant pas à pas
»& tout doulx, tout doulx d'icelle, lui dict
»d'un ton enamouré & avec blandice :
»bon jour, belle Rose d'amour, &...
»qu'allez vous querrant dans ce pré ? (la
»bachelette recognoist sire Eustace Car-
»loman, jeune banneret d'ancien lignaige,
»& ayant desia renom pour ses faits d'ar-
»mes, jaçoit que le duvet primevère co-
»tonât à peine son menton.) — Sire che-
»valier, je querre violettes novelles.
»Violettes novelles, repart iceluy tout
»tremblottant, & ainsy qu'ung qui se-
»roit hors de soy ; *poulide flour*, c'est re-
»cerche vaine : ne treuverez céans plus
»belle fleur que vous. Puis le rusé tour-
»nant souventesfois la tête arrière lui,
»& n'avisant nulle ame en guize d'escou-
»tant, se prend à dire : ma dame, y a jà

Poulide flour. Expression languedocienne qui signifie *jolie fleur.*

»long-tems qu'ay desir de vous déclarer »un secret qui moult me travaille : l'ay là »sur mon cueur comme lourde charge... »Et quel est ce secret, demande toute »esmue la jeunette ? Ce secret, faict sire »Eustace, en se jettant aux pieds d'icelle, »c'est que... c'est que vous ayme d'amour »à mourir, & ce, depuis l'heure que vous »ay vûe & remirée au moustier, à la »grand'messe, feste de messieurs S. Jaques »& S. Phélype; je vis du tout en vous, »& sui pour jamais vostre servant, servant »d'amour. La pucelle se met incontinent »à rougir pis qu'écarlate. — Est-ce que »vous aurois causé, ô ma dame, navre- »ment & angoisse ? vous me paroissez »en esmoy ! — Oh ! non deà, sire cheva- »lier ; ne faut pas mentir : ne serois nul- »lement marie d'estre vostre dame : vous »avez le sembiant si honneste, si loyal ! »ne vous cuide aucunement capable de »faintise & meschants tours : mais... sire »Eustace, devisez avec mon père ; ne puis »bailler mon cueur sans son congé, & s'il

» me l'accorde, vous engaige ma parole
» que n'aurai d'autre fire que vous.

» Adonc le gentil chevalier plore de
» joye, & veut baifer la main de Rofe
» d'amour ; nenny, fire Euftace, fift-elle,
» en retirant fa main, ne baifetez rien que
» monfeigneur mon père ne l'ait permis.
» Honnefteté défend que fongiez feulement
» à m'amignarder ; tout ce que puis vous
» bailler eft ce bouquet de violettes que
» garderez en mémoire de moi. Sire Euftace
» print le bouquet auffi ardamment que
» fe on luy eût mis ès mains le plus biau
» fceptre de la terre ; puis le pofant con-
» tre fon cueur : cecy, faict-il, m'eft plus
» chier que tous les tréfors du monde.
» Fin finale, ils fe quittent, en fe pro-
» mettant foy & mariaige ; & Rofe d'a-
» mour dict en oultre qu'elle iroit pluftot
» fe clore en nonerie que de faillir à fa
» promeffe.

» Sire Euftace revêt foudainement cotte,

---

m'amignarder, careffer.

&

» & mantel de couleur d'esmeraude, fouré
» de ménu vair, prend sa ceinture de ver-
» meil, & aultres riches acoutrements, &
» s'en va monté sur un blanc destrier, en
» compagnie d'un sien escuyer son fidèle,
» chez messire Jehan Hildebert. Iceluy ne
» manque d'abord de s'enquerir de ce qui
» amène le gentil damoisel. — L'amour,
» messer Jehan; vous cognoissez mon li-
» gnaige; veuillez me bailler en mariaige
» vostre Rose: car l'ayme d'amour chier,

De couleur d'esmeraude. Anciennement les chevaliers alloient vêtus de verd chercher leurs aventures; cette couleur dans leurs habits annonçoit la verdeur de leur printemps, comme la vigueur de leur courage.

Sur un blanc destrier. On nommoit ainsi un cheval de main, de même qu'un cheval de bataille; les chevaliers bannerets & même bacheliers, se servoient ordinairement de ces chevaux que l'on couvroit d'une grande housse de taffetas tombant jusqu'à leurs pieds, & chargée des armoiries de ceux qui les montoient.

Le gentil damoisel. Ce nom abandonné dans la suite aux écuyers, avoit été d'abord un titre d'honneur pour la plus haute noblesse. On appella damoisel l'héritier présomptif de la couronne, le fils de Philippe I. « *Si assembla une fois le roy son conseil* » *pour savouer qu'il avoit à fere, auquil consel le* da- » moisel Loys le Gros *parla*, &c.

» & se ne l'ay, en trespasseray. — Si » ne feray de par S. George, sire che» valier; elle n'est pas encore assez gran» delette, & puis n'en ay mie le voloir. » Or vélà le povre Eustace qui commence » à se condouloir, & à se lamenter que

---

Et à se lamenter. Ce qu'il y a d'intéressant dans les mœurs de nos ayeux, c'est qu'il ne cherchoient point comme nous, à mentir à la nature. Voyez un de nos braves chevaliers, Joinville montrant son cœur à découvert avec cette candeur sublime qui honore l'homme, & qui ne dégrade point le héros; il convient de ses douleurs, de ses craintes, avec la même simplicité qu'il nous parle de ses actions de courage. Comme on aime à voir un vieux guerrier nous faire ce récit naif! « Je demandai à monseigneur Bau» douyn d'Ibelin qui savoit bien le sarrazinois, que » celle gent disoient; & il me respondi que il disoient » que il nous venoient les testes trancher; il y avoit » tout plein de gens qui se confessoient à un frère » de la Trinité qui estoit au conte Guillaume de Flan» dres, mès en droit de moy ne me souvint onques » de péchié que j'eusse fait, & lors me seignai & » m'agenoillai au pié de l'un d'eulx qui tenoit une » hache danoise à charpentier, & dis : ainsy mourut » madame Sainte Agnès, &c. » Ensuite on veut les ramener vers le grand-Caire pour les égorger. « Lors » cuidames nous estre touz perdus, & y ot (eut) » maint larmes plorées. » Joinville est malade dans la maison du curé d'Acre. « Il n'estoit nul jour que » l'en n'apportât bien vingt morts ou plus au mous» tier, & de mon lit toutes les foiz que on les ap» portoit je ouaie chanter *Libera me Domine.* Lors » je plorai. » C'est cette vérité qui répand un in-

» c'eſtoit pitié. Eh bien, ſe met à répartir » le meſchant vieil, vous bailleray ma Roſe, » ſe faites ce que vous commanderay. — » Commandez, meſſer Jehan : ſi ferai-je, » ou y périray, & vous le jure par mon- » ſeigneur Saint Denys ; je me dédie au

---

térêt touchant ſur les faſtes de notre chevalerie. Remontez aux Latins, & ſur-tout aux Grecs, vous y découvrez la même naïveté qui a tant de graces dans Amyot, & tant de force & d'énergie dans Montaigne. Notre célébre la Fontaine doit le pittoreſque intéreſſant de ſes expreſſions à l'emploi qu'il a ſçu faire avec goût du vieux langage. Trop de correction a peut-être altéré & dénaturé le caractère de notre langue. Notre bel-eſprit moderne n'atteindra jamais à la ſimplicité délicieuſe des chanſons de Thibaut comte de Champagne, & du roman de la Roſe. Quand nos faiſeurs d'opera-comiques nous donneront-ils des couplets pareils à celui-ci de Marie Stuart, reine d'Ecoſſe, partant de Calais pour Londres ?

» Adieu, plaiſant pays de France,
» O ma patrie la plus chérie,
» Que as norri ma jeune enfance,
» Adieu France, adieu mes beaux jours.
» La nef qui déjoint nos amours
» N'a cy de moy que la moiſtié :
» Une part te reſte, elle eſt tienne ;
» Je la fie à ton amitié,
» Pour que de l'autre il te ſouvienne.

Tout ce charme attaché aux langues diſparait, lorſque la vérité eſt bannie des mœurs ; lorſque l'on ima-

» service de Rose d'amour. — Sire cheva-
» lier, allez vous-en en estranges contrées,
» & m'amenez ung Sarrasin tout vif. Le
» vieil plein de cautèle, arraisonnoit ainsy
» avec soy ; déà il ne fera mie ce que
» lui ordonne : en sui asseuré ; il cuide

gine des tournures, pour suppléer à cette vérité qui blesse, ou qui n'est présentée que chargée d'ornements. Les Romains du temps de Sénéque, ne pensoient point & n'écrivoient point comme ils pensoient & écrivoient dans le siécle des Ciceron, des Térence, des Virgile. Que devons-nous attendre du nôtre, de ce siécle si *poli*, où par malheur pour le génie & la société, tout *pense*, tout *raisonne*, tout se croit *philosophe*? Que notre littérature ne tardera pas à s'anéantir, que la vertu sera regardée comme une chimère ; & de la destruction morale à la destruction physique, il n'y a qu'un pas. Rome, quand les Gots étoient à ses portes, trouvoit *plaisant* qu'Homère eût *fait des cuisiniers de ses héros*, & *travesti ses princesses en blanchisseuses* : mais elle admiroit ces traits de *simple nature*, lors qu'elle étoit la maitresse de l'univers, lors qu'elle consacroit les éloges d'un de ses héros qui retourne reprendre sa charrue avec la même dignité qu'il avoit accepté le sceptre militaire. Il est vrai que ces Romains-là n'étoient pas *persiffleurs*, & qu'ils daignoient traiter sérieusement les matières de politique & de litérature qui exigent le ton sérieux. Si les Grecs fussent toujours restés les Grecs d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, les Turcs ne se seroient point emparé de Constantinople, & quand Mahomet en formoit le siége, au lieu de songer à sa défense, de quoi s'occupoit-on avec chaleur? de disputes de bel esprit, de schisme, de philosophie scolastique, &c.

» du tout avoir ma pucelle, & il ne l'aura.
» Sire Euſtace eſt départi pour région
» lointaine, en ſe diſant le long du che-
» min : c'eſt pour Roſe d'amour. Qui fut
» moult & prodigieuſement esbahy ? ce
» fut, comme croyez bien, meſſer Jehan,
» quant il aviſa le jouvencel luy amenant
» ung Sarraſin tout vif qu'il avoit prins en
» guerre : — Sire chevalier, me faut avoir
» la lance de Brunot. — L'aurez, meſſire
» Jehan ; & le bon Carloman de ſe redire :
» c'eſt pour Roſe d'amour. Il accourt toſt
» avec la lance du ſuſdict qu'il avoit na-
» vré de très-grandes playes, & meſſire
» Jehan d'eſtre émerveillé, ſans pour cela
» s'adoulcir de plus. — Sire chevalier, ſus
» gaignez le ſommet des Pyrenées, & m'ap-
» porterez en haſte de la claire eau d'une
» fontaine qui s'y treuve au plus haut lieu,
» & la mettrez dans cette coupe d'or que
» vélà, & aurez ſoin que goute ne s'en
» eſpande : je m'affie à voſtre parole de

Je m'affie à voſtre parole de chevalier. Une des premières leçons de la chevalerie étoit d'inſpirer de l'hon-

» chevalier que ce ne sera d'autre eau
» qu'icelle. — Messire Jehan, que je sois
» ung chevalier recreu, deshonté, & puni
» pour foy mentie, se ne vous baille la même!
» Disant cela, il férit son cheval des espe-

---

reur pour le mensonge, & un fond de loyauté qui ne se détruisoit jamais. L'histoire nous a conservé à ce sujet une infinité d'anecdotes; tout le monde connait la réponse d'un vieux chevalier à la reine femme de Saint-Louis, qui vouloit qu'on lui ôtat la vie, si les Sarrasins se rendoient maîtres de Damiette. « Le grant amiral des galies (galères) (dit Joinville) » m'envoya querre, & me demanda se je » estoie cousin le (du) roi, & je li dis que nanin » : le vertueux chevalier n'hésite point à convenir qu'il n'a pas cet honneur, quoique la conservation de ses jours semblât être attachée à déguiser la vérité. Toute cette brave noblesse prisonnière, & prête à mourir chez les infidèles, voyant qu'on met sa liberté à des conditions, que dans le fond du cœur elle sçait être hors d'état de remplir, s'écrie d'une même voix : Nous ne pourrions, comme vous nous le proposez, donner pour notre délivrance aucuns châteaux ou places appartenans aux barons d'outre-mer. Après cette courte réponse, ils attendent la mort avec tranquillité, & c'étoit le roi qui leur donnoit l'exemple.

Ung chevalier recreu. Recreu dans l'ancien langage veut dire las, fatigué, & c'étoit une espèce d'infamie pour un chevalier d'avouer qu'il succomboit à la lassitude; il falloit que ce fut une injure considérable pour un gentilhomme, puisque notre bon sénéchal de Champagne prétend qu'il aimoit mieux estre appellé *poulain* (paysan) que chevalier *recreu*.

Deshonté. Deshonoré.

» rons, & pique droit aux Pyrénées; il se re-
» confortoit en murmurant tout bas en son
» cueur: c'est pour Rose d'amour: puis il re-
» tourne devers messire Jehan, & lui apporte
» l'eau sans en avoir goute espandue. »

» Cependant que fesoit la jeunette, tan-
» dis que son serviteur subissoit épreves si
» cuisantes pour l'amour d'elle ? s'estoit
» murée sa doulce pensée en grand'tristesse;
» elle ploroit à chaudes larmes jour &
» nuict. Or comme elle sommeilloit ung pe-
» tit, vécy qu'en son dormant, luy apparoit
» une dame merveilleusement belle, habi-
» tuée en blanc, & toute rayonnante de
» lumière, qui lui dict: fillette ma mie
» ne vous affligez tant! votre bien aymé
» n'aura nulle male adventure, se mettez
» confiance en saincts & sainctes. Rose d'a-
» mour, aussy-tost son reveil, s'humilia, &
» fict vœu à madame Ste Agnès & à mon-
» sieur St Saturnin. Elle ne cessoit de han-
» ter les moustiers, d'ouyr messes, & d'of-
» frir menus dons, & foroe chandelles bé-
» nites. Or advint par un piteux meschief

» que la povrette ne put parfaire son vœu ; » elle tomba en si grand'détresse & pamoison, » qu'elle en fut estendue malade sur sa couchette ; les physiciens & mires furent tost » mandés, mais physiciens & mires ne curent » telle maladie. »

» Sire Carloman revenoit tousjours sain » & sauf de toutes les entreprinses hazardeuses où l'envoyoit le meschant vieil. » Finalement iceluy moult despité, & deçu » comme Guanelon dans ses tromperies & » astuces, lui dict : Sire chevalier, or oyez » bien : cecy sera la dernière chose qu'exigerai : montez sur cette montaigne que

Et mires. Nom donné par nos pères indistinctement comme celui de *physiciens* aux médecins & chirurgiens : ces derniers sont appellés *mires* dans des titres anciens, &c.

Comme Guanelon, & non Ganelon, archevêque de Sens ; il entra dans un complôt formé contre son souverain Charles le Chauve, que Louis le Germanique, appuyé des trahisons de l'indigne prélat, chassa de ses états ; l'usurpateur fut même couronné à Sens, par les mains de l'archevêque ; l'action de ce dernier fut tellement en horreur à tous les Français, que depuis ce temps, quand on a voulu désigner un fourbe, un perfide, on l'a appellé *Guanelon* : le ciel punit le crime : Louis le Germanique perdit le fruit de ses conquêtes injustes ; Charles fut rétabli.

» véez, & vous laissez dévaler la tête en » bas. Se Dieu vous gard' & qu'en reve- » niez, vous promets, foi de chevalier, » que sans plus d'épreves, vous espouse- » rez tost ma Rose. Tout incontinent sire » Eustace, après avoir tiré sa *miséricorde*, » & baisé la poignée d'icelle qui repré- » sentoit une croix, puis s'estre signé, en » recommandant sa povre ame à Dieu, & » lui criant mercy, court à la montaigne, » & profère d'un ton lamentable : mourrai » voulontiers pour Rose d'amour. De quoi » messire Jehan est tant esmeu, que sou- » dain il va au jouvencel, le retient com- » me maugré lui, & chéant dans ses bras, » & y plorant à grand' abondance : — » Gentil chevalier, vous méritez guerdon » de tant de fatigues & soucis ; à Dieu ne » plaise que je porte dommaige à si par- » faicte amitié ! ma Rose est vostre : vous » la baille pour femme. »

Sa miséricorde. Sorte de poignard ou de dague dont la poignée figuroit une croix.

» Sur ce s'en vont treuver Rofe d'a-
» mour qui eftoit griévement malade, &
» dont la face découlourée avoit la fem-
» biance de feuilles d'automne. Auffytoft
» qu'elle eût apperçu fon bien aymé, &
» fon père avec lui, & qu'elle eût ouy
» qu'il la lui bailloit pour efpoufée, lors fi
» rentra en fon cueur la doulceur amou-
» reufe; fes yeux redeviennent vairs &
» riants; vélà rofes & lis qui reluyfent à
» foifon & plus qu'avant fur ce biau vifai-
» ge; on peut bien dire de la pucelle qu'elle
» fut avivée par l'amour; elle faute d'ayfe
» au cou de fon père : en fiƈt autant fire
» Euftace, & le jour même, allèrent au
» mouftier où ils furent mariés à la grand'
» lieffe des deux. Rofe d'amour ne fut
» pourtant oublieufe de fon vœu : elle l'ac-
» complit, & en ce démontra fon enten-
» dement, pour ce que religion doit aller
» avant joye & contêntement de ce mon-
» de, & du depuis ils eurent heur fans in-
» terruption, ainfy que lignée nombreufe,
» & s'aymèrent-ils d'amour égal jufqu'à leur
» trefpaffement. »

On ne sçauroit se représenter les diverses impressions que cette lecture excita dans l'ame de Sargines; elles se peignoient tour-à-tour sur son visage; sire Carloman l'enflammoit, & dans Rose d'amour, il entendoit, il voyoit, il adoroit mademoiselle d'Apremont. Le trouble du jeune homme augmenta, quand elle vint à lui demander ce qu'il pensoit de cette histoire; il craignit de parler : mais que ses yeux en se levant sur Sophie exprimoient de transports! il lui arriva seulement de dire qu'il concevoit comment Rose d'amour avoit animé le courage du banneret au point de lui faire surmonter tous les obstacles : à sa place, ajoûta-t-il, j'eusse fait peut-être davantage; il étoit aimé.

Sophie eut l'art de paraître n'avoir point fait attention à ces mots, qui cependant lui avoient causé quelque émotion. La voilà montrant à lire à Sargines dans cette même histoire de Rose d'amour. Quel intérêt échauffoit ces leçons! comme le disciple apprenoit avec avidité! & que So-

phiè prêtoit d'empire & de charmes au rôle d'instituteur! on se pénétre aisément des préceptes donnés par un semblable maître. Combien Sargines faisoit répéter à mademoiselle d'Apremont les endroits où Carloman laisse éclater sa tendresse! Un jour que Sophie étoit à ces paroles du jeune banneret : » c'est que vous ayme » d'amour à mourir ; » Sargines redit plusieurs fois ces mots d'une voix tremblante ; il regarde ensuite Sophie, que cette altération de ton avoit frappée ; le manuscrit lui échappe des mains, & il tombe aux pieds de sa maitresse, privé de connaissance. Revenu à lui, il s'écrie en versant des pleurs, & en voulant embrasser les genoux de mademoiselle d'Apremont : oui, je vous aime d'amour à mourir; oui, j'en mourrai ; jusqu'à ce moment, je m'étois efforcé de me taire ; je le vois : mon audace vous offense : mais m'a-t-il été possible de me contraindre, quand je rencontrois une expression qui rend si bien tout ce que vous m'avez inspiré? Et quel

est votre espoir, interrompt Sophie qui cherche à s'armer de toute la fierté de sa sagesse ? — De vous aimer, de vous révérer comme une divinité qui m'enflamme, & à qui je dois l'existence véritable, de m'attacher de tout mon pouvoir à mériter le don de votre main. — Sargines, cette conversation... Vous n'ignorez pas que je ne sçaurois être votre épouse, que si ma condition est égale à la vôtre, il y a trop de distance entre nos fortunes... D'ailleurs, qui vous a dit que je partagerois vos sentiments ? prenez-vous l'amitié pour l'amour ? Je m'intéressois à votre gloire, à votre honneur... oui, je m'y intéressois, &... je ne dois point vous entendre.

Sophie laisse brusquement Sargines qui passe à l'appartement de madame d'Apremont ; elle court porter son trouble dans le sein de sa gouvernante, & lui apprend l'aveu indiscret qui vient d'échapper au jeune homme. Genevieve affermit la vertu de son élève, lui représente ce qu'exige

ſon devoir, & l'oblige, en quelque ſorte, de conſentir à bannir de ſes yeux un objet qui pourroit ne lui pas devenir indifférent. C'eſt donc Genevieve qui ſe charge d'annoncer un arrêt ſi cruel à Sargines; elle le trouve chez madame d'Apremont, & ſaiſiſſant le moment où il ſe retiroit, elle lui fait part de la réſolution de ſa pupille. Quel coup de foudre pour l'amant le plus épris! la ſévère gouvernante n'eſt point touchée de ſa douleur: elle lui déclare ſans pitié qu'il ne doit plus reparaître au château.

Sargines de retour chez lui, n'a pas apperçu Pierre, qu'il va tomber dans ſes bras, en donnant un libre cours à ſes larmes: — Ah! Pierre! ah mon ami, mon ſeul ami! c'en eſt fait, je n'ai plus qu'à mourir. — Eh! qu'avez-vous donc, monſeigneur? — Pierre, j'ai parlé, j'ai dit... ce que je ne devois point dire: j'ai découvert à mademoiſelle d'Apremont un ſentiment auquel je ne pouvois réſiſter. Je l'ai irritée contre moi; elle m'a preſcrit

l'arrêt de ma mort : elle ne veut plus que je la voye! & à ces mots, redouble le désespoir de Sargines. Il reprend : ne plus la voir! la mort est le seul remède à mes maux; Pierre, l'amour cause bien des tourments! — Je l'avois bien prévu, monseigneur; de quoi vous avisez-vous aussi d'aimer sans la permission de monseigneur votre père ? — Eh! mon ami, ai-je été le maître de mon cœur? est-ce ma faute, à moi, si la divine Sophie a tant de charmes, si elle m'a enchaîné pour la vie ?.. quelle obligation n'ai-je pas à cet amour? c'est lui qui m'a fait sortir d'un honteux anéantissement, qui m'a animé, qui me rendra digne de m'offrir aux regards de mon père, de soutenir mon nom; j'ose concevoir cette espérance... Pierre, j'attends de toi un service auquel mes jours sont attachés : cours, vole au château de madame d'Apremont; tâche de profiter d'un instant où sa nièce sera seule; dis-lui que je me prosterne à ses pieds, que j'implore mon pardon de sa générosité,

que c'eſt par un excès d'amour... non ; garde-toi bien de lui parler de ma tendreſſe... dis-lui... que je me meurs ; obſerve ſur-tout de n'être point entendu de ſa cruelle ſurveillante.

Le fidèle ſerviteur pleuroit avec ſon maître. Après s'être encore permis quelques réflexions que Sargines n'étoit guères en état de goûter, il s'empreſſe d'aller chez madame d'Apremont ; il apperçoit Sophie dans un petit bois contigu au château : elle ſe promenoit avec Genevieve. Mademoiſelle d'Apremont reconnaît de loin le domeſtique du jeune gentilhomme ; il ſe tourmentoit avec autant de maladreſſe que de zèle à faire des ſignes qui euſſent pu être aiſément ſaiſis par la gouvernante ; un heureux hazard voulut qu'elle n'en vit rien, & qu'elle s'écartât de ſa pupille. Pierre court à Sophie : — Mademoiſelle... c'eſt de la part de monſeigneur : il eſt ſi fâché, ſi fâché de vous avoir déplu ! oh ! il ne vous parlera pas davantage de ſon amour... De ſon amour, interrompt

interrompt Sophie ! non, il ne m'en parlera plus ; je lui épargnerai les occasions de manquer à ce qu'il me doit : une absence éternelle.... — Mademoiselle, ce n'est pas lui... — Pierre, c'en est assez. — Est-ce là votre réponse, mademoiselle? — Je n'en ai point à vous donner... si Genevieve vous voyoit... retirez-vous.

Le bon domestique s'en alloit tout affligé : Sophie le rappelle : — Pierre, je me plaisois à l'entretenir dans cette noble émulation qui l'anime aujourd'hui, & il a osé... qu'il ne revienne point ici. Pierre, en levant les yeux au ciel, reprenoit son chemin ; mademoiselle d'Apremont va encore à lui : — Il m'étoit cher, je le regardois comme un ami... il n'y faut plus songer ; qu'il m'oublie.... ma tante.... Genevieve.... il le faut ; & elle laissoit couler quelques pleurs qu'elle s'efforçoit de cacher, & qu'auroient surpris facilement des yeux plus clair-voyans que ceux du confident de Sargines : mais Pierre connaissant peu les mouvements du cœur,

s'en tenoit ſimplement aux apparences; & à ce que la bouche prononçoit.

Il s'en retourne pénétré d'une triſteſſe qui augmente à l'approche de ſon maître. Ne me dis rien, s'écrie le jeune-homme, du plus loin qu'il l'apperçoit : je lis mon arrêt ſur ton viſage; Sophie eſt donc inexorable! — J'ai eû beau promettre que vous ne feriez plus éclater cet amour... — Quoi! malheureux! tu as dit... — Croyez que j'ai rempli avec exactitude ma commiſſion; je l'ai beaucoup preſſée de vous pardonner; elle eſt inflexible... deviez-vous aimer une auſſi honnête demoiſelle ? du-moins, monſeigneur, ne falloit-il pas le lui dire. — Pierre, on voit bien que tu n'as pas aimé... ſi tu avois pu te remplir de ma ſituation, tu m'aurois mieux ſervi; tu m'as perdu !.. laiſſe-moi... laiſſe-moi expirer de douleur.

Sophie paraiſſoit s'applaudir de ſa fermeté : mais que ſon cœur ſouffroit de cette fierté apparente ! Se rendoit-elle un compte fidéle de ſes ſentiments, elle éprou-

voit que l'éloignement de Sargines lui causoit quelque peine. Madame d'Apremont demandoit quel sujet avoit tout-à-coup interrompu les visites du jeune gentilhomme ; sa nièce ne lui faisoit que des réponses vagues : elle prétextoit les exercices auxquels il se livroit ardemment. La seule Genevieve ne sçavoit que trop le motif véritable, & pour assurer le triomphe de Sophie, elle ajoûtoit aux impressions de la sagesse celles de l'orgueil, qui dans le cœur humain va bien plus loin que la vertu.

On n'ignore pas que l'amour a fait d'un artisan grossier un excellent peintre : Sar-

D'un artisan grossier. Un garçon maréchal-ferrant devient amoureux de la fille d'un peintre célèbre d'Anvers : il veut plaire à sa maitresse, & l'obtenir de son père qui étoit déterminé à ne lui donner qu'un mari de sa profession. L'artisan grossier laisse là ses outils, prend des crayons, des pinceaux, est enflammé par l'amour, & fait dans la peinture des progrès si rapides, qu'il parvient à posséder toutes les connaissances de cet art ; il remporte le suffrage même du père de sa maitresse ; qui récompense le jeune-homme, en l'adoptant pour son élève, & en lui faisant épouser sa fille.

gines fera un monument éternel d'un prodige à peu près semblable. Convaincu par une trifte expérience de la faibleffe des talents de Pierre pour le rôle de fon interprête, & craignant de s'expofer aux regards de mademoifelle d'Apremont, il conçoit un projet qu'un amant paffionné pouvoit feul imaginer : il n'y avoit auffi qu'un amant comme Sargines qui pût l'exécuter. Voilà tous fes regards, toute fon ame attachés fur *Rofe d'amour*, que mademoifelle d'Apremont lui avoit laiffée : le livre ne fort plus de fes mains ; il lit, relit fans ceffe, dévore des yeux, examine attentivement, fuit la forme des lettres dans leurs moindres linéaments, s'en pénètre, s'enhardit jufqu'à copier ces traits avec une exactitude fcrupuleufe ; il s'occupe de ce travail avec tant de foin & d'ardeur, qu'en peu de jours, il parvient à tracer & à lier des caractères ; enfin, infpiré & conduit par l'amour, il entreprend d'écrire cette lettre à Sophie :

MADEMOISELLE,

» Vous jugerez du désir violent que j'ai
» d'obtenir mon pardon par les efforts que
» je tente : vous n'ignorez point que je ne
» sçavois pas écrire, & je me flatte que
» ces caractères seront tracés assez fidele-
» ment pour vous peindre tout l'excès de
» mon repentir. Je me jette à vos genoux,
» & implore ma grace comme la vie mê-
» me. Si vous persistez à ne vouloir point
» me pardonner, c'est la dernière fois que
» je vous importunerai. Puisse ma mort
» vous faire oublier ma faute! »

Sargines ne se lasse point de revoir sa lettre; lorsqu'il croit l'avoir rendue lisible, il se hâte d'appeller son cher confident : — Pierre, vîte à cheval, porte ce billet à mademoiselle d'Apremont. — Une lettre, monseigneur! & qui l'a donc écrite? — Moi, mon ami. — Que dites-vous? — Cela t'étonne, n'est-il pas vrai? — Et quel a donc été votre maître? Je n'ai vû

miracle : voici une lettre qu'il m'envoye, & qu'il a tracée lui-même ; tu ſçais qu'il n'avoit nul principe d'écriture. Genevieve, ma colère n'a pu réſiſter ; j'ai permis à Sargines de nous revoir ; j'en conviendrai avec toi, je ſuis flattée d'avoir été la cauſe d'un prodige auſſi inconcevable. Je ſuis bien aſſurée qu'il ne fera plus éclater un ſentiment... dont je dois rejetter juſqu'à la penſée... Genevieve, il en feroit mort. Genevieve profita de ſes droits de gouvernante, & ne manqua point de s'arrêter à un nombre d'obſervations très-ſenſées ſur l'imprudence de cette démarche : mais ſa pupille n'écoutoit que ſon cœur.

Sargines reparut donc, plein de joie ; Sophie plus circonſpecte, ne laiſſa point voir la ſienne ; elle ſe contenta de donner au jeune gentilhomme des éloges ſur le talent qu'il venoit d'acquérir : il avoit bien de la peine à taire le motif qui l'avoit animé. Mademoiſelle d'Apremont qui lui avoit enſeigné à lire, ſe chargea avec bonté du ſoin de le perfectionner

dans

dans ce nouveau talent. L'écolier ne prononçoit plus à la vérité le mot d'amour : mais il l'employoit souvent dans les morceaux d'écriture qu'il soumettoit à l'examen de mademoiselle d'Apremont; ces occupations ne faisoient point de tort à ses autres exercices; il continuoit à s'y livrer avec cet attachement & cette obstination qui ne peuvent être sentis que des ames qui connaissent tout l'empire de l'amour.

Quel événement pour Sargines! il surprend un jour mademoiselle d'Apremont fondant en larmes : — O Dieu! mademoiselle! vous pleurez! Elle étoit si remplie de sa douleur, qu'elle ne l'avoit point vû entrer dans son appartement. Elle marque de la surprise, & cherchant à se montrer moins affligée : — Ce n'est rien... ces pleurs... Il faudra bien qu'ils s'arrêtent; & en disant ces mots, elle regardoit le jeune-homme, & pleuroit encore avec plus d'amertume. — Ce n'est rien, s'écrie Sargines avec tout le transport d'un

amour qu'il étoit forcé de contraindre! & doutez-vous du pouvoir de vos larmes ?.. Mademoiselle, auriez-vous reçu quelque offense? parlez, parlez; vous verrez si Sargines est digne de vous venger. — Non, personne ne m'a donné aucun sujet de plainte... Ces chagrins... sont pour moi. Je n'aurois pas cru que l'amitié causât tant de peines!

Mademoiselle d'Apremont se lève pour se retirer: Sargines emporté par un mouvement dont il n'est point le maître, se précipite à ses pieds: — Vous ne me quitterez pas, mademoiselle; vous daignerez m'apprendre le sujet de cette douleur qui me tue; oui, je meurs à vos genoux, si vous n'avez la bonté de m'instruire pourquoi ces larmes... Hélas! c'est dans mon cœur qu'elles coulent; c'est mon cœur qu'elles consument, qu'elles dévorent. Mademoiselle d'Apremont retombe sur son siége: — Ah! Sargines, Sargines, ne m'en demandez point la cause... Il seroit inutile de vous la révéler; je vous le

répète... l'objet de ce chagrin imprévu... vous ne le ſçaurez point. Sargines lui-même verſe des pleurs : — Eh ! mademoiſelle, je n'ai donc pu mériter votre confiance ! je ne demande qu'à partager vos peines ; me priverez-vous de cette douceur ? la vertu vous défendroit-elle auſſi de m'accorder ce témoignage de votre eſtime ? tous les ſentiments de votre part me ſeroient refuſés ? — Ah ! Sargines, pourquoi vous ai-je connu ? — Qu'entends-je ? ſans le ſçavoir, contribuerois-je... Je percerois mon ſein à vos yeux, ſi je coûtois une ſeule larme à la divine Sophie. — C'eſt vous pourtant qui les faites répandre. — Moi ! vous cauſer cette affliction ! ô ciel ! ciel !.. daignez vous expliquer, ou je m'immole en votre préſence. — Je vous l'ai dit, Sargines, cet aveu... il ne produira d'autre effet que de nous accabler l'un & l'autre encore davantage. Ne cherchez point à pénétrer mon ſecret, & laiſſez-moi ſeule me plaindre au fond de mon cœur.

Sargines désespéré met la main à son épée ; Sophie effrayée l'arrêtant : — Eh ! bien ! vous allez sçavoir... vous allez sçavoir... C'est vainement que vous serez informé des motifs qui tourmentent une ame aussi sensible que l'est la mienne à vos intérêts, à votre gloire ; je ne peux qu'exciter en vous un désespoir impuissant. — Dussé-je en mourir mille fois ! de grace, éclaircissez. . — Sargines... il se prépare un tournoi ; toute la noblesse de l'Europe y va accourir ; la France retentira des noms illustres des Montmorenci, des Destaing, des Beaumont, des de-Nesle, des Castellane... Et le vôtre, Sargines...

Sophie se tait à ces mots ; le jeune-homme tombe dans un profond accablement ; puis tout à coup : — Vos larmes n'auront point coulé envain ; elles allument dans mon cœur des transports... — Eh ! Sargines, quel en sera le fruit ? à peine avez-vous une idée des exercices de la chevalerie. Il garde quelques moments le silence, & comme sortant d'une pensée

qui l'a fortement occupé : — Mademoiselle, le temps de ce tournoi est-il fixé ? — On parle de le tenir dans un an : mais laissons ce sujet qui m'afflige. — Dans un an !.. j'en crois le sentiment qui m'enflamme ; il m'excitera aux efforts les plus sublimes ; promettez-moi seulement d'accepter l'hommage de mon cœur, de ma main, & je vole... — Sargines... — Oui, j'avois fait serment de me contraindre, de vaincre... Il ne m'est pas possible d'étouffer cette ardeur, qui est pour moi une source de vertu, de gloire, d'actions, que peut-être vous-même applaudirez. — Et sçavez-vous qu'il n'y auroit qu'un chevalier... — Je le serai, mademoiselle. Daignez m'assurer que mon amour sera récompensé du vôtre, & espérez de mon courage... — Est-ce ainsi que vous gardez votre parole ?.. Sargines, pourquoi nous abuser ? je ne puis être votre épouse. — Mon père... — Votre père, s'il vous rend sa tendresse, voudra que dans le choix d'une femme, la fortune accompagne la

naiſſance. J'ai peu de bien ; je ne puis donc écouter que l'amitié ; je ſuis votre amie, je veux l'être : ce ſentiment me coûte autant de peines & de trouble que ſi c'étoit l'amour ; Sargines, une amante ne ſeroit pas allarmée plus ſenſiblement ſur tout ce qui vous regarde... Vous ne ſerez point à ce tournoi ! — Croyez... — Encore une fois, que ſert de nous tromper ? il eſt inutile de ſe flatter : le revenu qu'on vous a laiſſé ne feroit point ſuffiſant pour les dépenſes qu'éxigent de pareilles fêtes ; vous n'avez qu'une faible idée des devoirs & des travaux du chevalier ; non, Sargines, vous n'irez point... ſont-ce là les douceurs que fait goûter l'amitié ?

De ce moment, Sargines eſt élevé au-deſſus de l'homme. Il redouble d'efforts pour ſuppléer au défaut des connaiſſances qui lui manquent ; pluſieurs chevaux ſont les victimes de ſes fatigues incroyables ; il a toujours le heaume en tête, la cuiraſſe ſur le dos, & la lance ou l'épée à la main. Pierre étoit dans une admiration continuelle, tandis

que mademoiſelle d'Apremont, dénuée de toute eſpérance, s'abandonnoit au chagrin qui la dévoroit.

Le temps arrêté pour le tournoi arrive; le lieu avoit été choiſi entre Bray & Corbie; on eût dit que la brillante jeuneſſe de toutes les cours s'y étoit donné rendez-vous. La préſence de la jeune épouſe du prince Louis, ſucceſſeur de Philippe-Auguſte, ajoûtoit encore un nouvel éclat à cette fête. Blanche étoit fille d'Alphonſe IX roi de Caſtille, & d'Eléonore d'Angleterre, ſœur du roi Jean. Sa mère poſſédoit ces hautes qualités qui ſemblent déſigner l'ame d'une ſouveraine: elle réuniſſoit le talents & les vertus. La juſtice & la politique, ces deux principes de la ſcience du gouvernement n'altéroient point en elle la bienfaiſance & l'humanité. Ferme & indomptable dans le malheur, ne tirant de reſſources que de ſon ſeul génie, & dans la proſpérité, inacceſſible à cet eſprit d'orgueil & de vertige qui en eſt inſéparable, cette princeſſe ſçavoit ſe

faire adorer des étrangers comme de ses propres ſujets. Elle avoit des droits ſur tous les cœurs, & recevoit de toutes parts ce tribut d'admiration qu'on ne doit qu'au mérite perſonnel, & qu'on s'empreſſe de lui payer : il n'y avoit point de monarque en Europe qui ne recherchât ſon alliance, & qui n'aſpirât à lui reſſembler. La nature, à des dons ſi rares, s'étoit plu à joindre les avantages d'un extérieur à la fois aimable & impoſant. La nobleſſe & les graces prêtoient à ſes moindres actions un charme qu'elle n'empruntoit point de la majeſté du thrône. La plus belle en un mot des femmes, Eléonore étoit le modèle des plus grands hommes.

C'étoit ſur de ſemblables objets que Blanche avoit attaché ſes premiers regards. Digne fille d'une mère accomplie, elle avoit reçu d'elle ſa beauté comme ſon ame ſublime. Un teint d'une blancheur éblouiſſante, relevé d'une vivacité naturelle; un front plein d'affabilité, & fait pour porter le diadême; la fierté eſpagnole mêlée à une douceur raviſſante;

l'art si difficile de se concilier à la fois l'amour & le respect; une aversion décidée pour tous ces usages assujettissants qu'a imaginés la fausse grandeur, dans l'intention de masquer sa petitesse réelle; l'air & le port d'une jeune déesse qu'on nous peindroit effleurant la terre d'un pied léger, & ne s'annonçant à nos yeux que sous des traits enchanteurs; la saillie d'une imagination riante qui prétoit de l'agrément à cet esprit vaste & solide qu'on devoit admirer un jour; de la franchise &

Qu'on devoit admirer un jour. La régence de Blanche, pendant le séjour de Saint Louis dans la Terre-Sainte, est un de ces exemples mémorables du talent si difficile & si rare de gouverner. Elle sçut détruire les cabales, conserver l'autorité de son fils, sans abuser du pouvoir, accorder les droits de l'état, de la religion, & ceux de la majesté royale, se faire aimer du peuple & craindre des grands, qui, dans ces temps, étoient encore animés de l'esprit de faction & d'indépendance. On peut dire sans flaterie que cette princesse est une des plus grandes reines que nous ayons vûes sur le thrône français; son extrême piété ne faisoit point de tort aux qualités de la souveraine; elle montra dans plusieurs occasions qu'elle n'écoutoit que la justice; & l'humanité fut toujours une de ses premières vertus. Guillaume de Nangis dans les *Annales de S. Louis*, parle ainsi de Blanche: « Elle fu la plus sage dame si come plu-
» sours disoient qui onques fu à son temps dont li bien
» vindrent au royaume de France, tant comme elle
» fu en vie. »

de la gaieté, quoique née & nourrie dans un rang où tout conspire à étouffer ces heureux présents de la nature; regrettée de sa patrie, & idolâtrée des Français dont elle faisoit les délices : telle étoit la femme de l'héritier présomptif de la couronne, & à peine avoit-elle dix-sept ans.

Philippe-Auguste prenoit plaisir à donner à Blanche des témoignages publics de sa tendresse; il devoit honorer le tournoi de sa présence; ce fut lui-même qui nomma la jeune princesse pour présider à cette fête, & pour distribuer les prix.

Déjà les fanfares se sont fait entendre, & les rois hérauts & poursuivants d'armes ont proclamé la publication du tournoi. Les écus de ceux qui se préparoient à entrer dans la lice, étoient exposés le long d'un monastère. Dans le nombre de ces armures, on en distinguoit une qui offroit de la singularité : la bordure représentoit les douze travaux d'Hercule avec cette devise : TOUT POUR L'AMOUR. Au milieu de l'écu qui étoit blanc, se li-

ſoient auſſi ces paroles : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Par alluſion aux armoiries & écuſſons, qui ſelon la coutume, rempliſſoient le bouclier, & annonçoient la maiſon & le rang de celui qui le portoit. Une dame étrangère vint toucher un de ces écus : les juges s'avancèrent, & reçurent la dépoſition de l'accuſatrice. Elle ſe plaignoit qu'un banneret français s'étoit permis quelques railleries qui inté-

Je les attends de l'amour. Chez les peuples du Nord, les Scandinaves donnoient à un jeune-homme enrôlé pour la milice un *écu d'attente* : c'étoit un bouclier uni : il reſtoit dans cette ſimplicité juſqu'à ce que le candidat militaire eût obtenu le droit d'y tracer des actions d'éclat.

S'étoit permis quelques railleries. L'art dangereux de ſemer le ridicule ſur les objets qui en ſont le moins ſuſceptibles, ſemble avoir été de tout temps un des traits caractériſtiques de l'eſprit de la nation. On ſe rappelle l'indécente familiarité d'un de nos croiſés à l'égard d'un empereur grec. Je me contenterai de citer ici une anecdote empruntée du naïf hiſtorien de S. Louis, qui ne ſervira qu'à montrer l'abus de ce penchant que nous avons a tourner tout en plaiſanterie, & dont le malheur même ne ſçauroit nous corriger. « La végile de quareſme-prenant vi une mer» veille que je vous veil raconter : car ce jour meiſmes » fu mis en terre monſeigneur Hues de Landricourt, » qui eſtoit avec moi a banière ; là où il eſtoit en » bière en ma chapelle, ſix de mes chevaliers eſtoient

ressoient son honneur. Le chevalier fut condamné. Il fallut qu'en présence de plusieurs gentilshommes, il vint demander pardon à la dame, tête nue & sans heaume, à genoux, & qu'il réclamât la *mercy des dames*, promettant qu'à l'avenir il main-

---

» appuyés sur plusieurs sacs pleins d'orge; & pour ce que » il parloient haut en ma chapelle, & que il faisoient » noise au prestre (ils interrompoient le prêtre par » le bruit qu'ils faisoient), je leur alai dire que il » se teussent, & leur dis que vilaine chose estoit de » chevaliers & de gentilzhomes qui parloient tan- » dis que l'en chantoit la messe; & il me commen- » cièrent à rire, & me distrèrent en riant, que il li re- » marieroient sa femme, & je les enchoisonnai (bla- » mai ou repris) & leur dis que tiex (telles) pa- » roles n'estoient ne bones ne beles, & que tost » avoient oublié leur compaingnon: & Dieu en fist » tel vengeance que lendemain fu la grant bataille du » quaresme-prenant dont ils furent mort; ou navrez » à mort, parquoi il convint leur femmes rema- » rier toutes six. »

Reclamer la mercy des dames. On étoit exclu des tournois pour avoir mal parlé du beau sèxe. Lorsqu'une dame avoit à se plaindre d'un chevalier, elle alloit toucher le timbre ou l'écu de ses armes; alors les officiers du camp s'empressoient à lui rendre la justice. Si elle ne pardonnoit pas au coupable, on le chassoit de la lice; il n'étoit absous qu'en réclamant à haute voix la *mercy des dames*. Il falloit aussi pour confirmer sa grace, que leur *champion* armé d'une longue pique, ou d'une lance surmontée d'une coëffe, abaissât ce signe de clémence sur le heaume du chevalier. Peut-être est-ce de cette galanterie sévère qu'est né

tiendroit contre tous la réputation & la vertu de l'offensée. La dame lui accorda sa grace, & il reprit sa place dans une des cadrilles. S'il n'eût pas été absous, on lui eût fermé la barrière, & il n'auroit osé se montrer dans aucun tournoi.

Les *essais* ou *épreuves*, comme l'usage l'exigeoit, servirent de prélude à cette fête. Les officiers préposés à ce soin, étoient venus visiter les joûtes, & les hérauts avoient crié devant eux : *seigneurs chevaliers, aurez demain la veille du tournoi, où prouesse sera vendue au fer & à l'acier.* Une foule de musiciens, troubadours, & ménétriers se disposoit à célébrer les vain-

parmi nous ce respect singulier que nous avons pour le sèxe; & ce ne seroit pas une des moindres obligations que nous aurions à la chevalerie.

Les essais. La veille du tournoi étoit solemnisée par des espèces de joûtes, nommées tantôt *épreuves*, tantôt *vêpres du tournoi*, quelquefois *escrémies*, c'est-à-dire, escrime. Les écuyers, s'essayant les uns contre les autres, on appelloit cette journée le *prélude du grand tournoi.*

Troubadours ou *trouvères*, poëtes originaires de Provence, auxquels nous sommes redevables des premiers éléments de la langue française. Notre roi Robert par son mariage avec Constance, fille du comte

queurs. L'éclat d'un beau jour vint ajoûter à la magnificence d'un ſi noble ſpectacle. Un amas d'armes étincelantes réfléchiſſoit les rayons du ſoleil, & les renvoyoit plus éblouiſſants; les panaches flottants, la variété de banderoles, la richeſſe des livrées, des harnois, & des habits, cette infinité de pavillons ornés de bannières de diverſes couleurs, des tentes ſomptueuſes, éparſes au loin dans la campagne, ces tours partagées en loges, & en gradins, où le luxe & le goût s'étoient réunis, & dont chacune d'elles en particulier eût attiré les regards : tous ces objets préſentoient un tableau qu'aujourd'hui on ne peut guères ſe figurer. Les trompettes, les tambours, & les acclama-

---

d'Arles, attira beaucoup de ces Provençaux à ſa cour; ils eurent bientôt répandu la manie des vers; c'étoient eux qu'on chargeoit des *chanſons des geſtes*, c'eſt-à-dire, du ſoin de conſacrer les belles actions, & les *faits d'armes* de nos paladins. Il y a tout lieu de croire qu'ils agiſſoient comme Pindare & Simonide : ils vendoient leurs éloges au plus offrant; il faudroit bien ſe garder d'établir l'hiſtoire ſur de pareils matériaux : ils doivent être des archives de menſonges & d'abſurdités.

tions d'un peuple immenſe avoient averti que le roi s'approchoit. Il parait entouré d'une cour brillante. On diſtinguoit dans cette auguſte aſſemblée, les comtes de Flandres, de Dreux, de Champagne, de Blois, de Périgord, de Soiſſons, de Nevers, de Bar, de Joigni, de Tonnerre, de Vendôme, de Chimey, de Foix, d'Avalon, &c. Les vicomtes de Béziers, de Limoges, de Couſerans, les ſeigneurs de la Roche, de Montfort, de Sauve, Simon de Joinville, & Geoffroi de Ville-Hardouin, l'un ſénéchal, l'autre maréchal de Champagne, les Dampierre, les Châtillons, les Briſſac, les de Moüi, les Sabran, les de Termes, ne ſe faiſoient pas moins remarquer. C'étoient deux Montmorenci qu'on avoit établis les juges du camp, dignité qui ne ſe conféroit qu'à des chevaliers de la plus haute nobleſſe, & de la réputation la plus reconnue. Philippe-Auguſte étoit aſſis ſous une eſpèce de dais où éclatoit une ſuperbe broderie en or qui repréſentoit les armes de France; ja-

mais la majeſté ne s'étoit montrée avec autant de ſplendeur. Il avoit à ſes côtés l'héritier de la couronne, & ſa jeune épouſe, dont les charmes faiſoient oublier la parure, quoiqu'elle fût des plus magnifiques. Un cercle de dames, & de demoiſelles du premier rang, attachées au ſervice de Blanche, contribuoient encore par leur beauté, & par la ſomptuoſité de leurs atours, à la pompe de cette fête. On eût dit dans les temps fabuleux, que c'étoit une troupe de dieux & de déeſſes qui venoient aſſiſter aux jeux des mortels. Une ſatisfaction générale reſpiroit ſur tous les viſages; la gayeté françaiſe ſe déployoit dans ſon activité; ce ſentiment rapprochoit tous les ordres de citoyens, & tous les âges: le ſeul vieillard Sargines, placé à peu de diſtance du roi, paraiſſoit ne point reſſentir cette joie univerſelle. Il étoit aiſé de ſaiſir dans ſes traits flétris, qu'un chagrin ſourd le conſumoit plus que la triſteſſe inſéparable du nombre des années. La faveur dont il jouiſſoit, l'amitié

même de son maître, ne le dédommagoient point de la douleur secréte qu'il éprouvoit: tant les plaisirs de la nature nous sont nécessaires, & leur privation nous est sensible!

Les juges avoient fait l'examen des armes: les chevaliers destinés à combattre, superbement vêtus, & parés des livrées & des devises de leurs maitresses, s'avançoient dans la lice, au bruit des fanfares. La plupart, orgueilleux de leur esclavage, étoient conduits par *leurs dames*, qui les tenoient attachés avec des chaînes d'or & de pierreries, & qui les avoient couverts *d'enseignes*, de *joyaux*, &c. L'amour en-

Parés de livrées. Henri II, dans le malheureux tournoi où il fut blessé à mort par Montgommery, portoit les *livrées de sa belle veuve* (la duchesse de Valentinois) qui étoient *noir & blanc.*

Conduits par leurs dames, *&c.* Voyez nos romanciers anciens, & surtout le père Menestrier.

Qui les avoient couverts d'enseignes, *de* joyaux, *&c.* On donnoit ce nom aux écharpe, voile, coëffe, brasselet, nœud, ruban, boucle de cheveux, &c. autant de présents dont les dames honoroient *leurs chevaliers.* Ils en ornoient leurs armes ou leurs habillements; si ces dons passoient aux mains des vainqueurs, les maitresses des vaincus leur en envoyoient d'autres.

flamme leur courage : ils s'élancent ; on ſonne la charge ; les combattants ſe joignent, s'acharnent les uns contre les autres ; le henniſſement des chevaux ſe mêle au retentiſſement des coups qui tombent avec fracas ſur les caſques, & ſur les boucliers ; mille cris rempliſſent les airs ; la terre eſt jonchée des débris de lances & d'épées, de paillettes d'or & d'argent. La victoire demeure incertaine ; les tenants, & les aſſaillants au milieu des applaudiſſements des ſpectateurs, ſe retirent avec un égal avantage, & brûlent de rentrer dans la carrière.

Les joûtes à *la foule* étoient terminées. Anſeric de Monréal, Raoul de Hauterive, Renaud de Magni, & Geoffroi de la Rivière, qui par leur bravoure & leur agilité, avoient partagé l'attention & l'intérêt, s'avancèrent dans la lice. Un héraut propoſe de leur part un défi qui eſt ac-

---

Ces *enſeignes* & *joyaux* ſervoient encore à diſtinguer les combattants ; ſouvent ils les attachoient à leur heaume, ou à leur écu, &c.

accepté ; plusieurs chevaliers successivement sont mis hors de combat. On s'écrie à diverses reprises : *honneur aux fils des preux !* *louange & prix aux vainqueurs* ! Le vieux Sargines ne peut s'empêcher de dire au maréchal de France qui étoit près de lui : qu'ils sont heureux, mon ami, les pères de ces jeunes héros ! hélas ! j'ai un fils aussi !

On alloit diviser les prix entre ces quatre rivaux. Un chevalier qui ne s'annonce que sous le nom du *poursuivant d'amour*, se présente au bout de la carrière, & hausse la main, pour signal qu'il demande à se mesurer avec un de ces combattants.

Honneur aux fils des preux. « On vouloit rappeller à ces jeunes chevaliers la gloire de leurs ancêtres, & les avertir que ce n'étoit qu'au bout de la carrière d'une vie illustre & sans tache que le titre de *preux* les attendoit. Monstrelet dit aussi : mais on crie bien aux fils des *preux* après la mort de leur père ; car nul chevalier ne peut être jugé *preux*, si ce n'est après le trépassement, &c.

Au maréchal de France. Dignité unique alors.

Du poursuivant d'amour. C'étoit le nom que prenoient souvent les chevaliers, lorsqu'ils ne vouloient pas s'annoncer sous leur nom véritable.

Tous sont impatients de s'essayer contre l'inconnu. Monréal est le premier à qui les juges décernent cet honneur. L'étranger s'avance la visière baissée, son casque sans ornement, & tout son attirail simple & dénué d'armoiries ; il portoit cet écu qu'on avoit déjà remarqué la veille du tournoi, où l'on ne voyoit au lieu d'écusson, que ces mots : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Mille différentes conjectures s'élèvent : les uns imaginent que cette armure cache le sire d'Avesne, qu'une passion malheureuse retenoit à la cour de France, & qui fuyoit les sociétés pour ne s'occuper que de sa tendresse ; les autres croyent avoir reconnu le vicomte de Melun, dont la valeur modeste se déroboit à l'éclat. Les deux champions courent l'un contre l'autre, au son des instruments de guerre ; ils se choquent si rudement, que Monréal rompt sa lance à demi-pied du fer, & son adversaire met la sienne en cinq ou six pièces. Le bruit des trompettes annonce cet assaut distingué. Ils retournent à la charge ; l'in-

connu fait par un coup adroit tomber le panache de son antagoniste, qui propose le combat de la hache. Les juges crient: *holà, c'est assez, que* Monréal *se retire.* Le second assaillant qu'ils ont nommé est Geoffroi de la Rivière; il brûle de venger son *frère d'armes*: Monréal & lui étoient liés depuis quelques années par cette association: il fond avec impétuosité sur l'étranger qui s'ébranle sur ses étriers. Un cri général décèle l'intérêt dont les spectateurs sont animés en faveur du *poursuivant d'amour.* Il s'est bientôt rassuré, & presse vivement à son tour son ennemi. Les assauts

---

Fait par un coup adroit. Enlever le panache, la visière, étoit le comble de l'adresse: on admiroit ces coups comme les premiers de l'art de la joûte; d'ailleurs il ne falloit point frapper ni trop haut ni trop bas, & surtout ne point attaquer son ennemi, dès qu'il avoit ôté son casque.

Son frère d'armes. Ces *fraternités d'armes* se contractoient de différentes façons; dans Lancelot du Lac, trois chevaliers se font saigner ensemble, & mêlent leur sang. Cette étrange association date peut-être des temps les plus reculés, & on l'a trouvée chez les nations les plus sauvages. Il entroit dans cette bizarre cérémonie autant de barbarie que de superstition.

se succèdent comme de rapides éclairs ; les lances volent en éclats, & ce jeune présomptueux qui s'étoit flatté d'être plus heureux que Monréal, se voit enlever la visière ; toute la lice retentit d'applaudissements, & de battements de mains. En effet ce coup étoit le chef-d'œuvre de ce genre d'escrime. Le nom du *poursuivant d'amour* vole de bouche en bouche ; les regards avides sont arrêtés sur lui. Raoul de Hauterive n'attend point que son émule soit sorti du champ ; il a déjà pris sa place, & accompagne les mouvements de sa lance, de ces paroles : voyons donc si ce *poursuivant d'amour* sera invincible ; je suis aussi *servant d'amour*, & c'est au nom de *madame* que je vais le combattre. Au nom de la mienne, repart l'inconnu, je te porte ce coup. Les deux champions se frappent, mais avec

---

Servant d'amour. Le titre d'*esclave* ou de *serviteur des dames* étoit un titre d'honneur. La peinture de notre chevalerie doit plaire, sur-tout au beau sexe, puisque cette institution, n'en doutons pas, a établi parmi nous cette *courtoisie Françaiſe*, que les étrangers se piquent d'imiter.

un fort bien différent. La lance de Hauterive se brise sans qu'il ait donné la moindre atteinte à son adversaire qui le désarçone & le renverse avec son cheval sur la poussière ; aussitôt le vainqueur emporté par un sentiment de générosité, se précipite vers son ennemi pour le relever. De Hauterive furieux : ce fer, dit-il, servira mieux mon courage ; il tire l'épée ; l'étranger a recours aux mêmes armes. Un nouveau combat recommence ; De Hauterive est prêt d'obtenir la victoire ; long-temps disputée, elle est enfin le partage du *poursuivant d'amour*, qui seul ne convenoit point de son triomphe. C'est à ce trait de noblesse & de modestie qu'on est presque assuré que le vainqueur est le vicomte de Melun. Renaud de Magni tente d'arracher la palme : il est obligé comme les autres de la céder, après de efforts incroyables d'adresse & de valeur.

Ces quatre chevaliers, malgré leur défaite, s'étoient couverts de gloire ; deux sur-tout avoient touché au moment de vaincre. Toute cette jeune noblesse frémissoit

d'indignation. Un nombre de combattants les remplace, & se mesure tour-à-tour avec le champion victorieux; celui-ci, sans marquer ni lassitude, ni desir de quitter la carriére, s'écrie avec une sorte d'enthousiasme, en agitant sa lance : *honneur aux dames! honneur à l'amour!* L'assemblée, qui semble ressentir ce transport, répete : *honneur aux dames! honneur à l'amour!* L'inconnu étoit au milieu de la lice, tel qu'on nous peint Jupiter entouré des Titans qu'il a foudroyés; on le voyoit environné de chevaux halétants sur la poussière, de cavaliers renversés, de tronçons de lances fracassées, d'épées brisées, de boucliers rompus : il avoit fourni quinze courses, & avec un égal succès. Il voulut couronner tant d'avantages par la dernière joûte, qu'on appelloit la *lance des dames*; & jusqu'à la fin, la fortune se plut à le favoriser.

Sans marquer ni lassitude, &c. On remportoit souvent le prix pour être resté plus long-temps que ses rivaux, sans se déheaumer, ou lever la visière de son casque, pour reprendre haleine, ou se délasser, &c.

Jamais

Jamais il ne s'étoit vû dans ces *écoles de prouesse*, un triomphe aussi complet. L'ivresse s'étoit emparée des spectateurs ; ils ne se lassoient point d'applaudir. Les maréchaux du camp, fidèles observateurs de la coutume, s'apprêtoient à recueillir les jugements, pour établir la nomination du vainqueur : on n'entend qu'un concert de voix qui éclate comme un tonnerre : « *le » poursuivant d'amour, le poursuivant d'a» mour* ». On vole à lui au milieu des fanfares & des acclamations redoublées ; il est porté de bras en bras ; toute l'assemblée se lève pour l'admirer & le combler d'éloges. Les vieillards le montrent à leurs enfants ; la jeunesse à son tour se le propose pour modèle ; les jeux olympiques n'offrirent jamais une gloire plus brillante. Un de nos preux, qui partageoit l'estime de la nation avec *l'Achille français*, & qu'on eût

L'Achille français, &c. Qu'on se ressouvienne qu'on avoit donné ce surnom au fameux Guillaume des-Barres, dont nous avons déjà parlé.

pris à sa valeur, & à ses traits guerriers pour un de nos célèbres paladins ; Brissac trop grand pour être jaloux, s'élance des loges, se précipite des balcons sur les amphithéâtres, traverse la foule, & court se jetter au col de l'étranger, en s'écriant avec des pleurs d'admiration : « va, qui » que tu sois, tu es un grand homme ! » tandis que le comte de Soissons gardant son caractère, & ses expressions naïves, disoit à son bon ami Joinville : *par la quoise Dieu* ! sénéchal, *en vélà ung qui nous passe tous*.

On amenoit le héros victorieux au roi ;

Par la quoise Dieu ! C'étoit l'expression familière du comte de Soissons ; Joinville le fait ainsi parler à propos d'une bataille remportée : *Par la quoise Dieu* ! *encore en parlerons-nous de cette journée, ès chambres des dames*, &c. On saisit bien dans ce trait le caractère français ; nos ayeux étoient prodigues de ces espèces de juremens ; les croisades avoient apporté dans notre langue celui de *mor-Mahom*, comme qui diroit *mort de Mahomet*. Le seul serment que se permit S. Louis étoit, *sur mon nom*. Brantome nous dit que Charles IX avoit toujours à la bouche ces façons de parler indécentes, & aussi contraires à l'honnêteté qu'au respect dû à la religion.

arrivé au lieu où sont les dames, il en reçoit des marques de distinction plus flatteuses encore que toutes celles qu'il vient d'obtenir : écharpes, voiles, colliers, livrées de rubans tirées de leur sein, brasselets, *joyaux*, *enseignes*, lui sont jettés avec transport : il en est accablé ; il n'y avoit pas une de ces beautés qui ne desirât en secret de l'avoir pour *son chevalier*. Cependant il parvient aux pieds de Philippe, qui ne doutoit point que ce ne fût le vicomte de Melun. Blanche tenoit toute prête l'écharpe enrichie de diamants, que le roi avoit assignée pour le prix. Les courtisans, tous les spectateurs, l'ame, en quelque sorte, suspendue, attendent

Echarpes, voiles, &c. Nous avons déjà expliqué ce qu'on entend par ces *joyaux* & *enseignes*. On lit dans Perce-Forest qu'à la fin d'un tournoi « les da» mes se trouvèrent dénuées de leurs atours ; la plus » grande partie étoit en pur chief, & s'en allant les » cheveux flottans sur leurs épaules, & leurs cottes » sans manches ; car toutes avoient donné aux che» valiers, pour eux parer, & guimpes, & chape» rons, manteaux & camises, manches & ha» bits, &ç. »

que l'objet de tant de curiosité se fasse connaître ; il se prosterne aux genoux du monarque & de la princesse, présente au même instant une épée au roi, qui, frappé d'étonnement, n'a point le temps de s'exprimer ; l'inconnu a haussé sa visière. Mon fils, s'écrie le vieux Sargines, en tombant aux genoux de son maître ! Aussi-tôt le nom de Sargines est porté par mille acclamations jusqu'au ciel ; en effet c'étoit lui-même ; il embrassoit les genoux de son père, ceux de son souverain ; il alloit prendre la parole : un bruit s'élève du côté de la princesse ; un chevalier dont la visière étoit baissée, avoit, à la vûe du jeune Sargines, poussé un cri, & perdu l'usage des sens ; on s'étoit rassemblé autour de lui ; on lui délaçoit les courroyes de son casque ; son visage est découvert. Quelle surprise ! on s'attend à voir un guerrier, on apperçoit une jeune beauté : mais de quels mouvements est agité le vainqueur, lorsque cette femme lui offre les traits de mademoiselle d'Apremont ! il vole vers elle.

Sophie ouvre les yeux, fait ſigne au jeune-homme de retourner auprès du roi & de ſon père, & demande qu'on la tranſporte chez la princeſſe Blanche, qui témoignoit le plus vif intérêt à ſa ſituation. Voilà, dit le jeune Sargines, avec toute la vivacité de ſon amour, celle à qui je dois le peu de gloire dont je ſuis couvert en ce moment! Sire, j'oſe l'avouer aux pieds de votre majeſté : mademoiſelle d'Apremont a eû plus d'empire ſur moi que les conſeils & les exemples paternels, que l'aſpect même & les bontés du premier monarque de la terre : elle me rendra peut-être digne de porter cette épée que votre majeſté doit reconnaître pour un de ſes bienfaits; & vous, mon père, vous avez retrouvé un fils qui brûle de vous imiter.

Le vieillard revenu à lui, ſe précipite dans les bras du jeune-homme, & le couvrant de ſes larmes & de ſes cheveux blancs, ne peut prononcer ces mots que d'une voix entrecoupée : c'eſt mon fils! c'eſt mon fils! ah! mon cher Sargines!..

c'eſt moi qui te dois la vie ! Mes ſens ne peuvent ſuffire... mon fils... ô mon Dieu! puis-je aſſez te rendre graces ?..

Le chevalier fut prêt d'éprouver la deſtinée de Chilon. Tous les ſpectateurs ſont ſaiſis de ce plaiſir ſi touchant que l'on goûte à s'attendrir. Philippe-Auguſte pleuroit lui-même, & tenoit embraſſés le père & le fils. Ville-Hardouin racontoit au roi avec quelle ardeur ſon neveu s'étoit livré aux exercices de la chevalerie, & il couroit à lui, & le preſſoit contre ſon ſein. Jamais la nature n'avoit joui d'un plus doux moment : c'étoit ſon triomphe. Blanche ainſi que ſon époux, partageoient l'émotion générale ; elle appelle Sargines pour lui décerner le prix, & le ceint de ſa main même de l'écharpe qui lui étoit deſtinée. Ce préſent, lui dit-elle avec cette grace qui ajoûte tant à la générofité, eſt celui que vous

---

La deſtinée de Chilon. L'enfant de Chilon remporte le prix du ceſte aux jeux olympiques ; il vient embraſſer ſon père qui meurt de l'excès de ſa joie dans les bras du vainqueur.

fait le roi : actuellement recevez le mien, aux conditions que vous ferez *mon chevalier* ; le prince mon mari vous permet de prendre ce titre ; elle lui donne un de ses brasselets qu'elle détache de son bras, & lui met sur la tête une couronne de roses ; il a l'honneur de baiser la main de la princesse. Sargines s'inclinoit profondément, & paraissoit comme accablé sous tant de faveurs : Il se relève avec un noble emportement : — Montrez-vous, ennemis de l'état, & de mon roi, je vous présente à tous le défi. Le père toujours pénétré d'un trouble délicieux, n'avoit point la force de parler ; il se contentoit de regarder son fils, de le serrer dans ses bras, & il l'inondoit de ses pleurs.

Philippe demande au jeune héros son pennon ; Sargines le lui présente roulé ; le

---

Une couronne de roses, &c. Une reine, dans le roman de Perce-forest, dit à un jeune chevalier vainqueur : « Le roi peut bien vous donner de riches prix : » mais à votre âge, le plus agréable est *un chapeau* » *de roses* : c'est un *trésor pour les amoureux.* »

Son pennon. On nommoit ainsi l'étendart qui étoit

roi le développe, en coupe les extrémités, le rend quarré, & le remet entre les mains du nouveau banneret en lui disant : « *Veez* » *cy vostre bannière, Dieu vous en laisse vostre* » *preu faire.* » Le son des instruments, les

---

attaché au bout de la lance. La premiére classe des chevaliers étoit celle des *bannerets*, ainsi nommés parce qu'ils portoient devant eux leur bannière particuliere à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes maisons. Les cadets des *chevaliers bacheliers* n'avoient que le nom d'écuyer. La bannière du *chevalier bachelier* étoit prolongée en deux cornettes ou pointes, telle que les banderoles qu'on voit dans nos églises ; celle du *chevalier banneret* étoit quarrée. Nos girouettes ont conservé ces diverses formes. Lorsqu'un chevalier aspiroit au titre de *bannerêt*, le plus haut grade de la chevalerie, il prenoit l'occasion d'un tournoi ; cette nouvelle marque de distinction se conféroit avec les cérémonies qu'on décrit ici. Il falloit qu'un *chevalier banneret* fût noble de nom & d'armes, de quatre quartiers ou lignes, & qu'il eût assez de richesse & de crédit pour lever & entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes, dépense très-considérable, puisque chaque homme d'armes avoit outre ses valets deux cavaliers pour le servir, armés, l'un d'une arbalète, l'autre d'un arc & d'une hache. Le *chevalier bachelier* ou *bas-chevalier*, étoit celui qui n'avoit ni assez de bien, ni assez de vassaux pour fournir à l'état un pareil nombre d'hommes. Les *bannerets* avoient le *cry d'armes* comme *Châtillon au noble duc*, &c. le *cry d'armes* de la maison de France est *mont-joie Saint Denys.* On observera que le *cry* du roi devenoit celui de toute l'armée, tandis que celui des particuliers n'é-

applaudissements redoublés, les cris de *largesse*, *noblesse* & *libéralité*, accompagnent cette nouvelle marque de bonté du souverain qui n'en reste point à cette faveur: il passe autour du col de Sargines une chaîne d'or, & ajoûte ces paroles si flatteuses

---

toit que pour attirer du secours; on remarquera encore que la paye du *banneret* étoit plus forte de moitié que celle du *bachelier*. Le titre de *banneret* n'est plus d'usage parmi nous; il s'est conservé en Angleterre, ainsi que le temps fixé pour la création d'un chevalier qui étoit de 21 ans; c'est à cet âge que les gentils-hommes anglais sont majeurs. Les chevaliers faisoient vœu de visiter les saints-lieux, de déposer leurs armes ou celles des vaincus dans les temples, de planter le premier leur *pennon* sur les remparts d'une place. Ils n'étoient cités en justice qu'avec tous les égards dûs à leur dignité; s'ils obtenoient des dépens contre leurs parties, ces dépens étoient doubles de ceux qu'on adjugeoit aux écuyers: mais avoient-ils mérité leur condamnation, d'autant plus coupables (dit le judicieux auteur des mémoires de la chevalerie) qu'ils devoient aux autres l'exemple de toutes les vertus, & sur-tout de l'équité, ils payoient une amende une fois plus forte que celle des écuyers. Les rois appelloient les chevaliers *noble personne*, *monsieur*; les écuyers, *noble homme*. Nous ajouterons ici que ces derniers n'en pouvoient venir aux mains avec les chevaliers, & que le nom d'écuyer est approprié au rejetton qui pousse au pied d'un seps de vigne.

Une chaîne d'or. Outre le prix, on donnoit aux vainqueurs une chaîne d'or dont les chaînons étoient multipliés à proportion du mérite, &c.

pour un ſujet : « *Je veux vous enchaîner* » *pour eſtre mien, car aurois trop crainte de* » *vous perdre.* » Sargines, dont ſon père ne pouvoit ſe ſéparer, eſt conduit au Louvre par le monarque lui-même, & par les premières dames & demoiſelles de ſa cour, & *fut crié mont-joie moult hautement.*

L'aventure de mademoiſelle d'Apremont commençoit à ſe répandre; ſon parent, le ſire de Joinville avoit ſur l'honneur toute la délicateſſe chevalereſque, qui ſembloit être ſur-tout le partage de cette ancienne maiſon. Il court, plein de colère, chez la princeſſe, où Sophie s'étoit retirée; elle avoit quitté ſon traveſtiſſement. A peine le chevalier a-t-il paru qu'elle ſe précipite à ſes genoux; Blanche engage le farouche guerrier à entendre la juſtification de ſa parente. Monſeigneur, lui dit mademoiſelle d'Apremont, daignez m'écouter : je

Le ſire de Joinville. C'étoit Simon de Joinville, père de Jean de Joinville, l'hiſtorien de Saint Louis; ce fut leur parent Guillaume de Joinville, archevêque de Rheims, qui ſacra Louis VIII & Blanche.

n'ai commis qu'une imprudence, qui me coûtera la vie : car je ne ſoutiendrai point un ſemblable éclat. Juſqu'ici ma vertu n'avoit eû rien à ſe reprocher ; il ne m'appartient pas, du ſang dont je ſuis née, de recourir au vil menſonge : je conviendrai donc de ma faute. Dès le premier inſtant que j'ai connu Sargines, j'ai éprouvé une impreſſion, que le temps n'a fait que fortifier ; je l'ai priſe pour une compaſſion noble & généreuſe, pour une amitié pure à laquelle on pouvoit impoſer des loix : hélas ! je me ſuis trop aveuglée ! mes entretiens, mes conſeils, je l'avouerai, ont inſpiré à ce jeune gentilhomme, le deſir violent de s'arracher à cette eſpèce d'oubli de ſoi-même, où il languiſſoit enſeveli ; je lui ai fait aimer la gloire, la valeur, la réputation : je m'applaudiſſois de mon ouvrage. Il a quitté ſa retraite pour venir, à l'inſçu de ſon père, chez ſon oncle, le ſeigneur de Ville-Hardouin, ſe perfectionner dans

---

Le ſeigneur de Ville-Hardouin. Très-grande mai-

des travaux, dont les principes lui étoient peu familiers. Son parent l'a accueilli, l'a échauffé dans son projet, & lui a donné le droit d'entrer dans la lice, en le créant chevalier. Il m'a fait sçavoir qu'il devoit se présenter au tournoi. La mort imprévûe de ma tante me laissoit à ma faiblesse; je la reconnais aujourd'hui cette faiblesse si funeste: mais c'est envain que mes yeux se sont ouverts; j'ai cédé à ce penchant si impérieux, que je couvrois du nom trompeur d'amitié; j'ai pressé ma gouvernante de me suivre, & d'imiter mon déguisement. J'imaginois, à la faveur de ces habits étrangers pour mon sèxe, n'avoir d'autre témoin de mon égarement que Genevieve. Sargines a été vainqueur: je n'ai pû résister au plaisir que m'a fait goûter

---

son; celui-ci étoit maréchal de Champagne. Un Ville-Hardouin a été le premier de nos historiens.

En le créant chevalier. Un chevalier avoit le droit d'en faire d'autres; & il falloit avoir nécessairement ce titre pour se présenter dans un tournoi, & pour joûter contre des chevaliers.

ſa victoire ; une émotion trop forte a ſurpris mes ſens, & j'allois expirer, quand j'ai été obligée d'ôter ce caſque, ſi peu fait pour moi ! C'eſt alors que j'ai ſenti que j'étois la victime d'un malheureux amour ; c'eſt l'amour qui m'humilie à ce point... Monſeigneur, je ſçaurai m'en punir : je ne me diſſimule pas que le défaut de richeſſe m'interdit juſqu'à la penſée de contracter un engagement avec Sargines ; je vais donc renoncer au monde, à ma famille, à moi-même ; accordez-moi ſeulement la permiſſion de me conſacrer à une éternelle clôture ; & là, mes larmes continuelles, & le reſte de ma vie écoulé dans les regrets & le repentir, expieront peut-être un moment d'erreur.

Sargines brûloit de voir mademoiſelle d'Apremont ; il avoit appris qu'elle étoit chez Blanche ; il voloit auprès d'elle : ſon père le force de revenir ſur ſes pas, & de ſe prêter aux ſoins que, ſelon l'uſage, ſe donnoient les dames du plus haut rang, pour le déſarmer, & le revêtir d'habits

magnifiques. Oui, mon père, disoit avec chaleur le jeune-homme, je m'applaudis d'en faire l'aveu en présence d'un sèxe enchanteur : je lui suis redevable du peu d'éclat que je viens d'acquérir ; c'est mademoiselle d'Apremont qui m'a inspiré une ardeur sublime, qui vous rend un fils... Mon père, vous m'aimez, je le vois : mes lauriers sont arrosés de ces larmes si précieuses, que je conserverai au fond de mon cœur ; la parente des sires de Joinville ne peut qu'honorer votre choix : souffrez que je la venge des injustices de la fortune ; elle est ma bienfaitrice : je ne vous parle point d'un amour qui me causera la mort, si vous vous refusez à ma prière ; je dois tout à la divine Sophie ; mon père, voudriez-vous que je fusse ingrat ?

Le roi entre, suivi du sire de Joinville. Le vieux Sargines va à ce seigneur : — Mon ami, je suis impatient d'acquitter la dette de mon fils ; je vous demande votre parente pour son épouse. Le jeune-homme ne laisse pas à Joinville la liberté de ré-

pondre ; il court dans ses bras, revient dans ceux de son père. Philippe jouissoit du spectacle le plus intéressant pour une ame que n'avoit point endurcie l'orgueil des grandeurs, & qui connaissoit tout le charme de la sensibilité. Le mariage est décidé, leur dit ce prince ; on s'est conformé à mes desirs : je me charge de l'appareil des nôces ; en attendant, allons célébrer le triomphe du *jeune fils* ; le voilà tel que je le souhaitois ; je lui pardonne de m'avoir résisté : l'amour est le premier maître des Français. Sire, il ne sera jamais que le second, réplique le jeune Sargines d'un ton pénétré, tant que nous aurons un roi qui vous ressemblera, & mademoiselle d'Apremont sera elle-même de mon sentiment ; des souverains tels que vous auront toujours la préférence sur nos maîtresses.

La princesse arrive tenant par la main Sophie, dont la parure relevoit encore les attraits. Le vieux Sargines court l'embrasser : — Cette liberté m'est permise avec ma brû. Mon cher chevalier, lui dit Blan-

che, vous avez prévenu mes sollicitations ! — Dites vos ordres, madame, & j'aurois été trop heureux de les exécuter : mais j'étois déjà déterminé à remplir mon devoir ; j'avois à satisfaire ma reconnaissance & celle de mon fils, & si mademoiselle d'Apremont veut bien lui donner la main, je n'aurai plus de vœux à former.

On se rend à la salle du festin ; le roi fait asseoir le jeune Sargines à ses côtés. On avoit placé mademoiselle d'Apremont auprès de la princesse ; & le sire de Joinville, ainsi que son ami, étoient au-dessous du prince Louis. On ne manqua pas d'apporter dans un grand bassin d'or le faisan paré de ses plus belles plumes : mais ce qui rehaussa encore plus la pompe du banquet, ce fut une de ces représentations muettes, connues alors sous le nom d'*entremets*. Un

Le faisan paré, &c. Nous avons déjà remarqué que le paon & le faisan étoient une sorte d'oiseaux mystérieux pour la chevalerie.

*Sous le nom d'*entremets. Voyez la 3[e] partie de l'estimable ouvrage de M. de Sainte-Palaye, & la des-

rideau

rideau se leva au fond de la salle, & découvrit une espèce de théâtre où régnoit une obscurité profonde qui désignoit le cahos. L'amour, figuré par un enfant, descend du ciel, un flambeau à la main ; il secoue ce flambeau, en fait jaillir des étincelles : la lumière paraît ; des arbres s'élèvent ; des ruisseaux coulent & murmurent; la terre se rêvet d'un riant gazon : au milieu de cet enchantement, se voyoit sur une petite colline un jeune-homme endormi ; l'Amour s'approchoit, lui présentoit son flambeau ; le jeune-homme aussi-tôt se réveilloit avec surprise, & se précipitoit vers une épée & un bouclier que lui offroit la Gloire ; il s'armoit de pied en cap, & il marchoit avec impatience précédé de la Justice & de la Religion. Il est assez inutile d'observer que ce spectacle étoit une image emblématique de l'aventure de Sar-

cription de la fête donnée à Lille en 1453 par Philippe *le bon* duc de Bourgogne, à l'occasion d'une croisade projettée contre les Turcs.

gines, & que nos ayeux, jusques dans leurs divertissements, consacroient leur respect pour cette religion qu'ils regardoient toujours comme le premier objet qui devoit les animer.

Les dames continuèrent de combler le jeune chevalier de faveurs éclatantes : elles le servirent à table. Il sçut par sa modestie ajoûter à sa gloire. Philippe, & tous les courtisans à l'exemple de leur maître,

---

Il sçut par sa modestie, &c. C'étoit un des premiers préceptes de la chevalerie.

» Un chevalier, n'en doutez pas,
» Doit ferir hault, & parler bas.

Les vainqueurs étoient conduits dans les palais des rois, & admis à leur table, souvent assis à côté d'eux, & servis même par les dames. L'air timide & embarrassé prêtoit un nouvel éclat à leur triomphe. On aura peine à le croire dans ce siécle où le cynisme de l'effronterie est un titre assuré pour réussir, & où la modestie passe pour un défaut d'usage, & ce qu'il y a encore de moins pardonnable, pour un ridicule. Et cette *impudence* si atroce qui fait tant de tort aux bonnes qualités de notre nation, ce ne sont point la plupart de nos beaux-esprits qui auront le courage de la combattre, & de la détruire. Qui donc doit nous donner l'exemple de la modestie, si ce n'est le vrai mérite ?

lui prodiguèrent les plus flatteurs éloges ; les troubadours le chantent ; on inscrit son nom sur les registres publics des officiers d'armes. Au sortir de la table, il trouve sur son passage deux de ses admirateurs qu'il n'attendoit point, Raymond & Pierre. Eh bien ! dit-il au premier, mon maître, présentement vous reconnaîtrez votre élève ? (il l'embrasse) & toi, aussi, mon cher Pierre ! viens dans mes bras, mon ami ; eh ! par quel hasard te vois-je à la cour ? c'est pour le coup que je te fais mon écuyer. Ces bons serviteurs ne répondoient que par des larmes. Celui-ci étoit resté au château, tandis que son pupille avoit passé six mois chez le seigneur de Ville-Hardouin ; craignant que son père ne fût informé de son départ, il avoit chargé son fidèle domestique de le tenir secret, & le docile confident n'avoit quitté son poste qu'à l'ap-

Mon maître. Les jeunes chevaliers donnoient souvent ce nom aux écuyers qui les avoient élevés, & auxquels il étoit de leur devoir de marquer autant d'égards que de reconnaissance.

proche du tournoi. Il n'avoit point douté, disoit-il, du succès du jeune gentilhomme; il prétendoit même avoir eû à cet égard, des pressentimens; il étoit arrivé au moment où l'on proclamoit le vainqueur.

La naïveté & la franchise touchante de Pierre amusèrent beaucoup le roi, qui ne dédaigna point de s'entretenir familièrement avec lui : ce monarque saisissoit toutes les occasions qui pouvoient le rapprocher de la nature; il éprouvoit combien la morgue de la représentation & de la grandeur est étrangère à l'homme; & quelles douceurs sont attachées à la simplicité & au sentiment. Le prince Louis envoya au nouveau banneret, un cheval d'une beauté singulière, avec un bouclier orné de fleurs de lys d'or.

Sargines le père voulut que des actions de graces & un hommage public rendu à la religion fussent le terme d'une journée si glorieuse pour son fils : il le conduisit lui-même à l'église, lui donna sa bénédiction, & y joignit des conseils vraiment

paternels & dignes d'un aussi respectable chevalier.

Les deux amants furent bientôt unis. Ce fut une fête éclatante, où Philippe & toute sa cour assistèrent. Il y eut encore une joûte, où Sargines fit la galanterie à sa jeune épouse de rompre plusieurs lances en son honneur; il distribua des prix aux vaillants chevaliers, sur lesquels il avoit eû l'avantage au tournoi, & il remporta une victoire peut-être plus difficile & plus flatteuse que la première, en sçachant consoler ses rivaux de sa supériorité; ils devinrent même ses amis, & ses *frères d'armes*. Foulques, curé de Neuilly, secondé

Foulques, &c. C'est ainsi que Ville-Hardouin, notre premier historien, nous parle de ce pasteur zélé, le successeur de S. Bernard pour la ferveur & l'éloquence. « Sçachiez que 1198 ans après l'incarnation » nostre Segnor Jesus-Christ, al tens Innocent III » Apostoille de Rome, & Filippe (Auguste ou second) roy de France, & Richart roy d'Angleterre, ot (il y eut) un sainct home en France qui » ot nom Folques de Nuilli; cil Nuilli siest entre » Lagny sor Marne & Paris, & il ere (étoit) prestre, & tenoit la parroiche de la ville, & cil Folques, dont je vous di, comença à parler de Dieu

du sçavant Heloïn, religieux de l'abbaye de S. Denys, profita de cette occasion : il prêcha une croisade ; les sires de Moleyne, de Harcourt, de Mailly, de Laval, de Beaujeu, de Resnel de Clermont, de Mirepoix, reçurent la croix des mains du

» par France & par les autres terres encor, & nostre sires fist maint miracle par luy, &c. » Cet homme respectable que l'abbé Vely paraît n'estimer pas assez, eut peut-être un zèle trop aveugle en prêchant une nouvelle croisade : mais le sage auteur de notre histoire devoit ajoûter que Foulques prêcha aussi contre le libertinage & l'usure ; beaucoup de femmes revinrent de leurs égarements ; il dota des filles honnêtes, & ce que l'on peut regarder comme une espèce de miracle de sa part, plusieurs de ces usuriers qu'il avoit eû le talent d'émouvoir, vinrent dans ses mains *dégorger* le fruit de leurs rapines.

Du sçavant Heloïn. A propos de cet émule de Foulques, il ne sera pas inutile d'observer que l'abbaye de S. Denys entretenoit plusieurs religieux chargés de suivre l'histoire des différens règnes de nos souverains. Combien d'obligations doivent nous attacher à cet ordre de S. Benoît, qui a défriché nos terres, conservé le dépôt de nos faibles connaissances, mis à l'abri du ravage des guerres civiles nos anciennes chartes, nos possessions, & souvent nos familles mêmes ! Quand il n'auroit fait que produire le célèbre Suger, ne seroit-ce pas un titre suffisant à notre éternelle reconnaissance ? C'est cependant cette société laborieuse & bienfaisante que voudroient aussi blesser de leurs traits l'ingratitude & l'ignorante malignité du bel-esprit, deux vices émanés de notre con-

zèlé prédicateur. Les Mortaigne, les de Tilières, les de Conflans, les Doffemont, les de Guynes, les Beaugency, les la Tournelle suivirent cet exemple. On vit avec surprise Sargines quitter le sein d'une épouse qu'il aimoit éperdument, s'enrôler parmi eux, & prendre aussi le bourdon; mais ce qui frappa

---

ruption actuelle. N'oublions pas sur-tout qu'un abbé de S. Denys eut le courage de plaider en faveur du duc d'Orléans, contre son meurtrier le duc de Bourgogne : & dans quel temps ce religieux respectable osoit-il élever la voix ? quand l'abominable Jean Petit, & presque toute la France avec lui outrageoient l'humanité, au point d'applaudir au plus infâme des assassinats.

Et prendre aussi le bourdon. On aimera à voir un tableau naïf du départ de nos bons ayeux pour la Terre-Sainte. » Le jour (dit le sénéchal de Champa- » gne) que je me parti de Joinville, j'envoié querre » l'abbé de Cheminon que on tesmoingnoit au (un) » plus preudhomme de l'ordre blanche (l'ordre de » Citeaux.) Cel abbé de Cheminon si me donna » m'escharpe & mon bourdon; & lors je me parti de » Joinville, sanz rentrer ou chastel jusques à ma » revenue à pié deschaus, & en langes (en chemise) » & ainsy alé à Bléchicourt & à S. Urbain & aultres » cors sains qui là sont, & en démentieres que (tan- » dis que) je aloie à Bléchicourt & à S. Urbain, je » ne voz (voulus) retourner mes yex vers Joinville, » pour ce que le cuer ne me attrendisit du biau chas- » tel que je lessoie, & de mes deux enfants. » Quel naturel charmant ! n'est-ce pas là cette vérité que les

davantage, sa femme elle même ne démentant point son caractère élevé, dompta sa tendresse, pour applaudir à la ferveur de son mari; loin de l'arrêter, elle anima son courage, & l'exhorta à poursuivre une entreprise qui entretenoit cette ardeur che-

---

seuls Grecs ont connue, & dont nous sommes aujourd'hui si éloignés?

Une entreprise. C'est encore une des déclamations critiques de notre siécle. On a sçû présenter tous les inconvénients, & les abus dangereux qui ont résulté des croisades : on auroit dû aussi avec la même vérité nous offrir la peinture des biens qu'en a retirés l'état. Arrêtons-nous à la seule chevalerie : combien elle a été utile à l'intérêt public, & à cet amour de l'honneur qui enflammoit notre nation, feu sacré que, j'ose le prédire, nous verrons s'éteindre, si notre dépravation continue à faire des progrès! Les Anglais sont attaqués de la même maladie, & menacés du même sort. Il faut pourtant, à la gloire des deux peuples, citer ici une anecdote qui nous rappelle ces beaux jours de la chevalerie. Je l'emprunte de la gazette de France, article de Marseille, le 18 Mai de cette année. « L'amiral anglais arrivé à Ville-Franche » le 1er de ce mois, a remis au capitaine Jervis, » commandant la frégate *l'Alarme*, une lettre & une » caisse avec ordre de la porter en toute diligence à » Marseille au sieur Pléville le Pelley, lieutenant de » vaisseau & du port, lequel à pareil jour 1er Mai » de l'année derniere, sauva cette même frégate *l'A-* » *larme*, lorsqu'elle étoit sur le point de périr. La » lettre des officiers de l'amirauté d'Angleterre étoit » conçue en ces termes : *Vos services, monsieur,*

valeresque,

valeresque, le principe de tant d'héroïsme & d'actions éclatantes.

Nous nous bornerons à dire que Sargines mérita dans la suite l'honneur d'être le

---

» *envers la frégate ont excité notre admiration & notre reconnaissance. Votre courage, votre prudence, votre intelligence, vos talents ont mérité que la Providence couronnât votre zèle. Le succès a fait votre récompense : mais nous vous prions d'agréer comme un hommage rendu à votre mérite, & comme un gage de notre estime & de notre reconnaissance, ce que le sieur Jervis est chargé de vous remettre de notre part.* » La caisse renfermoit différentes pièces de vaisselle d'argent richement ciselées, parmi lesquelles il y avoit un vase chargé d'ornements relatifs au service rendu par le sieur Pléville le Pelley. On voyoit d'un côté les armes d'Angleterre, & de l'autre cette inscription latine : *Georgio-Renato Pleville le Pelley nobili Normano Grandivillensi navis bellicæ, portusque Massiliensis pro-Præfecto, ob navem regiam in littore Gallico periclitantem, virtute, diligentiâque suâ servatam :* septem-viri *rei navalis Britannicæ. M. DCC. LXX.* A Georges-René le Pléville le Pelley, gentilhomme Normand de Grandville, lieutenant de vaisseau du roi & du port de Marseille, pour avoir sauvé du naufrage un vaisseau de roi sur les côtes de France, les *septem-virs* de l'Amirauté d'Angleterre. M. DCC. LXX. » Qu'il est consolant pour le petit nombre des personnes qui sont sensibles à la vertu, de voir encore de ces exemples si rares de grandeur d'ame & de générosité !

Sargines mérita dans la suite, &c. Il devint effectivement un des premiers héros de notre chevalerie. Sa prudence & son jugement égalèrent sa valeur; il

favori, ou plutôt l'ami d'un roi, dont l'église, de concert avec la France, a consacré la mémoire : ce fut lui qui recueillit les derniers soupirs de ce héros des saints, & qui le remplaça en Asie pour la défense de la chrétienté ; & si le sujet n'eut pas des autels comme son maître, il laissa du moins la réputation immortelle du plus vaillant & du plus vertueux des hommes.

---

soutint seul avec un autre de nos dignes Français, Gautier de Châtillon, l'effort d'une multitude d'ennemis qui vouloient s'emparer du monarque. « Toutes les fois (dit Joinville) que les Sarrazins l'approchoient, Geoffroy de Sargines prenoit son espie (épée) & leur recouroit sus, & les chassoit en sus du roi. » Quelques moments avant, comme on avoit parlé de rendre Damiette à ces barbares, & qu'on offroit pour ôtage & cautionnement du traité un des frères du souverain ; « les Sarrazins distrent que ils n'en feroient rien, se en ne leur lessoit le cors le roy en gage ; dont monseigneur Geoffroy de Sargines, *le bon chevalier*, dit que il ameroit miex que les Sarrazins les eussent touz mors & pris que ce que il leur feust reprouvé (reproché) que ils eussent lessié le roy en gage. » Après le départ de ce Prince, ce respectable serviteur resta dans la Palestine, revêtu de la qualité de son lieutenant ; il fut depuis sénéchal, & vice-roi de Jérusalem ; malgré le peu de secours qu'il recevoit de la France, & du reste de la chrétienté, il sçut durant près de trente années, se maintenir contre la puissance for-

On pourroit comparer l'amour au plus actif des éléments. Nous venons de le voir dans Salvini, tel qu'une flamme sombre & dévorante, répandre les horreurs de l'incendie : dans Sargines, c'est une chaleur douce & féconde, qui fait germer les vertus & les biens, les développe, & les tourne au profit de l'humanité. Ne blâmons les passions qu'autant qu'elles sont mal dirigées. Sans le feu, les autres éléments ne pourroient subsister : sans les passions, il ne sçauroit y avoir de grandes ames. Le fer

---

midable des infidèles. « Le brave Sargines (c'est de l'abbé Vély que nous empruntons ce trait qui peint bien notre héros) « valoit seul des millions de rem» parts & de bastions. » L'auteur des annales de S. Louis parle ainsi de ce chevalier : « Le roy establi » en la cité d'Acre un sien preu chevalier & hardi » aus armes en son lieu que on appeloit Gefroy de » Sargines, & commanda que tout li obéissent come » à seigneur, liquel Geffroy se contint moult loyau» ment & moult sagement jusques à tant que il tres» passa de ce siècle. » S. Louis disoit de lui qu'il n'avoit point vû de plus vaillant chevalier, & de plus honnête homme; aussi y a-t-il peu d'exemples qu'un roi aime son sujet autant que ce monarque aima Sargines ; il fut véritablement l'ami de son maître, & n'abusa point de sa faveur : pour un courtisan, n'est-ce pas le comble des éloges ?

déchire le ſein de la terre, & en fait ſortir ce qui contribue à notre conſervation, à notre utilité, à nos plaiſirs : le fer ſert auſſi notre aveugle rage, & par nos mains, porte la deſtruction, & égorge nos ſemblables. Souvenons-nous que les remèdes les plus ſalutaires ſe tirent ſouvent des plantes vénéneuſes, & gardons-nous de mettre ſur le compte de la nature, cette mère trop bienfaiſante pour des enfants ingrats, l'horrible abus que nous faiſons de ſes préſents.



ZÉNOTHÉMIS,

ANECDOTE MARSEILLOISE.



EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE MARSEILLE, JUSQU'A SA PRISE PAR JULES-CÉSAR.

L'ORIGINE des Marſeillois reſſemble à celle de la plûpart des autres peuples : ce ſont à peu près les mêmes nuages qui la couvrent, & les mêmes fables qui la défigurent. Cependant ces ténèbres & ces menſonges impriment à une hiſtoire une eſpèce de caractère de vénération, & lui donnent le

---

Extrait, &c. Nous avons crû qu'il étoit néceſſaire de tracer un tableau rapide de l'hiſtoire de Marſeille, juſqu'à ſa priſe par Jules-Céſar ; ce coup d'œil jettera des lumières ſur l'anecdote qu'on va lire : il épargnera une infinité de notes qui pourroient ralentir l'intérêt qui doit réſulter de la lecture du texte.

Ces menſonges impriment à une hiſtoire, &c. On deſireroit bien pénétrer la cauſe de cette eſpèce de ſentiment ſuperſtitieux que nous inſpire l'antiquité ; cette recherche devroit exciter les efforts de nos *ſubtils* métaphyſiciens.

mérite de l'antiquité. Si c'eſt un avantage, on ne ſçauroit le conteſter à Marſeille ; ſa naiſſance ſe perd dans la nuit des ſiècles ; on prétend que les Phocéens furent ſes fondateurs.

L'époque de leur arrivée dans la Gaule Narbonnoiſe eſt difficile à établir, graces au fil peu certain qui nous dirige dans le labyrinte de notre chronologie : inconvénient très-réel pour les amateurs du vrai, & qui arrêtera toujours les progrès de l'hiſtoire. Quoi qu'il en ſoit, on s'accorde aſſez dans ce choc d'opinions ſi contrariées à fixer la fondation de Marſeille ſous le règne de Tarquin l'Ancien. C'eſt ainſi que le mutilateur de Trogue-Pompée, Juſtin, donne à ces commencements obſcurs les couleurs intéreſſantes de la fiction : les Phocéens ne différant point des nations que la nature a placées dans le voiſinage

On prétend que les Phocéens, &c. Il ne faut pas les confondre avec les habitants de la Phocide en Grèce ; les premiers vinrent de Phocée, ville de l'Yonie, province de l'Aſie mineure.

de la mer, exerçoient le trafic, & sur-tout la piraterie ; le peu d'étendue de leur territoire & un sol ingrat sembloient justifier leur goût pour les incursions & les ravages ; ils étoient animés du même esprit qui depuis a poussé les Normands jusques dans nos ports, & leur a fait partager une de nos plus riches provinces, & le nom de Français. Ceux-là abordèrent avec quelques vaisseaux à l'embouchure du Rhône ; invités par la situation & les agréments du lieu, & par l'amour de la nouveauté, ils conçurent le dessein d'édifier une ville ; de retour chez eux, ils ne manquèrent pas de faire part à leurs concitoyens de leur découverte ; il leur arriva ce qu'éprouvent presque tous les hommes qui ont vû, & qui cherchent à en tirer vanité : l'exagération embellit leurs récits, & elle produisit son effet : on crut aveuglement ; une troupe de Phocéens se hâta de s'expatrier ; ils s'embarquèrent après avoir nommé Furius & Péranus pour chefs de l'entreprise, & s'arrêtèrent à des

parages dépendants des Saliens ; descendus à terre, ils détachèrent leurs conducteurs vers Sénan, roi des Ségorégiens, qui faisoit sa résidence à Ségorégium, qu'on croit être la ville d'Arles, ou celle de Riès, pour obtenir de lui la permission de bâtir une ville. Le souverain, précisément en cette circonstance, s'occupoit du projet de faire choix d'un mari pour sa fille, que l'historien romancier nomme Gipris. C'étoit la coutume, lorsqu'on vouloit établir une fille, de donner un festin, où étoient conviés tous ceux qui la recherchoient, & le jeune-homme à qui elle présentoit de l'eau, étoit déclaré son époux. Les chefs Phocéens furent appellés à cette fête ; Gipris n'eut pas apperçu Péranus, qu'elle en devint subitement amoureuse, & au mépris des prétendants de sa nation, courut offrir de l'eau à l'étranger, qui, en la qualité de gendre du roi, obtint sans peine l'objet de ses sollicitations ; la ville fut donc élevée au lieu dont Péranus étoit convenu avec ses compatriotes.

On s'appercevra aisément que cette *jolie historiette* est calquée sur le dénouement de l'Eneïde : cette Gipris est une froide copie de Lavinie, & ce Sénan nous rappelle les traits du bon roi Latinus.

Il y a encore d'autres romans aussi ingénieusement arrangés sur l'origine de Marseille : les Phocéens ayant résolu d'abandonner leur patrie, mirent à la voile, & furent déterminés par leur chef à tenir la route que Diane leur indiqueroit ; débarqués à Ephèse, ils s'empressèrent de consulter la déesse : elle eut la complaisance d'apparaître en songe à une certaine dame appellée Aristarque, & dont on a bien soin de nous garantir l'inviolable attachement à la vérité ; on la nomme *femme d'honneur* ; Diane commanda expressément à cette *femme d'honneur* de prendre une de ses statues, & de suivre ces étrangers ; la dame obéit sans hésiter ; Marseille bâtie, on y éleva promptement un temple à Diane ; on déposa dans cet asyle sacré la statue à qui on laissa le même habillement qu'elle por-

toit dans le temple d'Ephèse, & cette Ariſtarque fut créée prêtreſſe de celui de Marſeille. Les Phocéens, ſelon d'autres fabricateurs d'hiſtoires auſſi vraiſemblables, avoient été obligés de changer de demeure & de climat; Harpage, un des lieutenants de Cyrus, & gouverneur de la Phocée, y exerçoit tous les genres de vexation que fait ſouffrir à de malheureuſes victimes du deſpotiſme un ſubalterne auquel on a confié quelque portion de l'autorité; ces ſous-tyrans ſont toujours plus impérieux & plus cruels que le premier tyran: l'Aſie nous en offre plus d'un exemple. Il eſt encore des écrivains, qui attribuent la cauſe de cette émigration à Xercès, qui, comme l'on ſçait, pouſſa l'abus de la ſuprême puiſſance juſqu'à la férocité & à la folie: on ajoûte que ces infortunés, contraints par de mauvais traitements de s'arracher à leur terre natale, firent un ferment ſolemnel accompagné des plus terribles exécrations: le ferment fut de ne jamais retourner dans leur premier

pays jusqu'à ce qu'une masse de fer qu'ils avoient jettée dans la mer, vint de son propre mouvement à surnager sur les flots : delà cet adage si connu, *Phocensium execratio.*

L'étymologie du nom de Marseille n'est pas moins difficile à expliquer ; ce sont autant d'énigmes dont on laisse le mot à deviner aux oisifs & aux érudits. L'opinion de Plutarque est que Massalias a été le fondateur de Marseille. Si nous nous en tenons à ce sentiment, qui paraît le plus raisonnable, il faudra renoncer à Furius & à Péranus, & je ne pense pas que Marseille perde infiniment à retrancher leurs noms de ses fastes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville eut, dès les premiers temps, le sceau de grandeur imprimé à Rome naissante : elle s'éleva à vûe d'oeil comme cette métropole du monde, & annonça bientôt ce qu'elle devoit être un jour, le modèle des gouvernements pour la sagesse des loix, la régularité des moeurs, la culture des vertus & des arts ; & l'étendue des connaissances.

La destinée de Marseille devoit être semblable en tout à celle de Rome : ses murs n'étoient pas sortis de terre, qu'elle excita l'envie & la mauvaise humeur de ses voisins ; ils conjurèrent sa perte, prirent les armes, & furent vaincus. Mais, ce qui ne sçauroit trop mériter les éloges d'un historien philosophe, les Marseillois connurent un genre de victoire dont on avoit alors peu d'idée, & qui, malheureusement pour l'humanité, n'excite guères encore aujord'hui l'émulation des conquérants : ces vainqueurs d'une espèce rare se montrèrent les bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient subjugués ; ils civilisèrent leurs vertus féroces, leur firent adopter des moeurs dont la douceur contribue aux agréments de la vie, leur enseignèrent à profiter des dons heureux que leur avoit faits la nature, à tailler la vigne, à planter des oliviers, à jouir en un mot de tous les avantages de la société, ainsi que de ses plaisirs : de sorte qu'on eût dit que *la*

De sorte qu'on eût dit, &c. *Adeo* (dit Just. Hist.

Gaule avoit été transportée dans la Grèce; plutôt que la Grèce dans la Gaule.

Les Marseillois, au rapport de quelques-uns de nos sçavants, passent pour avoir été les instituteurs des Druides, des Eubages, des Vates, autant de classes différentes de prêtres, de poëtes & de philosophes parmi les Gaulois. Ce qu'on peut assurer, c'est que Marseille communiqua de proche en proche aux barbares qui l'entouroient cette politesse & ce goût des arts qu'elle tenoit de sa fondatrice : bienfaits que le ciel sembloit avoir réservés aux belles contrées de la

---

L. XLIII) *magnus & hominibus & rebus impositus est nitor ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur.*

Passent pour avoir été les instituteurs des Druides, &c. Ce sentiment n'est pas général. Les sciences fleurissoient déja dans les Gaules lorsque les Phocéens y arrivèrent ; mais ces derniers donnèrent aux arts cultivés par les Gaulois une forme nouvelle, & contribuèrent à leur éclat & à leurs progrès.

Qu'elle tenoit de sa fondatrice, &c. C'est ici qu'on pourroit examiner le systême du célèbre Montesquieu sur l'influence du climat. En effet, il semble que tous les arts, sur-tout ceux d'imagination, n'ont point eu d'autre berceau que la Grece : ces peuples ont parlé la plus belle langue qu'on ait connue jusqu'à

Grèce. L'obſcure myſticité qui, dans les Gaules, enveloppoit la religion & les ſciences, s'éclaircit ; la lumière devint générale, & cette clarté répandue juſqu'aux extrêmités des régions Belgiques, une ſource inépuiſable de biens pour l'humanité.

Malgré ſes ſuccès rapides, Marſeille avoit toujours des ennemis à combattre ; ils ſembloient renaître de leurs défaites, pour être éternellement vaincus. Coman, fils & ſucceſſeur de Sénan, n'hérita point des ſentiments de ſon père en faveur des Marſeillois ; un petit ſouverain, dépendant de ſa domination, s'aviſa de lui faire un apologue dont le ſens tendoit à pré-

préſent. De pareils avantages réſultoient-ils d'une heureuſe poſition, des richeſſes que la nature paraît avoir prodiguées à ces riantes contrées, ou de la forme du gouvernement, & de cette vive énergie que la liberté donne à l'homme ? &c.

Un apologue, &c. Cette fable reſſemble ſingulièrement à celle d'Eſope ſur le même ſujet : une chienne, ſur le point de faire ſes petits, prie un berger de lui accorder une retraite dans ſa maiſon ; elle obtient ſa demande. Débarraſſé de ſon fardeau, & les petits devenus forts, l'animal ingrat refuſe, non ſeulement de ſortir à la ſollicitation du berger,

ſenter

Tenter ces étrangers chassant les anciens possesseurs de la Gaule Narbonnoise, & s'emparant de leurs terres. Le roi des Ségorégiens concerta donc la perte d'un peuple que son prédécesseur avoit protégé; il choisit un jour de fête de la déesse Flore pour l'exécution de son projet; des soldats déguisés trouvèrent le moyen de s'introduire dans Marseille; ils devoient en ouvrir les portes, tandis que les habitants seroient livrés au sommeil; & Coman, qui étoit dans une embuscade à la tête d'une troupe d'élite, eût accouru se rendre maître de la ville, & en auroit égorgé tous les citoyens; ils touchoient au moment de leur destruction: le hasard qui les favorisoit, permit qu'une parente du prince barbare aimât éperduement un de leurs compatriotes; la discrétion tient peu contre les caresses de l'amour; cette

---

mais il se rend maître de l'asyle d'hospitalité, & en chasse le possesseur légitime. Il y a tout lieu de croire que le roi bel esprit avoit connaissance des ouvrages du fameux fabuliste.

femme découvrit le complot à son amant, qui s'empressa de le révéler aux principaux de sa nation. Les émissaires de Coman payèrent de leur vie leurs artifices, & lui-même fut surpris & mis en fuite, après avoir laissé sept ou huit mille des siens sur la place. On veut que cette aventure ait fait naître la coutume de garder Marseille, & d'en fermer les portes les jours de fêtes. On date aussi à peu près de la même époque cet autre usage : un homme chargé par le gouvernement prenoit les armes des mains de ceux qui entroient dans la ville, & les leur rendoit à la sortie.

La gloire de Marseille ne demeura point renfermée dans ses murs : elle s'étendit jusqu'à Rome, qui rechercha avec empressement son alliance. Les avantages qu'elle avoit remportés dans plusieurs batailles navales contre les Carthaginois, eussent suffi pour unir étroitement les Marseillois & les Romains ; l'Espagne se lia aussi avec les premiers : tout rendoit une espèce d'hommage à leur admirable législation, tant les mœurs

& les vertus ont un ascendant plus impérieux peut-être que la force des armes!

L'aristocratie étoit le systême d'administration qu'ils avoient adopté. Six cent de leurs plus riches & plus vertueux citoyens composoient leur sénat; de ces six cents, on en choisissoit quinze, auxquels on remettoit la connaissance des affaires qui demandoient une prompte expédition; & de cette dernière classe, se tiroient trois présidents qui, pour les fonctions & les prérogatives, approchoient des Consuls Romains. Leurs loix tenoient beaucoup de celles des Yoniens; gravées sur des tables suspendues dans les places publiques, elles étoient en quelque sorte sous les yeux de tout le monde, & conséquemment personne n'en pouvoit rejetter la transgression sur son ignorance; aussi les châtiments étoient-ils sévères. Une épée dont la rouille attestoit l'antiquité, étoit attachée aux lam-

Six cent, &c. On les nommoit *Timouchos*, c'est-à-dire, *gens honorés*. Il y a des écrivains qui les appellent *Prouchous*.

bris de la salle du conseil : cette espèce de signe emblématique avertissoit les sénateurs d'immoler tout à l'exacte justice. Leur échappoit-il la moindre faute, ces loix, dont ils étoient les organes & les soutiens, déployoient contre eux toute leur rigueur; l'histoire qu'on lira à la suite de ce précis en est un exemple mémorable.

L'austérité du gouvernement avoit proscrit de Marseille & de son territoire les bâteleurs, les bouffons & les comédiens; on avoit craint que l'art ingénieux de représenter les divers effets de l'effervescence des passions, ne fût nuisible à la discipline qui faisoit la base constante de cette république, & ne corrompît la jeunesse livrée aux fougues de l'âge. On usoit de la même

Et les comédiens. Auroit-on chassé les organes des Corneille, des Racine, des Crébillon, des Voltaire? Faut-il détruire les passions dans l'homme ? & ne doit-on pas plutôt s'appliquer à en diriger l'effet ? Et qui a plus d'empire sur le cœur humain que la représentation d'une belle tragédie ? Lorsqu'une pièce de théâtre renferme des maximes vicieuses, ce ne sont pas les comédiens qui sont punissables, ce sont les auteurs de semblables drames.

févérité envers ces contemplatifs qui, sous prétexte de perfectionner la nature humaine, la réduisent à une sorte d'abstraction de tous les sens, & se contentent d'une morale *métaphysique* & *inagissante*. Il falloit nécessairement, chez les Marseillois, qu'on adoptât un genre de travail; c'étoit le premier principe de l'éducation. Les armes, les lettres, les arts & métiers partageoient l'occupation & l'activité de ce peuple; le commerce sur-tout & la navigation attachoient tous leurs soins; ils avoient, à l'exemple des Rhodiens, établi sur cet objet, des réglements très-estimés.

Ces contemplatifs. Jettez un coup d'œil sur les ordres religieux institués par de sages législateurs: ils ont fait du travail la base de leurs réglements; voyez l'ordre de S. Benoît, qui a défriché nos terres, &c. S. Cyrille, dans un de ses ouvrages, contre les Anthropomorphites, désapprouve hautement les moines qui s'appliquent à la prière sans travailler; il leur donne pour exemple les apôtres, dont les travaux manuels n'affaiblissoient point la piété. Un des premiers principes de religion chez les Turcs, est de sçavoir un métier; le grand seigneur lui-même est soumis à cet usage, qui devroit être adopté de toutes les nations sensées.

Leur ſageſſe éclatoit juſques dans leurs funérailles : deux cercueils reſtoient continuellement expoſés à l'entrée de la ville ; l'un étoit deſtiné aux perſonnes de condition libre, & l'autre aux eſclaves. Ce ſpectacle les familiariſoit ſans doute avec une image qui devroit être continuellement ſous les yeux ; ils regardoient la mort comme une ſuite néceſſaire de la vie, & s'interdiſoient dans ces occaſions la plus légère marque de triſteſſe : c'étoit, ſelon eux, le fruit mûr qui doit ſe détacher de l'arbre ; le deuil expiroit le jour même, & ſe terminoit par un ſacrifice & par un repas où aſſiſtoient la famille & les amis du défunt.

Si les hommes avoient de la valeur, de la ſageſſe & des lumières, les femmes poſſédoient ces vertus, qui, ſans avoir autant d'éclat, honorent la vie domeſtique, & en font le bonheur ; compagnes attentives de leurs maris, elles joignoient à la vivacité de l'amour, le zèle conſtant & délicat de l'amitié ; elles rempliſſoient tous

les devoirs de mère ; d'une chasteté irréprochable, elles poussoient la bienséance jusqu'à se défendre le vin ; & si elles s'écartoient de cette espèce de vœu, leurs époux étoient en droit de leur ôter la vie.

Pour ce qui concerne les arts, peu de gouvernements en ont reçu autant de lustre & d'utilité que la républiqne de Marseille ; son académie jouissoit d'une réputation brillante ; élevée au-dessus de toutes les autres sociétés littéraires, on l'appelloit communément *Athenopolis Massiliorum*, la *seconde Athenes* ; on y accouroit des diverses parties du monde ; c'étoit le dépôt universel des connaissances humaines, & le berceau d'une multitude de grands hommes dans tous les genres : législateurs, guerriers, philosophes, poëtes, orateurs, jurisconsultes, médecins, sont sortis en foule du sein de Marseille, & ont porté au loin la gloire de leur patrie. Ces éloges ne peuvent être soupçonnés d'exagération ; Cicéron, dans sa harangue pour L. Flaccus,

Ciceron dans sa harangue, &c. Voici le passage qui

a consacré l'estime distinguée que les Romains mêmes accordoient aux Marseillois; & avant lui, Aristote avoit composé à leur louange un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous. On remarquera qu'ennemis du luxe, ils ne lui laissoient pas la moindre prise sur aucune branche de l'administration; l'économie regnoit dans les habillements, les bijoux, les dots. Une fidélité inviolable rehaussoit tant de belles qualités; non seulement ils en donnèrent des preuves signalées durant la guerre Punique; mais, dans les guerres civiles, ils conservèrent aux Romains un égal attachement,

---

renferme l'éloge de Marseille : « *Neque verò te, » Massilia, prætereo, quæ L. Flaccum militem, quæ-» storemque cognosti : cujus ego civitatis disciplinam » atque gravitatem non solum Græciæ, sed haud scio » an cunctis gentibus anteponendam jure dicam : quæ » tam procul à Græcorum omnium regionibus, disci-» plinis, linguaque divisa, cum in ultimis terris » cincta Gallorum gentibus barbariæ fluctibus alluatur, » sic optimatum consilio gubernatur ut omnes ejus » instituta laudare facilius possent quam æmulari.*

Les Romains mêmes, &c. On se rappellera que les Romains donnoient sans distinction à tous les peuples la dénomination insultante de *Barbares*; les Marseillois devoient donc être bien flattés d'arracher des éloges à une nation si dédaigneuse.

chement, & le portèrent à un si haut degré d'héroisme, qu'il leur en a coûté, pour ainsi dire, l'existence de leur république.

Il paraîtra bien surprenant qu'un peuple dont la morale étoit si pure, la politique si éclairée, & la société si douce, eût retenu les superstitions impies & barbares des Phocéens ses ancêtres : tant l'esprit humain est sujet à des contrariétés inexplicables ! Ils immoloient à Diane d'Ephèse des hommes au lieu d'animaux ; ce bois sacré que Lucain nous représente enveloppé d'une nuit religieuse, étoit souillé de semblables sacrifices offerts à des divinités inconnues ; cette abominable coutume avoit gagné leurs voisins, & infecté toutes les Gaules. Lorsque Marseille étoit affligée de la peste, un pauvre se présentoit pour être la victime expiatoire qui devoit ramasser sur sa tête les influences du malheur public : la ville le nourrissoit pendant quelque temps des viandes les plus délicates ; on le paroit ensuite de

riches habits ; il faiſoit le tour des remparts, & l'on finiſſoit par le chaſſer hors des murs, chargé des plus horribles malédictions.

Cette ſage république, jalouſe de répandre au loin les précieux avantages qu'elle poſſédoit, donna la naiſſance à une infinité de colonies qui fleurirent par ſes ſoins ; Turin & Nîmes ſont les principales : la première reçut le nom de *Taurinum*, parce que les Marſeillois portoient un taureau dans leurs armes ; Empurias, ſituée en Eſpagne, leur eut également obligation de ſon origine. Leur opulence s'accrut par un événement aſſez ſingulier : un tremblement de terre conſidérable entr'ouvrit les Pirénées, & mit à découvert de fécondes mines d'argent dont les Marſeillois tirèrent force lingots. La nature ſembla n'en point demeurer à cette eſpèce de prodige opéré en leur faveur : l'embraſement d'une vaſte forêt qui couvroit ces montagnes, ſuivit de près le tremblement de terre ; l'incendie dura pluſieurs jours, & avec une telle violence, qu'il échauffa ces mines

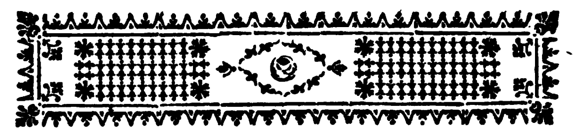
au point qu'il en découla, en quelque ſorte, un fleuve d'argent, où les Marſeillois & les Phéniciens puisèrent abondamment de nouvelles ſources de richeſſes.

Il falloit que la domination de ces premiers fût bien étendue ſur la mer & ſur la terre, puiſque la Méditerranée porta le nom de *Mer de Marſeille*, & que Lyon, du côté du Nord, devint une des bornes de ſa juriſdiction : les Romains l'appelloient *leur ſœur, leur bonne alliée, très-fidèle & très-généreuſe.* Elle étoit arrivée au plus haut degré de la puiſſance légitime & de la gloire véritable. Les ſecouſſes du bouleverſement qui renverſa la république Romaine & lui donna une nouvelle forme, ſe firent reſſentir à Marſeille, & entraînèrent ſa chûte. Les différends de Céſar & de Pompée devoient régler la deſtinée du monde ; on s'attend bien que Marſeille attachée à la juſtice & à l'honneur, ſe rangea du parti de Caton ; la harangue ſublime que dans cette occaſion ſes habitants firent à Céſar, nous a été

conſervée dans le poëme de la Pharſale. Enfin, après des miracles de fidélité & de bravoure, victimes des trois plus cruels fléaux, de la guerre, de la famine & de la peſte, les Marſeillois ſuivirent le ſort de leurs alliés : ils ſe ſoumirent au plus célèbre & au moins odieux peut-être des tyrans ; ils perdirent la ſuprême puiſſance : le commerce, les vertus, les arts leur reſtèrent ; un long écoulement de ſiécles & le changement de domination n'ont pu leur ravir ces poſſeſſions, les ſeules qui ſoient immuables, & ſur leſquelles la tyrannie & le temps n'aient point d'empire. Marſeille en jouit encore, & dans ſa ſituation préſente, elle n'a point à regretter ſon ancienne ſplendeur.

Dans le poëme de la Pharſale, &c. Cette harangue ſe trouve L, 3. Elle eſt en effet de la plus grande beauté: tous les reſſorts de l'éloquence y ſont déployés.

Les arts leur reſtèrent, &c. Les Romains, préférant dans la ſuite Marſeille à Athènes, envoyoient leurs enfants à ſon académie ; Lucius Antonius, petit-fils de la ſœur d'Auguſte, y fit ſes études, & depuis, le fameux Agricola dont Tacite nous a laiſſé une hiſtoire ſi touchante, qui devroit être celle de tous les hommes.



ZÉNOTHÉMIS,

ANECDOTE MARSEILLOISE.

MARSEILLE, en fléchissant sous la fortune de César, n'avoit perdu que les apparences du plein pouvoir, & de vains droits de souveraineté : l'autorité véritable lui étoit demeurée, celle qui avoit fondé sa république, qui l'avoit soutenue contre les efforts conjurés des Gaulois, la puissance absolue sans tyrannie, qu'un état emprunte d'une constitution sage & éclairée, & qui surmonte quelquefois le choc des temps & des révolutions, & survit aux autres empires. Nous avons vû les

Zénothémis, &c. Le fonds de cette anecdote est tiré d'un des dialogues de Lucien, intitulé : *Toxaris, sive amicitia*; il nous fait dans cet ouvrage l'éloge de l'amitié, & nous en montre tous les charmes. Toxaris & Mnésippe, l'un Scythe & l'autre Grec, sont les interlocuteurs, &c.

Chinois ſubjugués continuellement par les Tartares, leur impoſer un joug peut-être plus aſſujettiſſant, l'eſprit inaltérable de leurs loix & de leurs coutumes. Dans cette vaſte partie du monde, la deſtinée conſtante des vaincus eſt de ſe rendre les inſtituteurs, & en quelque ſorte, les maîtres légitimes de leurs ſauvages tyrans; les informes habitants de Samarcande deviennent des hommes & des lettrés à Pekin. C'eſt ainſi que les Romains venoient puiſer à Marſeille des leçons de ſageſſe & de vertu, & y adoucir cet orgueil féroce & groſſier qui ſe contracte dans le métier des armes, & rarement eſt ſéparé de leurs ſuccès. Cette métropole de nos contrées méridionales étoit l'école de l'univers entier : tous les principes des connaiſſances humaines & des bonnes mœurs s'y trouvoient réunis; ſon ſénat ſur-tout ſembloit être le ſanctuaire même de la

Y adoucir cet orgueil, &c. On connaît ces vers d'Ovide :

» Qui bene pugnabat, Romanam noverat artem;
» Mittere qui poterat tela, diſertus erat.

justice : il étoit un modèle pour le sénat de ses vainqueurs.

Ménécrate & Zénothémis se distinguoient dans la classe des citoyens respectables que la naissance & le sçavoir plaçoient à la tête du gouvernement. Le premier, déja avancé en âge, jouissoit d'une réputation solidement établie pour son intégrité autant que pour ses lumières dans la jurisprudence : elles lui avoient acquis le surnom du *nouveau Scævola*. Une fille unique devoit hériter de sa considération & de ses richesses ; mais le vertueux sénateur mettoit bien au-dessus des présents de la fortune, l'estime de ses concitoyens & la sienne propre : il sçavoit apprécier cette récompense, la seule qui nous satisfasse pleinement, & que si peu de gens en place connaissent, & sont jaloux de mériter. La tendre amitié de Zénothémis ajoûtoit le dernier degré à son bonheur : ce jeune-homme sorti à peine de l'enfance, s'étoit attaché fortement à Ménécrate ; ce penchant s'étoit accrû avec les années,

& leur disproportion n'avoit point nui aux douceurs de cette liaison indépendante des sens, qui rapproche, unit les cœurs, & qui les porte à se communiquer leurs goûts, leurs affections, leurs intérêts mutuels. L'amitié, née d'un principe noble & pur, peut s'envisager comme une passion céleste qui élève l'homme au degré de perfection dont sa nature est susceptible. Zénothémis joignoit aux graces de la figure & à la dignité de l'extérieur, une ame sublime & enflammée de l'amour des arts & des vertus; après son ami, le sage auquel il desiroit le plus de ressembler, étoit Æbutius Liberalis, célèbre Lyonnois,

---

Æbutius Liberalis, &c. Il fut ami de Sénéque qui lui dédia son *Traité des Bienfaits*. La vertu de ce particulier respectable sembla consoler l'humanité de l'horrible existence de l'infâme Néron; c'est ainsi que le précepteur de ce monstre nous dépeint son ami : « La philosophie de cet homme vraiment sage » ne se bornoit point à des préceptes imposants que » dément quelquefois la conduite de celui qui les » donne : c'étoit par l'exemple d'une vie pure & » régulière qu'Æbutius Libéralis formoit des élèves » à la vertu. Toute sa conduite étoit empreinte des » leçons de la sagesse dont il faisoit profession.

dont les rares qualités lui méritèrent l'éloge, sans contredit, le plus touchant, le titre du *meilleur de tous les hommes.*

Charmolæus, un des plus habiles jurisconsultes de son siécle, & qui avoit composé des ouvrages que le temps nous a ravis, étoit père de Zénothémis; il avoit fortifié son fils dans ces excellentes dispositions qui s'annonçoient avec tant de supériorité. Le jeune Marseillois donnoit la préférence à la morale sur toutes les autres études; un mérite prématuré lui avoit ouvert le chemin aux honneurs & aux dignités : la loi s'étoit même laissée fléchir

---

» La bonté, cette vertu dont la seule énonciation » renferme l'idée de toutes les qualités honnêtes, » lui méritoit à juste titre le surnom glorieux du » *meilleur de tous les hommes*; sa libéralité ne con» noissoit d'autres bornes que les besoins d'autrui; » sa générosité d'autre prix que celui des bienfaits » qu'il recevoit; sa grandeur d'ame, d'autre gloire » que celle qui résulte de la bienfaisance : *turpe est* » *beneficiis vinci* : c'étoit la devise de cet homme, » l'honneur de l'humanité ».

On emprunte cette note intéressante de l'estimable ouvrage de M. l'Abbé de Longchamps, écrivain qui sent les vertus dont il fait l'éloge.

en sa faveur : quoiqu'il fût célibataire & d'une extrême jeunesse, par une exception honorable, il étoit entré parmi les *Timouchos*, & l'on ne doutoit point qu'il ne montât bientôt au rang des quinze, & que dans la suite il ne fût un des trois présidents.

Des affaires domestiques appelloient Zénothémis à Nîmes, une des plus florissantes colonies des Marseillois, qui avoit consacré sa reconnaissance, en adoptant une partie des armes de ses fondateurs. Ménécrate vit avec regret s'éloigner son ami ; il le pressa de hâter son retour. Mon cher Zénothémis, lui dit-il, votre amitié m'est devenue un bien aussi nécessaire qu'il m'est précieux ; vous m'avez fait éprouver que l'ame avoit des besoins, & vous sçavez les satisfaire tous. L'amour paternel

---

Les Timouchos, &c. Pour être élevé à cette dignité, il falloit avoir des enfants, & être originaire de Marseille, depuis son ayeul inclusivement : on se ressouviendra que c'étoit le nom qu'on donnoit aux *six cent* qui composoient le sénat.

ne suffit point à mon cœur ; vous seul me consolez de cet ennui attaché à la représentation, & aux soins du ministère public. Zénothémis, les hommes sont des créatures ingrates qu'il est impossible d'apprivoiser : leur méchanceté résiste à tous les bienfaits ; je les connais, & je les sers. Je conviendrai avec vous que la vertu se récompense par elle-même : mais qu'il y a d'instants où notre ame fatiguée de cette noblesse désintéressée, demande un prix plus à la portée de nos sens ! & c'est dans votre amitié que j'ai trouvé ce prix si flatteur ; votre société m'inspire, m'échauffe, me fait supporter le pesant fardeau de mes travaux, de mes devoirs, m'excite à rechercher de nouveaux applaudissements ; revenez bien vîte, mon ami. Je ne sçais, mais vous ne m'avez jamais été plus cher : notre séparation produit au fond de mon cœur une tristesse qui me surprend moi-même, puisque je dois vous revoir incessamment. Adieu, ayez un peu plus de fermeté que moi.

Zénothémis, devons-nous reſſembler aux autres hommes ? & la faibleſſe ſeroit-elle le partage du ſentiment ?

Ménécrate tombe dans les bras de ſon ami ; il ne ſçauroit s'en ſéparer. Ils ſe quittent enfin, après s'être renouvellé pluſieurs fois les aſſurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marſeillois diſtingué eſt ſoupçonné d'un meurtre commis pendant la nuit ; l'inſtruction de l'affaire eſt confiée à Ménécrate : on ne pouvoit choiſir de juge plus ſçavant & plus intègre. L'accuſé n'étoit que trop coupable, ſi l'on conſultoit ſur-tout la ſévérité des loix de Marſeille ; le vrai s'étoit montré dans tout ſon jour : la fatale ſentence alloit être prononcée. Le père & la mère du jeune homme accourent, tombent aux genoux du Magiſtrat, les arroſent de pleurs. Hélas ! s'écrie le père infortuné, en découvrant ſa tête chauve, & ſe proſternant plus profondément : bienfaiſant Ménécrate, daignez être homme, avant que d'être l'organe de la

justice ; vous voyez couché dans la poussière un malheureux vieillard qui n'a plus qu'un jour à voir la clarté du soleil ; il espéroit revivre dans un fils unique, & ce fils va lui être enlevé ! & par quels coups ? Ce n'est pas assez qu'il perde la vie : son châtiment sera perpétué par une mémoire flétrie qui s'étendra sur toute sa famille, qui me poursuivra jusques dans la tombe. Ménécrate, vous êtes père ! oui, mon fils est criminel, je ne vous le cache pas ; oui, il a mérité toute votre rigueur : du moins nos loix l'ont ainsi décidé, quoique je pusse l'excuser en vous donnant des preuves que son adversaire l'a insulté vivement, & a succombé sous un premier mouvement de vengeance.... La mort de mon malheureux fils ranimera-t-elle celui dont il a percé le flanc ? Contemplez une déplorable mère qui n'a point la force de s'exprimer ; cette douleur qui se tait, vous peint l'horreur de sa situation. Ame généreuse, ordonnez le trépas de tous trois, s'il faut qu'on arrache de notre sein cet enfant..... Si vous

aviez à juger votre fille, la condamneriez-vous? pourriez-vous bien laisser tomber le glaive des loix sur sa tête? Ayez compassion de ma vieillesse : c'est l'humanité qui pleure à vos genoux, qui vous adresse sa priere, ses cris : Ménécrate, c'est mon dernier soupir qui vous intercède.

En effet le vieillard expiroit aux pieds de Ménécrate. Le juge attendri le relève avec bonté, ainsi que sa femme ; la nature se fait entendre à son cœur ; la voix de la dure équité est moins forte ; l'austère magistrat enfin n'est plus qu'un homme sensible, qu'un père remué par le spectacle le plus déchirant : il cède à ce mouvement si noble dont s'applaudit l'humanité, & que l'on craint d'appeller une faiblesse : il immole son devoir, pour n'obéir qu'à la pitié : le criminel est déclaré innocent.

Ménécrate étoit trop estimé & trop heureux pour ne pas exciter l'envie : ses ennemis (en est-il de plus féroces que ceux que la jalousie irrite?) se réunissent à la famille du mort; on demande

la révision du procès ; on propose des informations ; le meurtrier, malgré le rapport favorable d'un de premiers sénateurs, est déclaré coupable : il subit le supplice destiné aux homicides. L'esprit de parti, ce sentiment si aveugle & si barbare, n'en reste point à cet acte de justice : il s'acharne à la perte du juge trop humain, exagère sa faute comme un crime capital qui blesse les loix & l'équité. Ménécrate, cité devant le sénat assemblé, comparaît, & ne dissimule point qu'un sentiment de compassion l'a surpris, & s'est rendu le maître de son cœur ; il convient de toute l'étendue d'une erreur susceptible peut-être de pardon, si l'on n'écoute que la sensibilité ; il avoue qu'il a mérité d'être repris par sa compagnie ; il finit son discours par implorer son indulgence. Un accusateur se lève, & prononce les mots de présents & de corruption. Arrêtez, dit Ménécrate avec cette fierté qui sied si bien à une ame innocente, épargnez à ce corps auguste, ainsi qu'à moi, l'horreur d'entendre une

imputation d'un nouveau genre pour des hommes tels que nous. Il a pu m'échapper une faute digne sans contredit de punition : j'ai trahi les loix, mon devoir ; mais oser me soupçonner d'une bassesse ! une vie irréprochable de soixante ans prendra ma défense ; interrogez-la bien cette vie trop longue, hélas ! pour mon bonheur : il n'y a point de jour dans ces soixante années qui ne vous réponde que je suis incapable de commettre..... dois-je nommer un crime si honteux, si avilissant ? C'en est un, sénateurs, je le répète, de me justifier contre une accusation inouie pour vous & pour moi. Si c'est votre décision, qu'on me donne la mort, sans s'efforcer de souiller mon honneur ; je vous abandonne ma fortune, mon existence ; en me condamnant, vous ne pouvez m'ôter votre estime : elle me sera toujours dûe ; je l'emporterai malgré mes ennemis, malgré vous-même, dans le tombeau, & ma mémoire en jouira encore.

Un discours si touchant & si noble n'a-

mollit point ces cœurs dénaturés & jaloux qui se paroient de l'inflexibilité des loix La brigue a le dessus : Ménécrate est dépouillé de ses dignités ; la confiscation de ses biens suit une perte si cruelle: mais ce qu'il y a de plus accablant pour cet infortuné, quoique le sénat n'ait pas prononcé sur ce dernier chef d'accusation, son honneur, graces aux venins de l'infernale calomnie, ne se sauve point des soupçons injurieux : voilà le trait qui le déchire continuellement, & qui reste plongé au fond de son cœur.

Zénothémis est informé de l'horrible catastrophe que vient d'essuyer son ami ; il accourt, vole dans ses bras, sans avoir la force de s'exprimer. Les premières paroles de Ménécrate sont : vous ne le croyez pas ? c'est moi que l'on a accusé..... Zénothémis, votre ami est toujours digne de vous & de lui-même.

Il est impossible de peindre les divers transports de Zénothémis, sa douleur, son désespoir, tout l'excès de son amitié : il

pleuroit ſur les mains de Ménécrate, les portoit à ſa bouche, les ſerroit contre ſon cœur: — Non, mon cher Ménécrate, vous n'êtes point coupable: vous n'avez été que faible, que trop ſenſible; c'eſt à ceux qui vous ont condamné à éprouver des remords. Qui! vous! vous être ſouillé!.... En a-t-on ſeulement pu concevoir l'idée? Eh! il ne l'a point cru le perfide qui vous a accuſé; perſonne ne le croira. Que votre innocence ne peut-elle éclater à tous les regards, comme elle frappe les miens, comme elle remplit mon cœur! Ranimez-vous: tôt ou tard le ciel venge la vertu; la vôtre brillera dans toute ſa ſplendeur. —Zénothémis, mon ſort eſt décidé; je connais le remède qui me délivreroit de mes maux; deux objets m'ont retenu à la vie, le plaiſir de te revoir, de t'embraſſer encore, d'épancher dans ton ſein les larmes de l'homme le plus malheureux, & l'eſpérance de conduire bientôt ma fille à l'autel; tu ſçais qu'Endimaque, de l'aveu de Myſias ſon père, a ſollicité la main de

Cydipe; l'époque du mariage étoit fixée, quand tous les malheurs sont venus fondre sur ma tête.....—Vous croyez que Mysias.....—Il tiendra sa parole ; mon infortune ne l'aura point réfroidi : il est persuadé, si l'on peut me reprocher une faiblesse, & assurément c'est une faute énorme que j'ai commise ; mais quel homme à ma place ne se fût pas laissé toucher : il est convaincu, dis-je, que mon honneur est dans toute sa pureté. Je vais donc hâter cette union ; ces nœuds formés, il m'est permis de disposer de ma destinée ; je profite de la liberté qu'une loi sage nous accorde : je me présente devant ce sénat qui s'est armé contre moi d'une justice inexorable; auroit-il le front de m'interroger sur les motifs qui me pressent de quitter la vie ? Mon ami, tu es fait pour m'obliger : ce sera de tes mains courageuses que je recevrai le vase de ciguë.....—Que dites-

---

Le vase de ciguë, &c. Les Marseillois qui croyoient avoir des raisons de s'affranchir de la vie, étoient

vous, Ménécrate? êtes-vous si peu jaloux de votre véritable existence, de votre mémoire, que vous serviez la rage de vos ennemis par une action aussi insensée & aussi indigne du grand homme & du vrai sage? Vous parlez d'attenter à vos jours! laissez de telles ressources au crime; c'est alors qu'on vous jugeroit coupable, que la calomnie & la méchanceté triompheroient. Osez vivre pour faire éclater votre innocence; osez supporter le malheur: c'est bien plus que de recourir au trépas. Quand tout l'univers vous accableroit, quand moi-même j'aurois la lâcheté de vous abandonner, n'avez-vous point votre cœur, la vérité qui vous reste, qui vous soutient? leur aveu doit vous suffire. Que mon amitié n'est-elle de quelque prix à vos regards! vous sçavez avec quelle ardeur j'aime la vertu, Ménécrate, c'est vous

---

obligés de les exposer au sénat: ces motifs examinés avec soin, on leur accordoit la permission de se donner la mort; & à l'exemple des Grecs, ils prenoient ordinairement un breuvage de ciguë.

exprimer combien vous m'êtes cher ; oui, vous possédez un ami. Si vous aviez le moindre reproche à vous faire sur l'accusation.... dont l'idée seule est inconcevable, je serois le premier à vous échauffer dans le projet courageux de mourir ; peut-être aurois-je assez de force pour conduire le poignard dans votre sein, &..... je ne vous survivrois pas. Mais vous êtes innocent : il faut que Marseille contemple en vous le monument de sa barbarie. L'extrême justice est un outrage à la nature. Vous vivrez pour couvrir votre pays de confusion. L'honnête-homme malheureux est un reproche imposant à ses concitoyens, au monde entier..... Je vole au sénat : il révoquera la sentence qui vous a perdu.

Zénothémis court rassembler les *six cent* ; il veut élever la voix en faveur de son ami : on lui répond que l'équité défend de revenir sur le jugement, & que la condamnation de Ménécrate a été prononcée par les loix. Vous parlez toujours de loix, dit Zénothémis, eh ! parlez d'humanité ;

examinez la faute de votre collègue ; c'eſt un excès de compaſſion, qui, s'il fait tort à ſon intégrité, honore ſon cœur ; il s'en remet à votre clémence.

Les repréſentations de Zénothémis, ſes efforts, ſes prières ſont inutiles, & il eſt obligé de céder à la multitude qui prétend avoir jugé *légalement.*

Eh bien ! crie à Zénothémis, ſon ami du plus loin qu'il le voit, la rage de l'envie eſt-elle raſſaſiée ? — Elle eſt plus animée que jamais ; votre condamnation eſt irrévocable : mais mon amitié ſe roidit & s'augmente avec votre infortune ; venez, daignez me ſuivre.

Ménécrate accompagne Zénothémis qui le conduit à ſa maiſon ; le vieillard ne peut s'empêcher de ſoupirer, en conſidérant cette demeure & les richeſſes qu'elle renferme ; cette image lui rappelle ſa première ſituation ; il veut ſe retirer. Nous ne nous quitterons plus, lui dit le jeune homme en le retenant avec tranſport, & en le ſerrant dans ſes bras ; vous voyez votre azyle,

votre fortune ; du moins nous partagerons l'un & l'autre. Que me propoſez-vous, interrompt Ménécrate ? je ſens tout le prix de cette offre : mais votre deſſein ne feroit pas d'ajoûter à mes peines ? —Qu'entends-je ? —Mon ami, les bienfaits, quelque ſoit la main qui les diſpenſe, traînent toujours l'humiliation après eux ; notre exiſtence perd de ſa dignité, quand nous la devons au ſecours d'autrui. —L'amitié.....— Eſt moins pure dès l'inſtant que la reconnaiſſance vient mêler ſon tribut à des ſentiments libres ; je veux vous aimer ſans intérêt. — Quoi ! l'indigence.....— Penſez-vous que je n'aye pas appris à la ſupporter ? Tous les hommes naiſſent indigents : la richeſſe leur eſt une ſituation étrangère ; l'adverſité n'eſt point le malheur véritable. Conſervez-moi cet honneur qu'on veut m'enlever ; impoſez ſilence à la calomnie : voilà les maux auxquels le courage le plus ferme a de la peine à réſiſter. Encore une fois, que m'importent des biens, des palais ? Jeune-homme, je n'ai beſoin que de

mourir; c'eſt un cercueil qu'il me faut; c'eſt l'unique préſent qu'il me ſoit permis d'accepter de votre amitié généreuſe; je vous le redis: tout autre me bleſſeroit. Je vais chez Myſias: vous me détournez en vain d'un projet..... Je n'aſpire qu'à marier ma fille, & je ſuivrai après ce que m'ordonnent mon cœur & ma deſtinée.

Zénothémis, accablé de douleur, porte ſes pas chez Hermogène dont il devoit épouſer la niéce; leur mariage avoit été préparé, en quelque ſorte, dès le moment même de leur naiſſance; les deux familles s'étoient engagées réciproquement à cette union qui devoit reſſerrer leur intimité. La jeune perſonne méritoit tous les vœux de Zénothémis; il reſſentoit le pouvoir de ſes charmes, & en effet c'étoit la vertu même ſous les traits de la beauté. Zénothémis, quelque fût ſon ardeur, aimoit peut-être encore moins qu'il n'étoit aimé; Agathée, c'eſt le nom de la niéce d'Hermogène, s'attachoit tous les jours davantage à ſon amant; les rares qualités de

Zénothémis,

Zénothémis, son ame sensible & sublime fortifioient l'amour dont cette femme, l'honneur de son sèxe, s'applaudissoit; elle n'hésitoit point à faire l'aveu de sa passion: un sentimentnoble & pur ne connait pas ces déguisements que le vice a imaginés, & qu'il a décorés du nom imposant de bienséances.

Agathée voyoit d'un œil satisfait s'approcher le terme prescrit pour son hymen; loin de s'offenser des larmes que Zénothémis donnoit au sort de Ménécrate, elle le pleuroit avec lui. Zénothémis, disoit-elle, quels témoignages flatteurs je reçois de votre tendresse! vous m'estimez assez pour me montrer tout l'intérêt qui vous lie à un illustre infortuné; ne craignez point que l'amour soit jaloux de l'amitié. Laissez-les couler ces pleurs qui vous honorent tant à mes yeux; vous me plairiez bien moins, si aujourd'hui vous ne vous occupiez que d'Agathée. Réunissons-nous pour nous remplir de la cruelle situation d'un homme qui est digne d'être votre ami; efforçons-nous d'adoucir ses chagrins: ils sont affreux! Ah!

Zénothémis, qu'eſt-ce qu'un cœur qui ne ſçait point partager les peines d'autrui? Le premier des plaiſirs, ſans doute, eſt d'être utile aux malheureux.

De pareils ſentimens, & dans un âge ſi peu fait pour les éprouver, paraîtront peut-être extraordinaires. Qu'on ſe transporte du milieu d'un ſiècle de corruption, où la vertu eſt ſi avilie, l'éducation ſi négligée; qu'on remonte aux beaux jours d'une République, le modèle des gouvernements qui l'entouroient, & l'on n'aura point de peine à concevoir qu'Agathée, inſtruite par des leçons & des exemples, eût cette juſteſſe d'eſprit & cette élévation d'ame, heureuſes diſpoſitions que l'amour étoit venu encore perfectionner.

La nièce d'Hermogène avoit une rivale qu'elle ne ſoupçonnoit point, & qui cherchoit à ſe cacher à elle-même des impreſſions que le temps ne faiſoit qu'approfondir : c'étoit la malheureuſe fille de Ménécrate, Cydipe qui nourriſſoit dans ſon ſein une paſſion d'autant plus violente, qu'elle étoit contrainte à l'étouffer; Zénothémis

étoit l'objet de ce penchant insurmontable; une langueur secréte consumoit la jeunesse de cette infortunée. Dumoins, s'écrioit-elle, lorsqu'elle se trouvoit seule, s'il m'étoit permis de refuser ma main, de garder ma liberté, de ne vivre que pour un amour, qui, hélas! me conduira au tombeau, je goûterois encore quelque douceur à verser des larmes; je me dirois: c'est Zénothémis qui les fait couler. Mais dépendre d'un époux, d'un tyran; manquer à son devoir, quand on aime la vertu autant que je la chéris; former des vœux inutiles & coupables; trembler de s'avouer un sentiment qui auroit fait le charme de ma vie: ah! Cydipe, Cydipe, précipite une mort qui ne sçauroit venir assez tôt... Et mon père, qui le consolera dans les revers qui l'accablent? il n'a d'appui que moi & Zénothémis. Fatale amitié, que vous me coûtez cher! Je revois tous les jours l'auteur de ce trouble que j'ai tant de peine à déguiser; tous les jours... je deviens plus criminelle... Cédons à la nécessité: marchons

à l'autel; n'envisageons qu'un père, qui mérite bien ce sacrifice; il m'aime; il est malheureux, ne vivons que pour lui... Zénothémis n'est-il pas épris d'Agathée? ils vont être unis; ils vont être unis! que cette image reste sous mes yeux. On ne m'aime point; on en aime une autre... J'épouserai Eudimaque; je triompherai de ma faiblesse; j'oublierai mon ennemi : ma vertu aura la victoire.

Zénothémis revoit Ménécrate : — Ah! mon ami, Mysias ressemble aux autres hommes! Il n'y a donc que toi seul qui auras le courage d'aimer un malheureux! Expliquez-vous, interrompt le jeune sénateur.

Ménécrate lui apprend que Mysias l'a reçu avec froideur, qu'il a même détourné l'entretien au sujet du mariage projetté, qu'en un mot il a prétexté une affaire pour se dérober à une conversation qui pesoit à sa perfidie. Oui, Zénothémis, continue Ménécrate, le malheur ne m'a que trop éclairé : Mysias n'est plus mon ami; ma fille ne sera point l'épouse d'Eudimaque;

je ne verrai point former ces nœuds, la seule espérance, l'unique consolation qui puissent m'attacher à la vie; je mourrai; & qui est-ce qui restera à ma fille? mon infortune, le souvenir de ce qu'elle a été, le tableau effrayant de ce qu'elle sera; mon nom, ma race s'éteindront avec Cydipe. Mon ami, l'homme demande des successeurs, & l'on ne s'accoutume point à l'idée affligeante qu'on ne revivra point dans une postérité qui semble tromper la mort, & perpétuer notre existence; Ménécrate sera détruit tout entier. Et qui aujourd'hui voudroit être l'époux de ma fille? tout me trahit, m'abandonne... peut-être suivrez-vous l'exemple de Mysias... Ah! pardonnez, mon cher Zénothémis, pardonnez.

Je ne verrai point former, &c. Qu'on se pénètre de la vérité des mœurs antiques : un père regardoit comme le plus grand des malheurs de sa vieillesse que sa fille ne se mariât point; il aspiroit à se voir revivre dans des petits enfants. Les célibataires étoient vus de mauvais œil chez les spartiates. Alors on ne connaissoit pas cet *égoisme* cruel, si outrageant pour la nature, & l'on ne s'applaudissoit point de dérober à la postérité ce qu'on pourroit appeller une *dette sacrée, &c.*

Voilà où conduit la disgrace! on offense l'ami le plus cher.

Ménécrate, en achevant ces mots, étoit tombé dans le sein du jeune-homme, & pleuroit amérement. Mon père, lui dit Zénothémis, comme revenu d'une profonde rêverie, calmez cette douleur qui m'accable; vos larmes portent la mort dans mon ame. Oui, l'adversité nous rend soupçonneux, défiants, injustes; Mysias vous aura paru différent de ce qu'il peut être; vous me disiez qu'il vous aimoit: le cœur change-t-il en si peu de temps? je vous quitte pour vous rejoindre bientôt. Ménécrate, le comble du malheur est de perdre l'espérance.

Zénothémis impatient d'exécuter son dessein, se rend chez Mysias. A peine l'a-t-il apperçu :—Mysias, je vous demande une conversation particulière; ordonnez que vos domestiques se retirent. On les laisse seuls; Zénothémis prend le premier la parole :—Il y a long-tems que votre réputation m'est connue; c'est ce qui m'a déterminé à vous voir, & à vous entretenir avec

la franchise qu'elle inspire. Je voudrois mériter que l'univers fût, comme Marseille, instruit de l'amitié qui me lie à Ménécrate. Quand le penchant ne me conduiroit point, j'attacherois de l'orgueil à me déclarer l'ami d'un homme que tout semble abandonner. Qui est-ce qui élève plus l'ame, & lui donne plus de satisfaction que d'embrasser le parti de l'infortune, & de paraître lutter contre les dieux mêmes? C'est-là que la nature humaine puise la véritable grandeur; c'est ainsi que Caton s'est montré supérieur à César; & lorsque cette infortune est tombée sur l'innocence, lorsque la vertu souffre, pouvons-nous sans crime lui dérober notre pitié, notre appui?..—Vous prétendez parler de Ménécrate?—De lui-même.—Et vous le peignez innocent, lui que le sénat...—Vous ne le croyez pas coupable. Quelle est sa faute? car on ne peut donner d'autre nom à son erreur, un excès, si j'ose le dire, de cet attendrissement, le mouvement le plus doux de l'ame, & qui décèle davantage notre origine céleste...—Méné-

crate a manqué à la justice.—Il a cédé à l'humanité; elle est au-dessus des loix, des conventions; l'humanité nous vient du ciel; les loix sont notre ouvrage, & que de traits de notre foiblesse & de notre barbarie nous y avons imprimés! Ah! Mysias, écoutons notre cœur : voilà le premier juge; c'est à lui de prononcer sur Ménécrate. Que le sénat le soumette à la sévérité d'un systême de législation établi par nos prédécesseurs, consacré par l'habitude, par ce respect que nous portons aux anciens usages : nos magistrats peut-être ont fait leur devoir. Mais ici, dans l'épanchement de la vérité, nous devons être des hommes, dépouiller la robe & l'esprit de sénateur, prendre l'ame du dernier des humains en faveur de Ménécrate. Encore une fois, qu'avons-nous à lui reprocher? un sentiment rapide de compassion envers un vieillard expirant, prosterné à ses pieds, qui implore la grace de son fils; ce fils insulté, outragé, s'est abandonné aux transports invincibles de la nature qu'enchaîne & que punit l'inflexibilité

de nos loix : c'eſt un malheur plutôt qu'un crime, & Ménécrate s'eſt laiſſé émouvoir. Telle eſt donc la ſource de tous les revers qui ont foudroyé un de nos plus illuſtres citoyens! Suivrez-vous l'exemple de la multitude ?.. oublierez-vous qu'il fut votre ami, que vous fûtes le ſien ? Votre fils...—N'épouſera point la fille de Ménécrate; il a dû s'y attendre.—O ciel! pourriez-vous ?..—Vous voudriez...—Que dès cet inſtant Eudimaque conduiſit Cydipe à l'autel.—Mais, Zénothémis, y penſez-vous? Ménécrate ne ſeroit point coupable, il ſuffiroit que le ſénat eût prononcé contre lui, que le bruit public le condamnât; l'honneur...—Eſt de ſe montrer hautement l'ami d'un malheureux, de rendre hommage à la vérité; elle eſt cette vérité au-deſſus de toutes les opinions; vous ne pouvez la corrompre, l'étouffer, quand tout le monde éleveroit la voix pour lui impoſer ſilence. Vous oſez vous parer de l'honneur! je vous le demande à la face du ciel qui nous écoute, qui lit dans nos ames : un homme que l'u-

nivers entier jugeroit criminel, s'il ne l'étoit point en effet, le croiriez-vous réellement deshonoré? Ah! quiconque le connaîtroit assez pour lui rendre la justice qui lui seroit dûe, auroit de l'honneur & de ses devoirs une idée véritable. C'est ce que Ménécrate me fait éprouver; je suis pleinement convaincu de son innocence; je lui dois mon estime, mon soutien, mon amitié, & ces sentimens, tout m'ordonne de les faire éclater jusqu'au dernier soupir : je ne me démentirai point. Mysias, qui ne sçait pas avoir son opinion, est indigne du nom d'homme. Et de quoi nous servira ce présent des cieux, la raison, si nous asservissons notre façon de penser à celle d'autrui? La sagesse & la vérité ont leurs principes invariables. Parce que l'injustice & la calomnie ont accablé Ménécrate, vous trahiriez votre promesse!.. Je vous le redis : hâtez-vous de la remplir; que votre fils s'empresse d'offrir sa main à Cydipe; qu'ils aillent au temple...—Zénothémis, vous ne sçavez donc pas?..—Malheureuse faiblesse

humaine! funeste contagion qui corrompt toutes les vertus! vous balancez à donner le nom de votre beau-père à l'homme qui vous a été le plus cher, pour lequel vous êtes en secret pénétré de vénération! & c'est l'exemple qui vous entraîne!.. où est votre fils?..—Zénothémis, vous refusez de m'entendre; ce n'est pas assez que Ménécrate paraisse coupable, que son honneur soit attaqué, celui de sa fille...—Que dites-vous? la fille de Ménécrate, Cydipe... —Est soupçonnée; on sème un bruit sourd... sa sagesse...—Arrêtez, Mysias, arrêtez; pensez que vous parlez à l'ami de Ménécrate, à l'homme qui chérit le plus la vertu... gardez-vous de flétrir celle de Cydipe... Mysias, c'est encore de ces mensonges absurdes qui ne vous en imposent point; non, ils ne vous font point illusion... Ayez assez de fermeté pour ne pas dissimuler : il y a une sorte de noblesse à se montrer sans déguisement; dites que vous craignez de déplaire au sénat, que Ménécrate est malheureux, que son alliance ne flatte plus

votre vanité, qu'il est pauvre : mais étendre vos procédés odieux jusques sur sa fille, former des soupçons, les publier... c'est le comble de l'inhumanité, &... voilà les actions qui deshonorent !

La colère étinceloit dans les yeux de Zénothémis ; il quitte brusquement Mysias, & va retrouver Ménecrate qu'il embrasse avec transport :—Mon respectable ami, oublions la terre, les hommes ; efforçons-nous de nous suffire à nous-mêmes : que Zénothémis vous tienne lieu de tout.

Un torrent de pleurs accompagne ces expressions articulées avec peine.—Zénothémis, quel est donc le nouveau chagrin que vous avez à m'annoncer ? C'est envain que vous me le cachez ; je lis dans vos regards un trouble qui vous trahit. Ah ! ne craignez pas de déchirer mon cœur ; il n'a plus de blessures à recevoir : tous les coups lui ont été portés.—Non, il ne les a point tous ressentis. Vous aviez bien raison d'appréhender que Mysias ne suivît le torrent de l'exemple... il n'est plus votre ami... il faut renoncer à ce mariage.

Zénothémis rend un compte fidèle à Ménécrate de la converſation qu'il vient d'avoir avec Myſias. Le vieillard ne peut que lui dire : ma fille ne ſera donc point unie à Eudimaque ! elle n'aura point d'époux ! ce revers manquoit à mon affreuſe deſtinée !

A ces mots, il baiſſe la tête, & tombe dans une douleur profonde. Zénothémis avoit pris la ſage précaution d'obſerver le ſecret ſur ce qui regardoit Cydipe ; il ne doutoit pas que Myſias n'eût la même diſcrétion, & que ces ſoupçons auſſi injuſtes qu'outrageans ne reſtaſſent enſevelis dans le ſilence.

Ménécrate crut avoir beſoin de ménagements pour apprendre à ſa fille la rupture de ſon mariage ; il étoit bien éloigné de prévoir que cette nouvelle lui cauſeroit une joie ſecréte ; Cydipe, ſeule, en déploye tous les tranſports ;—Je pourrai donc ne m'occuper que de mon amour ! je ne ſerai ni infidèle, ni parjure ; Zénothémis ſera la divinité à qui j'adreſſerai tous mes vœux ; il ſera permis à mon cœur de ſe répéter

qu'il n'aime que Zénothémis ; ce penchant si doux, si invincible, les remords ne l'empoisonneront pas ! Et y auroit-il du crime à brûler pour un objet que tout le monde doit adorer ? il est le consolateur, le seul consolateur de mon père ; il cherche à nous soulager sous le poids de tant d'infortune ; Zénothémis a pour nous l'amitié la plus vive... Ah ! l'amitié n'est point l'amour ; Zénothémis ne m'aime point... Eh bien, ce sera moi qui l'aimerai, qui l'aimerai... sans retour ; je ne vivrai que pour ce sentiment ; il fera tous mes plaisirs, il suffira à mon bonheur. Le tendre, le pur amour n'est-il pas récompensé par lui-même ? c'est alors qu'il cesse d'être une faiblesse, qu'il devient une vertu.

La fille de Ménécrate trouvoit ainsi dans ce qui augmentoit la douleur de son père, un motif de consolation & même de contentement.

Zénothémis partageoit tous ses moments entre Agathée & Ménécrate. Quel spectacle vient un jour le frapper ! il accouroit

auprès de ſon ami : il le voit étendu ſur la terre, baigné de larmes, appellant la mort à grand cris :—Et de quels nouveaux coups de foudre auriez-vous été frappé ? la fortune auroit-elle pu augmenter vos diſgraces ? parlez, mon ami, mon père... Le vieillard hauſſe la tête, & s'écrie au milieu des ſanglots : Zénothémis, je ne connaiſſois pas encore tout mon malheur...—Expliquez-vous.—Eh ? pourquoi ai-je héſité à me débarraſſer du fardeau de la vie ? O mon unique bienfaiteur! approchez; venez percer ce cœur qui ne peut plus réſiſter aux douleurs accumulées qui l'oppreſſent. Mon ame eſt impatiente de quitter ce ſéjour de crimes : venez la recevoir dans un ſein, le ſeul qui ſoit ouvert à mes larmes.— Ménécrate, je vous en conjure au nom de cette amitié dont vous ne doutez pas, inſtruiſez-moi... pourquoi cette agitation ?— Mon ami, il n'eſt que trop vrai, je ſuis deshonoré.—Comment ?— Ma fille... des bruits ſe répandent... ma fille n'eſt plus digne de moi... Eudimaque... ſon honneur...

elle l'a perdu... Zénothémis, hâtez l'inſtant de ma deſtruction.

Le jeune-homme comprit aiſément d'où partoit cette nouvelle ſi accablante. Les ſoupçons que Myſias avoit laiſſé entrevoir, & qui devoient mourir dans le ſecret, étoient divulgués, & parvenus enfin aux oreilles du malheureux père. Zénothémis lui avoue que dans ſon entretien avec Myſias, cet ami infidèle n'avoit pu contenir quelques propos injurieux à Cydipe, & qu'il avoit cru devoir les taire, & en quelque ſorte, les oublier lui-même. Je connais votre fille, pourſuit Zénothémis d'une voix aſſurée, je vous connais, elle ne ſçauroit avoir démenti le ſang dont elle ſort, l'éducation qu'elle a reçue, vos exemples. D'ailleurs je me flattois que Myſias étoufferoit des ſoupçons honteux pour ſa propre réputation, & qui, ſelon les apparences, ne doivent leur origine qu'à ſa perfidie. Quoi! Eudimaque... ſon père auroit pouſſé le crime à ce point! & que peuvent leurs diſcours? Ah! répond Ménécrate, ſi tous les hommes vous

vous reſſembloient! mais voilà le trait mortel que me préparoit la fureur de mes ennemis; j'y ſuccomberai. Je veux voir Cydipe, je veux voir Cydipe; (elle venoit en ce moment auprès de ſon père.) Entrez, ma fille... mérites-tu encore ce nom? oſe rendre hommage à la vérité; c'eſt la ſeule vertu qui reſte aux coupables. (Cydipe demeure interdite) L'amour t'auroit-il égarée? Eudimaque...—Mon père, je ne l'ai jamais aimé; je reſpectois vos volontés, mais mon cœur... Eudimaque n'auroit eu que ma main. Et en prononçant ces mots, elle ne peut s'empêcher de lever les yeux ſur Zénothémis.—Tu n'as nul reproche à te faire? ne me diſſimule rien, parle en préſence de mon ami; qu'il n'ignore point le comble de mes revers... Le bruit ſe répand... tu m'as deshonoré.

Ménécrate fait part à ſa fille des détails injurieux que la méchanceté prend plaiſir à publier. Cydipe tombe évanouie, comme ſi elle eût été atteinte de la foudre. Revenue par les ſoins de Ménécrate & de

Zénothémis, cette fille courageuse suspend ses larmes : on diroit qu'une divinité l'inspire, & la soutient :—Mon père, mon père, daignez m'écouter : votre fille est digne de vous, & vous, dont l'estime m'est plus chère que vous ne pensez, ami généreux de deux infortunés, soyez convaincu de mon innocence. Jamais je n'ai offensé la vertu ; j'aurois regardé comme un crime impardonnable, une idée seule qui auroit été contraire aux principes de cette vertu dont je suivrai les loix jusqu'à mon dernier soupir. Le ciel connaît mes sentiments : c'est ce ciel que j'implore contre la calomnie. Ce dernier trait nous étoit réservé ! Si j'eusse été capable de céder à un moment de faiblesse, si j'en avois eu seulement la pensée, une mort prompte eût suivi ce honteux égarement... Ce n'est pas à Ménécrate à douter de sa fille.

Ces paroles sont exprimées avec ce ton de l'ame qui caractérise la vérité. Zénothémis l'interrompt vivement : non, Cydipe n'a rien à se reprocher ; je suis prêt à dé-

fendre ſon innocence contre tout ce qui ſe préſentera pour l'attaquer. C'eſt vous, s'écrie Cydipe, qui me rendez juſtice! ah! Zénothémis!

Elle reprend avec attendriſſement, en ſe tournant vers lui : ils veulent m'enlever votre eſtime!.. Ménécrate la tient dans ſes bras :—J'en crois tes larmes, le ſang dont tu es née; oui, c'eſt la calomnie qui ne ſe laſſe point de nous pourſuivre. Te voilà donc, ma fille, ſans appui, ſans eſpoir, en proie à des diſcours outrageants! ô dieux! dieux! quand ſerez-vous raſſaſiés de nos maux?

Ménécrate eſt plongé dans l'accablement. Quoi! ſe dit Cydipe, lorſqu'elle eſt retirée, Zénothémis aura cru... Il n'eſt pas poſſible; mon cœur, mes regards, tout l'aura inſtruit de mon amour pour mes devoirs; pour mes devoirs! eh! ce n'eſt pas la vertu ſeule qui me les rend ſacrés; ce n'eſt point Eudimaque qui occupe mon ame, qui y règne en tyran abſolu... Il n'y a que la mort qui puiſſe m'affranchir de

tant de liens qui me pèsent ; faut-il éxister après des épreuves si cruelles ? Si je n'étois point nécessaire à la conservation d'une vie qui me fait oublier la mienne !.. Sommes-nous assez malheureux ? mon père aux bords de la tombe, sans secours, privé de tout, entouré de perfides, d'ingrats ; & sa fille, lorsqu'elle aime, lorsqu'elle brûle en secret, forcée d'étouffer son penchant, n'ayant d'autre bien que l'honneur, & soupçonnée, & accusée d'un crime, en présence... de qui ? du seul objet qui m'intéresse après Ménécrate, & dont je sois jalouse de mériter l'estime : c'est l'unique sentiment qu'il me soit permis de solliciter, d'attendre de Zénothémis ; tout autre desir m'est interdit, quand mon cœur... Infortunée Cydipe, tu en mourras ! dumoins que Zénothémis l'ignore ; n'avois-je pas assez de tous nos revers ? emportons ma folle erreur dans le cercueil ; est-ce à moi qu'il appartient d'aimer ?

Ménécrate voyoit tous les jours s'approfondir l'abîme où le sort l'avoit précipité.

Ces besoins humilians, qu'entraîne l'indigence, le menaçoient, & son orgueil sembloit s'aggrandir avec son infortune; toute l'industrie de l'amitié ne pouvoit imaginer les moyens d'être utile à ce vieillard, sans blesser cet amour-propre qui est peut-être la seule consolation des malheureux. Mais ce qui perçoit d'un trait plus cruel que tous ceux de sa propre adversité, l'ame sensible de Ménécrate, c'étoit la situation de Cydipe; il exposoit sans cesse cette image aux yeux de Zénothémis: sa fille poursuivie par la calomnie, sans époux, sans nulle espérance d'en avoir. La fille & le père, disoit-il, n'ont plus d'autre ressource à choisir qu'une mort précipitée.

Quel tableau pour un ami! qu'il étoit gravé profondément dans l'ame de Zénothémis! il expiroit avec ces deux infortunés; il alloit chez Agathée donner un libre cours aux larmes que la présence de Ménécrate & de Cydipe avoit retenus; quelquefois le malheur s'irrite par les marques de compassion que lui prodigue la sensibilité.

Zénothémis, transporté de fureur, avoit couru chez Myſias, qui, craignant des reproches trop mérités, s'étoit dérobé à ſa vûe. Il demande à parler à Eudimaque : on lui apprend que ce jeune-homme a quitté Marſeille, & l'on ajoûte qu'on ignore le lieu de ſa retraite. Zénothémis croit avoir découvert la vérité : il ne doute point qu'Eudimaque ne ſoit l'auteur des bruits injurieux qui bleſſent la réputation de Cydipe, & que Myſias ne l'ait ſouſtrait aux effets d'un juſte reſſentiment.

Agathée partageoit le déſeſpoir de Zénothémis ; elle l'entendoit ſouvent répéter : L'infortuné Ménécrate n'a donc plus de conſolation à attendre ſur la terre ! les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront jamais pour Cydipe ! ſa malheureuſe deſtinée eſt décidée ! Une honte éternelle ſera imprimée ſur ſes jours, ſur ceux d'un miſérable vieillard qui meurt dans l'aſſurance que tout a rejetté ſa fille, qu'elle ne tardera point à le ſuivre au tombeau ! Encore s'il avoit un gendre dont il pût, ſans rougir, accepter

les secours généreux, qui le consolât à ses derniers moments, qui fermât ses yeux éteints dans les larmes, qui la flattât de l'espoir que son nom se perpetueroit! mais Ménécrate ne voit sous ses pas qu'un vaste tombeau qui l'engloutit lui, & ses espérances : perspective plus cruelle que la mort! c'est toute l'horreur du néant qu'il envisage! & l'indigence se joint à des revers si accablants! Il refuse... Ce seroit moi qu'il auroit servi! Ah! les bienfaits de l'amitié n'humilient point : ils ne font que resserrer ses nœuds. Ménécrate... sa fille, sa fille... quel sort effrayant!

Il y avoit déjà long-tems qu'Agathée écoutoit ces discours avec un air de réflexion qui décèle une ame profondément occupée; le désordre de ses sens se peint sur son front; des pleurs, qu'elle s'efforce de repousser, la trahissent & viennent en abondance sur les bords de sa paupière; elle regardoit Zénothémis par intervalle, & de sombres accents lui échappoient. Zénothémis allarmé interroge Agathée, la presse

de lui apprendre d'où nait ce trouble subit.
—Zénothémis, il n'est pas temps encore de parler... Je conçois un dessein... Vous le sçaurez... vous le sçaurez.

Quelques jours s'écoulèrent : Hermogène est frappé lui-même de l'état où se trouve sa nièce : il avoit pour elle toute la tendresse d'un père ; son frère au lit de mort lui avoit recommandé cette enfant, qu'il avoit, pour ainsi dire, adoptée. Agathée prétextoit une indisposition ; renfermée dans son appartement, elle se livroit à cette agitation qu'elle avoit tant de peine à contenir ; elle avoit essayé vingt fois de tracer les diverses pensées qui la tourmentoient, & vingt fois la plume avoit fui de ses mains ; ses genoux fléchissoient sous elle, & elle retomboit souvent sur son siège, en laissant échapper un torrent de larmes : il étoit aisé d'appercevoir que son ame étoit déchirée par de violents combats. Enfin, dit-elle, un jour, à Zénothémis, vous serez satisfait. Il faut que vous ameniez ici Ménécrate, sa fille & quelques-uns de vos meilleurs

meilleurs amis; mon oncle, à ma sollicitation, les prie d'assister à un festin qu'il prépare en l'honneur des dieux domestiques.* Sans doute les conviés ne se refuseront point à l'invitation.

En prononçant ces mots, elle regardoit avec attention Zénothémis qui promet de suivre ses volontés.

Le jour est arrivé. L'aspect de Cydipe avoit produit chez Agathée une émotion qu'elle parvient à surmonter. On entre dans la salle du festin : tout y présentoit les apprêts d'une fête somptueuse. L'assemblée céde aux mouvements d'une gaieté décente. Hermogène, sa niéce & Zénothémis étoient seuls plongés dans une rêverie dont on cherchoit vainement à deviner la cause. La fin du repas approchoit; Zénothémis qui, durant tout le festin, avoit parlé bas à Aga-

* *Des dieux domestiques.* Les anciens avoient coutume à certains jours marqués dans l'année, d'offrir des sacrifices aux divinités subalternes qui présidoient à leurs maisons, à leurs foyers, &c. Des repas de cérémonie terminoient ces sortes de fêtes : les Chinois nous retracent encore à peu près les mêmes usages, &c.

thée & à Hermogène, & avoit donné des marques d'une agitation extraordinaire, quitte brusquement la table comme égaré & hors de lui-même, se précipite dans une chambre voisine : le maître de la maison & sa nièce se hâtent de l'y suivre. Les convives restent interdits ; ils se demandent le sujet de cette absence inattendue. La surprise de Ménécrate & de Cydipe est encore plus grande. Agathée rentre avec son oncle & Zénothémis ; celui-ci paraissoit accablé ; la jeune personne avoit les yeux chargés de larmes ; elle affecte de reprendre un air serein. Hermogène ordonne qu'on apporte une coupe destinée aux libations sacrées. Les esclaves obéissent. A peine la coupe a-t-elle paru, Zénothémis ne peut retenir un geste qui décèle son trouble ; Agathée lui parle encore à voix basse ; des impressions de curiosité sont sur tous les visages. La nièce d'Hermogène fait un signe à Zénothémis, comme si elle le pressoit d'exécuter sa volonté ; elle se saisit elle-même de la coupe, la remet dans les mains de son amant

qui se lève, porte la coupe au ciel, & profère d'une voix entre-coupée ces paroles qu'Agathée, qui étoit près de lui, sembloit lui dicter : je prends à témoin cette assemblée, & j'en jure sur cette coupe, par les dieux immortels que je prie en ce moment de m'entendre : je choisis pour mon épouse Cydipe, la fille de Ménécrate. Ma fille, s'écrie le vieillard ! Zénothémis me donneroit sa main, dit à son tour Cydipe ! Oui, vous serez sa femme, réplique Agathée, & moi...

Elle n'achève pas, & tombe évanouie ; on vole à son secours ; cette héroïne sort du sein même du trépas, pour devenir une créature au-dessus de l'espèce humaine, qui va déployer toute la grandeur de son ame. Non, dit Ménécrate, en courant vers elle, fille sublime, je ne reçois point les serments de Zénothémis ; je ne souffrirai pas qu'il vous soit parjure ; c'est vous qui devez être son épouse ; il a donné sa parole, il vous aime, il vous est cher ; ma fille & moi, ne sommes pas faits pour un semblable sacrifice ; marchez à l'autel, & nous à la mort.

Vous ſerez le père de Zénothémis, répond Agathée, en s'armant de courage; je veux préſider à ces liens... je le veux. Ce que je viens d'éprouver eſt un reſte de faibleſſe dont je triompherai. Sans doute j'attachois tout mon bonheur à me voir la femme de Zénothémis; j'adore la vertu, c'eſt dire combien j'adorerois l'époux que le ciel & ma famille m'avoient deſtiné; oui, je l'aimois, & j'oſe en convenir en ſa préſence, en préſence de mon parent, & de cette aſſemblée. Mais quel plaiſir je goûte à m'immoler pour cette même vertu qui m'eſt ſi chère! Ménécrate, je fais mon devoir; je remplis les obligations d'une ame ſenſible. Zénothémis eſt votre ami; la calomnie cherchoit à flétrir la réputation de Cydipe; tout l'opprimoit; après l'injure que lui ont faite Myſias & ſon fils, elle n'avoit plus d'hyménée à eſpérer; il n'y avoit que Zénothémis ſeul qui pût lui offrir ſa main, & il la lui préſente, de mon aveu; je ſouſcris à cette union; j'en hâte le moment... Ne regardez point mon trouble, mes larmes... el-

les s'arrêteront... Cydipe sera mon amie.

Cydipe étoit prosternée aux pieds d'Agathée, saisie d'admiration & de reconnaissance, ainsi que Ménécrate qui ne cessoit de redire : ce mariage ne s'accomplira point; nous mourrons plutôt Cydipe & moi; non, généreuse Agathée, je ne souffrirai point que vous nous immoliez votre bonheur, une tendresse si vive & si légitime. Ma nièce, dit Hermogène, a exigé mon consentement pour cette action qui doit l'honorer à tous les yeux; puisse-t-elle n'en être pas la victime malheureuse! Elle ne la sera point, interrompt Ménécrate. Je connais ce qu'ordonne mon devoir : je lui obéirai. Ma fille, suivez-moi; Zénothémis, héros de l'amitié, pensez-vous que mes sentiments doivent le céder aux vôtres? allez, Zénothémis, je suis digne d'être votre égal.

Ménécrate entraîne Cydipe; Zénothémis vouloit les accompagner : mais le spectacle d'Agathée dont on concevra aisément l'horrible situation sous cette magnanimité apparente, Hermogène lui-même expirant

de douleur, ces objets forcent le jeune sénateur à s'occuper, en cet instant, de ce qu'il devoit à la vertu, à l'honneur, à l'amour; jamais Agathée n'avoit eu plus de charmes à ses regards; il accompagne l'oncle & la nièce dans leur appartement, tandis que l'assemblée se sépare, frappée de tant de coups à la fois.

Zénothémis se trouve seul avec son amante :—Divine Agathée, qu'avez-vous fait? —Mon devoir, une action.... qui me coûtera peut-être la vie; hélas! il me sera impossible de n'y pas succomber. Mais, Zénothémis, je me suis élevée au-dessus de mon sèxe, au-dessus de la nature humaine; parlez-moi de mon triomphe, & non de mes faiblesses : elles éclateront encore à votre vûe. Je vous aime, Zénothémis, oui, je goûte un plaisir inexprimable à vous l'avouer, je vous aime... & je vous mets dans les bras de Cydipe; je venge le malheur, la vérité, la vertu; nous nous donnons mutuellement un exemple suprême d'honnêteté, de grandeur d'ame, d'un courage qui

étonnera peut-être la postérité, qui nous surprend nous-mêmes. Ne nous démentons point, Zénothémis. La fortune se plaisoit à persécuter Ménécrate ; il ressentoit les épreuves cruelles de l'adversité ; sa fille étoit deshonorée : je lui rends son honneur ; Ménécrate ne pourra rejetter les bienfaits de son gendre ; mon amant... sera mon ami, & je n'en aurai point de plus cher, de plus respectable. Au milieu des tourments qui me déchirent le cœur (car je ne veux pas vous paraître plus vertueuse que je ne le suis) une satisfaction pure vient me dédommager du plus grand sacrifice ; celui de mes jours ne lui seroit pas assurément comparable. Au moment que vous aviez mes vœux, toute ma tendresse, Zénothémis... ah ! ne tournons plus nos regards sur cette image : ne voyons que notre gloire ; livrons notre ame au noble orgueil...— Nous ne lui immolerons point notre amour ; cette action à laquelle vous m'avez contraint, je ne la ferai point ; je ne la ferai point ; Ménécrate est mon ami, il est malheureux,

tout l'accable ; je lui reſte ſeul dans le monde entier : mais n'êtes-vous pas auſſi l'objet de tous mes ſentiments ? ne vous les dois-je pas ces ſentiments qui augmentent avec vos attraits, avec vos vertus ? & mon ardeur...—Elle doit vous toucher moins que la félicité attachée à la bienfaiſance : Ménécrate & Cydipe revivent, ſont vengés de l'injuſtice du ſort, ſont heureux par vous... par moi... Perſonne n'aura ma main ni mon cœur ; vous ſeul regnerez toujours dans cette ame dont votre image ne ſortira point. Oui, vous aurez toujours ma tendreſſe, mais une tendreſſe pure qui ne nous offenſera l'un ni l'autre, dont même je n'aurai point à rougir en ſecret ; je vous aimerai, comme les dieux, ſans doute, aiment, ſans intérêt, ſans eſpérance, pour vous-même ; votre vertu ſera la mienne ; je remporterai la victoire avec vous ; je partagerai votre gloire, votre bonheur ; & n'y en a-t-il pas un bien doux à remplir ſes devoirs, à donner à la nature humaine, la plus belle leçon de ſenſibilité qu'elle

puiſſe recevoir ? Mon ami !.. un autre mot ne m'échappera point : non, je ne le prononcerai plus ce mot qui eſt gravé dans mon cœur, & qu'il faut bien que j'en efface ; hâtez-vous, d'affermir notre triomphe; ne me revoyez qu'avec le nom du mari de Cydipe ; éloignez-vous de ces lieux ; quittez-moi, quittez-moi, Zénothémis : c'eſt à vous à m'encourager. Adieu, ne voyez point couler mes larmes ; n'en verſez point vous-même ; j'expierai les miennes... Songez que vous êtes déja lié par un ſerment...—Je le trahirai, je le romprai ce ſerment inconcevable que vous m'avez arraché, que tout mon cœur dément; il n'eſt pas poſſible... tous les dieux...—N'achevez point. Eſt-ce-là le langage de l'ami de Ménécrate, d'un homme qui a mérité ma tendreſſe ? Encore une fois, Zénothémis, ſéparons-nous ; nous deviendrions faibles, au niveau de ces ames vulgaires que nous ne devons point imiter ; je me bannirai de votre vûe, juſqu'au moment.... Il le faut... Zénothémis, ſoyez l'époux de Cydipe.

Agathée auſſi-tôt ſort de ſon appartement, va auprès d'Hermogène, & laiſſe Zénothémis vivant à peine, & ne ſçachant à quel ſacrifice s'arrêter.

Ménécrate avoit à peine regagné ſa retraite :—Ma fille, tu vois le parti qui nous reſte à prendre : il n'en eſt point d'autre que d'abandonner promptement Marſeille, & de nous livrer à toute la fatalité de notre malheureuſe étoile. Où irons-nous ? quel ſera notre azyle ? dans l'extrême indigence, privé de tout ſecours, nous n'avions d'appui que Zénothémis, & nous devons le fuir pour jamais ! Vivrions-nous au prix des jours mêmes d'Agathée ? car tu l'as pu obſerver, elle aime trop Zénothémis pour le céder, ſans perdre la vie; & nous nous ſouillerions d'un pareil forfait !.. Tu pleures ! tu ne me réponds point ! tu ne me témoignes pas cette déciſion qui doit être notre partage ! Allons, hâtons-nous de quitter notre patrie; tu me prêteras ton bras; Antigone ne fut-elle pas la

compagne & le soutien d'Œdipe, lorsqu'il déroboit sa vieillesse à la fureur de ses enfans dénaturés, & qu'il se sauvoit à Colone?

Cydipe mettoit de la lenteur dans les préparatifs de leur départ. Ils sont prêts à sortir; elle n'a plus la force de marcher; elle tombe, baignée dans les larmes. O ciel! dit le vieillard! pourquoi ces pleurs, cette désolation? Cydipe, vous semblez refuser de suivre un père infortuné, qui cessera bientôt de vous être à charge!.. Jusqu'à ma fille qui me rejette, qui me trahit!..—Vous trahir! ah! mon père, le ciel

---

Antigone. Tous les gens de lettres connaissent *Œdipe à Colone* par Sophocle : c'est-là que la nature est exprimée dans son admirable simplicité; la tendresse d'Antigone pour son père, la misère auguste, si l'on peut risquer cette expression, d'un roi chargé de malheurs & d'années, ces tableaux si touchans ont suffi pour remplir un drame entier d'un intérêt qui va toujours croissant, & bien différent de ce tumulte bizarre d'actions entassées les unes sur les autres, que nous appellons des effets, & qui blessent, à la fois la raison & le goût. Assurément ce n'est pas Racine qui nous a donné ces leçons : aucun de nos poëtes dramatiques n'a plus approché des Grecs, les seuls modèles inimitables pour la *belle tragédie*, &c.

m'eſt témoin que vous ne me futes jamais plus cher... mais quitter mon pays... Zénothémis... nous ne le reverrons donc plus !.. Mon père... mon père, il eſt inutile de vous cacher plus long-tems un ſecret qui devoit expirer avec moi ; apprenez que j'aime, que j'adore Zénothémis depuis le premier inſtant qui l'offrit à mes regards ; j'épouſois Eudimaque pour obéir à votre volonté, à mon devoir, pour adoucir votre cruelle deſtinée ; & j'allois m'unir à tout ce qui a ſçu me plaire, à tout ce que je dois eſtimer, chérir ! & votre vertu... laiſſez-moi recueillir un moment mes forces ; je m'immolerai à cette vertu ſi fort au-deſſus de ma faibleſſe ; je vous ſuivrai, mon père, je renoncerai à la main, à la préſence... je ne le nommerai plus... je ceſſerai de vivre... Ah ! je mourrai ici : mon ame eſt prête à s'exhaler !

Elle n'achevoit pas ces mots, que Zénothémis entre avec impétuoſité ; il trouve Cydipe étendue ſur la terre, s'abandonnant au plus vif déſeſpoir, Ménécrate ac-

càblé de sa situation ; il apperçoit les apprêts de leur fuite :—Vous me quittiez, Ménécrate ! Oui ! s'écrie Cydipe, mon père & moi nous nous arrachions de ces lieux ; nous nous dérobions aux regards du seul ami qui nous reste. Zénothémis s'empresse de relever Cydipe :—Venez, suivez mes pas ; & vous, mon père, car, Ménécrate, désormais vous n'aurez plus d'autre nom, accompagnez-moi à l'autel où je vais former ces nœuds qui m'attacheront davantage au plus respectable des mortels.

Le vieillard se jette aux pieds de Zénothémis ; il veut s'opposer à ce mariage, qui fera, dit-il, le malheur d'Agathée, & de son ami :—Je ne le souffrirai point cet himen qui mettroit le comble à mes maux... Laissez-nous fuir ; laissez nous expirer. Voulez-vous que je sois votre assassin, celui de la nièce d'Hermogène ?

Ces paroles sembloient exciter quelque incertitude dans l'ame de Zénothémis ; il regardoit Ménécrate, en versant des larmes ; un billet, qu'à l'instant il reçoit d'A-

gathée, le détermine tout à coup : il se précipite vers le temple, & malgré les efforts de son ami, présente sa main à Cydipe qui paraissoit vouloir ne pas donner la sienne; mais que ses efforts étoient faibles! enfin ces nœuds sont formés ; l'autel a reçu leurs serments, & Zénothémis est l'époux de Cydipe.

Tandis que la fille de Ménécrate, par une révolution inattendue, voyoit changer sa destinée, Agathée ressentoit toute l'horreur de la sienne : —C'en est donc fait! il faut bannir de mon cœur un amour... que la vertu même y consacroit... plus d'espoir! plus de tendresse! vivre pour souffrir une mort continuelle! Zénothémis ne sera jamais à moi! jamais je ne serai à Zénothémis!.. & il est à une autre! en ce moment, ces liens... ils sont tissus! je ne reverrai tout ce que j'aimois, qu'avec le nom de l'époux de Cydipe!.. Cette union ne s'achevera point; il est encore temps : courons au temple... y montrer ma faiblesse, mon deshonneur! Et n'est-ce pas moi qui ai en-

voyé Zénothémis aux autels, qui l'ai pressé de conclure cet engagement, qui m'assassine? ne lui ai-je pas écrit? n'ai-je pas prévenu par un ordre exprès ces retours... dont j'ai à rougir? Quoi! sitôt me repentir d'avoir donné un exemple de générosité, dont si peu de cœurs sont capables! & n'est-ce rien que d'être supérieure à ces ames impuissantes qui n'ont pas la force de vaincre leurs passions? Soyons la victime de nous-même... malheureuse Agathée! l'orgueil, quelque soit son éclat, ne dédommage point de l'amour! Je le dompterai, je l'étoufferai cet amour si puissant! Jouissons de ma victoire: je me suis immolée; j'ai fait le bonheur d'un infortuné, que l'injustice poursuivoit; je rends à sa fille l'honneur qu'on vouloit lui enlever. Que j'ai lieu de m'applaudir de ma fermeté! quand je rentre en mon cœur, n'y vois-je pas un effort de magnanimité qui m'élève à mes propres regards?.. Eh! que je paye cher cette action dont la postérité peut-être s'entretiendra avec quelques éloges!.. J'expire

de mille coups! tant de vertu eſt au-deſſus de moi!

La ſituation de ſon amant n'étoit pas moins violente : le cœur plein d'amour pour la nièce d'Hermogène, il eſt dans le ſein de Cydipe; elle ſaiſit ſa douleur à travers les ſentimens généreux qu'il s'efforce de faire éclater; elle tombe à ſes genoux, en fondant en larmes : —O mon bienfaiteur ſuprême, laiſſez-moi vous adorer comme l'image des dieux protecteurs; ne me déguiſez point les horribles combats que vous coûte ce ſacrifice; il eſt affreux, je le ſens. Vous aimiez Agathée; je n'ai ni ſes vertus ni ſes charmes : je n'ai qu'une ame *pénétrée* de la plus vive reconnaiſſance... de la reconnaiſſance! Ah! cette faible expreſſion eſt bien loin de vous peindre mes ſentiments; ſçachez, Zénothémis... Ce n'eſt pas le ſeul deſir d'être utile à mon malheureux père, d'adoucir ſes peines qui m'a fait en ſecret aſpirer à cette union; je ne prétends point ſurprendre votre eſtime; l'amour le plus tendre, le plus paſſionné m'enflammoit;

moit; mon premier ſoupir a été pour vous; auriez-vous pu croire qu'Eudimaque... mon amour ſeul eût ſuffi pour vous répondre de mon attachement à mes devoirs, &... vous aviez toutes mes penſées, tous mes tranſports. Je m'enchaînois au fils de Myſias pour obéir à mon père, pour le ſecourir; j'aurois dû avoir ſon courage, fuir avec lui de ces lieux; Zénothémis, je n'ai pu quitter un ſéjour que vous habitiez; tout m'impoſoit l'obligation d'épargner un ſupplice le plus cruel, à la nièce d'Hermogène, de mourir plutôt que d'accepter votre main... Encore une fois, je n'ai pas le deſſein de vous abuſer : non, ne m'eſtimez point aſſez pour imaginer que la tendreſſe que je devois à un père, m'ait conduite; je le répète : c'étoit un amour... je me reprocherai toujours d'avoir porté de tels coups à la femme la plus aimable, la plus reſpectable... elle eſt malheureuſe par moi, lorſque c'eſt elle qui me tire de l'abîme de l'infortune! Ce qui doit vous conſoler : vous rappellez un ami des portes du tombeau;

envisagez bien la grandeur de votre action généreuse; vous faites plus : vous vengez sa fille des flétrissures de la calomnie; elle étoit abandonnée & rejettée de tout l'univers : vous descendez jusqu'à cet objet d'humiliation : vous lui donnez le nom de votre épouse. J'expirerai donc avec ce nom qui m'est si cher; dussé-je ne vivre qu'un seul jour, j'aurai vécu, ce jour, honorée du titre de la femme de Zénothémis. Agathée pardonnera à ma mémoire; elle reprendra tous ses droits; vous lui reporterez ce cœur... qui lui est dû, & que la mort seule pourra me contraindre à lui céder.

Zénothémis ne répondoit à Cydipe que par des larmes, qu'il eût bien voulu lui cacher; cependant il goûtoit le plaisir d'essuyer celles de son ami; il avoit soulagé son infortune : ce vieillard demeuroit avec lui, & le beau-père de Zénothémis marquoit moins de répugnance à recevoir ses bienfaits. Ce n'est pas que Ménécrate ne ressentît toujours vivement l'état affreux

d'Agathée : il ne se livroit qu'à regret à sa nouvelle situation, lorsqu'il venoit à jetter les yeux sur la malheureuse nièce d'Hermogène. Il la voyoit souvent. O fille divine, lui disoit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai partagé la félicité de Cydipe ; je serois aujourd'hui le plus heureux des hommes, si notre bonheur n'étoit pas acheté aux dépens du vôtre ; vous n'ignorez point que j'ai mis à ce mariage tous les obstacles qu'il m'étoit permis d'opposer ; encore à présent, cette image me poursuit, & empoisonne les douceurs d'une société qui devroit me faire oublier toutes nos disgraces ; c'est vous, sublime Agathée, c'est votre générosité sans exemple, qui a décidé, qui a pressé cet engagement si fatal aux cœurs les plus sensibles ! Digne Ménécrate, répliquoit la nièce d'Hermogène, en affectant de repousser le trouble qui l'agitoit, ne me parlez point de quelques mouvements auxquels j'imposerai la loi ; je n'ai senti, je ne veux sentir que votre bonheur ; il est le mien, oui, il est le

mien; dites, répétez-moi que j'ai adouci vos disgraces, que votre fille... Ménécrate, je me suis sacrifiée pour elle, pour le plaisir de vous rendre tous deux heureux... Cydipe l'est sans doute : elle est aimée de Zénothémis... Ménécrate, il n'y a point d'autre félicité.

Quels combats cette fille héroique eut à soutenir quand elle revit Zénothémis & Cydipe ! & ce fut elle qui chercha leur présence ; elle étoit la première à consoler l'un & l'autre des chagrins que son état leur causoit ; elle évitoit cependant de se trouver seule avec le gendre de Ménécrate ; elle le craignoit ; elle se craignoit elle-même. La véritable vertu, sans faste, se défie de ses forces ; une timidité prudente la sauve de sa chûte. La nature humaine est toujours si près de la foiblesse ! & tel qui eût fourni une longue carrière exemte de reproches, pour avoir manqué un seul instant de précaution, a perdu le fruit de trente ou quarante années d'une vie exemplaire.

Cydipe devint mère : elle donna le jour à un fils dont la beauté attiroit tous les regards ; la nièce d'Hermogène engagea Zénothémis à lui laisser prendre soin de cet enfant. Etranges contrariétés du cœur humain ! comment Agathée pouvoit-elle désirer d'avoir sous les yeux ce qui lui offroit, si l'on peut le dire, l'image de son malheur ! quelquefois elle pressoit cet enfant dans son sein, & le couvroit de baisers & de larmes ; d'autres fois elle l'écartoit loin d'elle : c'étoit Cydipe, sa rivale, qu'elle envisageoit, qu'elle repoussoit dans cette innocente créature ; bientôt après elle le reprenoit : elle y revoyoit, elle y adoroit Zénothémis.

Hermogène persistoit inutilement à demander que sa nièce fit choix d'un époux ; insensible à ses plaintes comme à ses prières, elle ne vivoit que pour offrir en secret sa douleur à Zénothémis. Y auroit-il dû plaisir à se dire qu'on souffre pour ce qu'on aime ? l'orgueil se mêle à cette satisfaction intérieure, & c'est une sorte

de dédommagement des peines que cause une tendresse malheureuse. Agathée cherchoit la solitude; alors cette passion qui la tyrannisoit, & qu'aux yeux du public elle affectoit de vaincre, éclatoit dans toute sa violence. Que cette infortunée reconnaissoit sa faiblesse! qu'elle éprouvoit qu'une ame vertueuse, soumise à son propre jugement, se trouve inférieure au dégré de perfection qu'elle occupe dans l'estime d'autrui! Sollicitant les visites de Cydipe dont la vûe irritoit le sombre ennui qui la consumoit, aimant plus que jamais cet homme qu'elle ne devoit qu'estimer, & redoutant de lui montrer le moindre des sentimens qu'elle se déguisoit à elle-même, jalouse de ne laisser paraître que sa générosité, sa grandeur d'ame, un courage inébranlable : telle étoit la triste situation d'une femme qui devoit être pour les siécles à venir un objet d'admiration.

Sa santé s'affaiblissoit; elle envoye prier Zénothémis de se rendre chez elle avec sa femme & son beau-père; l'inquiétude les

saisit : ils accourent, & trouvent Hermogène assis près de sa nièce, & plongé dans la plus profonde douleur : ce spectacle les frappe d'effroi. Approchez, leur dit Agathée, d'une voix qu'elle s'essayoit de rassurer, venez consoler mon oncle. Que dites-vous, s'écrient-ils tous à la fois? Mes amis, continue-t-elle, il n'est plus tems de vous cacher mon état : je n'ai que quelques heures à vivre, peu d'instants peut-être; nos plus habiles médecins ont prononcé mon arrêt... Point de larmes! point de gémissements! daignez m'écouter; c'est pour la dernière fois qu'Agathée va vous entretenir; que ses paroles restent dans votre cœur! Zénothémis, arrivée au terme où je touche, on se fait gloire d'exposer la vérité dans tout son jour; je vais donc vous

---

Nos plus habiles médecins, &c. Les Marseillois étoient les médecins les plus renommés de ces tems. Démosthènes, Crinas & Charmis se sont distingués dans cet art avec un succès qui a eu peu d'exemples; c'est à Rome sur-tout qu'ils déployèrent leurs talents. Crinas légua par son testament, six millions de sesterces pour les fortifications de Marseille, &c.

l'offrir telle qu'elle a toujours été dans mon ame. Zénothémis, l'hommage de mon cœur vous fut consacré dès le premier instant que le sentiment est venu l'agiter, & je m'applaudissois de ma passion ; vous étiez mon ami, mon amant : vous alliez être mon époux : mais la vertu nous étoit aussi chère à tous deux que notre tendresse. La femme qui aimoit Zénothémis, & qui en étoit aimée, devoit aspirer à mériter un attachement si pur, si noble, si digne de la divinité, qui sans doute s'étoit plue à créer nos ames, & à y imprimer tous les traits de sa grandeur ; j'ai cédé au transport courageux qu'il faut croire que cette divinité avoit allumé dans mon sein : j'ai dompté mon amour pour ne me remplir que de l'ardeur sublime de changer la destinée d'un malheureux qui faisoit respecter son infortune ; j'ai voulu le venger de sa patrie, du sort qui le persécutoit ; j'ai rendu à sa fille l'honneur que vouloit lui ravir la calomnie ; Ménécrate, & Cydipe me doivent un soulagement dans leurs peines ; Zénothémis me

me doit le triomphe de l'amitié, ce qu'il y a de plus flatteur pour l'homme ſenſible, l'avantage d'avoir embraſſé le parti de l'adverſité, d'avoir donné un état à la fille de ſon ami, quand une impoſture barbare la flétriſſoit : laiſſez mes yeux expirants ſe fermer ſur cette image. Puiſque je fais profeſſion de préſenter aujourd'hui la vérité, il faut vous découvrir la cauſe du mal qui me précipite au tombeau : deux natures ſe ſont combattues en moi, l'une ſupérieure à mon sèxe, à l'humanité, m'a fait repouſſer un trop cher aſcendant, & entreprendre une action digne peut-être de quelque eſtime; l'autre nature m'a ramenée toujours à mes premières impreſſions, à ce penchant... dont la mort ſeule me rendra maîtreſſe... la vertu coûte donc bien des efforts !.. vous voulez m'interrompre, Zénothémis ? n'enviſagez que ma victoire, que la douceur que je goûte en cet inſtant d'avoir pu céder à un mouvement généreux; vantez-moi la nobleſſe du ſacrifice; j'ai ſubjugué mon cœur. Madame, (s'adreſſant à Cydipe)

j'ai volé au-devant de ma rivale; votre enfant eſt devenu le mien; (Agathée prend dans ſes bras le fils de Zénothémis) qu'on ne l'ôte point de mon ſein! qu'il recueille mon ame! Mon oncle m'aime aſſez pour me permettre de nommer mon héritier cet enfant qui m'eſt ſi cher. (Zénothémis & Cydipe veulent s'oppoſer à ce nouveau témoignage de l'héroïſme d'Agathée.) Eh! me refuſeriez-vous cette faible marque de votre amitié? Zénothémis, je crois la mériter cette amitié pour laquelle j'ai tout fait... mais oublions mes faibleſſes; craignons ſur-tout de nous attendrir. Je ne ſçais ſi l'orgueil m'égare, ou ſi les dieux m'élèvent juſqu'à *eux* en ce moment : j'éprouve qu'il y a une ſatisfaction inexprimable à mourir pour la vertu; oui, j'expire pour elle... Ne troublez point un plaiſir ſi pur, ſi doux; cachez-moi vos douleurs. Adieu, Zénothémis, adieu reſpectable Ménécrate, & vous... qui devez m'aimer... je ſens la mort s'approcher; je revivrai parmi vous. Parlez ſouvent enſemble de la malheureuſe Agathée;

jamais cœur humain n'a été plus ſenſible, n'a plus aimé... & bientôt il ſera anéanti... Non, il ne ceſſera point d'exiſter : les dieux ſont trop juſtes, trop bienfaiſants pour ne pas rendre mes ſentimens éternels ; il tranſportent mon ame au ſéjour céleſte ; je vais les contempler, ces dieux, dans toute leur ſplendeur ; ils récompenſent nos combats ; la vertu obtient ſon prix. Zénothémis, mes yeux ne vous voyent plus... Hermogène, mes amis, mettez la main ſur mon cœur, il palpite encore pour vous... Zénothémis... recevez mon dernier ſoupir.

Cette femme ſublime n'avoit pu réſiſter aux divers orages qui bouleverſoient ſon ame ; elle s'étoit long-tems efforcée de cacher ſon extrême agitation aux regards même de ſon parent, & lorſqu'on recourut aux ſecours de l'art, ils ne produiſirent plus d'effet : le mal étoit trop avancé.

On ne ſçauroit donner une idée du déſeſpoir qu'excita la mort d'Agathée ; ſon on-

---

Les dieux ſont trop juſtes, &c. La piété étoit une des qualités des Marſeillois ; un poëte latin a dit de ce peuple : *illuſtrat quos ſola fides, &c.*

cle la pleuroit comme si elle eût été sa propre fille. Pour Zénothémis, il resta dans cet accablement qui caractérise les grandes douleurs ; Cydipe tomboit souvent à ses genoux : c'est moi, lui disoit-elle, qui vous enlève Agathée, Agathée notre bienfaitrice ! ah ! c'étoit à moi d'expirer ; mon enfant auroit retrouvé une mère, & Agathée eût oublié qu'une autre avoit porté le nom de votre épouse ; Agathée vivroit, vous aimeroit... vous m'auriez pardonné.

Zénothémis relevoit sa femme en l'embrassant, & ne s'exprimoit que par des gémissements & des sanglots ; il engagea Hermogène à demeurer avec eux ; ils ne composoient plus qu'une même famille occupée de sa douleur.

Le gendre de Ménécrate avoit renfermé les cendres d'Agathée dans une urne de porphire, que tous les jours il couronnoit de fleurs, & arrosoit de larmes ; il la serroit contre son sein, l'élevoit au ciel, lui donnoit des baisers religieux ; il conduisoit son enfant avec lui, & lui faisoit appliquer ses

lèvres careſſantes ſur ce monument funéraire; l'appartement qui contenoit ce dépôt ſacré, étoit une eſpèce de temple où la nièce d'Hermogène recevoit les mêmes honneurs que l'on rend aux dieux; ce culte étoit la principale occupation de Zénothémis.

Quoique leur triſteſſe ne ſe calmât point, ils couloient des jours tranquiles; ils chériſſoient leur affliction. L'image des malheurs de Ménécrate ſembloit fuir de ſon ſouvenir; il étoit prêt à quitter la terre avec ce repos de l'ame qui eſt le bonheur véritable; il avoit apprécié le ſonge de la vie : graces aux bienfaits de ſon ami devenu ſon gendre, il ne regrettoit plus ſa fortune paſſée, & laiſſoit ſes enfants à l'abri des caprices du ſort, & des injuſtices de leurs concitoyens.

De nouveaux coups attendoient ce vieillard aux bords de la tombe; il n'avoit pas épuiſé la meſure des diſgraces qui lui étoient réſervées : la fureur de ſes perſécuteurs ſe réveille. Quelle nouvelle foudroyante pour

l'infortuné Ménécrate! il apprend que le sénat a repris l'instruction de son procès, qu'en un mot, le dernier trait alloit lui être porté, qu'il étoit sur le point d'être *déclaré prevaricateur & infâme.* Ménécrate avoit soutenu les privations les plus cruelles : mais être exposé à l'opprobre, & le voir consacrer par la sanction des loix : ce tableau ne laisse à cet illustre malheureux que la force de se saisir d'une épée qui s'offre à ses mains ; le fer étoit sur sa poitrine. Arrêtez, s'écrie Zénothémis, que le hazard amenoit dans l'appartement de son beau-père, & qui détourne aussi-tôt l'épée menaçante : Ménécrate, que faites-vous? & pourquoi ce nouvel emportement de désespoir?—Mon ami, ne vous opposez point au seul remède qui reste à mes maux ; sçachez que la rage de mes calomniateurs s'est ranimée, qu'ils ont juré ma perte. Le sénat est assemblé ; ils ne sont pas satisfaits de m'avoir arraché mes emplois, ma fortune : ils vont, Zénothémis, rendre un arrêt qui me flétrira... & vous pouvez d'un instant reculer ma mort!

ah ! je ne puis expirer aſſez-tôt ! — Qu'ai-je entendu, mon père ? écoutez, écoutez, promettez-moi de différer juſqu'à mon retour, à terminer une vie que moi-même je vous preſſe de quitter, ſi mes eſpérances ſont trompées. Je ne vous demande qu'un ſeul moment, & je reviens.

Zénothémis n'a pas achevé ces mots, qu'égaré, furieux, il vole à la ſalle où les magiſtrats s'étoient raſſemblés, il s'y précipite : —Non, cruels, vous ne le prononcerez point cet arrêt inique ; ce ſeroit vous qu'il couvriroit d'infamie, d'un opprobre ineffaçable. Il ne vous ſuffit donc point d'avoir plongé dans la diſgrace un malheureux... Eh ! quel eſt ſon crime ? je m'en rapporte à la déciſion même de ces loix inéxorables, écrites en caractères de ſang : que l'examen de ſon erreur ſoit ſoumis à toute leur équité barbare. Vaincu par les larmes d'une famille mourante qui embraſſoit ſes genoux, ſubjugué par cet aſcendant ſi impérieux, & dont notre nature doit s'enorgueillir, qui nous parle, nous ſollicite, qui

nous presse en faveur de notre semblable que le malheur opprime, Ménécrate trop humain, un instant seul, s'émeut, s'attendrit, veut conserver la vie à un jeune-homme qui, sans doute, n'étoit pas innocent. Quiconque a donné la mort, doit recevoir la mort; ce jugement est la sentence de toutes les législations, de tous les pays, de tous les âges; nous le sçavons : l'humanité même demande que celui qui a détruit, soit détruit; cette loi immuable & éternelle est gravée sur tous les tribunaux, dans tous les cœurs. Mais examinons, je vous en conjure, la nature du meurtre dont Ménécrate détournoit le glaive de la justice : c'est un premier transport de vengeance qu'enflammoient la fougue de la jeunesse, la vive impatience de repousser l'insulte, tout le ressentiment de l'orgueil humilié & outragé; & à quelles extrémités nous porte ce tyran de la faiblesse humaine? combien d'esprits sages n'a-t-il point égarés? Nous en trouverions des exemples frappants chez les Grecs nos ancêtres, chez les Romains, chez

les Gaulois qui nous entourent, dans cette République, parmi nos plus respectables compatriotes : voilà sur quels objets Ménécrate s'étoit arrêté ; voilà ce qui a pu un moment faire pencher la balance dans ces mains qui l'ont soutenue plus de quarante années avec une fermeté inébranlable que nous admirions. Ne sommes-nous que magistrats : Ménécrate est répréhensible ; son ami n'hésite point à le dire ; lui-même a le courage de s'accuser hautement par ma bouche : il y a une sorte d'expiation honorable de sa faute à en découvrir toute l'étendue : Ménécrate avoue, & sent qu'il a manqué aux fonctions de sa place, aux loix dont il étoit l'organe & le ministre vengeur, & cette idée le tourmente plus que la perte de son rang & de sa fortune ; le plus cruel des supplices pour une ame attachée à ses devoirs, est de s'être démentie, ne fut-ce qu'un instant, dans le long cours d'une vie éxempte d'ailleurs de reproches. Mais, sénateurs, soyons hommes, & ne rougissons point de l'être ; c'est le premier

titre, la première dignité : alors nous ne verrons dans notre concitoyen qu'une foiblesse que vous auriez dû oublier ; du moins la justice devroit être satisfaite de la punition ; & loin de s'adoucir, votre équité, ou plutôt, j'oserai le dire, votre courroux implacable se réveille : il n'est pas assouvi par la situation déplorable où languit Ménécrate ; il veut le bannir du sein d'une patrie qui lui est chère encore, lui ravir le seul bien qui lui reste, & qu'il soit jaloux de conserver, lui ôter l'honneur... Je sauverai le vôtre, & malgré vous-même, de la flétrissure qui l'attend ; je vous l'ai dit : cet arrêt infamant ne sortira point de vos bouches, il n'en sortira point... Que votre inhumanité insatiable s'acharne sur les jours d'un vieillard ; il a le pied dans la tombe, il y descend ; réunissez-vous ; disputez-vous la gloire de l'y précipiter ; teignez le tribunal de ce sang glacé par l'âge & par la misère ; souillez-en vos mains cruelles... mais que votre malheureuse victime n'expire point deshonorée ; Ménécrate n'a pas

mérité ce châtiment, ce supplice plus affreux que toutes les tortures. Qu'est-ce que la mort comparée au deshonneur? voilà le trépas véritable, l'éternelle destruction; & quelle aveugle furie peut vous ramener sur un jugement aussi odieux?

La chaleur avec laquelle Zénothémis s'énonçoit, le desordre de ses expressions, la noblesse de sa figure, cet intérêt si puissant qui l'enflammoit pour un ami malheureux, tout excitoit la curiosité de l'assemblée; les regards, les esprits sont en suspens; les cœurs commencent à s'attendrir. Un des sénateurs répond avec une gravité froide & séche, qu'il est prouvé que Ménécrate a cédé à la corruption, que de l'argent... Zénothémis ne le laisse pas achever, & en poussant un cri: —Une telle accusation!.. la majesté du lieu!.. j'ai besoin de me le rappeller pour enchaîner une vengeance... où sont les preuves? où sont les preuves? qu'elles soient présentées, & mises sous tous les yeux; que l'imposture soit confondue; que la vérité éclate; que l'innocence triomphe.

Le magiſtrat déconcerté balbutie quelques paroles qu'on n'entend point. Myſias entroit dans la ſalle du conſeil; voici, dit l'accuſateur, celui qui nous donnera des lumières. Myſias, s'écrie Zénothémis! il court à lui : —C'eſt vous qui vous élevez contre Ménécrate, qui l'accuſez, qui produiſez ces témoignages!.. ſçachons... voyons... (Myſias vouloit ſe retirer) vous ne nous quitterez pas : il faut étouffer l'amitié, la nature, la vérité, conſommer le crime, prêter au menſonge toute l'audace dont la perfidie eſt ſuſceptible, aſſaſſiner, deshonorer... ton ami; il le fut, ô le plus déteſtable des hommes! & tu ne t'en ſouviens que pour le perdre. Achève, achève, oſe eſſayer de noircir Ménécrate; fais-nous voir qu'il s'eſt ſouillé d'une baſſeſſe... que toi ſeul pourrois commettre.

Myſias pâle & agité, tire d'une main tremblante des lettres qu'il dit avoir été écrites à Ménécrate par Eumène, le père du jeune-homme qu'on avoit eſſayé de ſouſtraire à la rigueur des loix; ces lettres ren-

fermoient la propofition d'une fomme confidérable, & il paraiffoit que Ménécrate en avoit exigé encore davantage. Tous les regards fe tournent vers Zénothémis : —Cela ne peut être. La terre & le ciel s'uniroient pour m'affurer que Ménécrate a pu feulement concevoir la penfée d'une action auffi honteufe, auffi aviliffante : je démentirois la terre & le ciel. Une vertu foumife à tant d'épreuves, ne fçauroit fe dégrader à ce point; la nature fe bouleverferoit, l'ame de l'honnête homme conferveroit fa pureté. Myfias, tu es un impofteur; la vérité va t'accabler; tu prétends que ces caractères font de la main d'Eumène; il eft dans le tombeau; qu'on aille chez quelques-uns de fes parents ou de fes amis : ils auront de fes lettres; qu'on les apporte; qu'on les confronte; que la fourberie abominable foit dévoilée.

Un efclave vole à la voix de Zénothémis, & revient avec plufieurs écrits tracés de la main d'Eumène; on les rapproche des lettres produites par Myfias. Sénateurs,

reprend Zénothémis avec vivacité, examinez bien ces traits... malgré la reſſemblance apparente... ſaiſiſſez-vous... la différence ne peut échapper; elle eſt viſible pour tous les yeux... ces lettres... ſont l'ouvrage de la fauſſeté. Oſe, infamè calomniateur, ſoutenir qu'elles ſont d'Eumène; que ne ſort-il de la tombe pour te confondre! ſon ombre menaçante... elle s'élève, elle t'environne, elle te preſſe, te parle par ma voix; dis, dis, auras-tu bien le front de perſiſter dans ton crime, de conſacrer le menſonge par une audace inouie? Songe que cette aſſemblée, qu'Eumène, la terre, le ciel t'écoutent, que la foudre ne demeurera point oiſive dans la main des dieux, qu'ils la tiennent ſuſpendue ſur ta tête; elle gronde cette foudre vengereſſe, l'entends-tu? elle va fondre en éclats... Il eſt donc bien vrai qu'Eumène eſt l'auteur des lettres que tu viens de nous montrer, qu'il les a écrites, que Ménécrate s'eſt laiſſé corrompre? Répons; mes yeux ſont attachés ſur tes yeux, & ne perdent pas un de tes regards; toute mon ame eſt appliquée à ſur-

prendre les mouvements de ton ame criminelle; je cherche jusques dans ton cœur ce que tu vas dire... tu baisses la vûe ! tu ne profères pas une parole! tu restes interdit!.. le trouble t'égare! il t'accable! tu te soutiens à peine!.. tu me fuis!.. demeure.

Mysias prétexte une indisposition, & par un geste demande au sénat la permission de se retirer : il sort, la tête enveloppée dans sa robe. Zénothémis avec transport: —La vertu triomphe, sénateurs ; qu'exigez-vous de plus? le silence, l'accablement, la retraite du perfide, en voilà assez pour vous convaincre de l'innocence de Ménécrate. Non, Ménécrate n'est point coupable; Eumène n'a point écrit ces lettres; mon ami ne s'est point dégradé jusqu'à ajoûter le crime à la faiblesse. Mysias est un imposteur digne des plus rigoureux supplices.

Zénothémis parle bas à l'esclave qu'il avoit déjà employé; au même instant que celui-ci quittoit la salle du conseil, entre un autre esclave chargé de remettre au sénat une lettre de Mysias; on s'empresse de

l'ouvrir, & on lit ces mots à haute voix :

« Il eſt tems, ſénateurs, de rendre hom-
» mage à la vérité : j'ai éprouvé qu'il étoit
» impoſſible de lui réſiſter, & je ſuccombe
» ſous ſon pouvoir. Zénothémis, tu l'em-
» portes. Ménécrate n'a point commis le cri-
» me dont je l'accuſois. La lettre attribuée à
» Eumène eſt de moi ; c'eſt moi qui ai tout
» fait, qui ai ſoulevé pluſieurs de nos con-
» citoyens contre un malheureux que j'au-
» rois dû ſervir ; c'eſt moi qui avois médité
» ſa ruine, qui voulois perdre juſqu'à ſa mé-
» moire. Connaiſſez toute la perverſité du
» cœur humain : Ménécrate fut mon ami ; la
» honteuſe jalouſie vint empoiſonner mes
» ſentiments ; ſes talents, ſes vertus, ſa ré-
» putation, ſon bonheur me devinrent inſup-
» portables ; je cherchai à le punir du ſup-
» plice ſecret qu'il me faiſoit ſouffrir ; je ſai-
» ſis l'occaſion que me préſentoit la faute
» où il étoit tombé ; j'eus l'adreſſe de prêter
» à cette faute toutes les couleurs d'un cri-
» me impardonnable ; j'échauffai les eſprits ;
» j'armai des perſécuteurs ; je donnai naiſ-
» ſance

» ſance à des ſoupçons, à des diſcours ca-
» lomnieux; je pourſuivis Ménécrate juſ-
» ques dans ſa fille dont j'eſſayai de flétrir
» l'honneur; j'abuſai de l'autorité paternelle
» pour engager mon fils même à jetter des
» nuages ſur la vertu de Cydipe. Ma haine
» infatigable ne ſe borna point à ces atroci-
» tés : je conçus le projet d'anéantir le mo-
» nument de ma perfidie; je réſolus d'ache-
» ver mon ouvrage, en vous obligeant de
» bannir Ménécrate, & de le diffamer par un
» arrêt irrévocable. Mon cœur ſe révoltoit
» contre une action ſi noire; j'en étois plus
» ardent à repouſſer mes remords, & j'eſpe-
» rois les étouffer, en détruiſant ma victime.

» Après cet aveu, vous ne devez pas dou-
» ter qu'il ne me ſoit reſté le courage de
» vous prévenir : toutes vos tortures n'éga-
» leroient point ce que je ſouffre. Au mo-
» ment que cet écrit tombera dans vos
» mains, j'aurai ceſſé de vivre, aſſuré que
» je ſerai l'objet d'une éternelle exécration
» pour les hommes, & que les dieux ne me
» pardonneront jamais ».

Il eſt donc des dieux, s'écrie Zénothémis,

qui puniffent le crime! le monftre eft fon propre boureau; il s'eft fait justice. Vous le voyez, fénateurs: Ménécrate alloit fuccomber fous l'impofture & l'iniquité; fon innocence eft reconnue; non, jamais il ne fe fût fouillé de la fange de la corruption. Vous n'avez à lui reprocher qu'une erreur, qu'un moment d'oubli involontaire de fes devoirs. S'il a manqué à cette intégrité auftère qui nous distingue des autres nations, hélas! fa peine n'eft-elle pas affez rigoureufe? & le glaive vengeur ne tombera-t il point de vos mains? Que faut-il de plus pour la fatisfaction des loix? privé de fes charges, fans nulle reffource, n'ayant d'appui que fa fille, que fon gendre qui tous les jours reffent plus vivement fon infortune, prêt d'expirer, accablé de tous les coups, & par qui?.. j'imiterai fon filence; je ne me

---

Cette intégrité auftère, &c. Cette vertu étoit fi éminente chez les Marfeillois, qu'ils méritèrent cet éloge confacré dans les vers fuivants.

» *Fortes Roma dedit, dedit & laudata difertos*
» *Græcia; frugales inclyta Sparta dedit;*
» *Maffilia integros dedit*, &c.

permettrai aucun murmure ; ne craignez point que son châtiment ait diminué son attachement pour vous ; tous ses vœux se tournent incessamment vers cette place qu'il a occupée avec tant de gloire ; il vous est toujours associé par une ame remplie de vos intérêts ; il lève au ciel ses mains défaillantes, & lui demande de vous prodiguer tous ses bienfaits ; ses derniers soupirs seront encore pour ce sénat... Souvenez-vous que vous êtes les pères de la patrie, que l'indulgence est le premier sentiment de l'amour paternel, que Ménécrate entre dans le tombeau. Y descendra-t-il sans avoir la consolation d'obtenir sa grace, sans pouvoir se dire : enfin, j'ai retrouvé mes compatriotes, mes amis ; mes derniers regards s'arrêtent sur leur bienfaisance ; je meurs content, puisqu'il ont oublié ma faute, puisqu'ils daignent me r'ouvrir leurs bras, m'assurer qu'ils me pardonnent... Sénateurs, vous vous attendrissez.... Ah ! ne repoussez point, ne repoussez point un mouvement que doit vous accorder l'équité : elle a ses bornes, & la nature n'en a point ; laissez-la triompher cette maitresse,

des cœurs ; la véritable vertu bannit la dureté. Si Dieu n'étoit que juste, il ne pardonneroit pas, il ne seroit pas Dieu ; sa clémence, sa bonté, voilà son plus bel attribut, le premier rayon de son essence immortelle ; vous êtes ses images sur la terre. (Il se prosterne devant les juges.) L'humanité avec moi embrasse vos genoux, elle y apporte les larmes de Ménécrate, &... le voici lui-même : approchez, ô mon ami, approchez, venez désarmer la justice ; que la pitié l'emporte !

Ce vieillard, en effet, paraît, suivi de Cydipe, qui tenoit dans ses bras son enfant couronné d'un rameau de cyprès, & couvert d'une robe de deuil. La beauté de cet enfant ; celle de sa mère, que la douleur rendoit encore plus touchante, ce spectacle détermine l'intérêt qu'avoit pro-

---

La véritable vertu, &c. Que Cicéron la connaissoit bien cette vertu qui doit se concilier avec l'humanité plutôt que de l'effaroucher, & de s'élever contre le sentiment ! *Neque enim*, dit ce grand homme dans son dialogue de *l'amitié*, *sunt isti audiendi qui virtutem duram & quasi ferream esse volunt*. Plus loin dans le même ouvrage : *Non est enim inhumana virtus, immunis, neque superba*. Voila la saine philosophie, & de ces préceptes que tous les hommes doivent retenir.

duit le discours de Zénothémis; il prend avec transport son fils d'entre les bras de son épouse, le présente aux juges : — Sénateurs, jettez les yeux sur cette innocente créature : ses premiers accents sollicitent votre compassion en faveur de son malheureux ayeul; ses premières larmes coulent pour lui, & intercèdent sa grace... la lui refuserez-vous?

On auroit dit que le fils de Zénothémis étoit inspiré par son père; il agitoit ses bras caressants, sembloit les tendre aux magistrats; il leur sourioit avec ce charme ingénu auquel la nature a prêté tant de pouvoir; Cydipe versoit des larmes; tout cède à cet heureux artifice employé par Zénothémis. Ménécrate alloit parler : on se lève; on n'entend qu'un cri qui s'échappe du milieu des pleurs, & dont retentit la salle : grace! grace! que Ménécrate reprenne sa place au sénat! On court à lui; on s'empresse de l'amener comme en triomphe; on le porte sur le siège qu'il avoit occupé. Plusieurs de l'assemblée se précipitent à ses pieds, en s'écriant : c'est à vous de nous pardonner; nous avons eu la lâcheté d'être les organes de la calom-

nie; Myſias nous avoit infectés de ſes poiſons; nous deteſtons hautement notre crime; décidez la punition que nous devons ſubir. Ménécrate les embraſſe, les preſſe contre ſon ſein : il ne peut que pleurer à ſon tour, & proférer ces mots attendriſſants : j'emporterai donc au tombeau les bontés de ma patrie! Les ſénateurs le proclament un des trois préſidents; il ſuccomboit ſous l'excès de la reconnaiſſance, & étoit penché ſur ſa fille, & ſur Zénothémis qui l'arroſoient de leurs larmes, & élevoient leur enfant juſqu'à lui pour le careſſer. Jamais l'empire du ſentiment ne s'étoit plus manifeſté; c'étoit un jour de victoire pour l'amitié, & pour la nature. On apprit que Myſias s'étoit tué, & qu'on l'avoit trouvé baigné dans ſon ſang; ſon fils ſe bannit lui-même de Marſeille, en déclarant que tous ſes diſcours ſur Cydipe étoient l'ouvrage de la calomnie. Tout reconnut & atteſta la vérité : Ménécrate vécut aſſez pour goûter la douceur qui ſuit le triomphe de la vertu; il eut la conſolation d'expirer dans les bras de ſes enfants. Pour Zénothémis, il acquit une gloire auſſi pure qu'é-

clatante ; on le citoit comme le modèle de l'amitié & de la bienfaisance : on le nomma *le plus sensible des hommes*. Que les titres sont flateurs quand c'est le sentiment qui les donne, & non l'intérêt & l'adulation ! L'orgueil & l'oubli des bienfaits ne corrompirent point le bonheur de Zénothémis ; il conserva sa reconnaissance & son attachement à la mémoire de la nièce d'Hermogène ; il obtint de la République qu'elle lui élevât à ses frais une statue près de celle d'Hémithée ; il prononça même en son honneur un panégyrique que l'on admira comme l'ouvrage du sentiment ; le nom d'Agathée fut par ses soins inscrit au rang des noms célèbres dont se glorifioit Marseille. Zénothémis jouit long-tems du bonheur d'être l'homme le plus vertueux & le plus estimé ; sa mort fut celle du sage, la fin

Près de celle d'Hémithée, &c. Hémithée, Marseilloise, mariée à Marsidius du même pays, eut le malheur d'inspirer la plus violente passion à un jeune-homme qui l'avoit vûe dans une fête publique ; il saisit le moment favorable où cette femme se trouvoit seule, & voulut satisfaire ses desirs criminels ; Hémithée se lança sur l'épée qu'il portoit, & expira, en disant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie, que de manquer à la foi conjugale ; Marsidius arrivé sur ces entrefaites, & informé de cette horrible catastrophe, courut se percer de la même épée sur le corps sanglant de son épouse.